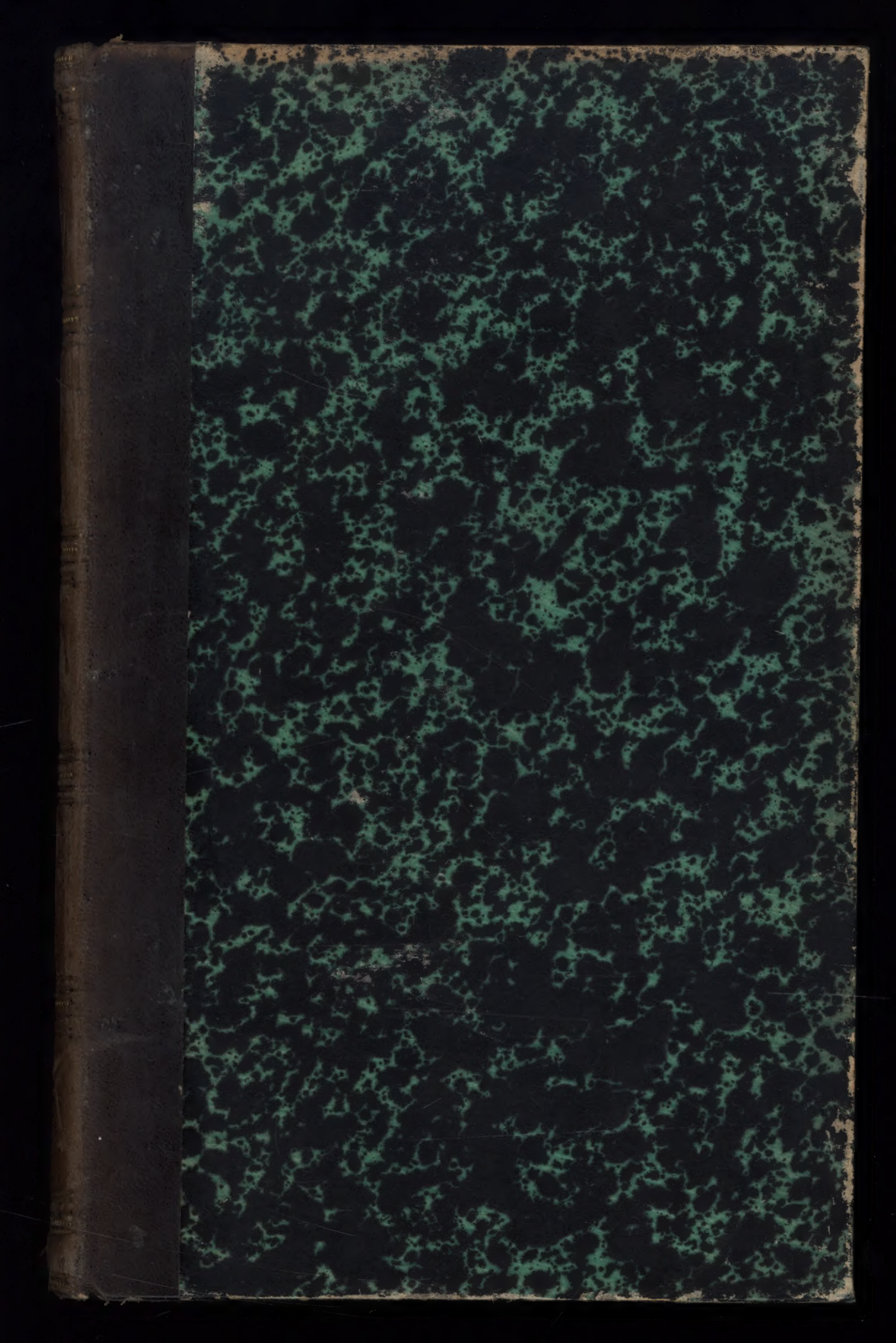
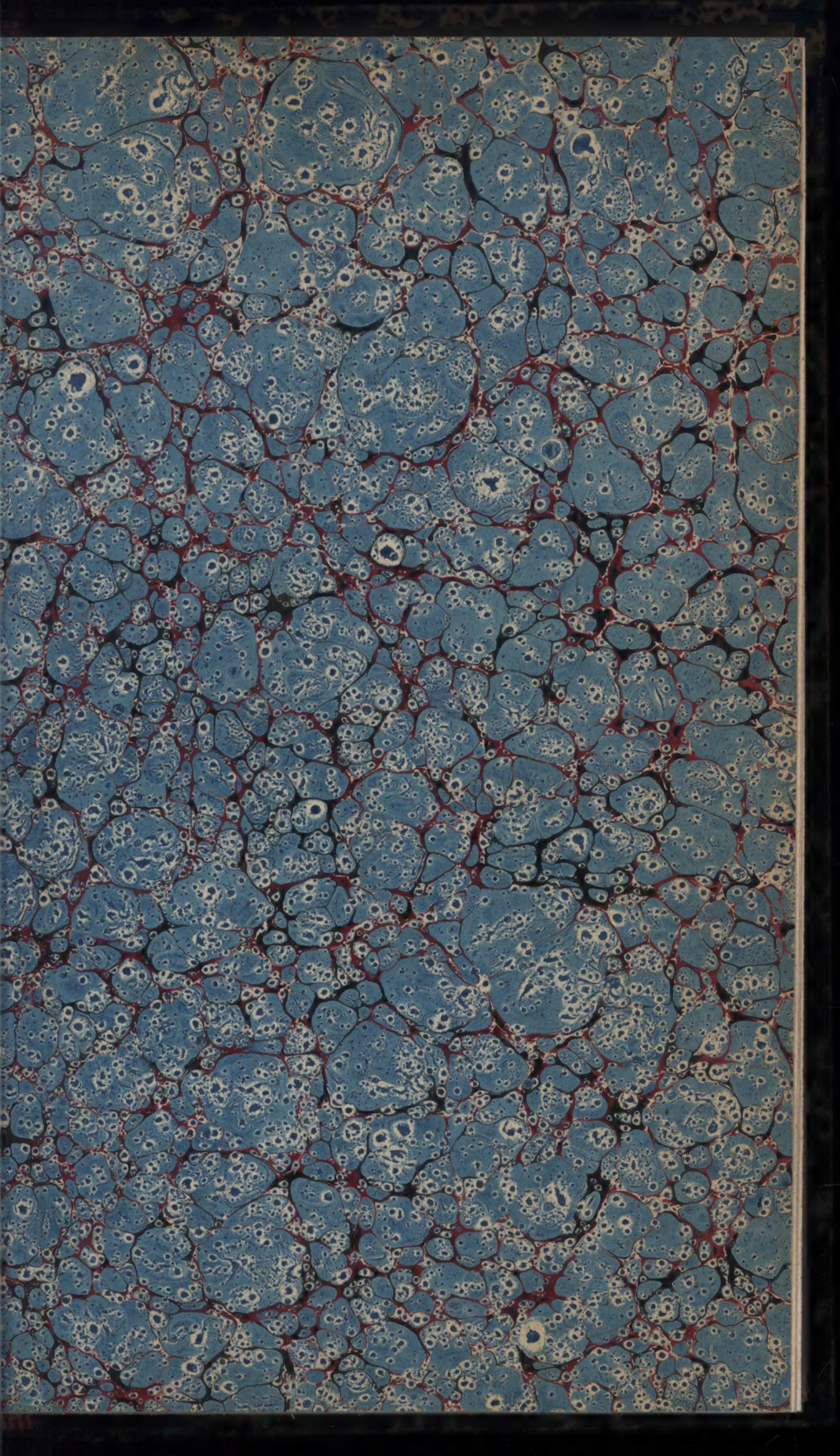






MÉLANGES

# HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES

ET LITTÉRAIRES

# MÉLANGES
# HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES
# ET LITTÉRAIRES

PUBLIÉS PAR

LES P. P. CHARLES DANIEL & JEAN GAGARIN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

AVEC LA COLLABORATION DE PLUSIEURS AUTRES PÈRES

DE LA MÊME COMPAGNIE

***




LYON

VITTE, LUTRIN & C^ie, ÉDITEURS

RUE MERCIÈRE, 7 ET 12

—

Etudes

de

théologie

---

1 série

3.

DE LA

# THÉOLOGIE SCOLASTIQUE

DE LA

# THÉOLOGIE SCOLASTIQUE

Parmi toutes les institutions qui sont nées du souffle fécond de l'Église catholique, il n'en est aucune qui ait subi d'une manière plus éclatante que la théologie scolastique cette loi providentielle qui soumet l'Épouse de Jésus-Christ et tout ce qui lui appartient à être comme son divin Époux un signe de contradiction, et à recevoir, dans son passage à travers les générations humaines, le choc des appréciations les plus opposées et des sentiments les plus contraires. Où trouver en effet une institution qui ait été l'objet d'une admiration plus enthousiaste, qui ait passionné à un plus haut degré les individus, les peuples, l'Europe entière? Mais aussi où en trouver une sur laquelle on ait déversé un plus insultant mépris, et qui ait été plus hautement accusée de rétrécir et de dégrader l'esprit humain?

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les violentes attaques dont, depuis bientôt quatre siècles, la théologie scolastique est l'objet, sont parties des camps les plus opposés. Que les ennemis de l'Église aient déchaîné toutes leurs

fureurs contre l'arsenal où les défenseurs de l'Église trouvent leurs moyens de défense, rien de plus naturel ; et ce n'est pas là le genre d'attaques qui eût pu nuire beaucoup à la scolastique. Les révoltantes insultes dont Wiclef, Luther, Calvin, Mélanchthon, Jansénius, tous les hérétiques, en un mot, et après eux tous les incrédules, leurs légitimes héritiers, l'ont accablée, sont au contraire un de ses plus beaux titres de gloire ; et je ne sais si elle peut invoquer, pour démontrer son utilité, un argument plus décisif que ce concert de haines de la part de tous ceux qui ont haï la vérité catholique.

Mais ce qui ne se comprend pas, c'est que, dans ce concert de reproches et d'injures, la voix d'un grand nombre de catholiques sincères se soit mêlée à la voix des hérétiques et des incrédules ; c'est que, sans égard pour les services incontestables que la théologie scolastique a rendus à l'Église, et pour la reconnaissance et l'estime dont l'Église a entouré ses plus éminents docteurs, ils se soient obstinés à ne voir que ses défauts, et se soient persuadé qu'ils ne pouvaient rendre de meilleur service à la vérité, qu'en se liguant avec tous ses ennemis, pour détruire un de ses principaux boulevards. Parce que la théologie scolastique, comme les meilleures et les plus saintes choses, avait été sujette à plus d'un abus ; parce que, arrêtée dans son développement, elle n'avait pu se dépouiller de toutes les imperfections qu'elle avait dû contracter dans les siècles où elle naquit ; parce que, semblable à toutes les sciences, elle enveloppait ses enseignements de termes et de formules inintelligibles pour les seuls initiés, on s'est cru autorisé à confondre dans une même condamnation les formules et les

doctrines, les imperfections et les avantages, à répudier à la fois les abus accidentels et les trésors amassés par les siècles, à renverser de fond en comble les constructions si solides, si régulières dont il nous eût été si facile de remplir les lacunes, pour établir sur des fondements plus complets l'édifice de la science chrétienne.

Grâce à Dieu, nous sommes bien revenus de cette illusion funeste. Le temps n'est plus, quoiqu'il ne soit pas encore bien éloigné de nous, où la fraction la plus brillante et la plus active du jeune clergé faisait parade de son dédain pour la théologie scolastique. Les hommes d'avenir que Dieu suscite parmi nous ont cessé de se faire gloire d'un profond mépris pour le passé; ils comprennent que l'œuvre de Dieu est l'œuvre des siècles, et que, pour avoir l'honneur d'y travailler avec fruit, il faut se mettre à l'école des ouvriers qui l'ont poursuivie avant nous. De là un retour bien caractérisé et bien consolant vers les travaux de la scolastique. Après avoir laissé languir longtemps dans la poussière la *Somme* de saint Thomas, voilà qu'on s'est remis à l'étudier sérieusement; et à mesure qu'on la comprend mieux, on l'admire davantage; aussi les éditions se sont-elles multipliées et ont eu de la peine à satisfaire à l'avidité des acheteurs. On a pu tenter simultanément deux éditions des œuvres complètes de Suarez, gigantesque recueil qui renferme une encyclopédie complète et raisonnée de la philosophie et de la théologie scolastiques. Il a fallu même, pour satisfaire l'impatience de ceux qui voulaient connaître la doctrine de saint Thomas et qui n'avaient pas le temps d'apprendre sa langue, traduire en français son intraduisible chef-d'œuvre.

Notre but dans ce travail est de favoriser et d'éclairer tout à la fois ce mouvement si consolant de retour vers un passé glorieux. Nous envisagerons d'abord la théologie scolastique en elle-même, c'est-à-dire dans sa nature, ses causes, sa destination providentielle; nous nous efforcerons d'en donner une notion exacte à ceux qui ne la connaissent que vaguement par les insultes de ses ennemis, ou peut-être par les éloges plus chaleureux que raisonnés de ses admirateurs. Ensuite nous en indiquerons les principaux avantages; enfin nous pèserons la valeur des reproches qui lui ont été adressés, et tout en réfutant les accusations injustes, nous signalerons les abus auxquels elle n'a pu échapper, et les lacunes qu'il faut nous efforcer de remplir, pour donner à la première de toutes les sciences la perfection dont elle est susceptible.

## § Ier

## LA THÉOLOGIE SCOLASTIQUE ENVISAGÉE EN ELLE-MÊME.

### I

QU'EST-CE donc que la théologie scolastique? On peut la définir en deux mots : *la science de la révélation.* C'est encore, si l'on veut, la philosophie de la foi; c'est le résultat du travail que l'esprit humain fait nécessairement subir aux dogmes qui sont proposés à sa croyance, pour arriver à comprendre, autant qu'il en est capable, tout ce que ces dogmes lui offrent de vérité; c'est enfin, pour nous servir de la belle définition de saint Anselme, qui convient

bien mieux à la théologie qu'à la philosophie, à laquelle on l'applique d'ordinaire, c'est la foi poursuivant l'intelligence, pour contracter avec elle une féconde union : *Fides quærens intellectum.*

Dira-t-on que les termes de ces différentes définitions se repoussent les uns les autres ; que la foi, qui est essentiellement aveugle, exclut l'intelligence ; et que la révélation, qui n'a pour but que de captiver l'esprit, ne saurait être l'objet d'une science ? Ce serait montrer qu'on ne comprend ni la nature de la foi, ni celle de l'esprit humain auquel la révélation s'adresse, ni les desseins de Dieu, qui fournit à sa créature raisonnable ce flambeau bienfaisant pour la conduire à sa fin.

C'est en effet se faire une étrange idée de la sagesse de Dieu que de supposer que, lorsqu'il juge à propos de révéler certaines vérités à une créature qu'il a douée de raison, il veut que cette créature répète machinalement et sans la comprendre l'affirmation divine. Une pareille adhésion, dénuée de toute intelligence, ne serait plus un acte humain ; ce ne serait plus par conséquent un acte de vertu ; et la vérité ainsi acceptée ne serait plus reconnue comme vérité.

Dieu veut sans doute, et il en a bien le droit, que lorsqu'il parle, sa parole soit reçue avec une soumission absolue, que la raison créée s'abaisse devant sa raison souveraine, et donne à ses affirmations, même les plus obscures, une adhésion exempte de tout doute volontaire. Mais c'est à l'intelligence et non aux lèvres, ou même simplement à la volonté, qu'il demande cette adhésion. La foi n'est donc pas tellement aveugle qu'elle ne soit souverainement raisonnable.

Elle est aveugle en ce sens qu'elle affirme la connexion de deux idées non en vertu de l'évidence qu'elle a de leur rapport, mais en vertu de l'autorité de Dieu qui l'affirme le premier ; mais elle est intelligente et raisonnable en ce sens qu'elle perçoit tout à la fois et les idées qui sont comme la matière de son affirmation, et le motif souverainement légitime d'affirmer la connexion de ces idées, à savoir l'autorité infaillible de Dieu.

## II

L'intelligence a donc une large part dans l'acte de foi lui-même ; mais là ne se bornent pas ses attributions par rapport aux dogmes révélés. Ce trésor une fois reçu dans l'âme par l'humble adhésion de la foi, il appartient à la raison de l'exploiter par le double procédé d'analyse et de synthèse qui constitue sa vie propre, et par lequel seul elle entre en jouissance des vérités qu'elle possède.

Il y a sous ce rapport une parfaite analogie entre les vérités de l'ordre naturel et les vérités de l'ordre surnaturel. Essentiellement différentes par leur origine et par le mode par lequel l'homme arrive à les connaître, elles sont soumises aux mêmes lois, quand elles entrent dans le domaine de l'intelligence. Ce sont deux rayons partis de foyers bien différents, mais réfractés de la même manière en passant par un même milieu. Dans l'ordre naturel aussi l'intelligence prend possession de la vérité par des affirmations ; elle la saisit par le sens intime, ou les sens extérieurs sous la forme de faits. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si, antérieurement à l'appréhension de ces faits, l'intelligence ne

doit pas être munie d'une ou plusieurs idées qui lui permettent de saisir d'une manière générale ce que les sens ne perçoivent que d'une manière particulière ; ce qui est certain, c'est que ces idées ne deviennent réfléchies et ne commencent à se développer que lorsqu'elles s'appliquent aux faits saisis par les sens. Ainsi restreint aux idées réfléchies, qui seules tombent sous l'observation psychologique, l'axiome fameux, que *rien n'est dans l'intelligence que ce qu'elle tire des objets perçus par les sens*, peut et doit être admis par toutes les écoles ; et c'est uniquement de la sorte que nous l'entendons en ce moment.

Tel est donc l'état premier de l'intelligence, et comme le point de départ de son activité. Tel est le fonds commun également partagé entre tous les hommes, et dont l'exploitation plus ou moins industrieuse fera la différence de leur richesse intellectuelle. Nous sommes mis par la nature en possession de trois ordres de faits : je sens d'abord que j'existe, que je connais, que je veux ; tels sont les faits qui me sont révélés par le sens intime, et d'où, par l'abstraction et l'induction métaphysique, je tirerai toutes mes connaissances de l'ordre spirituel. J'ouvre les yeux et j'étends les mains ; je sens tout à la fois et mon propre corps et d'autres corps qui exercent sur lui une certaine action, et qui par là me paraissent doués de certaines qualités sensibles. Voilà les faits d'où, par la généralisation et l'induction physique, je tirerai toutes mes connaissances de l'ordre matériel. A ces moyens d'observation personnels, mes semblables joignent leur témoignage ; ils m'affirment ce qu'ils ont vu, ce qu'ils savent ; et lorsque j'ai des preuves suffisantes de leur véracité, j'affirme sur leur autorité ce que je n'ai pas vu et ce

que je ne sais pas par moi-même. Le langage est comme un troisième sens qui supplée à l'insuffisance du sens intime et des sens extérieurs, et me permet d'ajouter à mes propres connaissances les connaissances acquises par la société humaine tout entière, dans toute l'étendue de la durée et de l'espace qu'embrasse son activité.

Je viens d'indiquer les trois sources de connaissances dans l'ordre naturel. La révélation est une quatrième source d'un ordre supérieur. Elle me fait connaître des faits que l'esprit humain ne saurait atteindre par lui-même, les faits qui appartiennent à la sphère propre de la conscience divine, les secrets de la vie intime de Dieu et les déterminations libres de sa volonté. C'est le sens de Dieu qui m'est communiqué et qui me permet d'affirmer déjà les vérités de l'ordre divin, en attendant que je puisse les contempler sans voile et m'enivrer de bonheur dans leur contemplation.

Me voilà donc en possession de quatre ordres de faits; je suis déjà bien riche; mais je ne jouis pas encore de mes richesses. Que va faire ma raison? Pourra-t-elle se contenter d'affirmer, et se reposer dans cette affirmation? Non, elle ne le peut pas; un penchant irrésistible la pousse à décomposer ces faits pour s'en nourrir. Déjà elle a la connaissance; mais elle n'a pas encore la science. Ce n'est pas assez pour elle d'affirmer, il faut qu'elle comprenne. La simple affirmation, c'est la vérité en germe; la science est le fruit savoureux que ce germe est destiné à produire, et qui seul peut rassasier la faim de l'intelligence. Mais comment ce fruit sort-il de son germe, et comment l'affirmation se transforme-t-elle en science? Quand nous aurons résolu

cette question, nous saurons ce que c'est que la théologie scolastique et nous aurons acquis la légitimité de son origine.

## III

La science est le résultat d'un double travail qui, dans les purs esprits, se fait en un instant, mais que la raison humaine, plus infirme et entravée par son union avec des organes matériels, ne peut accomplir qu'au moyen d'une longue série d'actes et de pénibles efforts. L'homme ne peut acquérir la science qu'à la condition de décomposer pièce par pièce tous les faits que lui fournit sa propre expérience ou celle de ses semblables, d'en confronter les éléments divers, d'en discerner les rapports et les différences, et de constater les lois propres à chacun d'eux. Voilà le premier travail, celui qui prépare les matériaux de la science, l'*analyse*.

Cette opération terminée, l'intelligence peut s'occuper à construire. Avec ces éléments épars que lui fournit l'analyse, elle va composer, non plus seulement des faits isolés, multiples et divers, mais un corps de vérités parfaitement un et ordonné, dans lequel les faits particuliers se rattachent à des lois générales, et où les lois elles-mêmes soient ramenées à un petit nombre de principes; où enfin ces principes découlent d'une seule idée. Telle est l'œuvre de la *synthèse;* c'est elle qui constitue la science, en lui donnant son unité. La science est d'autant plus complète, que l'intelligence saisit mieux cette unité, et rattache plus facilement ensemble, par son moyen, les faits les plus divers. Pour prendre un exemple dans l'ordre de faits qui nous est le plus familier,

celui que présente la conscience : quand je me replie sur moi-même pour me demander ce que je suis, la première réponse que la conscience fournit à cette question est une appréhension confuse d'un sujet multiple dans son unité, qui pense, veut, sent, marche, etc. C'est ce que j'entends, quand je dis : *Moi*. Cette idée première est commune à tous les hommes; l'enfant et l'idiot eux-mêmes n'en sont pas privés.

Mais si je veux me connaître un peu mieux que le vulgaire, si je désire acquérir la *science* de moi-même, je devrai appeler l'analyse à mon secours. A son aide, je discernerai d'abord une différence capitale entre les faits multiples que me fournit la conscience, entre les actions et les qualités que j'attribue également au *moi*. Quelques-unes de ces actions et de ces qualités supposent l'étendue, la composition; d'autres au contraire y répugnent : marcher, manger, voir, toucher, sont des mouvements qui ne peuvent se produire que dans l'espace; la couleur, la forme, la saveur, sont des qualités qui ne peuvent appartenir qu'à un être composé de parties distinctes. Au contraire, connaître, juger, vouloir, désirer, regretter, sont des actions qui excluent toute idée d'étendue; la justice, la vérité, la bienveillance, sont des qualités incompatibles avec la composition. Je me vois donc forcé par l'analyse de reconnaître dans l'unité du moi deux choses distinctes que je nomme mon corps et mon âme. Essentiellement différentes sous le rapport de l'étendue, ces deux choses le sont-elles également sous le rapport de la durée? Je n'en saurais douter; car l'une, composée de parties, cessera d'exister dès que ces parties se sépareront les unes des autres; sa durée dépend de l'influence des choses

extérieures ; elle est sujette à la dissolution et à la mort ; l'autre, exempte de toute composition, échappe par là-même à la plupart des causes de destruction qui menacent la première ; je ne vois pas encore de raison pour qu'elle ne puisse absolument cesser d'être ; mais je vois évidemment qu'elle ne peut pas mourir.

Je ne puis donc douter qu'il n'existe entre mon corps et mon âme une distinction radicale et des différences essentielles ; mais en même temps j'y découvre plus d'une propriété semblable : d'abord ces deux choses ont cela de commun, qu'elles *sont*, et que je puis les distinguer de ce qui n'est pas elles ; l'une et l'autre se montrent à moi avec différentes manières d'être, ou différents modes, et demeurent les mêmes sous tous ces modes ; ni l'une ni l'autre ne possèdent toute perfection, puisque la perfection de l'une exclut celle de l'autre ; ni l'une ni l'autre enfin n'existent nécessairement, puisqu'elles sont dans un changement continuel, et que je puis parfaitement concevoir qu'elles cessent d'exister, sans que rien d'absurde suive de cette supposition. C'est ainsi que l'analyse, après m'avoir mis en état de distinguer les différences naturelles de l'être étendu et de l'être pensant, m'a fait discerner les qualités d'être, de substance, de finitude, de contingence, qui leur appartiennent également. Elle m'a montré en moi quelque chose d'unique, à quoi j'attribue toutes les actions et les qualités qui tombent sous l'observation de la conscience ; c'est ce que je nomme ma *personne*. Mais dans cette unité de personne, elle m'a fait reconnaître une dualité de substances essentiellement différentes, quoique étroitement unies.

J'ai déjà fait un grand pas dans la science de moi-même.

Déjà je suis en état de m'élever à une certaine synthèse; j'ai acquis la connaissance de propriétés plus générales auxquelles je puis rattacher les faits particuliers. Mais il s'en faut bien que cette synthèse soit encore complète. Pour la compéter, je dois pousser plus avant l'analyse, l'appliquer successivement à chacune des deux substances que j'ai découvertes en moi, grouper ensemble les faits semblables qui se rapportent à l'une et à l'autre, les classer, et constater les lois qui les régissent. C'est ainsi que dans mon âme je distinguerai les facultés appréhensives des facultés appétitives, les sens, de l'intelligence pure; c'est ainsi que je reconnaîtrai sans peine que l'objet propre de mes facultés raisonnables est une vérité et un bien qui s'élèvent au-dessus des vérités particulières et des biens finis. Quand j'aurai ainsi achevé d'étudier un à un les mouvements divers de mon âme et de mon corps, l'analyse aura fait son œuvre; elle aura disposé les materiaux que la synthèse n'aura pas de peine à réunir en un corps de science, et dont elle formera une des branches les plus importantes de la philosophie, la science de l'homme, l'anthropologie.

Cette science tout entière a été tirée de cette appréhension confuse que la conscience fournit à tous les hommes; tous les hommes la possèdent donc implicitement, par cela même qu'ils se connaissent et qu'ils se distinguent des autres hommes. Et pourtant quelle différence énorme entre l'enfant chez qui l'idée du moi n'a reçu aucun développement, qui ne sait pas distinguer son âme de son corps, et qui ne sépare pas sa destinée de celle de la brute, et celui à qui l'analyse aura donné une connaissance distincte de ses facultés, de ses devoirs, de son origine et de ses destinées!

L'enfant se connaît lui-même précisément autant qu'il faut pour se conserver; mais il est hors d'état de se rendre compte à lui-même de sa connaissance; il ne peut répondre de lui-même à la plupart des questions qui se posent inévitablement devant sa raison sur sa nature et sa destinée; et, à moins qu'il ne soit aidé par un secours étranger, il ne peut manquer de tomber dans les plus grossières et les plus funestes erreurs. Il possède dans l'idée du moi toute la vérité qu'il peut naturellement connaître sur lui-même; mais il la possède comme s'il ne la possédait pas; elle est comme un trésor enfoui, qui ne saurait enrichir son possesseur; il ne commencera à en jouir que lorsque, par la réflexion, il aura fait apparaître au jour cet or pur de la vérité, qui n'avait aucun prix tant qu'il demeurait enseveli dans les profondeurs inexplorées de son âme.

## IV

C'est par un procédé tout semblable que la simple connaissance des dogmes de la foi, commune à tous les chrétiens et nécessaire pour le salut, peut et doit se transformer dans l'esprit des chrétiens éclairés, et surtout des docteurs du peuple, en science de la révélation, en théologie.

Que cette transformation soit possible, c'est ce qu'on ne saurait révoquer en doute. Car, que sont les dogmes révélés? ce sont des propositions affirmées par une autorité divine et proposées par elle à l'affirmation libre de l'homme. Ces propositions, comme toutes les autres, se composent de deux idées unies ensemble ou séparées l'une de l'autre,

suivant que les propositions sont affirmatives ou négatives. Or, ces idées, pour la plupart du moins, sont complexes; elles renferment divers rapports, et peuvent être décomposées en un nombre plus ou moins grand d'idées plus simples, que les lois de la logique nous mettent en état d'unir et de séparer en vertu de la proposition première qui nous a été fournie par la révélation. Prenons pour exemple le dogme qui sert de base au christianisme, l'incarnation; à l'étude de la personne humaine que nous révèle la conscience, substituons l'étude de la personne du divin Médiateur, telle qu'elle nous est représentée par l'Écriture; que trouverons-nous? c'est que Jésus-Christ est le sujet unique de propriétés et d'actions bien autrement différentes les unes des autres que les propriétés que je découvre en moi. Ce n'est plus seulement comme en moi l'esprit et la matière qui sont renfermés dans une même conscience. Le moi de Jésus-Christ s'attribue des propriétés infinies et divines, en même temps qu'il s'attribue toutes les imperfections essentielles à la nature humaine. *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un*[1], dit-il en un endroit; et dans un autre endroit, paraissant se contredire lui-même : *Mon Père*, dit-il, *est plus grand que moi*[2]. Il y a donc encore ici unité et pluralité coexistant sans se détruire; celui qui nierait l'unité, comme l'a fait Nestorius, ne serait pas moins contraire à l'Écriture que celui qui nierait la pluralité, comme l'a fait Eutychès; l'un et l'autre n'ont pas moins péché par défaut d'analyse que par défaut de soumission à l'autorité des Pères et des conciles. Une analyse plus rigoureuse les eût mis en état de

[1] JOANN. X. 30.
[2] JOANN. XIV. 28.

concilier ces deux choses qui leur paraissaient incompatibles. Ils eussent compris que l'unité en Jésus-Christ était de même genre que l'unité de chaque homme, puisque c'est l'unité du principe agissant, de la personne. Quant à la pluralité, elle leur eût apparu non plus seulement comme une pluralité de substances essentiellement dépendantes l'une de l'autre, mais comme une pluralité de natures douées chacune de leur intégrité et réunies par un lien surnaturel. De cette intégrité des deux natures en Jésus-Christ se déduit évidemment l'existence en lui de deux volontés, l'une divine et l'autre humaine, que les monothélites voulaient confondre en une seule; comme de l'unité de personne il résulte nécessairement que la bienheureuse Vierge Marie, quoiqu'elle n'ait directement produit que le corps de son divin Fils, est cependant la Mère de Dieu. Il serait facile de ramener à ces deux notions le traité de l'Incarnation tout entier; il ne serait pas moins aisé de montrer comment, des expressions en apparence assez ambiguës de l'Écriture, a été tiré tout ce que l'Église et les docteurs nous enseignent sur l'unité de nature et la trinité de personnes en Dieu.

C'est ainsi que des dogmes révélés pourront être déduites une foule de vérités dont la certitude aura une double base: la certitude surnaturelle du dogme d'où elles seront déduites, et la certitude rationnelle du raisonnement en vertu duquel cette déduction s'est opérée. Supposez que ce travail d'analyse ait été accompli par rapport à chacun des dogmes révélés, que les idées complexes qu'ils renferment aient été décomposées dans tous leurs éléments, que le rapport de ces divers éléments ait été constaté, il sera facile à la synthèse de réunir ces matériaux en un corps de doctrine aussi

fortement uni que celui de la philosophie purement rationnelle, de ranger les dogmes et leurs conclusions évidentes ou probables d'après leur filiation logique, et de les ramener tous à l'idée de l'Être divin; unité infinie et absolue dont ils sont l'expression multiple et la manifestation relative.

C'est ainsi, et ainsi seulement, que la raison humaine pourra, autant que le lui permet sa condition actuelle, acquérir la pleine possession et la jouissance de la vérité révélée. Prétendre lui interdire ce travail et soustraire les dogmes de la foi à son investigation, ce serait supposer ou bien que Dieu a donné à l'homme son intelligence pour la laisser inactive, ou qu'en lui permettant et en lui ordonnant de s'en servir pour connaître la vérité et s'en nourrir, il lui a prescrit de se borner aux vérités de l'ordre inférieur, et d'éloigner ses pensées et ses méditations de la vérité la plus substantielle, la plus vitale, de celle qui seule peut le mettre en état d'accomplir ses divines destinées. Ce serait outrager tout à la fois la dignité de l'homme et la sagesse de Celui qui n'est pas moins l'auteur de la raison que de la révélation; ce serait avouer les craintes les plus déraisonnables et les plus injurieuses à la vérité révélée, qu'on supposerait pouvoir courir quelques dangers à être examinée d'après les lois d'une saine logique; ce serait enfin donner dans l'erreur justement condamnée par l'Église et si manifestement absurde, que ce qui est vrai selon la foi peut être faux selon la raison.

## V

Mais ce développement scientifique des vérités révélées n'est pas seulement possible et légitime, il est encore indispensable et éminemment conforme à l'économie de la divine providence.

Il est indispensable d'abord : car à moins de priver l'homme de son intelligence, on ne saurait l'empêcher de raisonner, c'est-à-dire de faire ce travail d'analyse et de synthèse dont le résultat est la science; non-seulement tout le perfectionnement de ses facultés résulte de ce travail, mais c'est en cela encore que consiste leur vie. Analyser, rapprocher, affirmer, nier, sont des opérations aussi essentielles à l'intelligence de l'homme, après qu'elle s'est dégagée des brouillards des sens et des obscurités de la première enfance, qu'il est nécessaire au soleil de répandre sa lumière dans une atmosphère sans nuages, depuis son lever jusqu'à son coucher. C'est par la facilité à accomplir ces opérations, par le pouvoir qu'elles donnent à l'intelligence de connaître la nature des choses, de remonter à leur principe et de les diriger vers leur fin, qu'on distingue celui qui a l'usage de sa raison de celui qui en est privé. A moins donc qu'on ne veuille faire du chrétien un idiot, on ne saurait l'empêcher de raisonner. Il le voudrait qu'il ne le pourrait pas; mille questions se poseraient irrésistiblement devant son intelligence par rapport aux dogmes révélés; et comme ces dogmes exercent leur influence sur toute sa vie intellectuelle et morale, il faudra de toute nécessité qu'il se prononce dans un bon nombre de cas pour l'affirmative ou la négative.

En effet, qu'on veuille bien le remarquer, la vérité révélée

n'est pas une vérité isolée, renfermée dans une sphère complétement distincte de la sphère des vérités philosophiques, morales, historiques, physiques même. Au contraire, elle prétend dire le dernier mot de bien des choses, combler les lacunes des doctrines purement rationnelles, expliquer l'histoire, éclairer les origines ténébreuses du monde, manifester les secrets de la Providence dans le gouvernement de l'humanité. Il est donc impossible de penser ou de parler sur aucun des grands sujets qui s'offrent aux méditations de la raison, sans se trouver à chaque instant en contact avec la révélation, et sans avoir à craindre de se mettre en opposition avec ses données. Jamais on n'évitera ce danger, si on prétend se contenter de retenir dans sa mémoire les dogmes expressément définis ; il faudra de plus avoir approfondi ces dogmes par la réflexion, les avoir analysés, en avoir développé les conséquences, avoir saisi leurs rapports avec les vérités de l'ordre naturel. On ne saurait, il est vrai, exiger de tous ceux qui écrivent sur des matières philosophiques ou historiques, d'être de profonds théologiens ; mais s'ils ne le sont pas eux-mêmes, ils ne peuvent du moins se dispenser de consulter ceux qui ont fait une étude particulière de cette science. N'est-ce pas du reste ce qu'ils font tous les jours par rapport aux sciences qu'ils ne possèdent pas suffisamment, et auxquelles ils se voient dans la nécessité de toucher ? Nous avons donc le droit d'affirmer que cette analyse scientifique de la révélation est indispensable, et que, transmise par d'autres ou acquise par les études qu'on a faites soi-même, la théologie est nécessaire à tout homme qui pense et qui écrit, pour éviter les plus grandes erreurs et pour résoudre les doutes les plus inquiétants.

## VI

Elle est de plus nécessaire à l'Église pour se défendre contre les assauts de l'hérésie. Car s'il est impossible d'empêcher l'homme d'user de sa raison pour développer les dogmes révélés, il est impossible aussi malheureusement de l'empêcher d'en abuser pour les corrompre. C'est cet abus qui produit les hérésies. Toute la force des hérésies, ce pouvoir déplorable qu'elles ont de démembrer le royaume de la lumière et d'entraîner dans l'abîme une partie des étoiles du firmament, elles en ont été redevables à l'art avec lequel leurs auteurs ont su manier l'analyse rationnelle et s'en servir pour mettre les dogmes révélés en contradiction apparente avec d'autres dogmes, ou avec les vérités de l'ordre naturel. Que fera l'Église pour ravir à l'hérésie ce funeste pouvoir? Se contentera-t-elle de rendre témoignage à la vérité, et d'opposer aux sophismes de ses ennemis une définition authentique du dogme traditionnel? Sans doute ce témoignage solennel suffirait pour garantir la citadelle de la vérité des envahissements de l'erreur, et pour maintenir sain et sauf le dépôt de la révélation; mais il ne suffirait pas pour préserver les âmes de la contagion et pour conserver à l'Église les nations que Dieu lui a données en héritage. Pour rompre le charme au moyen duquel l'hérésie fascine les intelligences, pour arrêter dans sa course ce torrent dévastateur et l'empêcher de couvrir de ruines les plus belles portions de la vigne du Sauveur, il n'y a qu'un moyen : c'est de la combattre avec les mêmes armes dont elle se sert pour attaquer l'Église ; c'est de démêler le tissu de ses sophismes, de faire paraître au grand jour sa mauvaise foi, de la mettre

en contradiction avec elle-même. C'est par là qu'on lui enlèvera son prestige et qu'on la mettra hors d'état de séduire d'autres âmes que celles qui sont déterminées d'avance à se laisser séduire. Or ce service, la théologie seule pourra le rendre à l'Église; et parmi les différents procédés dont la théologie peut disposer, c'est à l'analyse surtout qu'elle devra avoir recours pour remporter ce triomphe. Ce sera l'analyse qui, suivant la belle comparaison de saint Ambroise, tressera les mailles de ces filets que les successeurs des Apôtres jetteront dans la mer des erreurs, pour y saisir les âmes prêtes à leur échapper.

Et qu'on veuille bien le remarquer, ce ne sont pas seulement les défenseurs officieux de l'Église qui se servent avec avantage, pour combattre l'hérésie, des armes que leur fournit la théologie scolastique; l'Église elle-même, par ses actes les plus solennels, que fait-elle autre chose dans ses conciles et dans la personne de ses pontifes, sinon de sanctionner de son autorité souveraine les déductions de la théologie? C'est par là en effet que l'Église termine d'ordinaire ses luttes contre l'hérésie. Elle laisse d'abord entrer dans l'arène ses docteurs; elle stimule leur zèle, les soutient par ses encouragements et sa direction; et puis, quand les questions ont été discutées, quand tous les points obscurs ont été éclaircis, quand l'hérésie a laissé paraître tout ce qu'elle recélait de venin et d'erreur, l'Église intervient en personne, et elle prononce ses définitions souveraines. Or, que sont le plus souvent ces définitions? Consistent-elles dans la constatation d'un dogme de foi déjà précédemment reconnu pour tel par l'unanimité des chrétiens? non; car de pareils dogmes n'auraient guère prêté aux attaques de l'hérésie. Combattre

les dogmes déjà expressément et universellement reconnus, est surtout l'œuvre des adversaires déclarés de la révélation, des ennemis du dehors. L'hérésie est la guerre civile dans l'Église ; c'est parmi ses enfants qu'elle cherche d'abord à se recruter ; elle ne pourra d'ordinaire y réussir qu'autant qu'elle choisira pour but de ses attaques plutôt les conséquences du dogme que le dogme lui-même. C'est à mettre ces conséquences en contradiction avec leurs principes qu'elle emploiera toute la subtilité de sa dialectique.

Quand donc l'Église voudra frapper l'hérésie de ses anathèmes, elle ne se contentera pas de définir ce qui était déjà universellement regardé comme un article de foi ; mais elle transformera en article de foi ce qui n'était contenu qu'implicitement dans le dépôt de la révélation ; elle imposera à la croyance de tous une vérité qui auparavant ne pouvait être crue que par ceux qui en voyaient la connexion avec des vérités précédemment définies ; elle revêtira de son infaillibilité une déduction théologique qui jusque-là ne s'appuyait que sur l'autorité plus ou moins unanime des docteurs.

C'est ainsi que ce Dieu souverainement sage, qui fait toutes choses avec ordre, poids et mesure, et qui, dans ses œuvres les plus surnaturelles, fait concourir à ses fins les moyens naturels, se sert à la fois, pour maintenir dans son intégrité au sein de l'Église le dépôt de la révélation, et de l'assistance de son divin Esprit, et du légitime travail de la raison. La théologie n'est donc pas seulement le développement naturel de la révélation et le résultat nécessaire des lois de l'intelligence humaine, à laquelle la révélation s'adresse ; elle n'est pas seulement pour l'Église un précieux superflu, un exercice aussi noble qu'intéressant pour

l'intelligence des docteurs et la plus sainte occupation de leurs loisirs ; elle est encore un des boulevards principaux dont la providence de son divin fondateur l'a munie contre les attaques de l'enfer ; elle est en même temps pour elle l'instrument d'un progrès réel, le seul dont la vérité révélée soit susceptible.

## VII

Nous avons entendu de nos jours bien des déclamations contre l'immuable fixité du dogme catholique. Par une tactique qui n'a pu avoir quelque chance de succès que dans un siècle frivole et sceptique comme le nôtre, on s'est armé, pour combattre l'Église, de ce qui est en réalité une des preuves les plus éclatantes de sa divinité. L'école éclectique avait posé en principe que la condition essentielle de l'intelligence était de ne jamais saisir la vérité qu'avec un certain mélange d'erreur, et que par conséquent son progrès consistait à nier aujourd'hui une partie de ce qu'elle avait affirmé hier. A ce prix, l'Église renonce à progresser. Elle a le malheur de ne pas comprendre comme l'école éclectique la dignité de l'homme et les desseins du Créateur. Elle ne peut se résigner à croire que la destinée essentielle d'une créature raisonnable soit d'errer, d'errer surtout sur les dogmes fondamentaux sur lesquels se base sa vie morale, et sur ses rapports nécessaires avec son principe et sa fin dernière. Elle croit et elle enseigne que sur tous ces points le Verbe de Dieu a éclairé tout homme venant en ce monde. Fondée par ce Verbe divin, qui est la vérité substantielle, assistée sans cesse par son Esprit, elle n'a jamais pu enseigner autre chose que la vérité ; et ce n'est que parce qu'elle a reçu de Dieu des promesses

d'infaillibilité, qu'elle exige de ses enfants une foi absolue à son enseignement. Elle ne saurait donc rien rétracter de ce qu'elle a authentiquement défini. Tandis que toutes les sciences se transforment, tandis que les écoles se combattent les unes les autres, et se contredisent elles-mêmes journellement, tandis que les sectes séparées forgent tous les jours de nouveaux symboles, l'Église catholique seule professe toujours la même doctrine; et dans tout ce passé de dix-huit siècles, pendant lequel elle n'a cessé d'instruire les peuples, et pendant lequel elle a traversé des états si divers et subi dans son élément humain tant d'influences désastreuses, elle ne trouve pas un iota ou un point à effacer dans le vaste recueil de ses décisions dogmatiques. La doctrine de l'Église est donc immuable, en ce sens qu'elle ne peut pas se contredire; elle est immuable encore, en ce sens qu'elle ne peut rien ajouter au dépôt de la révélation. Transmettre à toutes les générations la doctrine de Jésus-Christ, leur enseigner à garder ses préceptes[1], telle est sa mission; elle n'est que le canal de la vérité, dont Jésus-Christ seul est la source; elle est l'astre bienfaisant établi pour réfléchir sur les hommes cheminant au milieu des ombres de cette vie les rayons du soleil de justice; elle ne peut donc leur donner que ce qu'elle a elle-même reçu; toute adjonction à ce dépôt divin serait une altération sacrilége.

Mais si, sous ce double rapport, tout progrès est impossible dans l'enseignement de l'Église, il est un autre côté par où le trésor de la doctrine révélée est susceptible de développement. Si nous ne pouvons pas l'accroître, nous

[1] Matth. xxviii, 20.

pouvons connaître tous les jours avec plus de clarté et de certitude ce qui y est renfermé ; de même que sans accroître substantiellement la connaissance que nous avons eue de nous-mêmes dès le commencement de notre vie raisonnable, nous pouvons nous en rendre maîtres tous les jours plus complétement et en acquérir mieux, pour ainsi dire, l'usufruit et la jouissance. En lisant les ouvrages des anciens docteurs, on touche au doigt ce progrès de la doctrine catholique, et on est étonné de son étendue. Bien des vérités que le chrétien tant soit peu instruit affirme maintenant sans hésitation, les Pères de la primitive Église ne les énoncent qu'avec une certaine ambiguïté ; on voit que, parfaitement fixés sur le principe, ils craignent de se tromper dans la déduction des conséquences ; et en effet ils se trompent quelquefois ; et plus souvent encore, faute d'une terminologie suffisamment fixée, ils s'expriment d'une manière obscure et inexacte. L'Église, sans doute, n'a jamais hésité, quand il s'est agi de décider une question dogmatique ; dans le Verbe de Dieu, qui lui a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles, elle possède toute vérité ; mais cette assistance n'est pas garantie aux pasteurs, ni même aux docteurs isolés. Sans l'inappréciable garantie que leur offre la vigilance incessante de l'Église, ils sont soumis dans l'acquisition et l'enseignement de la science sacrée aux lois générales qui régissent le développement de l'esprit humain. Les derniers venus auront donc sous ce rapport un immense avantage sur leurs devanciers ; la doctrine de ceux-ci, en traversant les générations, se dépouillera nécessairement de ce qu'elle tirait du génie individuel ou des préjugés d'école et de nation, et arrivera aux derniers âges pure de tout mélange d'erreur ; chaque

siècle, en recevant le dépôt de la science des siècles précédents, lui fera subir un travail d'épuration, en même temps qu'il s'attachera à l'enrichir ; les discussions pacifiques des docteurs, comme les luttes passionnées des écoles, aideront à discerner les conséquences qui sortent légitimement des principes, des déductions fausses ou problématiques. C'est ainsi que la doctrine catholique ira se complétant, se coordonnant et se rapprochant toujours plus de cette unité qui fait la perfection de la science, en même temps qu'elle étend plus loin le tissu vigoureux de ses conclusions.

Il est donc incontestable que par ce côté l'Église subit la condition imposée à tout corps organisé et à tout être vivant, de croître et de se développer. Cette croissance, qui a pu être un sujet de scandale pour quelques esprits étroits et prévenus, est au contraire, pour les esprits larges et sincères, une de ces analogies qui équivalent presque à des preuves. Naguère une femme, dont la plume légère a conquis une certaine célébrité dans la littérature romanesque, se persuadant que les applaudissements des salons lui donnaient le droit d'aborder les sujets les plus sérieux, écrivait un *Essai sur la formation du dogme catholique*, qui n'était autre chose qu'une attaque contre la divinité de l'Église, et un essai de démonstration de son origine humaine. Peu de temps après, l'homme le plus distingué dont s'honora l'anglicanisme, publiait, pour justifier son retour à l'Église, un *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*. C'était le mot de Bacon qui s'accomplissait : une science de mauvais aloi éloignait de la religion la femme superficielle et présomptueuse, une science plus profonde y ramenait l'homme sérieux et prêt à tout sacrifier à ses convictions. L'une ne pouvait rien

voir de divin dans le dogme révélé, parce qu'elle y voyait quelque chose d'humain ; l'autre comprenait que, dans l'expression de ce dogme, comme dans la personne même du Sauveur dont il est la reproduction, l'immutabilité du Verbe divin ne devait détruire aucune des conditions essentielles de la nature humaine.

Il y a donc sous ce rapport une parfaite ressemblance entre l'Église et son divin fondateur ; comme lui, en croissant en âge, elle doit croître en sagesse, en ce sens qu'elle doit faire mieux paraître au dehors la plénitude de vérité qu'elle possède. La doctrine demeure la même quant au fond, mais elle devient plus claire et plus explicite ; immobile dans ses principes, elle se développe dans ses conséquences ; or, l'instrument de ce progrès, c'est l'analyse scientifique, qui prépare la voie aux définitions de l'Église, et suffit souvent, sans l'aide de ces définitions, pour renverser les erreurs naissantes, pour établir entre les docteurs une parfaite unanimité, et donner aux fidèles la certitude.

## VIII

Nulle part peut-être un œil attentif ne voit reluire plus manifestement la providence que Dieu exerce sur son Église, que dans ce développement progressif de sa doctrine. Ici un vaste champ s'ouvre devant nous ; mais il faut nous borner ; les limites d'une dissertation ne nous permettent que d'indiquer ce point de vue et d'esquisser en quelques traits l'histoire de la théologie scolastique. Chose admirable ! le stimulant principal dont Dieu s'est servi pour faire progresser la doctrine de son Église, ce sont les moyens mêmes que l'enfer met en œuvre pour la corrompre ; ce sont

les attaques de l'incrédulité et de l'hérésie. Si les philosophes païens des premiers siècles, si, après eux, les hérétiques et les mahométans n'eussent jamais attaqué l'Église, la théologie serait probablement bien éloignée de la perfection qu'elle a atteinte, et nous serions dans l'incertitude sur une foule de points que les définitions des pontifes ou des conciles ont fixés avec une parfaite précision. *Il faut,* a dit saint Paul, *qu'il y ait des hérésies*[1]; elles sont en effet le résultat inévitable de la liberté de l'homme, du penchant violent qu'il éprouve à se révolter contre l'autorité de Dieu, et de la facilité avec laquelle un cœur gâté persuade à l'intelligence ce qui lui plaît. Mais la malice de l'homme ne produirait point ce résultat, si Dieu ne le permettait; et il ne le permet que pour la gloire de son Église et pour la manifestation de la vérité. Comme la mer, aux fureurs de laquelle sa puissance fixe des limites, les hérésies ne vont que jusqu'où la Providence leur permet d'aller; elles n'apparaissent qu'à leur heure, et ne se succèdent que dans l'ordre qui convient le mieux aux desseins de Dieu.

La première lutte doctrinale que soutient l'Église, c'est celle que lui livrent les philosophes païens qui, dans l'intervalle des persécutions, s'efforcent de renverser à coups de sophismes ceux que la hache des bourreaux avait trouvés invincibles. Pour résister aux bourreaux, Dieu avait envoyé à ses serviteurs l'esprit de force; pour résister aux sophistes, il ne leur refusa pas l'esprit de science. Les apologistes ne manquèrent pas plus à l'Église que les martyrs. Plusieurs écoles se formèrent, où, pour mieux combattre la philosophie païenne, on s'appliquait à en étudier à fond les divers

[1] I. *Cor.* XI. 19.

systèmes. La plus illustre de toutes fut celle d'Alexandrie. C'est là que se firent avec succès les premiers essais méthodiques pour analyser les dogmes de la foi, montrer leur accord avec les lumières de la raison et les défendre contre ses attaques. Comme les adversaires de la vérité s'appuyaient surtout, pour la combattre, sur la doctrine de Platon, c'est aussi de la philosophie de Platon que se servaient surtout les Pères alexandrins, pour repousser leurs attaques. Du reste le terrain où se livraient les premières luttes était un terrain tout philosophique. C'était surtout l'unité de Dieu qu'il s'agissait d'établir; c'est en effet par là qu'il fallait commencer; l'édifice de la théologie catholique, dont l'incrédulité devait, dans le plan divin, provoquer la construction, n'aurait été ni régulier ni solide, s'il ne se fût élevé sur cette base.

A la lutte contre la philosophie païenne succède la lutte contre l'hérésie. C'est d'abord le dogme capital de l'Incarnation qui est attaqué sous toutes ses faces; Cérinthe et Ébion, Plotin, Arius, Nestorius, Eutychès et les Monothélites, contraignent les docteurs grecs à scruter les profondeurs ineffables de ce dogme, et l'Église à le définir sous tous ses rapports essentiels.

Le dogme de la Trinité, si étroitement uni à celui de l'Incarnation, est vivement attaqué à son tour. Tandis que Sabellius essaie de détruire la distinction réelle des personnes, pour ne laisser subsister qu'une simple trinité d'attributs, Arius et Macédonius poussent la distinction jusqu'à la séparation et à l'inégalité; ainsi agité comme dans un crible, ce dogme se dépouille de toutes les obscurités de langage dont la philosophie platonicienne des premiers Pères l'avait enveloppé, et

il acquiert cette parfaite précision avec laquelle nous le trouvons défini dans divers symboles, et en particulier dans celui de saint Athanase.

La doctrine de l'Église sur Dieu et sur le divin médiateur est désormais hors d'atteinte ; elle est complète, et ne prête plus à aucune incertitude. Il est temps de définir avec une précision égale les rapports de l'homme avec Dieu, sa destinée première, sa chute et les conditions de sa réparation, la grâce en un mot. C'est la mission que la Providence va confier au grand docteur de l'Église latine, à Augustin ; et pour le stimuler à remplir cette tâche dans toute son étendue, elle permet à Pélage de répandre ses erreurs dans tout l'Occident, et laisse tomber les pieux moines de Marseille dans des erreurs analogues à celles de l'hérésiarque breton. Grâce aux travaux de saint Augustin et de son école, grâce aux définitions de saint Innocent I^er^ et du concile d'Orange, cette seconde partie de la doctrine catholique est suffisamment éclaircie. Les Pères de l'Église ont fixé tous les points principaux du dogme; l'ère des luttes se ferme ; et, tandis que pour la société civile s'ouvre une ère de révolutions et de transformation radicale, l'Église recueillie en elle-même jouit d'une paix suffisante pour unir ensemble les matériaux amassés par les Pères et en composer la grande synthèse de sa théologie.

Ce sera la tâche des docteurs scolastiques. Saint Jean Damascène l'entreprend en Orient dès le VIII^e^ siècle ; l'Occident, encore troublé par les luttes des peuples barbares, ne peut s'y appliquer sérieusement qu'un peu plus tard. Ce travail s'accomplira lentement, comme toutes les grandes œuvres. A l'exemple du Créateur lui-même, qui s'est comme

essayé à plusieurs reprises à produire avec les éléments déjà existants les corps organisés, passant des plus imparfaits aux plus parfaits, la théologie élaborera successivement plusieurs essais de synthèse, et, mécontente de son œuvre, la recommencera toujours sans se décourager. Toute l'Europe prend part à ce grand travail; l'activité des esprits, que n'occupaient alors ni l'industrie, ni le commerce, ni les sciences physiques ou historiques, se partageait entre la guerre et l'étude de la théologie; les problèmes moraux ou métaphysiques passionnaient les âmes autant que les passionnent aujourd'hui les luttes de la politique ou la découverte d'une nouvelle mine d'or. Faire progresser la théologie était la préoccupation de tous. Aussi les essais se multipliaient avec des succès divers.

La plupart de ces essais sont tombés dans un complet oubli et demeurent ensevelis dans la poussière des bibliothèques; celui qui aurait la patience de les exhumer et de les étudier éprouverait peut-être une jouissance analogue à celle du naturaliste découvrant dans les entrailles de la terre des squelettes d'animaux qui lui apparaissent comme les ébauches brisées de la création actuelle.

Quand le livre du Maître des Sentences vit le jour, il fit bientôt oublier tous les essais antérieurs, et l'on put croire que la synthèse définitive avait paru. Ce livre, en effet, présentait dans un ordre méthodique un lumineux résumé de l'enseignement des Pères. Cependant la théologie était loin encore d'avoir atteint son idéal. Dans ce livre, les dogmes étaient nettement exposés et méthodiquement classés, mais ils n'étaient pas encore assez approfondis; leur connexion entre eux, leurs rapports avec les données de la raison et les

lois du monde physique étaient laissés dans l'ombre; tous les éléments de la théologie s'y trouvaient amassés comme dans un riche trésor; mais, ce qui constitue proprement la science, l'organisation de ces éléments était encore défectueuse. L'Europe entière se remit donc à l'œuvre. Alexandre de Halès, Albert le Grand, firent paraître de nouvelles synthèses plus riches et mieux ordonnées; l'Europe applaudit, mais elle ne se déclara pas encore satisfaite.

Pendant ce temps, la Providence avait voulu que, pour aider son Église dans l'enfantement de la grande œuvre à laquelle elle travaillait, les Arabes remissent en honneur les écrits du plus éminent organisateur qu'eût produit la philosophie grecque. Génie aussi étonnant par son étendue que par sa subtilité, aussi puissant pour décomposer les idées que pour en saisir les rapports, Aristote avait construit, avec les pauvres matériaux que lui fournissait la société païenne, les bases d'un gigantesque édifice. L'étude approfondie de l'essence des choses et de la nature de l'esprit humain lui avait permis d'énumérer dans un ordre parfait les *desiderata* d'une philosophie complète; il avait soumis à l'examen le plus pénétrant l'instrument que Dieu a donné à l'homme pour saisir et développer la vérité; il avait donné les lois de l'analyse scientifique; il avait fait, dans ses Catégories, un admirable effort de synthèse; il avait exprimé avec une grande précision les premiers principes de la métaphysique et de la morale. Cette œuvre était bien incomplète sans doute; mais pour être amenée à sa perfection, elle ne demandait que des matériaux plus abondants. Après sa mort, ce plan magnifique n'avait été ni poursuivi ni compris. A plusieurs reprises, les ouvrages du Stagyrite étaient

tombés dans l'oubli, et ils avaient même couru grand risque d'être perdus sans ressource. Les Arabes, qui les avaient reçus des Grecs, les étudiaient, il est vrai, avec plus d'ardeur ; aussi en abusaient-ils davantage ; et les systèmes hétérodoxes qu'ils appuyaient sur l'autorité d'Aristote et qu'ils faisaient pénétrer au sein des écoles chrétiennes au moyen d'une dialectique subtile, exposaient la saine doctrine à un imminent danger ; mais ce fut la grandeur même de ce danger, qui provoqua au sein de l'Église le suprême effort qui devait donner à la théologie scolastique sa perfection.

La nécessité d'arracher aux ennemis de la vérité les armes dont ils se servaient avec tant d'avantage, força ses défenseurs à étudier de leur côté les ouvrages d'Aristote, et à appliquer aux dogmes de la révélation les lois de l'analyse et de la synthèse, qui constituent l'essence même de la raison humaine. Ce fut la mission de saint Thomas ; saint Thomas est l'Aristote chrétien ; c'est lui qui a construit, avec les matériaux fournis par la révélation, l'édifice dont Aristote n'avait fait qu'ébaucher le dessin.

Dieu avait voulu, dans la personne de ce dernier, montrer l'impuissance de l'esprit le plus vigoureux, quand il n'est pas assisté par la foi ; en effet, le prodigieux effort de génie par lequel il avait en quelque sorte disséqué les fibres les plus intimes de l'âme et mis à nu les premiers fondements de la science, n'avait abouti à aucun résultat utile et n'avait fait sensiblement progresser ni la philosophie ni la société.

Il n'en sera pas ainsi de saint Thomas ; dans sa personne, la Providence montrera jusqu'à quelle hauteur peut s'élever

l'intelligence, quand elle met toute son énergie au service de la vérité révélée. Le syllogisme qui, chez Aristote, est presque réduit à fonctionner dans le vide, et qui, semblable à un levier sans point d'appui, ne peut rien soulever, dès qu'il peut s'appuyer sur le roc immuable de la révélation, quels magnifiques résultats il produit !

On a peine à reconnaître dans saint Thomas les formules si sèches du philosophe grec, tant elles sont devenues pleines et lumineuses, tant sont fécondes les applications qu'elles reçoivent à chaque instant. Quelle heureuse alliance des vérités révélées avec les lois essentielles de l'esprit humain ! Comme la doctrine des Pères s'encadre aisément dans ce plan si méthodique qu'on le dirait tracé *a priori !* Combien est étroit l'enchaînement des dogmes ! Quelles merveilleuses analogies se présentent à chaque pas, comme des échappées de vue qui laissent plonger le regard jusqu'aux limites de la création ! surtout quelle unité admirable ! Dieu considéré dans son essence et dans sa vie intime, Dieu se répandant hors de lui par la double création des esprits et des corps et par celle de l'homme, brillant anneau qui les réunit, Dieu ramenant toutes les créatures à lui par la loi morale, la grâce, l'incarnation, les sacrements, la récompense des bons et la punition des méchants, voilà toute la théologie ; voilà aussi l'univers tout entier, avec sa raison d'être, son origine, sa destinée. Quel livre peut être comparé au livre qui dit ces choses dans un style limpide, calme et lumineux comme l'azur du ciel ? Quelle science peut être comparée à cette science ?

## IX

Ce qui précède suffira, nous osons l'espérer, pour donner une idée exacte de la théologie scolastique, pour mettre dans tout son jour la définition que nous en avons donnée, pour faire comprendre sa nature intime, les causes qui lui ont donné naissance et la part importante que la Providence lui a dévolue dans l'accomplissement des destinées de l'Église. Nous sommes maintenant en état de conclure, en précisant plus nettement l'objet, le but et la méthode de cette science.

Son *objet* propre, c'est la révélation; mais la révélation considérée non-seulement en elle-même, mais encore dans ses rapports avec les vérités rationnelles; c'est-à-dire qu'elle embrasse la sphère immense des vérités morales envisagées non isolément et par tronçons, mais dans leur magnifique ensemble et dans leur connexion avec le Verbe divin, qui est le centre où elles trouvent leur unité et le foyer d'où elles émanent.

Son *but* est de donner à l'esprit humain l'intelligence de ces vérités la plus complète et la plus profonde qu'il lui soit possible d'acquérir ici-bas, et de lui fournir ainsi les moyens de les transmettre avec plus de clarté et de les défendre avec plus de force contre les attaques de l'erreur.

Sa *méthode* est la méthode scientifique par excellence, c'est-à-dire l'analyse et la synthèse métaphysiques, l'unique procédé au moyen duquel l'homme puisse arriver à connaître l'essence des choses et à embrasser leur unité. Nous préférons nous servir de ces expressions, plutôt que d'employer l'expression vulgairement adoptée de méthode *syllogistique*.

Le syllogisme est bien, de toutes les formes d'arguments, celle qu'affecte plus volontiers la scolastique, parce que c'est celle qui se prête le mieux aux déductions de l'analyse ; c'est même, dans un sens plus général, l'unique forme d'argument qu'elle emploie, attendu que tous les autres arguments légitimes peuvent se ramener à celui-là ; mais enfin ce n'est qu'un argument, c'est-à-dire que ce n'est pas le procédé dont se sert la théologie, mais plutôt l'expression extérieure de ce procédé, la forme qu'il revêt pour se manifester par le langage.

Rien de plus lucide, du reste, que la marche que suivent les grands docteurs scolastiques dans l'exposition de leur doctrine. Ce n'est pas chez eux, il est vrai, qu'il faut chercher ces transitions habiles, ces formes oratoires, ces poétiques images qui peuvent avoir l'avantage de stimuler l'attention d'un auditoire distrait, mais qui trop souvent aussi servent à cacher le vide des théories et le désordre des idées. Chez les scolastiques, tout parle à l'intelligence, et la vérité affecte de se dépouiller de toutes les parures qui voileraient ses formes natives ; sa sévère beauté est le seul attrait qu'elle se réserve pour conquérir les esprits et pour emporter les convictions.

D'abord, les matières sont nettement divisées ; chaque question se partage en autant de membres, d'articles qu'elle a d'aspects importants. On commence par fixer l'état de la question et par définir les termes ; puis, on expose les difficultés que cette question présente et les divers systèmes qui ont été imaginés pour les résoudre ; l'auteur développe ensuite sa doctrine et en établit les preuves ; enfin il passe à la solution des difficultés et à la réfutation des systèmes

opposés au sien. Est-il possible d'imaginer un ordre plus rationnel, plus propre à faire pénétrer l'esprit jusqu'au fond d'une question et à lui en donner une parfaite intelligence? Chaque article devient ainsi comme un débat contradictoire où les opinions opposées sont admises à faire valoir tour à tour devant le lecteur tous leurs moyens de preuve, de manière à le mettre en état de porter un jugement en pleine connaissance de cause. Sans doute la raison humaine est essentiellement faillible; mais s'il est une jurisprudence intellectuelle capable d'assurer le triomphe à la vérité, n'est-ce pas celle-là? Que les détracteurs de la scolastique essaient, s'ils l'osent, de soumettre leurs brillants systèmes au creuset d'une pareille discussion, nous verrons ce qui en restera, et nous aurons peut-être alors le secret de la haine dont ils la poursuivent.

## X

A l'aide de ces notions, rien n'est plus facile que de discerner la théologie scolastique de tout ce qui n'est pas elle. Nous comprendrons sans peine qu'elle a quelque chose de commun avec la foi et quelque chose aussi de commun avec la philosophie. La foi lui fournit son objet, la philosophie lui fournit sa méthode ; mais, tout en participant à la nature de l'une et de l'autre, elle se distingue d'elles essentiellement. Elle se distingue d'abord de la foi, en ce que la foi consiste dans la simple affirmation du dogme révélé, tandis que la théologie part de ce dogme comme d'un principe incontestable pour en déduire les conséquences et les rattacher aux autres dogmes et aux vérités rationnelles. D'un autre côté, elle se distingue de la philosophie, en ce que

celle-ci n'applique l'analyse et la synthèse métaphysiques qu'aux vérités que l'esprit humain peut absolument connaître par ses propres forces, tandis que la théologie applique ces mêmes procédés aux dogmes que lui fournit la révélation. Il est vrai que de son côté la philosophie doit aussi, si elle ne veut pas errer, implorer le secours de la foi et s'aider de sa lumière; mais les données de la foi ne sont pas pour elle, comme pour la théologie, le point de départ, l'objet sur lequel elle s'exerce et le principe d'où elle tire ses conclusions; elles ne sont qu'un secours étranger, une barrière qui l'empêche de tomber dans le précipice, une indication précieuse qui porte son attention sur ce qu'elle n'eût peut-être jamais aperçu, si elle eût été livrée à elle-même.

Mais nous prévoyons une difficulté qui semble devoir naître d'elle-même dans l'esprit du lecteur. On nous objectera que tout ce que nous avons dit jusqu'ici s'applique à la théologie en général, et non à cette espèce particulière de théologie qu'on nomme la théologie scolastique; or, c'est de celle-ci seulement, et non de la théologie positive, de la théologie morale ou de la théologie polémique, qu'il s'agissait dans cette étude. A cela nous répondons qu'il n'y a pas deux théologies, deux sciences de la révélation, deux procédés pour acquérir l'intelligence des dogmes de la foi. Les diverses sortes de théologie qu'on vient d'énumérer sont plutôt les différentes parties d'une même science, ou bien encore les différentes manières de l'employer, que les différentes espèces d'un même genre,

Les dogmes révélés que la théologie développe et réunit ensemble au moyen de l'analyse et de la synthèse, sont de

deux sortes : il en est qui ne s'adressent directement qu'à l'intelligence, il en est d'autres qui commandent à la volonté; les premiers nous montrent ce que nous devons croire, les seconds nous indiquent ce que nous devons faire. L'analyse peut également s'appliquer aux uns et aux autres ; de son application aux premiers résultera la *théologie dogmatique;* de son application aux seconds résultera la *théologie morale*. Ce sont là deux grandes divisions de la théologie scolastique; elles ne sont pas plus distinctes d'elle que la partie n'est distincte du tout. Dans la *Somme* de saint Thomas, la théologie dogmatique occupe la première et la troisième partie, tandis que la théologie morale occupe les deux sections de la seconde; dans celle-ci, comme dans les autres, c'est toujours la même manière de procéder, le même genre de démonstrations; en un mot, c'est la même science.

Il est bien vrai qu'il est une manière d'enseigner la théologie morale qui laisse de côté les déductions scientifiques et s'occupe uniquement de tracer les règles qui doivent diriger l'homme dans ses diverses actions et de résoudre à leur aide les cas difficiles qui peuvent se présenter : c'est la *casuistique*. Ainsi envisagée, la théologie morale n'est pas, si l'on veut, une partie de la théologie scolastique, mais elle en est une dépendance, et elle n'est digne du nom de science qu'autant qu'elle apprend de la scolastique à démontrer les règles qu'elle trace et à les déduire rigoureusement des principes révélés. C'est ainsi que la logique ne mérite le nom de science qu'autant qu'elle apprend de la métaphysique à déduire les règles de l'art de penser de l'essence même de la raison humaine.

Que si la théologie, au lieu d'embrasser dans leur ensemble tous les dogmes révélés, s'applique plus particulièrement à défendre ceux qui ont été attaqués par les hérétiques et s'attache à démontrer l'absurdité des erreurs que ceux-ci y ont substituées, elle prendra le nom de *théologie polémique*. Aura-t-elle alors changé de nature? Se servira-t-elle, pour combattre les hérétiques, d'un procédé différent de celui dont elle se sert pour instruire les enfants de l'Église? Évidemment, non; elle aura seulement circonscrit son objet. Du reste, elle ne prendra pas, pour renverser l'erreur, un autre levier que celui que Dieu lui a donné pour élever l'édifice de la vérité. Ce levier, également puissant pour abattre et pour construire, c'est l'analyse.

Enfin, lorsque la théologie, dans l'exposition des dogmes, donne une part plus grande à l'élément traditionnel qu'à l'élément rationnel, quand elle s'attache moins à démontrer les conclusions par la déduction logique des principes révélés, que par l'autorité des Pères et des docteurs, elle prend le nom de *théologie positive*. Entre elle et la théologie scolastique, il n'y a évidemment aucune différence essentielle; l'une et l'autre sont composées des mêmes éléments : la théologie scolastique elle-même doit avant tout démontrer les dogmes par l'autorité de l'Écriture, des Pères et des conciles; ce sont là ses principaux arguments; ce n'est qu'après s'être assurée, par ces preuves d'autorité, que ces dogmes appartiennent au dépôt de la révélation, qu'elle s'applique à en déduire les conséquences logiques. De son côté, la théologie positive ne peut se contenter de constater la doctrine des Pères; si elle se bornait là, elle ne serait plus une science, mais une simple histoire du dogme. Pour mériter le

nom de théologie, il faut qu'elle fasse, pour l'enseignement des saints docteurs, ce que la théologie scolastique fait pour l'ensemble de la révélation ; qu'au moyen de l'analyse, elle en discerne le vrai sens, en résolve les difficultés, montre la connexion de ses diverses parties entre elles et avec l'enseignement commun.

Ce serait donc se tromper grossièrement que d'opposer la théologie positive à la théologie scolastique ; on se tromperait plus grossièrement encore, si on croyait pouvoir exalter la première aux dépens de la seconde. C'est ce que seraient quelquefois tentés de faire ceux qui ont plus d'aptitude ou de goût pour les travaux d'érudition que pour l'analyse métaphysique. L'esprit humain est naturellement exclusif, parce qu'il est étroit ; il est toujours porté à exagérer les avantages qu'il possède et à déprécier ceux dont il est privé. Cette tendance est toujours funeste ; mais dans le cas présent, elle irait contre son but. Car il est impossible de combattre la théologie scolastique, sans combattre en même temps la théologie positive. Comme Bossuet le remarque très-bien dans sa *Défense de la Tradition et des saints Pères*, ceux-ci ne se sont pas servis d'une autre méthode que de celle de la scolastique, pour combattre les hérétiques de leur temps ; les docteurs scolastiques proprement dits n'ont fait que compléter leur œuvre.

Il n'y a donc dans l'Église catholique qu'une seule théologie, positive et scolastique tout à la fois, qui s'appuie, avant toutes choses, sur la révélation, mais qui met au service de la vérité révélée toutes les forces de la raison et toutes les lumières de la science. C'est à l'Écriture, à la tradition, à l'Église, que cette théologie s'adresse d'abord, pour leur

emprunter ses principes. Car, de même que toutes les sciences philosophiques et morales reçoivent leurs axiomes d'une science supérieure, qui est la métaphysique, ainsi la théologie reçoit ses principes d'une science supérieure, qui est la science même de Dieu et des âmes bienheureuses qui jouissent de la claire vue de l'essence divine. Mais ces principes que la parole divine lui fournit, la théologie s'efforce de les développer au moyen de la lumière naturelle, qui, tout inférieure qu'elle est, n'en est pas moins un rayonnement du même foyer dont émane la révélation. Des circonstances particulières pourront amener la théologie à donner à l'un de ces deux éléments un développement plus large; mais toujours elle devra veiller avec un soin jaloux à ce qu'ils subsistent l'un et l'autre dans leur intégrité. C'est de là que dépendent sa conservation et ses progrès. De même qu'elle serait hors d'état d'accomplir sa tâche, si elle ne mettait pas à profit tous les trésors de vérité cachés dans les saints livres et les immenses travaux des anciens docteurs; de même elle manquerait à sa mission, si elle ne mettait pas en œuvre toutes les forces dont Dieu a doué l'intelligence humaine pour se mettre en possession de ce riche dépôt par une profonde analyse.

Du reste, entre ces deux éléments, il ne saurait y avoir la moindre opposition ; ils s'accordent au contraire merveilleusement et se prêtent un secours mutuel.

L'analyse aide à comprendre l'Écriture et la tradition, de même que l'Écriture et la tradition fournissent à l'analyse un champ fécond et la guident dans sa marche. La théologie aura atteint sa perfection, quand elle aura donné à chacun de ces deux éléments leur développement complet, quand

elle aura éclairé chacun des dogmes révélés de toutes les lumières qui peuvent résulter de l'étude approfondie de l'Écriture et des Pères, et quand, par une réflexion profonde, elle aura concentré toutes ces clartés et leur aura donné toute l'intensité dont elles sont susceptibles.

Depuis que le Verbe de Dieu, l'image substantielle de la beauté du Père, s'est uni à notre nature, la ressemblance avec ce divin modèle est devenue la condition et la mesure de toute grandeur créée. En se plaçant à ce point de vue, qui est le seul véritable, on comprendra combien est sublime la perfection à laquelle la théologie scolastique peut s'élever, et élever avec elle l'esprit humain, à mesure qu'elle accomplira mieux les deux conditions que nous venons d'indiquer : car c'est par là qu'elle deviendra, dans l'ordre intellectuel, la plus parfaite image de cet Homme-Dieu dans lequel la lumière incréée du Verbe ne souffrait aucun obscurcissement de son union avec une nature créée, mais dans lequel aussi l'intelligence raisonnable conservait, au sein même de son union avec le Verbe, ses propres lois et le plein exercice de ses puissances. Ce sera quand la théologie scolastique, ayant pris pleine possession de la parole divine contenue dans l'Écriture et dans la tradition, aura déployé toutes ses forces et embrassé de son regard l'immense horizon de la vérité, ce sera alors qu'elle aura atteint, autant qu'elle peut le faire ici-bas, la mesure de la plénitude de Jésus-Christ.

## § II

### AVANTAGES DE LA SCOLASTIQUE.

Si nous avons réussi à donner une idée exacte de la théologie scolastique, nous pouvons nous dispenser de nous étendre bien longuement sur ses avantages ; car ils ne sauraient être méconnus que par ceux qui méconnaissent sa nature. Disons en peu de mots qu'en empruntant à la philosophie sa méthode, elle lui emprunte en même temps la puissance que possède cette méthode pour le développement des facultés de l'âme, tandis que la foi, en lui prêtant son objet, lui fournit le seul aliment qui puisse donner à ces facultés leur pleine satisfaction.

### I

Ce second point de vue est tellement clair qu'il semble ne pouvoir donner lieu à aucune difficulté de la part de ceux qui admettent la vérité de la foi divine et l'existence de l'intelligence humaine. En effet, si la théologie est, comme nous venons de le démontrer, la prise de possession pleine et entière du dogme révélé, par l'intelligence, il est évident que c'est par elle que la foi pourra déployer dans l'esprit de l'homme toute sa fécondité. Qui ne sait tout ce que l'ordre ajoute de prix aux choses et de puissance à l'esprit ? Sans lui, la multiplicité, condition essentielle de tout ce qui est hors de Dieu, devient une source d'imperfection et de faiblesse ; avec lui elle retrouve tous les avantages de

l'unité et elle devient une source de force et de perfection. La multiplicité sans ordre, c'est le chaos; la multiplicité bien ordonnée, c'est l'image de l'ineffable unité des trois Personnes divines; c'est l'harmonie, c'est la beauté. Or, dans quel ordre de choses cette harmonie, si désirable partout, peut-elle être mieux placée, dans quel ordre de choses est-elle plus nécessaire, que dans la doctrine qui a pour objet de révéler les attributs et les desseins de Dieu? Où l'intelligence humaine, affamée d'unité autant que de science, trouvera-t-elle une nourriture capable de rassasier sa faim, si ce n'est dans la doctrine qui lui montrera l'unité de toutes choses en Dieu et l'unité de tous les attributs de Dieu en un seul attribut? Cette unité de toutes choses, ce rapport des dogmes, cet ordre parfait qui, réalisé essentiellement en Dieu, a rejailli hors de lui et a produit, par son reflet multiple et un, ce double monde des esprits et des corps, dont l'harmonie constitue l'admirable unité de l'univers, c'est la théologie seule qui le révèle à l'homme. Comment nier que, de toutes les sciences, ce soit elle qui procure à l'esprit les jouissances les plus pures, les plus nobles, les plus divines? Comment hésiter à lui appliquer les éloges que le philosophe de Stagyre décernait à la philosophie, non telle qu'il la connaissait, mais telle que l'instinct de son génie la lui faisait deviner, quand il écrivait ces remarquables paroles : « De toutes les sciences, il n'en est aucune qui l'emporte en dignité sur celle-ci, parce qu'il n'en est aucune qui soit plus divine. Car une science peut être divine à un double titre : soit parce qu'elle appartient à Dieu, soit parce qu'elle traite des choses de Dieu. Or, la science dont nous parlons revendique cette double prérogative; car c'est

Dieu qui en est l'objet, comme principe et cause de tout ce qui existe, et c'est lui aussi qui en est le sujet et qui la possède en propre. » (*Métaph.*, l. I, c. II.)

Voilà ce qu'Aristote disait de la science qu'il nommait *première philosophie*, c'est-à-dire de la métaphysique. Cette science est en effet un reflet de la science divine; et parmi toutes les sciences naturelles, il n'en est aucune qui nous donne des notions plus exactes sur Dieu, sur le principe et la fin des choses. Mais combien ces notions sont incomplètes! combien ce reflet est pâle et décoloré! Qu'eût dit Aristote, s'il eût soupçonné qu'un jour viendrait où Dieu se ferait lui-même le maître de l'homme, lui communiquerait sa propre science, comme le maître communique à son disciple les lumières qu'il a acquises, et où le Verbe éternel revêtu d'une forme humaine se laisserait voir, toucher, étudier, analyser? N'est-ce pas cette science qu'il aurait proclamée éminemment et rigoureusement divine, et qu'il aurait proposée à l'esprit humain comme le plus noble objet de ses études?

## II

Aristote aurait été plus loin, et nous pouvons aller plus loin sur son autorité. De ce que la métaphysique est la plus divine de toutes les sciences, il conclut qu'elle en est la reine. Ses irréfragables arguments nous autorisent à décerner à la théologie cette primauté de juridiction inséparable de la primauté d'honneur. « Il est une science, dit-il, à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées; c'est celle qui assigne aux autres leur principe et leur fin. » Or, depuis que Dieu a parlé, nulle autre science que celle de sa

parole n'a le droit de prononcer souverainement sur le principe et la fin des choses; nulle autre, par conséquent, ne peut revendiquer légitimement ce titre de reine des sciences.

Je sais bien que notre siècle, qui a renversé toutes les autorités et proclamé si haut l'indépendance de l'homme, ne veut pas plus admettre la subordination des sciences que celle des volontés, et qu'une de ses théories favorites, c'est que la science, comme l'art, n'existe que pour elle-même. Mais je sais aussi que ce siècle se glorifie d'être positif et de ne pas se payer de vains mots: or, cette autonomie de la science, qu'est-ce autre chose que la plus creuse de toutes les paroles? Cette science dont on fait une idole, qu'est-elle en réalité? C'est un mode de l'intelligence humaine; c'est l'explication plus ou moins incomplète qu'elle se donne à elle-même de certains problèmes. Quand donc vous me dites qu'une science particulière, l'astronomie par exemple, est complétement indépendante et se suffit à elle-même, à quoi se réduit votre assertion? à me dire que, lorsque j'aurai compris toutes les vérités que l'astronomie me démontre par rapport aux globes célestes, je devrai me déclarer pleinement satisfait et ne plus rien chercher au delà? Mais ne voyez-vous pas que, réduite à ces termes, votre assertion n'est autre chose que la négation de mon intelligence? Quoi! il me suffira de savoir quels genres de courbes décrivent les corps qui remplissent l'immensité de l'espace! Ma raison devra se renfermer dans ces riches formules et ne chercher plus rien au delà! Vous lui interdirez de chercher le rapport de cette immensité qui m'entoure, avec l'immensité que je porte dans mon âme; de me poser à l'égard de

moi-même l'inévitable problème de l'origine et de la destinée! Encore une fois, l'autonomie de la science ainsi entendue, c'est la négation de la raison. J'ajoute que c'est la négation de la science elle-même. Car la science consiste, nous l'avons dit, dans la réduction des vérités particulières à des vérités plus générales. Si, dans ce travail de l'esprit humain, il y a quelque réalité, il ne devra s'arrêter que lorsqu'il aura trouvé la vérité qui renferme toutes les vérités, et la science sera d'autant plus parfaite qu'elle s'approchera davantage de ce terme. Mais s'il est une science qui puisse atteindre ce terme, qui conduise l'esprit jusqu'à la source d'où sont sortis tous les êtres, jusqu'à l'archétype éternel de toutes les formes, jusqu'à la base essentielle de toutes les lois, jusqu'au centre vers lequel convergent toutes les vérités, celle-là sera la science par excellence, la reine des sciences, et toutes les autres seront, dans cette hiérarchie lumineuse dont elle occupera le sommet, ce que sont par rapport à elles-mêmes les vérités particulières dont elles fournissent l'explication et la formule. Ai-je besoin d'ajouter que cette science royale qui, après avoir fourni au chrétien le plus noble champ pour l'exercice de son intelligence, fournit au savant le magnifique couronnement de l'édifice du savoir, n'est autre que la théologie scolastique.

Du reste, les sciences naturelles auraient grand tort de s'effrayer de cette suprématie que nous réclamons en faveur de la théologie. La subordination que cette suprématie leur impose ne ressemble en rien à la servitude. Si la théologie est la reine des sciences, elle n'aspire pas à commander à des esclaves; au contraire, elle met sa gloire à favoriser de tout son pouvoir, à sanctifier, à canoniser tout effort sincère fait

pour étendre le domaine de l'intelligence. Non, quoi qu'on en ait dit, la théologie ne voit pas d'un œil jaloux les progrès de l'esprit humain ; elle se dénierait elle-même, si elle craignait la vérité. Elle sait d'avance, et l'expérience du passé le lui a prouvé, que les découvertes des autres sciences ne peuvent que confirmer ses propres enseignements, en lui apportant de nouvelles preuves, ou au moins de nouvelles analogies. Une expérience tout aussi constante devrait faire comprendre à la science que tout ce qu'elle a gagné à se révolter contre la théologie, a été de faire fausse route et de se laisser tromper par des théories qui plus tard ont fait sa honte. Quand donc on lui demande de reconnaître sa subordination, on ne lui demande pas de sacrifier quoi que ce soit de l'étendue de ses conquêtes, ou de la liberté de ses investigations ; on lui demande seulement de ne pas se jeter étourdiment dans des affirmations dont quelques jours doivent suffire pour démontrer la fausseté ; on lui demande de ne pas s'isoler de la vérité substantielle, et de ne pas chercher à séparer le rayon du foyer dont toute lumière émane.

## III

Nous avons dit l'utilité que la théologie tire de son objet, pour satisfaire la faim de vérité et d'unité qui tourmente l'intelligence, et pour donner aux autres sciences leur harmonie et leur fécondité. Il nous reste à indiquer rapidement les facilités que sa méthode offre à l'Église, pour former dans ses prêtres et dans l'élite de ses fidèles des hommes complets d'abord, et ensuite des docteurs capables d'éclairer leurs frères, des athlètes propres à combattre avec succès les

combats du Seigneur, enfin des pasteurs des peuples, aussi puissants en œuvres qu'en paroles.

La méthode scolastique est d'abord éminemment propre à former *des hommes complets*. Des hommes complets ! Chose rare dans tous les siècles ; plus rare peut-être dans le siècle où nous vivons, que dans ceux qui l'ont précédé. Dieu nous garde de tomber dans les travers de ceux qui ne savent voir que les défauts du temps présent, tandis qu'ils ferment les yeux sur les désordres du passé. L'homme du XIX[e] siècle a des qualités que nous sommes bien éloigné de lui contester : il est actif, ardent, infatigable ; il a de généreuses aspirations, des mœurs douces, des sentiments d'humanité et d'équité, un vif désir du progrès. Mais il faut bien l'avouer, au milieu de ce mouvement violent qui entraîne toutes les classes de la société, un symptôme alarmant se révèle : c'est que, de toutes les facultés de l'homme, celles qui font son honneur et sa dignité, celles qui l'élèvent au-dessus de la brute et le rapprochent de Dieu, celles par conséquent dont le développement constitue son vrai progrès, je veux dire l'intelligence et l'amour de la vérité et de la beauté morale, sont malheureusement celles qui se développent moins, et qui subissent au contraire un déclin trop sensible. N'est-ce pas là du moins ce que nous pouvons conclure des tendances de la littérature contemporaine, miroir fidèle de l'état des esprits? L'élément rationnel et logique, si développé dans la littérature du XVII[e] siècle, ne s'est-il pas presque complétement effacé dans les œuvres les plus vantées de notre littérature, pour céder le sceptre à l'imagination la plus vagabonde, et souvent la plus dévergondée? L'imagination ne règne-t-elle pas presque sans contrôle, non-seulement dans

les fictions romanesques, qui jamais n'eurent une vogue aussi effrayante que de nos jours, non-seulement dans les drames, qui jamais ne s'affranchirent avec tant d'impudence de toutes les règles et de toutes les convenances, mais dans les œuvres les plus sérieuses par leur nature, dans les récits de l'histoire, dans les spéculations philosophiques. Où trouver maintenant un public, un auditoire, qui vienne écouter la vérité pour elle-même, qui s'intéresse à la solution d'un grand problème moral, qui ne rejette pas avec dégoût le pain de la vérité, dès qu'il n'est plus assaisonné par les condiments d'un style imagé et saisissant ? De là, que résulte-t-il? c'est que l'erreur n'a qu'à se parer, elle aussi, des splendeurs du style, et qu'elle est sûre, à cette facile condition, de recevoir tous les honneurs dus à la vérité; c'est qu'un sophiste, homme ou femme, dès qu'il sait manier habilement une plume, sera sûr d'infiltrer sans résistance dans les intelligences le venin des plus funestes erreurs; c'est qu'un professeur, chez qui l'éclat du style suppléera à la profondeur des pensées, pourra adopter successivement les systèmes les plus incohérents et les plus contradictoires, sans perdre pour cela le sceptre de la philosophie ; c'est que, dans les chaires chrétiennes elles-mêmes, la solidité du fond sera moins prisée par la foule des auditeurs que le piquant de la forme ; et que plus d'une fois le fruit que produiront ces solennelles distributions du pain de la parole évangélique, que l'Église a instituées dans sa maternelle prévoyance, sera bien moins de nourrir l'intelligence de ses enfants, que de chatouiller leur imagination et d'émouvoir un moment leur sensibilité. On le voit, cet amoindrissement des intelligences, ce discrédit jeté sur la vérité morale, souverainement funestes au

progrès de la civilisation humaine, ne le sont pas moins au progrès de l'Église et de la doctrine révélée, dont elle est la dépositaire. Car cette croissance exagérée et anormale de l'imagination, en étouffant dans l'homme la faculté qui le fait homme, détruit en même temps le point d'appui sur lequel se base la révélation, pour l'élever à l'ordre surnaturel. Ce n'est pas en effet à l'imagination, ce n'est pas aux sens que la révélation s'adresse, c'est à la raison. La foi ne peut faire des chrétiens qu'à la condition de trouver d'abord des hommes ; c'est pour cela qu'elle garde avec un soin si jaloux la dignité de la nature humaine, et qu'elle ne combat pas avec moins d'énergie les ennemis de la raison que ses propres ennemis.

Combien le danger serait-il plus menaçant encore, si cet affaiblissement de la raison atteignait les ministres mêmes de l'Église, ceux qui ont reçu du ciel la mission de propager et de défendre la vérité! Or, comment pourrait-il en être autrement? Ne vivent-ils pas dans le même milieu que leurs semblables? peuvent-ils échapper au courant qui entraîne la société? ne reçoivent-ils pas la même éducation première? ne subissent-ils pas les mêmes influences? leurs facultés ne se développent-elles pas dans les mêmes conditions? Qui ne voit qu'il est presque impossible que, lorsqu'ils seront remis aux mains de l'Église, ils ne lui apportent les mêmes tendances et les mêmes infirmités que les enfants qui se préparent à d'autres carrières, et que l'Église par conséquent n'éprouve une grande difficulté à rétablir dans leurs facultés l'équilibre que tout, autour d'eux, tend à détruire? Et pourtant c'est de là que dépend l'avenir moral de la société. Si l'Église ne parvient à sauvegarder les droits de la vérité, à

maintenir le niveau de l'intelligence, à conserver dans la personne de ses prêtres et de ses plus fidèles enfants ce type de l'homme complet que les influences sociales tendent à effacer de plus en plus, nous marchons vers une barbarie d'autant plus redoutable qu'elle possédera, pour satisfaire ses instincts dépravés, des moyens d'action plus puissants.

Qu'on veuille bien le remarquer, le goût pour les sciences exactes, qui accompagne de nos jours le développement exagéré de l'imagination, n'a aucun pouvoir pour contre-balancer ces funestes effets, et pour relever le niveau moral de la société. Au contraire, les sciences mathématiques, quand elles sont cultivées exclusivement, tendent plutôt à étouffer dans l'homme l'aptitude à saisir la vérité morale et à lui inspirer pour elle un profond dégoût. Celui dont l'intelligence n'a été longtemps occupée qu'à manipuler des formules, finit par confondre la vérité avec ce qui n'en est que l'expression; parce qu'au moyen de ses équations, il a trouvé une expression plus simple d'un rapport qu'il possédait déjà, quoique enveloppé sous des formules plus complexes, il se persuade qu'il a trouvé une nouvelle vérité; bien plus, il se persuade qu'il n'y a pas d'autre vérité que celle qui ressort des équations. L'équation, pour lui, est le seul procédé exact; tous les autres procédés de l'intelligence sont problématiques. Qui ne voit combien une pareille tendance est propre à augmenter, dans le siècle où elle prédomine, l'indifférence pour la vérité morale? Dieu, l'âme, la vertu, la religion, ne seront plus guère pour un pareil siècle que des objets de dispute, ou des sources d'émotions passagères; ces grandes choses perdront tout à la fois leur empire sur les intelligences et sur les volontés; il n'y aura plus pour ce

siècle d'objet positif de connaissance ; il n'y aura plus de vérité pratique que celle qui aidera l'homme à étendre sa domination sur la matière et à augmenter ses jouissances.

Voilà, si nous ne nous trompons, le symptôme le plus alarmant du siècle ; voilà le danger le plus sérieux qui menace la civilisation. Par quel moyen l'Église parviendra-t-elle à le conjurer ? N'est-ce pas surtout en soumettant ses prêtres et tous ceux dont l'éducation complète lui est confiée, à cette vigoureuse discipline à laquelle presque tous les grands hommes sortis de son sein ont dû le développement de leur intelligence ? N'est-ce pas en les accoutumant à approfondir les dogmes sublimes qui font la gloire et le bonheur de l'homme, en les sevrant pour quelques années des plaisirs de l'imagination et des beautés superficielles de la forme, pour les accoutumer à goûter la saveur bien autrement suave de la vérité, à pénétrer dans les rapports intimes des choses, à contempler l'harmonie des mondes, la parfaite correspondance du monde des corps avec celui des esprits, de l'ordre naturel avec l'ordre surnaturel? Ce sont là les jouissances que donne la scolastique. C'est ainsi qu'elle révèle au jeune homme accoutumé à ne voir la vérité que sous le voile de la fiction, en lui-même, des puissances qu'il ne soupçonnait pas, et hors de lui, une région jusque-là inconnue où la vérité se montre sans nuages à l'œil de l'intelligence, et où elle se laisse saisir, embrasser, captiver, pour ainsi dire, par celui qui a le courage de la poursuivre et de lutter contre ses premières résistances. Cette lutte est pénible d'abord ; mais combien ensuite elle devient délicieuse ! combien surtout elle accroît les forces de l'intelligence ! Heureux ceux qui savent la soutenir jusqu'au bout ! Guidés par la scolastique,

ils s'accoutumeront bientôt à ne pas abandonner une vérité, jusqu'à ce qu'ils l'aient tournée sous toutes ses faces, jusqu'à ce qu'ils en aient analysé tous les éléments, discerné tous les rapports ; en un mot, jusqu'à ce qu'ils s'en soient complétement rendus maîtres. Par là ils seront à l'abri de l'erreur, autant que puisse l'être une intelligence créée ; car l'erreur naît précisément de la connaissance incomplète des choses et de la précipitation avec laquelle nous affirmons intégralement, faute d'analyse, un rapport qui n'est que partiellement vrai. Ceux dont la scolastique aura formé l'intelligence se tiendront constamment en garde contre ce danger. L'esprit d'analyse, qu'elle aura créé en eux, les mettra en état d'arrêter au passage les mille erreurs qui circulent dans la société comme de la monnaie courante, et de séparer l'or pur de la vérité de l'alliage auquel elle se trouve partout mêlée. Jamais ce triage ne fut plus nécessaire que de nos jours ; jamais aussi il ne fut plus difficile. La rapidité du mouvement qui entraîne la société, et qui ne lui laisse pas le temps de réfléchir, l'empire acquis par le journalisme, et la nécessité qu'il impose à ses écrivains d'écrire plus vite qu'ils ne pensent, ont donné cours à une multitude de notions inexactes, d'expressions ambiguës, d'affirmations à demi-vraies et à demi-fausses, qui corrompent l'atmosphère des intelligences, semblables à ces miasmes pestilentiels qui viennent de temps en temps produire des épidémies meurtrières et détruire la santé publique. Voulons-nous mettre nos enfants à l'abri de ce fléau, rappelons la scolastique dans nos écoles. Nous chercherions vainement un plus infaillible antidote. Après les avoir accoutumés à se rendre pleinement maîtres de la vérité et à discerner l'erreur, elle les

accoutumera encore à préciser et à ordonner leurs connaissances. Ils ne laisseront entrer dans leur esprit aucune notion vague ou confuse ; à mesure qu'ils acquerront une connaissance nouvelle, ils auront soin de la mettre à la place qu'elle doit occcuper parmi les vérités qu'ils possèdent déjà ; par là il leur sera facile de voir et de combler les lacunes qui existent dans leur édifice intellectuel; il leur sera plus facile encore de retrouver en temps opportun les choses qu'ils ont apprises. Tandis que celui qui n'analyse pas, ne sait rien parfaitement et est incapable de disposer de ce qu'il sait, l'élève de la scolastique saura bien tout ce qu'il aura appris, et lorsqu'il devra l'exposer, il n'aura pas de peine à le faire avec ordre et clarté. Son esprit sera, selon l'expression de l'Évangile, un trésor bien ordonné, où les connaissances qu'il a le plus nouvellement acquises s'uniront si bien aux connaissances plus anciennes, qu'il pourra sans peine les mettre également au jour, aussitôt que le besoin s'en fera sentir [1].

Tel est l'homme dont l'intelligence s'est développée dans cette vigoureuse gymnastique que devaient subir jadis tous ceux qui voulaient occuper un rang distingué dans la sainte milice, et que subissaient volontairement un grand nombre de ceux qui voulaient entrer dans les carrières libérales. Tel était Bossuet le jour où, après dix ans d'études scolastiques, il défendait en latin sa thèse à la Sorbonne, aux applaudissements du grand Condé, qui l'écoutait avec transport, et qui, formé à la même école, suivait toutes les péripéties de cette lutte de la pensée avec autant d'intérêt qu'il eût suivi

[1] Omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera. (MATTH. XIII, 52.)

les vicissitudes d'une bataille. Qui ne voit l'immense intervalle qui sépare un homme ainsi formé de celui qui, pendant quelques années, se serait contenté de confier journellement à sa mémoire quelques pages d'un abrégé de théologie, dont il aurait ensuite écouté en classe l'explication littérale? C'est la différence du géant au pygmée, du guerrier armé de toutes pièces au berger qui se voit jeté dans la mêlée sans autre arme que son bâton.

## IV

Mais qui ne voit aussi combien de pareils hommes, s'ils se multipliaient de nouveau parmi nous, seraient puissants pour relever dans la société chrétienne le niveau des intelligences? Car, quelque réel, quelque lamentable que soit le discrédit dans lequel la vérité morale est tombée parmi nous, elle n'en reste pas moins ce qu'elle est par nature, la reine des âmes; elle n'en possède pas moins tous ses divins attraits. Donnez-lui des organes dignes d'elle, des esprits capables de la comprendre et de l'exposer dans toute sa grandeur native, donnez-lui surtout des cœurs qui l'aiment pour elle-même, des âmes qui aient foi en sa puissance, et à qui l'empire qu'exerce sur elles sa beauté inspire assez de confiance en elle pour lui rendre un témoignage convaincu et l'imposer aux convictions de leurs frères, vous verrez combien vite la parole de ces amants de la vérité, combien la lucidité de leur exposition, la vigueur avec laquelle ils forceront les âmes à rentrer en elles-mêmes, les secrets intimes qu'ils leur dévoileront, combien, en un mot, l'éloquence des choses, que l'étude profonde de la théologie leur aura communiquée, fera vite pâlir l'éloquence des

mots et dégoûtera la société chrétienne des futiles jouissances que donne à l'esprit le cliquetis des images et la recherche des tours étranges et des traits piquants. C'est ainsi que la scolastique, après avoir régénéré les écoles ecclésiastiques, régénérera la société tout entière. Elle ne se contentera pas de former dans le prêtre un homme complet ; elle fera de lui un témoin efficace de la vérité, un docteur en Israël, un véritable précepteur de ses frères.

N'exagérons rien pourtant, et, sous prétexte de compléter l'homme, ne le mutilons pas. Si l'intelligence est la faculté la plus noble de notre âme, elle n'est pourtant pas tout l'homme, et surtout elle ne suffit pas pour constituer l'orateur. Que la théologie puisse être utile en développant la raison et en l'enrichissant des vérités les plus précieuses et les plus fécondes, qu'elle rétablisse l'équilibre dans l'âme, en arrêtant l'essor exagéré de l'imagination, on ne le nie plus ; mais n'étouffe-t-elle pas tellement cette faculté, qu'elle ne laisse plus à l'âme aucun essor ? Au lieu de former des orateurs populaires, tels que les demande la parole évangélique, ne forme-t-elle pas des dissertateurs aussi pesants dans la forme que subtils dans la doctrine qu'ils prêchent, argumentant au lieu d'exhorter, ennuyant leur auditoire au lieu de le toucher? Nous ne nions pas qu'il n'en puisse être ainsi; mais nous nions que ce soit l'effet nécessaire de l'étude de la scolastique. Celui qui aurait ainsi laissé éteindre dans la poussière de l'étude la vivacité de son imagination et le feu de sa sensibilité, serait tombé dans un excès contraire à celui que nous signalions tout à l'heure ; à l'usage il aurait substitué l'abus ; encore faut-il avouer qu'excès pour excès, le développement exagéré de l'intelligence est bien moins à

craindre, surtout dans ce siècle, où toutes les influences extérieures agissent en sens contraire, que le développement exagéré des facultés sensibles. J'ajoute que, si l'éducation du jeune théologien a été complète, cet excès est à peine possible. Non, on ne peut supposer que celui dont l'imagination aura été cultivée par quatre à cinq ans d'études littéraires, puisse perdre les fruits précieux de cette culture dans le cours de ses études scolastiques. Ces études viennent alors en leur saison; aux fleurs du printemps elles font succéder les fruits d'un âge plus mûr; l'intelligenee, en se développant, fournit à l'imagination l'aliment qui lui manquait. Sans lui rien ôter de sa fraîcheur, elle lui donne une force qu'elle n'eût jamais acquise, si elle ne se fût occupée que de travaux purement littéraires.

Je vais plus loin, et j'affirme qu'il est des âmes, et ce ne sont pas les moins richement douées, chez lesquelles l'imagination attendra, pour déployer ses ailes, que l'intelligence lui ait ouvert la voie. Plus avides de vérité que le commun des âmes, elles n'estiment et n'admirent d'autre beauté que celle que saint Augustin définissait si bien *la splendeur du vrai*. La beauté purement littéraire les trouve insensibles et ne réveille en elles aucun écho; mais quand le monde supra-sensible s'est manifesté à elles dans sa magnificence et a reflété ses clartés sur le monde matériel, alors leur enthousiasme s'échauffe; leur imagination, jusque-là endormie, s'unit aux élans de leur intelligence; leur parole se colore; c'est la vraie poésie qui s'est révélée à elles, la poésie des mondes qui se réfléchissent l'un dans l'autre, comme l'azur et les feux du ciel se réfléchissent dans les flots. C'est la poésie de Dieu, dont le Verbe rassemble dans son unité toutes les

idées intellectuelles avec leurs images sensibles. Cette grande poésie, dont l'œuvre de Dante est, après l'univers lui-même, la plus magnifique réalisation, je n'en connais pas de plus grand maître que saint Thomas. Ce n'est pas lui, certes, qui rétrécit l'intelligence et la contraint à exécuter d'impossibles tours de force sur la pointe d'une idée. Chez lui, les preuves d'analogie tirées de l'ordre physique viennent sans cesse corroborer et éclaircir les preuves directes fournies par l'analyse des idées. Sa doctrine est une voie large et plénière où toutes les facultés de l'âme, guidées par l'intelligence, leur reine, gardent toute l'originalité de leurs allures et se déploient en liberté.

## V

Nous avons donc le droit de maintenir notre assertion. Oui, c'est la scolastique qui fait les hommes complets ; c'est elle qui prépare les grands orateurs, comme les grands docteurs. Utile pour l'enseignement des fidèles, elle ne l'est pas moins pour celui des pasteurs. Par elle seule, ceux qui ont reçu l'importante mission de former les futurs ministres de l'Église pourront donner à leurs élèves un enseignement sûr, lucide et complet. La scolastique résume la doctrine de l'Écriture et des Pères ; elle peut, par conséquent, suppléer provisoirement aux connaissances que le jeune lévite n'a pas encore eu le temps d'aller puiser à leurs sources, et elle le prépare admirablement à se livrer plus tard à ces belles études qui devront remplir tous les loisirs que lui laissera son ministère. S'il manquait de cette préparation, il courrait le plus grand danger de s'égarer. A chaque pas qu'il fera dans l'étude des saints livres, ils se trouvera en présence

de locutions obscures et métaphoriques, qu'il ne pourra s'expliquer, s'il n'est bien fixé d'avance sur la doctrine. A chaque instant, il rencontrera dans les œuvres des écrivains ecclésiastiques des propositions incomplètes ou trop absolues, qui, prises dans leur sens littéral, feraient tomber le lecteur dans toutes sortes d'hérésies, et dont il ne pourra saisir la véritable portée, qu'après les avoir confrontées avec cent autres passages, et embrassé dans son ensemble la doctrine de l'auteur. Or, ce travail de confrontation, impossible au théologien qui débute, la scolastique le fait pour lui. Elle donne à son élève cette vue d'ensemble de la doctrine des Pères, qu'il n'eût pu acquérir qu'au prix d'immenses travaux et après de longues années ; et à mesure que les diverses questions se présentent, elle ne se contente pas d'établir, par rapport à chacune d'elles, la doctrine commune, mais elle éclaircit les difficultés qui peuvent naître de la doctrine ou de la terminologie particulière de certains auteurs. Ainsi préparé par un enseignement méthodique et complet, en possession d'une carte détaillée de la vérité, mis en garde contre tous les écueils, l'élève de la scolastique pourra sans crainte tendre sa voile et s'élancer sur cette mer immense qui n'aura plus pour lui de dangers. Alors il réalisera dans toute son étendue le tableau que trace la sainte Écriture de l'homme qui cherche la sagesse. Déjà sage malgré sa jeunesse, parce qu'il aura recueilli avec un soin respectueux la doctrine des sages anciens, il pourra se livrer avec fruit à l'étude des prophètes ; il pourra pénétrer le sens mystérieux qui se cache dans les écrits des écrivains sacrés, entrer dans les secrets replis des paraboles, éclaircir toutes les obscurités des proverbes. Après avoir écouté les enseignements des

maîtres en Israël, il pourra sans crainte aborder aux rivages étrangers et conquérir de précieuses dépouilles sur la terre ennemie; car la préparation qu'il a fait subir à son esprit l'a mis en état de sonder à la fois les biens et les maux, et de recueillir le miel de la vérité sur les plantes vénéneuses, aussi bien que sur les fleurs les plus suaves[1].

## VI

Ce serait déjà un éminent service rendu à l'Église et à la société par la scolastique, que cette puissance qu'elle donne à l'esprit de saisir et de communiquer la vérité, cette facilité qu'elle lui offre de discerner et d'éviter l'erreur. Mais elle fait plus encore; elle le met en état de poursuivre cet ennemi redoutable dans ses derniers retranchements et de garantir la vérité contre ses attaques. Nous avons dit que la nécessité de combattre l'hérésie avec les mêmes armes dont elle se servait elle-même pour combattre la vérité, avait été une des causes, et peut-être la principale, qui avait donné naissance à la théologie. Dans les premiers siècles de l'Église, quand pour la première fois les ruses de la dialectique furent employées pour corrompre le dogme, quelques-uns des défenseurs de la vérité, pris au dépourvu et incapables de poursuivre les subtils disputeurs dans le dédale de leurs arguments, se prirent à maudire Aristote et la dialectique, et se firent gloire de mépriser ses arguties et de lui préférer la simplicité de la foi. Ils avaient mille fois raison

[1] Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens, et in prophetis vacabit. Narrationem virorum nominatorum conservabit, et in versutias parabolarum simul introibit. Occulta proverbiorum exquiret, et in absconditis parabolarum conversabitur... In terram alienigenarum gentium pertransiet : bona enim et mala in hominibus tentabit. (*Eccli.* XXXIX.)

sans doute, en ce sens qu'en s'attachant à la foi, ils s'attachaient à la vérité certaine et immuable, contre laquelle la fausse dialectique ne pouvait amasser que de vains sophismes. Mais ils se trompaient, s'ils supposaient que la vérité révélée eût quelque chose à craindre de la vraie dialectique, et que celle-ci autorisât les sophismes qu'on proférait en son nom. Aussi cette méprise, si elle exista jamais, ne fut-elle pas de longue durée ; on reconnut bientôt universellement dans l'Église l'utilité et même la nécessité de la dialectique, pour confondre l'hérésie. Aussi au concile de Nicée, quand il fallut livrer contre la plus redoutable de toutes les hérésies qui eussent encore désolé l'Église, un combat décisif, les trois cent dix-huit Pères qui, élevés au sein des persécutions, n'avaient pas eu le loisir de se livrer aux études philosophiques, appelèrent à leur aide des laïques pieux, formés à l'école d'Aristote aux luttes de la pensée.

Le développement de la scolastique a dispensé l'Église d'emprunter ces secours étrangers, dans les combats qu'elle a dû livrer dans la suite à l'esprit d'erreur. Grâce à cette discipline intellectuelle, il n'est pas une hérésie, si subtile qu'elle ait été, dont les sourdes manœuvres n'aient été bientôt découvertes, et dont les batteries n'aient été démolies par la dialectique des défenseurs de l'Église, avant même d'avoir été complétement dressées. Qu'on se souvienne de ce qui se passa au commencement du XVII^e^ siècle, lorsqu'un homme aussi docte qu'habile, et qui cachait sous un profond mépris pour la scolastique et sous une estime exagérée de la théologie positive, cette démangeaison d'innover dont il se dissimulait sans doute les dangers, Michel de Bay, commença à répandre dans l'université de Louvain les

premières semences de l'hérésie janséniennc. Tout semblait admirablement préparé pour faire éclore ces germes empoisonnés : l'autorité du professeur, la mission qu'il avait remplie au concile de Trente, l'influence qu'il avait acquise dans une des universités les plus célèbres de l'Europe, l'érudition et l'habileté qu'il déployait pour mettre ses doctrines sous le patronage de saint Augustin, l'art avec lequel il dissimulait ce qu'elles avaient d'erroné et de contraire à l'enseignement commun. Déjà une partie considérable de l'université était gagnée ; l'université voisine de Douai semblait devoir suivre le mouvement ; c'était une mine sourdement creusée au cœur même de la catholicité, et dont l'explosion pouvait produire les plus grands désastres. Heureusement pour la Belgique, pour la France et pour l'Église entière, la scolastique veillait, et elle eut soin de pousser à temps le cri d'alarme. Rome fut avertie, elle parla ; Baius, après quelques résistances, fut contraint de se rétracter ; et le jansénisme fut dogmatiquement étouffé avant même que de naître.

Rappellerons-nous un exemple plus frappant encore, celui du protestantisme ? Quoi de plus menaçant que la marche de cette hérésie pendant les cinquante années qui suivirent la révolte de Luther ? Les cataractes de l'abîme semblaient s'être ouvertes pour engloutir l'Europe sous un déluge d'erreurs ; les royaumes les plus fidèles naguère croulaient les uns après les autres, comme de gigantesques édifices minés par les eaux ; l'hérésie pénétrait dans les universités et les écoles par une infiltration d'autant plus irrésistible qu'elle était plus secrète ; l'Allemagne et l'Angleterre avaient succombé ; la France chancelait ; en Espagne même et en Italie, de sourdes rumeurs présageaient une catastrophe prochaine ; jamais

l'Église n'avait semblé plus près de sa ruine. Et pourtant quelques années s'étaient à peine écoulées, que le péril était conjuré et le calme rétabli. Le torrent débordé était rentré dans son lit pour n'en plus sortir. Si les nations complétement séparées de l'Église ne lui étaient pas rendues, du moins celles dont la défection n'était pas consommée étaient-elles conservées à son autorité et à son amour. De quel instrument Dieu s'était-il donc servi pour opérer ce miracle? Demandez-le aux plus doctes et aux plus éloquents de tous les historiens protestants? Ranke et Macaulay vous diront que le protestantisme a rétrogradé à dater du jour où Bellarmin en Italie, Canisius en Allemagne, du Perron et Maldonat en France, sans parler de leurs illustres émules, l'ont combattu avec les armes de la dialectique et de la science, se sont mesurés corps à corps avec lui, se sont attachés à réfuter chacune de ses objections et à faire ressortir les innombrables contradictions dont il fourmille! Après cela, étonnez-vous de la haine que les hérétiques ont vouée à la scolastique et des injures dont ils l'accablent!

## VII

C'est ainsi que la scolastique, après avoir donné à l'Église des hommes complets, des prédicateurs solides, des docteurs profonds, lui forme encore d'invincibles champions toujours prêts à entrer en lice aussitôt que ses enseignements sont attaqués. Elle achève son œuvre en lui formant de sages pasteurs, des hommes aussi puissants en œuvres qu'en paroles.

Ce serait en effet se faire une idée beaucoup trop étroite de l'influence de la scolastique sur l'âme qu'elle s'est

chargée de façonner, que de se persuader qu'elle la prépare aux spéculations et à l'étude, sans rien faire pour la rendre propre aux travaux de la vie active. Le repos de l'étude ne peut être la condition habituelle que du petit nombre. La plupart des hommes, ecclésiastiques ou laïques, sont destinés à se jeter dans cette mêlée tumultueuse de la société, où s'agitent les grands intérêts de Dieu et de l'Église, et à y contribuer pour leur part de sueurs et d'efforts au triomphe de la bonne cause. La contemplation est la vie du ciel ; l'action est la vie de la terre. L'homme pratique, voilà l'homme par excellence ; et le présent le plus précieux que Dieu puisse faire ici-bas à sa créature raisonnable, ce n'est pas le don d'intelligence, qui regarde les choses spéculatives, mais le don de sagesse, qui nous dirige dans la poursuite de notre fin.

La scolastique laisserait donc l'éducation du prêtre et du chrétien par trop incomplète, si elle n'en faisait un homme aussi capable de réaliser le bien, que d'atteindre la vérité. Aussi son influence aura-t-elle ce double résultat. Qu'est-ce en effet que l'homme pratique? C'est, si je ne me trompe, celui qui est accoutumé, dans toutes les circonstances de la vie, à se faire une idée nette du but qu'il doit atteindre, et des moyens par lesquels il pourra y arriver; qui, placé entre deux alternatives, saura balancer les avantages et les inconvénients de chacune d'elles, et prendre, après une suffisante délibération, une détermination sur laquelle il n'ait plus à revenir; celui qui s'éloignera également de l'hésitation continuelle qui prive la volonté de son énergie, et de cette obstination déraisonnable qui fait tourner l'énergie au détriment du bien; celui dont la force est toujours

guidée par la prudence, dont l'enthousiasme ne trouble jamais le jugement; qui ne se laisse pas entraîner par l'apparence du bien; qui éprouve et examine tout, même les choses qui se présentent à lui sanctionnées par la faveur de la multitude et l'approbation de personnes graves; qui, toujours disposé à se soumettre dans les choses où il n'a qu'à obéir, demande des motifs et des preuves, quand il s'agit pour lui de porter un jugement; celui enfin qui, inébranlable sur les principes, sait dans leur application adopter tous les tempéraments que demande la nature infiniment mobile de l'homme, et qui, dans l'impossibilité d'atteindre le bien absolu, s'efforce au moins de réaliser la plus grande somme possible de bien relatif.

Si c'est là l'homme pratique, je ne connais pas d'étude qui soit plus capable de le former, que l'étude de la scolastique; car c'est elle qui, après avoir clairement établi la fin dernière à laquelle doivent tendre toutes les actions humaines, définit avec une égale clarté la fin de chaque relation, de chaque état. C'est elle qui trace nettement les règles qui doivent diriger la volonté dans toutes les circonstances, et lui fournit des principes de solution pour tous ses doutes; c'est elle qui accoutume l'intelligence à ne jamais regarder les choses par un seul côté, et à ne porter son jugement que lorsqu'elle les a envisagées sous toutes leurs faces, à ne jamais se contenter des apparences, mais à pénétrer jusque dans l'intime des réalités; c'est elle qui révèle tous les secrets de la nature de l'homme, ses passions bonnes et mauvaises, ces mobiles inaperçus qui le font agir presque à son insu; c'est elle enfin qui propose à la sagesse de l'homme le modèle de toute conduite prudente et de tout

bon gouvernement, cette sagesse divine qui sait si bien allier la force avec la douceur, l'amour du bien avec l'amour des hommes mauvais, la défense de la vérité avec la tolérance de l'erreur, qui atteint avec une irrésistible fermeté la fin qu'elle s'est proposée, et qui pourtant ne pousse ses créatures vers cette fin qu'avec une infinie suavité et un respect inaltérable pour la nature propre, la spontanéité, la liberté dont elle leur a fait présent.

Sans doute, après s'être pénétré de ces grands enseignements, il restera encore beaucoup à apprendre. Il est, pour réussir dans la vie pratique, une discipline indispensable, un maître qu'aucun autre maître ne peut suppléer; c'est l'expérience. Mais aussi faut-il bien avouer que pour recueillir avec fruit les leçons de l'expérience, une certaine préparation est nécessaire. Combien d'esprits sont sourds à la voix de ce maître, et ne savent même pas profiter des coups douloureux qu'il frappe sur ceux qui refusent d'écouter ses avertissements! Il n'en sera pas ainsi de ceux qui, pendant ces années qui séparent l'adolescence de l'âge mûr, au moment où d'autres jeunes gens prolongent à plaisir les illusions de leur printemps, se seront recueillis dans le sanctuaire de la scolastique et préparés par la méditation de ses graves enseignements à se jeter au milieu du travail et des luttes de la vie. Pour eux ce travail sera fécond, et ces luttes, si elles ne sont pas sans douleur, seront du moins sans danger sérieux. Mille tomberont à leur droite, parce qu'armés du bouclier de la vérité, ils n'en ont pas appris l'usage; et dix mille tomberont à leur gauche, parce qu'ils se sont jetés sans armure dans la mêlée; pour eux, forts des leçons qu'ils ont reçues et des habitudes

sérieuses qu'ils ont prises, en garde contre l'erreur qui blesse l'intelligence et contre les faux biens qui enivrent la volonté, ils soutiendront sans s'ébranler toutes les attaques, et sauveront une foule d'âmes chancelantes qui viendront se réfugier sous leur égide.

## VIII

Qu'il nous soit permis de terminer cette partie de notre travail par une suggestion que nous soumettrons humblement à la sagesse des pasteurs de l'Église. Saint Ignace, à qui les adversaires même les plus passionnés de l'Institut dont il est le fondateur ne refusent pas un grand sens pratique, a voulu que dans son ordre l'aptitude à apprendre et à enseigner la théologie scolastique fût la condition nécessaire pour être admis à la profession solennelle et pour arriver aux charges les plus importantes. Ce que nous avons dit suffira sans doute pour faire apprécier la sagesse de cette disposition. Par là le religieux législateur voulait atteindre un double but : maintenir dans sa compagnie le niveau des études théologiques par l'émulation que devaient naturellement y entretenir les examens qui y décident de l'aptitude des sujets ; et surtout la mettre en état d'offrir à l'Église, dans la personne de ses profès, des hommes capables de défendre sa cause sur le terrain de la science, qui est celui où elle subit de plus dangereuses attaques. Ces deux intérêts ne doivent pas être moins chers aux chefs de la sainte hiérarchie, qu'ils n'ont pu l'être au créateur d'un corps auxiliaire. Il n'est pas d'évêque qui n'ait à cœur le progrès des études ecclésiastiques au sein de son clergé, et qui ne désire vivement pouvoir faire à l'Église, en retour de l'honneur insigne qu'elle

lui a conféré, le plus beau de tous les présents, celui de quelques hommes puissants en œuvres et en paroles, qu'elle puisse opposer comme une digue à l'invasion des vices et des erreurs. Nous croyons avoir démontré qu'une étude plus approfondie de la scolastique est le moyen le plus propre à atteindre ce double but. Mais comment réaliser ce moyen? Un évêque peut-il soumettre tous les candidats au sacerdoce à cette discipline vigoureuse, et les obliger tous, sans distinction d'aptitude et de forces, à suivre saint Thomas dans ses sublimes spéculations? Nous ne le pensons pas. Saint Ignace du moins ne l'a pas osé, et pourtant un ordre religieux est bien plus libre dans le choix de ses sujets que ne peut l'être le chef d'un diocèse. Là en effet il faut pourvoir avant tout aux premières nécessités des âmes, et remplir les vides de la sainte milice. Avant de songer à former de grands théologiens, il faut se procurer un nombre suffisant de bons prêtres. Or, combien de jeunes hommes dont l'esprit ne présente aucune aptitude pour les spéculations métaphysiques, peuvent pourtant devenir d'excellents prêtres et de très-utiles pasteurs des âmes, de zélés missionnaires, peut-être même des administrateurs éminents! Obliger ces sortes d'esprits à s'enfoncer dans des études qui leur répugnent, serait peut-être les éloigner d'une vocation dans laquelle ils peuvent rendre les plus grands services à l'Église. D'ailleurs les jeunes lévites ont tant de choses à apprendre durant les quatre à cinq années qu'ils passent au séminaire, des exercices si multipliés se partagent leurs journées, qu'il est impossible qu'ils trouvent le temps matériel, et bien moins encore le repos d'esprit nécessaire pour pénétrer bien avant dans les profondeurs de la théologie. Il semble donc évident que

l'élite seule du clergé peut être appliquée avec fruit à ces études, et que si les évêques veulent rendre à l'Église de France l'éclat que faisait jadis rejaillir sur elle la science de ses docteurs, il est indispensable qu'on établisse sur quelques points de notre territoire des maisons de hautes études ecclésiastiques, où les sujets les plus distingués des divers diocèses aillent puiser une instruction plus profonde que celle qui, dans chaque séminaire, est distribuée à la généralité des étudiants. De pareilles institutions existent en grand nombre en Italie et surtout à Rome. Là les ordres religieux, les dominicains, les franciscains, les jésuites, rivalisent avec les universités séculières par la largeur et l'éclat de leur enseignement; rivalité aussi féconde que paisible, nobles combats qui tournent toujours à l'avantage de la religion, où le succès ne peut être obtenu que par la supériorité du mérite, où le concours des étudiants couronne les travaux des professeurs, et où les progrès de la science ne se font acheter par la lésion d'aucun légitime intérêt. De pareilles institutions ne seraient-elles pas possibles en France? Le nombre croissant des prêtres séculiers, plus que suffisant, dans la plupart des diocèses, pour satisfaire aux exigences du saint ministère, la résurrection des ordres religieux, le goût des études sérieuses qui se fait universellement sentir parmi nous, permettront-ils de réaliser dans notre pays ce qui existe dans d'autres contrées, dont les besoins sont moindres et dont les ressources ne sont peut-être pas plus étendues? Nous le souhaitons vivement, et nous pensons que tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'Église et de la France le souhaiteront aussi vivement que nous.

## § III

### DANGERS ET DÉFAUTS DE LA SCOLASTIQUE.

En dépeignant, comme nous venons de le faire, les avantages que la théologie scolastique peut procurer à la société chrétienne, ne sommes-nous pas tombé dans l'exagération généralement reprochée aux panégyristes? Nous ne le pensons pas; car nous n'avons rien dit que nous n'ayons tiré de l'idée même de la science que nous avons entrepris de faire apprécier à nos lecteurs. Est-ce à dire que ces avantages aient été complétement obtenus, et que cette idée ait jamais été réalisée avec toute la perfection dont elle est susceptible? A côté de ces avantages incontestables, la scolastique ne recèle-t-elle pas plus d'un danger? Ses qualités éminentes n'ont-elles pas été ternies par quelques défauts? Nous sommes bien éloigné de le nier. Aussi, quand nous posons la résurrection de cette noble science comme la condition première du progrès des études ecclésiastiques, ne prétendons-nous pas conseiller à notre siècle un retour pur et simple vers le passé. Nous voulons faire revivre les gloires de ce passé, mais non en renouveler les fautes; nous désirons que l'expérience de ses chutes nous préserve des dangers auxquels il a succombé, en même temps que le souvenir de ses succès nous guidera vers des succès semblables; nous croyons qu'il faut au plus tôt rétablir l'édifice construit par le génie des siècles de foi, et renversé par le téméraire orgueil des siècles de révolte; mais en le relevant, nous devons en combler les lacunes et en corriger les imperfections. Dans

ce travail du passé, il y avait deux parts : l'une, qui était l'œuvre de Dieu, nous devons la conserver; l'autre, que l'imperfection de l'homme avait mêlée à l'œuvre divine, nous devons la corriger. Tel est le conseil que nous venons donner à notre siècle; en lui parlant de la sorte, nous ne croyons pas blesser sa dignité, ni mériter le reproche de chercher à entraver son progrès.

## I

La scolastique, avons-nous dit, recèle plus d'un danger à côté de ses innombrables avantages. C'est la condition de toutes les institutions humaines, et même de tous les dons du ciel. Plus une créature s'élève, plus elle est exposée à tomber; plus elle se rapproche de la perfection divine, plus elle a de penchant à se complaire en elle-même; plus elle est riche et puissante, plus elle est portée à se rendre indépendante de son Créateur et à tourner contre lui les dons qu'elle en a reçus. Les dangers d'une faculté, d'une institution, sont donc en raison directe de sa perfection et de sa valeur. S'ils sont un motif pour n'en user qu'avec humilité et avec crainte, ils sont bien loin d'être un motif pour la repousser et pour la flétrir. S'il en était autrement, il faudrait dire que les dons éminents que Dieu avait départis au premier des anges, au lieu d'être la plus belle des œuvres de son amour, eussent été la plus funeste des créations de sa colère.

Nous sommes donc bien éloigné de regarder les dangers de la scolastique et les graves abus dont elle a pu être l'occasion, comme une réfutation des éloges que nous lui avons donnés et des avantages que nous lui avons

attribués; nous soutenons, au contraire, que ces deux choses sont corrélatives et ne peuvent exister l'une sans l'autre. Nous savons tout ce que les ennemis de la scolastique ont écrit sur ce sujet; nous avons lu les anathèmes dont les souverains pontifes et les conciles ont frappé la témérité impie de ces docteurs qui, au lieu de se servir de la philosophie pour comprendre et développer les dogmes de la foi, ne s'en servaient que pour les corrompre et les renverser; qui substituaient de vains systèmes à la doctrine révélée, et opposaient les rêves de leur raison orgueilleuse aux lumières de la raison divine. Nous avons parcouru la série de ces propositions absurdes, révoltantes, que les universités ont flétries à plusieurs reprises, et que les écrivains que nous combattons énumèrent avec une singulière complaisance; elles nous ont inspiré un profond dégoût, mais elles n'ont excité en nous aucun étonnement; nous y avons reconnu le fruit naturel que doit porter l'étude des mystères de la foi ou des mystères non moins impénétrables de la raison, aussitôt que, pour pénétrer dans leurs divines profondeurs, on n'a d'autre guide que l'orgueil. Ce qui nous a étonné à bon droit, c'est l'inconcevable irréflexion de ceux qui apportent ces anathèmes dont l'Église a flétri les abus de la scolastique comme des preuves que l'Église n'a jamais approuvé l'usage légitime de cette science. Autant vaudrait chercher à démontrer que l'Église a toujours blâmé la participation à la sainte eucharistie, par les paroles foudroyantes dont elle s'est servie pour condamner les communions sacriléges.

Nous le confessons donc sans hésiter, de même qu'il n'y a pas d'étude plus utile, plus sanctifiante, plus divine, que l'étude scientifique des dogmes de la foi, lorsqu'elle est

entreprise avec un cœur humble et une intention droite, de même aussi il n'en est pas de plus capable d'égarer et de perdre celui qui l'entreprendrait dans des dispositions contraires. C'est l'arche sainte qui fait descendre les plus amples bénédictions sur le lévite qui la reçoit humblement dans sa demeure, et qui attire un châtiment terrible sur le téméraire qui la traite sans respect, comme une chose profane, même sous le prétexte de l'empêcher de tomber. Par cela même que, sous l'enveloppe des procédés rationnels, elle contient le Verbe divin, on ne doit la toucher qu'avec la révérence due aux choses divines. L'orgueilleux qui essaierait de porter sur elle des mains sacriléges, serait immanquablement puni d'aveuglement et de mort.

Après cet aveu que nous croyons pouvoir faire sans déroger le moins du monde à la dignité de la théologie scolastique, il nous paraît assez oiseux de discuter sur l'étendue plus ou moins grande des abus auxquels son étude a pu donner lieu; nous tenons seulement à ce qu'il soit bien constaté que ces abus n'ont jamais été approuvés par l'Église, et que, tandis qu'elle les flétrissait de ses condamnations les plus sévères, elle prodiguait ses encouragements et ses éloges à ceux qui, par leur génie et leurs travaux, vengeaient la scolastique de l'ignominie que ces abus pouvaient faire rejaillir sur elle. Ces deux points ne pouvant nous être contestés, nous passons outre.

## II

Mais les détracteurs de la scolastique ne s'en tiennent pas à ce premier reproche. Aux yeux d'un grand nombre d'entre eux, son tort principal a été non de donner à

l'esprit trop de licence dans les choses de la foi, mais, au contraire, de trop restreindre sa liberté. Ceux-là ne se font pas contre elle un sujet d'accusation des témérités de ceux de ses docteurs qui n'ont pas respecté ses conditions essentielles; ils lui reprochent ces conditions elles-mêmes. D'après eux, la scolastique ne mérite pas le nom de science, parce qu'il lui manque un des éléments constitutifs de la science, c'est-à-dire l'indépendance de l'esprit. La science, disent-ils, c'est l'œuvre d'un esprit arrivé à sa maturité et délivré des lisières de l'éducation. Tant qu'il reconnaît la nécessité de recevoir une doctrine toute faite, de marcher par un sentier tracé, sans s'écarter ni à droite ni à gauche, il croit, mais il ne sait pas; il est passif plus qu'actif. Cette tutelle peut lui être nécessaire, s'il est hors d'état de se conduire lui-même; mais tant qu'il y est soumis, qu'il ne se persuade pas être arrivé à la plénitude de l'âge parfait; qu'il ne décore pas sa sujétion du nom de liberté et sa foi enfantine du titre de science. Ce beau nom n'appartient qu'aux affirmations de l'homme libre, qui ne relève que de son intelligence. Or, la scolastique renie cette liberté; elle reçoit de la foi son point de départ et ses conclusions; elle renonce à l'évidence elle-même, si l'évidence vient à contredire le dogme révélé; et comme si la liberté que le dogme lui laisse était encore trop large et trop embarrassante pour sa faiblesse, elle se donne, dans la recherche des vérités rationnelles, un maître et un tuteur dans la personne d'un philosophe païen, d'Aristote. L'autorité de Jésus-Christ et l'autorité d'Aristote, voilà les deux lisières que la scolastique n'abandonne jamais; sa doctrine n'est qu'un amalgame de la foi chrétienne et de la foi péripatéticienne; qu'y

a-t-il là qui ressemble à une science? Tel est le principal grief dont le rationalisme charge la scolastique; nous l'avons exposé, ce nous semble, dans toute sa gravité; examinons jusqu'à quel point il est fondé.

Et d'abord est-il vrai que la scolastique déroge à la dignité et à la liberté de la science, parce qu'elle reconnaît la suprématie de la foi? A ceux qui mettraient en avant une accusation semblable, nous nous contenterons de faire une question : admettent-ils, oui ou non, que la religion chétienne est vraiment révélée de Dieu? S'ils ne l'admettent pas, il est évident que la théologie, qui reçoit les dogmes de cette religion comme des dogmes divins, et qui établit sur ces dogmes tout un édifice de déductions logiques, pèche par sa base et n'est plus qu'un amas d'illusions et d'erreurs. Mais si c'est là ce que l'on veut dire, qu'on ne s'attaque pas à la scolastique, mais à la religion elle-même, et qu'on essaie d'ébranler, si on le peut, les preuves irréfragables par lesquelles elle démontre sa divinité.

Que si on accorde à la scolastique son point de départ, si on admet la solidité de cette base sur laquelle elle appuie ses conclusions, n'est-ce pas la chose la plus déraisonnable du monde, que de lui reprocher le respect avec lequel elle reçoit les dogmes dont la divinité lui est démontrée? Quoi! elle sera moins digne du nom de science, parce qu'au lieu d'emprunter ses principes à la lumière toujours si chancelante de la raison humaine, ou bien à l'autorité bien plus chancelante encore de l'expérience, elle les empruntera à l'autorité infaillible de Dieu! Mais, nous dit-on, précisément parce que cette autorité est acceptée d'avance comme infaillible, la raison se voit contrainte de renoncer au droit

de la discuter, et par conséquent d'abdiquer son indépendance? Déplorable confusion de mots et d'idées! Qu'entend-on par indépendance de la raison? Est-ce la faculté de nier ce qui lui est démontré véritable? Si c'est cela, dites que cette indépendance est incompatible avec l'évidence des premiers principes, et que, par conséquent, toute science est impossible; car il ne peut y avoir de science qu'autant que l'esprit adhère à certaines conclusions avec une telle certitude qu'il se reconnaît hors d'état de les révoquer en doute. Si pour moi chrétien, les dogmes que m'affirme l'Église sont aussi certainement, bien plus certainement démontrés que ne le sont pour l'astronome les observations qui déterminent la parallaxe de certaines planètes, en quoi l'indépendance de mon esprit sera-t-elle moindre que celle de l'astronome, quand de ces dogmes je tirerai les conclusions qui y sont implicitement renfermées? Définissons les termes, et cette difficulté s'évanouira d'elle-même. Si l'intelligence est la faculté de connaître la vérité, sa véritable indépendance ne peut consister que dans l'exemption de toutes les entraves qui l'empêcheraient de rechercher la vérité, comme l'indépendance de la volonté consiste dans l'exemption de toute entrave qui l'empêche de poursuivre le bien. La suprématie de la foi impose-t-elle des entraves à mon esprit? lui rend-elle plus difficile l'accès de la vérité? Sûrement non; elle ne nuit donc en rien à mon indépendance. Que dis-je? c'est à elle que mon esprit est redevable de sa véritable indépendance; car les entraves qui me rendaient la poursuite de la vérité plus difficile, n'étaient pas celles que m'imposaient les objets extérieurs, ou la tyrannie de mes semblables; c'étaient celles qui résultaient de mon

essentielle infirmité, de l'ignorance complète dans laquelle je suis venu au monde, des innombrables chances d'erreur qui accompagnent le développement de mon intelligence, et des incertitudes qui me harcèlent, alors même que j'ai repoussé les attaques de l'erreur. Voilà les vrais tyrans qui détruisent l'indépendance de mon esprit; voilà les vrais ennemis de la science. La foi me délivre de ces ennemis; elle dissipe l'ignorance par ses affirmations, elle me préserve de l'erreur par son infaillibilité, elle me guérit du doute par sa divine autorité; rien ne peut plus désormais entraver l'essor de mon intelligence; elle s'élancera libre et hardie dans le champ de la vérité; elle affrontera sans trouble tous les problèmes; et comment tremblerait-elle, alors qu'elle est conduite par la main par Celui qui est la vérité même?

Je le dis en toute sincérité, de tous les auteurs dont j'ai lu les ouvrages, je n'en connais pas de plus hardis et de plus indépendants que les grands docteurs scolastiques. Il est impossible à celui qui les lit sans prévention de ne pas reconnaître en eux la franchise d'une âme préoccupée du seul désir de trouver et de transmettre la vérité. Jamais vous ne les surprendrez cherchant à dissimuler la faiblesse de l'opinion qu'ils embrassent, ou à atténuer la force des arguments qu'on leur oppose. Souvent même ils se proposeront à eux-mêmes des difficultés plus sérieuses que celles qu'avaient trouvées leurs adversaires; et vous n'aurez pas besoin d'aller chercher ailleurs que chez eux les arguments en faveur du système contraire au leur. Vous demanderez en vain une pareille franchise aux philosophes qui se décorent fastueusement du titre de libres penseurs. En secouant le joug de la foi, ils sont devenus esclaves de l'opinion. Car,

puisqu'ils repoussent les solutions que nous donne la foi pour expliquer les grands problèmes de la raison, il faut bien qu'ils tâchent de les expliquer au moyen de quelqu'un des mille systèmes qui ont été tour à tour essayés et abandonnés par les diverses écoles philosophiques. Mais comment auront-ils jamais dans la vérité du système qu'ils ont choisi la même confiance que nous chrétiens nous avons dans la vérité de notre religion? Quoi qu'ils disent, leur présomption ne saurait aller jusque-là. Vous les verrez donc sans cesse occupés à se tromper eux-mêmes, à lutter contre une lumière importune qui dévoilerait leur erreur, à déguiser avec des mots brillants et des sophismes plus ou moins spécieux le côté faible de leur doctrine; jamais ils n'oseront envisager les difficultés qui renverseraient leur système avec la même hardiesse avec laquelle les scolastiques envisagent les plus formidables objections qu'on oppose à nos mystères. Autant les scolastiques sont humblement soumis à la vérité, autant ils sont libres de toute crainte et indépendants de toute autre autorité que la sienne. Les libres penseurs au contraire ne sont fiers que contre Dieu; ils ne sont indépendants que de la vérité; et c'est là ce qu'ils appellent l'indépendance de la raison.

## III

Mais que dire de l'autorité si grande accordée par la scolastique à Aristote? Ici du moins n'y a-t-il pas excès? n'y a-t-il pas abnégation partielle, en faveur d'un homme qui n'est rien moins qu'infaillible, de cette indépendance que tout homme possède vis-à-vis de ses semblables? Je réponds en deux mots, que dans la philosophie d'Aristote il

faut distinguer deux choses, la doctrine et la méthode. Quant à la doctrine, quoiqu'il l'emporte de beaucoup sur tous les philosophes païens, Platon excepté, il laisse pourtant beaucoup à désirer. Quelque bonne volonté qu'on mette à l'excuser, il est impossible de nier qu'il ne soit tombé dans de graves erreurs. Sous ce rapport donc il ne serait pas un guide sûr ; aussi n'est-ce pas sous ce rapport que la scolastique lui a reconnu une si grande autorité. Loin d'accepter sa doctrine dans tous ses points, elle ne s'est pas fait faute de la combattre, toutes les fois qu'elle l'a trouvée en désaccord avec la vérité. Il est vrai que certains docteurs scolastiques, tout en se réservant le droit de s'éloigner d'Aristote lorsqu'il s'éloigne lui-même de la vérité, ont préféré cependant, même sous le rapport de la doctrine, l'ensemble de sa philosophie à celle de Platon ; mais ce n'était pas la scolastique qui leur imposait cette préférence : la preuve, c'est que d'autres docteurs, que la scolastique n'avoue pas moins hautement et dont elle n'est guère moins fière que des premiers, ont librement manifesté des tendances plus platoniciennes. Saint Bonaventure n'était-il pas un docteur scolastique aussi bien que saint Thomas ? Et pourtant qui jamais a songé à lui reprocher une trop servile complaisance pour Aristote ? La scolastique n'imposait donc à ses docteurs qu'un seul enseignement, l'infaillible enseignement de l'Église. Quant à la doctrine d'Aristote, elle la livrait à leurs discussions, et ne la leur recommandait qu'autant qu'ils la trouveraient conforme à la vérité révélée.

Mais quelle que soit la valeur doctrinale d'Aristote, il est un côté par où il l'emporte incontestablement sur tous les autres philosophes sans exception, c'est sa méthode. Il n'a

pas trouvé toute la vérité, il s'en faut; mais il a trouvé les lois que le Créateur de la raison lui a imposées pour rechercher et démontrer la vérité. Il n'a pas découvert toutes les propriétés des choses; mais il a énuméré toutes les catégories dans lesquelles ces propriétés doivent venir se ranger. Il n'a pas résolu tous les problèmes; mais il a tracé l'ordre que l'on doit suivre dans leur solution.

Il est bien vrai que des deux procédés de la raison, l'*analyse* par laquelle elle se rend compte de l'essence des choses, et l'*induction* par laquelle elle remonte jusqu'à leur principe, Aristote n'a développé que le premier. La cause en est bien simple, c'est que l'analyse seule peut donner lieu à une méthode, parce que seule elle peut embrasser une longue série d'arguments et prendre des formes diverses dont chacune a ses règles propres. L'induction, au contraire, est renfermée tout entière dans un acte simple de la raison, qui affirme de la cause toutes les perfections qu'elle trouve dans l'effet. Toute sa théorie, par conséquent, consiste dans ce principe qu'Aristote a la gloire d'avoir formulé le premier : *Rien ne passe de la puissance à l'acte, que par l'action d'un être en qui se trouve déjà cet acte*. Toute la théodicée est comprise dans cet axiome. Et combien d'autres axiomes également féconds se rencontrent dans les œuvres d'Aristote! Poser les bases de la science, lui tracer son cadre, telle a été, ainsi que nous l'avons déjà insinué, sa vocation providentielle. Est-ce un crime à la scolastique d'avoir reconnu cette vocation? Ses docteurs sont-ils plus répréhensibles d'avoir accepté les lois de l'intelligence et les formules métaphysiques établies par le Stagyrite, que les physiciens venus après Newton, ou les mathématiciens postérieurs à Leibnitz, ne le sont

d'avoir accepté les lois du mouvement découvertes par le premier, ou les procédés de calcul trouvés par le second? Poser cette question, c'est la résoudre, et c'est en même temps laver la scolastique d'un reproche qui ne peut lui être fait que par ceux qui n'ont jamais pris la peine de l'étudier. On dirait, à les entendre, que c'est sans raison et au hasard que la philosophie péripatéticienne a été choisie par elle pour former la base de sa logique et de sa métaphysique ; tandis qu'il est évident qu'à moins de changer la nature de la raison humaine, elle ne pouvait adopter une autre base.

On le voit, cette préférence donnée par la scolastique à la philosophie d'Aristote sur celle de Platon, n'implique nullement une opposition systématique aux idées de ce dernier ; elle résulte uniquement de la méthode différente que ces deux philosophes ont suivie dans le développement de leur doctrine. Platon expose plus qu'il ne démontre ; quand la certitude lui manque, il lance une hypothèse, et il laisse à son lecteur le soin de discerner dans ses affirmations ce qui est certain de ce qui est problématique. Loin de s'astreindre à la marche rigoureuse de la science, il semble affecter de s'en écarter, pour envelopper ses enseignements de toutes les magnificences du style et de tous les prestiges de l'éloquence. Qui ne voit combien une pareille méthode est peu propre à former l'intelligence et à la guider sûrement dans la recherche de la vérité? combien, au contraire, elle l'expose à confondre le vraisemblable avec le vrai, et à préférer les faciles jouissances que donne l'esprit de système aux travaux sévères qu'impose une rigoureuse analyse?

Aussi quand, à la fin du XVI[e] siècle, Clément VIII songea à faire déchoir Aristote de ce trône qu'il occupait depuis

si longtemps dans les écoles catholiques, pour y faire monter Platon à sa place, le cardinal Bellarmin opposa à ce dessein des motifs si puissants, que le souverain pontife ne tarda pas à l'abandonner. « Il lui représenta, nous dit l'historien de sa vie, que, si la philosophie de Platon avait été celle des premiers théologiens de l'Église, elle avait été aussi la théologie des premiers hérétiques ; que c'était lui qui leur avait donné des armes pour combattre la religion ; qu'Origène, pour s'être amusé à cueillir les fleurs de son artificieuse éloquence, avait été surpris du poison qu'il n'y avait point aperçu et qu'il avait ensuite répandu dans tous ses livres ; que ceux de Platon avaient été pour cela frappés d'anathème par le cinquième concile et proscrits des plus fameuses universités de l'Europe. Aristote, au contraire, ajouta-t-il, en est aujourd'hui comme le philosophe universel, depuis qu'on a démêlé sa doctrine des rêveries des Arabes, et qu'on a su prendre en main ses solides raisonnements pour confondre les fausses subtilités des novateurs. A la vérité, l'abus qu'en firent ces mauvais génies, et la crainte qu'on eut que quelques commentateurs doctes, mais impies, n'y eussent glissé le venin de leur impiété, attirèrent, en un certain temps, quelques flétrissures à ses ouvrages, jusqu'à ce que le texte étant bien distingué de son commentaire, et la véritable doctrine, de son mauvais usage, Alexandre de Halès, Albert le Grand, saint Thomas et beaucoup d'autres pieux et savants hommes remirent Aristote en honneur et firent refleurir sa doctrine dans les écoles. La raison qu'ils en eurent, c'est que cet auteur leur parut d'autant moins dangereux, qu'il fait moins le théologien, qu'il se tient renfermé dans la sphère de la pure philosophie, et que ses principes, en

beaucoup d'endroits, loin d'être opposés à ceux de la foi, leur sont très-favorables[1]. » Ces raisons parurent péremptoires à Clément VIII ; elles le paraîtront également à tous ceux qui les examineront sans parti pris. Quelle que soit leur admiration pour certaines parties de la doctrine de Platon, ils comprendront que sa méthode ne pouvait servir à l'enseignement théologique, et que, lors même qu'on préférerait, sur tous les points où il est en désaccord avec Aristote, son opinion à celle de son disciple, on ne pourrait se dispenser, si on voulait démontrer scientifiquement cette opinion, d'emprunter la méthode de ce dernier.

## IV

Nous avons vengé la scolastique des deux plus graves reproches qui lui sont faits par ses adversaires, soit catholiques, soit rationalistes. Les premiers ne peuvent lui pardonner l'orgueil que son étude peut inspirer et les dangers auxquels elle peut exposer la foi; les autres lui font un crime de la soumission trop humble qu'elle professe à l'égard de cette même foi. Aux uns comme aux autres, nous avons accordé libéralement les faits sur lesquels ils établissent leur système d'accusation; mais aux catholiques nous avons répondu que les dangers auxquels une arme expose ceux qui en abusent, sont une preuve de son efficacité ; et aux rationalistes nous avons prouvé que ce qu'ils appellent servitude de la raison est au contraire la garantie de son indépendance. Ces premiers reproches sont donc en réalité des louanges ; la scolastique ne pourrait cesser de les mériter, sans se dépouiller de sa vertu et de son utilité.

[1] *Vie du cardinal Bellarmin*, par le P. Frizon, l. III.

Faut-il maintenant nous arrêter à des reproches d'une importance bien moindre, qui évidemment s'adressent beaucoup moins à la méthode elle-même qu'à quelques-uns de ceux qui l'ont mise en pratique? Peu de paroles suffiront pour en faire justice. Ainsi on reproche communément aux docteurs scolastiques la multitude de questions oiseuses qu'ils soulèvent et sur lesquelles ils disputent avec le même acharnement que s'il s'agissait des vérités les plus importantes. Comme ce reproche est déjà fort ancien, et comme nous le retrouvons dans la bouche même des partisans de la saine scolastique, nous n'avons aucune envie de nier qu'il n'ait pu être fondé à une certaine époque; mais nous nions absolument qu'il en soit de même aujourd'hui; nous n'admettons pas que les adversaires actuels de la scolastique soient recevables à porter contre elle une pareille accusation. Ce qu'ils affirment si résolûment, comment le savent-ils? Si jadis, dans le loisir des universités, alors que l'Église n'avait à combattre aucune hérésie dangereuse et que les questions sociales n'étaient pas encore débattues, comme elles le sont de nos jours, dans les journaux et dans les rues, les esprits inquiets tournaient leur activité vers les questions métaphysiques et multipliaient autour de ces questions les subtilités et les systèmes, il faut l'avouer, ces temps sont bien éloignés de nous. Hélas! n'aurions-nous pas quelque sujet de les regretter? Ne vaudrait-il pas mieux que l'on perdît encore le temps à disputer sur les êtres de raison, que de disputer, comme on le fait, sur les fondements mêmes de la société? Mais, encore une fois, ce temps n'est plus. Depuis quatre siècles, nous avons tout autre chose à faire que d'assister à de pareils tournois, ou de lire les livres de

pareils auteurs. Les traités de scolastique qui nous sont restés et qui, avec leurs formes si peu en harmonie avec la légèreté de notre âge, sont demeurés en possession de leur ancienne autorité, ne peuvent être redevables de ce privilége qu'à la gravité des questions débattues et à la solidité de la doctrine. Nous avouons que c'est par ces auteurs que nous connaissons la scolastique. Nous ne savons où l'ont étudiée ceux qui, avec tant d'assurance, lui adressent le reproche de ne traiter que des questions inutiles. Combien en est-il parmi eux qui se soient mis en peine de vérifier la réalité de cette accusation? Et dans ce nombre encore, combien en est-il qui soient en état de juger de la portée des questions, et qui ne soient pas disposés à appeler inutiles toutes celles qu'ils ne comprennent pas? Ne citons qu'un seul exemple, la querelle des réaux et des nominaux. De quelles dérisions n'a-t-on pas accablé les docteurs scolastiques qui s'étaient tant occupés de cette querelle et les universités qui lui avaient donné une si grande importance! De nos jours pourtant, on a découvert que, dans cette question de la réalité des idées universelles, toute la philosophie, ou plutôt toute la certitude était renfermée, et que ce n'était rien moins que l'existence de la raison humaine qui était l'enjeu des luttes ardentes auxquelles cette querelle avait donné lieu.

Combien de questions ne sont oiseuses que pour l'esprit superficiel qui ne les comprend pas! Semblables aux pierres cachées dans les fondements de l'édifice, elles paraissent inutiles, et pourtant on ne peut les ébranler sans tout renverser; et le premier soin d'un sage architecte doit être de les établir solidement.

V

Nous pouvons opposer une réponse à peu près semblable au reproche qu'on fait à la plupart des théologiens scolastiques de leur excessive diffusion. C'est là, nous l'avouons, un grave défaut dans les ouvrages didactiques, plus encore que dans les autres sortes d'ouvrages. Qu'un certain nombre de ceux qui ont suivi la méthode scolastique soient tombés dans ce défaut, nous ne voulons pas le nier, et nous serons les premiers à les condamner, en vertu même de cette méthode. Mais nous demanderons à ceux qui profèrent cette accusation, s'ils ne confondent pas par hasard la diffusion avec l'étendue d'un ouvrage. Ce serait là une grave erreur. Les ouvrages les plus longs peuvent être très-précis, s'ils ne disent que ce qu'ils doivent dire, et s'il ne s'y trouve aucun mot redondant, ni aucun développement inutile. Au moyen de cette distinction, nous pourrions, je pense, démontrer que quelques-uns des docteurs scolastiques, auxquels on reproche leur interminable prolixité, sont en réalité plus concis que maints abrégés, courts seulement parce qu'ils sont incomplets. Nous ne pensons pas qu'il existe au monde un traité de théologie plus étendu que celui de Suarez. On est effrayé, en ouvrant un de ces énormes volumes; on se croit perdu comme au milieu d'une mer sans rivages, et on est tenté de désespérer de pouvoir saisir, dans ce labyrinthe d'objections et d'arguments, la pensée de l'auteur sur le point précis qu'on voudrait éclaircir. Mais qu'on aborde la table; les matières sont si nettement divisées, qu'on n'aura pas de peine à trouver le livre, le chapitre, l'article où la question est traitée. On court à la page indiquée; après

les notions préliminaires, on est étonné autant que satisfait de voir exposées avec une lucidité parfaite les difficultés qu'on s'était proposées à soi-même; d'autres difficultés qu'on n'avait pas prévues sont développées à leur tour. Que si l'on a hâte d'arriver à la doctrine de l'auteur, on la trouvera sans peine avec les différents chefs de preuves, résumés d'ordinaire par un argument à la tête de chaque paragraphe. Chacune des propositions de ces différents arguments est ensuite démontrée, de manière à les mettre dans tout leur jour et à dissiper toutes les obscurités qu'elles peuvent faire naître dans l'esprit du lecteur. Il en est de même de la réponse faite par l'auteur aux systèmes opposés aux siens. Il n'abandonne aucun de ces systèmes avant d'en avoir montré le fort et le faible, d'avoir réfuté les raisons sur lesquelles il s'appuie et exposé les motifs qui le portent à le rejeter. Tout cela ne peut se dire en quelques lignes; mais qui osera qualifier de diffusion ces utiles développements? Que l'on veuille bien en faire l'épreuve; que l'on essaie de retrancher dans ces pages si longues, je ne dis pas un paragraphe, mais un membre de phrase : on reconnaîtra, pour peu qu'on soit impartial, que ce qu'on ôte à l'étendue est autant de perdu pour la clarté. Quelques-unes des difficultés que soulève l'auteur n'en sont point pour vous : je le veux bien; mais êtes-vous sûr qu'elles n'arrêteraient pas plus d'un lecteur? Avez-vous le droit de vous plaindre de ce que l'auteur a écrit pour d'autres que pour vous? En pourvoyant aux nécessités des plus faibles, n'a-t-il pas fait pour les plus éclairés tout ce qu'ils avaient le droit d'exiger, en leur fournissant, dans l'ordre admirable qu'il a suivi, le moyen de laisser de côté les développements dont ils n'ont

pas besoin et d'arriver sans peine à la doctrine qu'ils cherchent ?

En justifiant ainsi la longueur des auteurs scolastiques qui se sont proposé de tout expliquer, nous sommes bien éloigné de la préférer à la concision énergique de saint Thomas; Dieu nous en garde! Nous reconnaissons volontiers que cette brièveté est préférable à tous les développements; et, selon nous, ce n'est pas une des moindres gloires de la scolastique d'avoir donné à la science, dans les ouvrages de ce grand docteur, le modèle incomparable du style didactique. Ce n'est pas l'ampleur trop oratoire de Cicéron; ce n'est pas le coloris trop poétique de Platon; ce n'est pas non plus le laconisme par trop obscur d'Aristote. En lui, la concision ne nuit jamais à la clarté; son style offre à la vérité un vêtement parfaitement digne d'elle, exempt sans doute de tout ornement emprunté, mais qui ne lui fait perdre aucun de ses attraits divins. C'est lui que tous les philosophes devront éternellement prendre pour maître, lorsqu'ils voudront apprendre à écrire, comme lorsqu'ils voudront apprendre à penser. Mais nous ne croyons pas que l'admiration que nous professons pour sa concision nerveuse, nous oblige à condamner la prolixité de ses commentateurs. Nous avouons, pour notre compte, que plus d'une fois, en passant d'un article de saint Thomas que nous croyions avoir compris, au commentaire de Suarez ou de Vasquez, nous avons dû reconnaître que nous avions laissé échapper plus d'un point de vue important et plus d'une difficulté sérieuse, et que les explications des disciples nous aidaient puissamment à rectifier et à compléter la doctrine du maître.

Nous soutenons donc qu'on ne peut justement porter une

condamnation en masse contre les docteurs scolastiques comme coupables d'être excessivement diffus, ou de soulever d'inutiles questions. Autant nous sommes disposé à condamner ceux d'entre eux qui sont tombés dans ce double défaut, autant nous sommes ferme dans notre conviction, que la scolastique n'entre pour rien dans la complicité de pareilles tendances, et que ceux qui l'ont le mieux comprise, ont au contraire fourni le plus parfait modèle des qualités opposées.

## VI

Mais enfin ces grands docteurs eux-mêmes sont-ils sans défauts? Ont-ils posé les colonnes d'Hercule de la science? Tout est-il également à admirer et à imiter dans leurs œuvres? Nous l'avons déjà dit, telle n'est pas notre pensée. Si la plupart des accusations formulées par les adversaires de la scolastique sont injustes en droit, ou mal fondées en fait, il faut avouer que sur tous les points elle n'est pas également inattaquable. Elle a au moins un tort à nos yeux, et ce tort, elle peut l'avouer sans honte; car il lui appartient bien moins encore qu'au siècle où elle naquit : c'est d'avoir accepté avec une foi trop aveugle les théories physiques universellement reçues alors, et de leur avoir accordé une influence trop grande sur la métaphysique elle-même. Nous l'avons déjà fait remarquer, au moyen âge, toute l'activité des esprits se tournait vers les questions philosophiques et morales; il était de la dignité de la raison humaine que ces questions la préoccupassent avant toutes les autres. C'était aussi dans l'intérêt de la science; car l'esprit humain est tellement borné dans son énergie, que, pour faire faire de

grands progrès à l'une des branches du savoir, il faut qu'il se passionne exclusivement pour elle et néglige momentanément les autres. On acceptait donc alors la physique telle qu'Aristote l'avait créée au moyen d'observations encore incomplètes. Disons aussi, pour être pleinement sincère, qu'Aristote lui-même, esprit éminemment analytique, avait eu le tort de donner à l'analyse métaphysique une part trop grande dans les sciences physiques et de trop restreindre la part de l'expérience. Il n'avait pas assez compris que, sauf un petit nombre de propriétés essentielles des corps, accessibles à l'analyse métaphysique, toutes les autres ne sortent par aucun lien de filiation logique de l'idée de la matière, et qu'elles ne peuvent être saisies que par l'observation répétée et par l'induction, qui n'est autre chose que l'analyse des faits recueillis par l'observation. Ce sera la gloire éternelle de Bacon d'avoir mis en lumière cette vérité trop oubliée avant lui, comme ce sera son éternelle honte de n'avoir su exalter l'induction qu'en dépréciant le syllogisme, et relever la physique que sur les ruines de la métaphysique.

Au moyen âge, au contraire, on se préoccupait trop peu des faits et on exagérait un peu le pouvoir de l'analyse. De là naissaient en physique une foule de théories fausses, qu'on transportait en métaphysique par voie d'analogie, et qui aujourd'hui donnent à un grand nombre de théories philosophiques, les mieux fondées en elles-mêmes, une apparence ruineuse, semblable à celle d'un édifice très-solide que l'on aurait entouré d'étais pourris et d'arcs-boutants renversés.

Tel est, à notre avis, le grand défaut des scolastiques et, en particulier, de saint Thomas. Ce grand docteur, que la vocation divine et la tournure de son esprit portaient

également à méditer les grands mystères qui tiennent à la nature de Dieu et de l'âme, a eu le malheur de n'en pas savoir plus que son siècle sur la nature et sur les lois des corps. Quand on se met à son école, il faut passer par-dessus ses théories physiques, qui ne sont là qu'un pur accident, pour pénétrer jusqu'au fond de sa doctrine; il faut distinguer ce qui est de son siècle et ce qui est de lui. Tous les esprits ne sont pas assez larges ni assez patients pour faire ce discernement. Ils méprisent la doctrine à cause des analogies accidentelles qui la déparent; ils condamnent le docteur du XIII^e siècle, parce qu'il n'a pas eu la science du XIX^e, et ils se privent par là d'une science que tous les docteurs du XIX^e siècle ne leur donneront jamais.

Soyons plus justes envers le passé, et par là-même nous comprendrons bien mieux les intérêts du présent. Empruntons à notre siècle tout ce qu'il peut nous donner, et recourons aux siècles de raison et de foi pour lui donner ce qui lui manque. Recueillons avidement le fruit des labeurs de nos pères; ne laissons rien perdre de ce qu'ils nous ont transmis de faits certains, de déductions positives, de connaissance approfondie des lois de la nature. Sans doute nous pouvons regretter que les sociétés modernes aient accordé à ces études une importance excessive, et qu'elles se soient précipitées à la conquête des connaissances physiques avec une impétuosité qui leur a fait oublier les vérités morales. Mais rappelons-nous que Dieu sait tirer le bien du mal, et qu'aussitôt qu'on commence à le connaître et à l'aimer, les erreurs mêmes et les fautes peuvent devenir profitables. S'il en est ainsi des individus, il en sera ainsi de la société humaine. Cette ardeur sans pareille avec laquelle nous avons creusé

les entrailles de la nature, cette estime exagérée des sciences physiques a été un mal, en ce qu'elle nous a portés à mépriser ce qui fait la dignité de notre âme et à détourner nos regards du ciel. Mais les progrès si rapides que les sciences naturelles ont faits sous l'empire de cette funeste tendance, deviendront un bien et un grand bien pour la société, aussitôt qu'elle rétablira l'ordre renversé, et que, dans son estime, Dieu, l'esprit, l'éternité, reprendront leur primauté au-dessus du temps et de la matière.

C'est alors que la théologie scolastique recevra le complément qui lui manque. Au lieu des analogies si souvent fautives, qui ne servaient qu'à l'obscurcir, une science plus exacte lui fournira des analogies aussi fécondes que certaines, qui montreront les lois du monde des esprits reproduites et symbolisées dans le monde des corps [1]. C'est ainsi que chaque nouvelle découverte dans le champ immense de l'observation physique, ajoutera une clarté de plus à la connaissance de l'âme et de Dieu. C'est ainsi que la théologie profitera de toutes les conquêtes qui lui sont maintenant opposées comme des menaces, et qu'appuyée d'un côté sur

[1] Si notre voix avait quelque autorité, nous serions heureux de nous en servir pour pousser les vrais amis du progrès des sciences vers cette étude qui leur en révélera l'unité et la vraie philosophie. Pourquoi faut-il que cette grande synthèse n'ait guère été tentée jusqu'ici que par ceux qui, ayant chassé Dieu de la science, se sont mis par là-même hors d'état d'en saisir la véritable unité? Mentionnons pourtant un effort méritoire fait en ce sens par un penseur chrétien, à qui il n'a manqué pour conquérir les palmes de la renommée qu'un peu plus de confiance en lui-même et cette habileté à se faire valoir qui, chez d'autres, tient lieu de mérite. M. P. Pradié, dans ses *Essais sur l'Être divin,* œuvre de sa jeunesse, avait montré toutes les qualités qui pouvaient faire espérer à la France un *Kosmos* chrétien. Si nos encouragements pouvaient lui tenir lieu de ceux qui lui ont manqué, nous le conjurerions de ne pas abandonner cette carrière où il avait si heureusement débuté, et de ne pas refuser au public le fruit des réflexions par lesquelles un âge plus mûr n'a pu manquer d'éclairer et de compléter les aperçus de ses premières années.

l'analyse, de l'autre sur l'observation, elle révélera, avec une clarté toujours croissante, à l'intelligence humaine cette unité qui est sa souveraine aspiration et dont l'antique combat entre la foi et la science l'ont jusqu'ici tenue éloignée.

Du reste, ne nous y trompons pas : cette alliance, que la théologie propose aux sciences naturelles, n'est pas moins dans leur intérêt que dans le sien. Loin de les amoindrir et de les entraver en aucune sorte, elle ne peut servir qu'à les compléter et à les féconder. En l'éclairant de nouvelles analogies, elles s'illumineront elles-mêmes de clartés sublimes, que les observations les plus attentives, les calculs les plus profonds ne leur donneront jamais. C'est alors, et alors seulement, que leurs progrès contribueront sûrement au vrai progrès de l'humanité. Quoi de plus grand, quoi de plus capable d'élever l'âme et de la détourner des choses basses, que la science des astres, quand, dans l'harmonie des sphères célestes qu'elle nous révèle, dans l'immensité qu'elle ouvre à nos regards, nous voyons une image de l'immensité réelle et un reflet de l'harmonie du ciel véritable, où tous les esprits gravitent autour de leur centre divin ? Mais quoi de plus stérile que cette science, quand elle ne montre à l'homme que de la matière, et n'offre que des rapports de quantité pour aliment à ses contemplations ? Ainsi en est-il de toutes les sciences : leur union avec la théologie les diviniserait. Enivrées de leurs propres forces, fascinées par les découvertes qui naissaient sous chacun de leurs pas, elles ont cru pouvoir ne relever que d'elles-mêmes et satisfaire toutes les exigences de l'esprit humain. Elles ont dit à la théologie : Nous ne voulons plus de votre autorité ; et cette reine

détrônée, bannie des écoles, où son sceptre avait été si longtemps béni, est allée attendre dans l'exil le jour où de nouveau on sentirait le besoin de ses divins enseignements. Ce jour viendra, je l'espère, et ce sera le plus beau jour du monde.

L'antagonisme qui oppose aujourd'hui les sciences morales aux sciences physiques, la connaissance de l'avenir à la connaissance du présent, la vérité naturelle à la vérité surnaturelle, cet antagonisme est fondé sur un malentendu trop évident, il est trop déraisonnable, trop contraire aux intérêts de l'homme et à ses plus irrésistibles instincts, pour pouvoir durer toujours. Il aura un terme ; et puisse ce terme n'être pas éloigné! Oui, le jour viendra où les sciences, fatiguées de courir sur toutes les routes de la vérité sans jamais toucher le but, d'amasser des faits, de recueillir des formules sans trouver la formule dernière qui explique tout, incapables de donner à la raison la solution toujours promise et toujours différée de l'éternel problème qui la tourmente, se rappelleront les jours de leur enfance, où cette solution leur était fournie par la théologie, et où, réunies sous son sceptre, elles formaient une société heureuse et puissante, et pouvaient déployer en paix toutes leurs énergies pour accroître le commun patrimoine de la vérité. Combien leur société sera plus heureuse et plus puissante, combien leurs énergies seront plus fécondes, combien leurs conquêtes seront plus glorieuses, lorsqu'elles viendront mettre au service de la science de Dieu toutes les lumières amassées durant trois siècles d'une prodigieuse activité! Alors Dieu suscitera un nouveau saint Thomas pour résumer dans une nouvelle *Somme* ce magnifique

travail. Ce sera le traité de paix qui réconciliera la science avec la foi, l'idéal avec le réel, le progrès matériel avec le progrès moral, le ciel avec la terre ; qui unira toutes les forces occupées aujourd'hui à se neutraliser et à se combattre, et qui clora l'ère des luttes et des déchirements, pour faire entrer l'Europe, et avec elle le monde, dans la voie d'un progrès dont il ne nous est pas possible de soupçonner les merveilles.

---

# ESSAI DE CONCILIATION

SUR LE

# DOGME DE LA VIE FUTURE

# ESSAI DE CONCILIATION

SUR LE

# DOGME DE LA VIE FUTURE

Trois points surtout contribuent à maintenir la séparation funeste qui existe depuis si longtemps entre l'Église catholique romaine et l'Église orientale. Ces trois points sont : la procession du Saint-Esprit, l'état des âmes après la mort et la primauté du souverain pontife. Dans le second volume des *Études,* nos lecteurs auront remarqué un travail dans lequel le P. Victor de Buck proposait un moyen de conciliation sur le premier de ces points ; aujourd'hui, le savant Bollandiste traite le second point, en envisageant la question de la même manière.

## § I<sup>ER</sup>

### ACCORD ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT SUR L'ÉTAT DES ENFANTS MORTS AVANT OU APRÈS LE BAPTÊME.

Nous l'avons vu, en ce qui concerne la procession du Saint-Esprit, toute la controverse entre l'Église catholique romaine et l'Église orthodoxe russe se borne à des différences de terminologie ; il n'est pas plus difficile de démontrer le parfait accord qui règne entre elles sur le dogme de la vie future.

Le théologien allemand Philippe Chrismann, dans sa *Règle de la foi catholique et collection des dogmes qu'il faut croire*, réduit les vérités qui concernent la vie future à ces trois points :

I. En punition du péché (de nos premiers parents), la

mort (du corps et de l'âme) est un châtiment infligé à tous les hommes par un décret divin.

II. Après la mort du corps, les âmes des justes, qui n'ont pas entièrement expié leurs souillures et les peines dues à leurs fautes, entrent aussitôt en possession de l'éternelle félicité ou de la vision béatifique, et les âmes des pécheurs que n'a pas purifiées le repentir sont à l'instant plongées dans l'enfer.

III. Il y a un purgatoire, et les âmes qui y souffrent peuvent être soulagées par les suffrages des fidèles et surtout par le saint sacrifice de la messe.

L'Église russe admet ces dogmes et toutes les vérités qui en sont la conséquence. Voyons d'abord quel est, d'après elle, l'état de ceux qui meurent souillés du péché originel.

Cette Église le reconnaît, la contagion de ce péché s'étend au genre humain tout entier, à l'exception de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère ; car il ne s'est jamais élevé dans son sein aucune contestation sur l'immaculée conception de Marie. Dans la *Confession orthodoxe de la foi* [1], on lit : « Comme tous les hommes, durant l'état d'innocence, étaient renfermés en Adam, de même, depuis qu'il est tombé, tous sont tombés avec lui et demeurent dans l'état du péché ; c'est pourquoi ils sont sujets non-seulement au péché, mais encore à la peine du péché... Nous sommes conçus avec ce péché dans le sein de notre mère et nous naissons avec lui... Ce péché est appelé προπατορικὸν, originel. » Aussi longtemps que nous en sommes infectés, nous sommes hors de la grâce de Dieu, et le ciel nous est fermé. C'est ce que la *Confession*

[1] Part. I, quæst. 24. Ap. J. Kimmel. *Libri symbolici Ecclesiæ orientalis.* Ienæ, 1843.

*orthodoxe de la foi* enseigne à l'article du baptême, où elle dit[1] : « Le baptême efface et détruit le péché originel, et le prêtre confère ce sacrement par une triple immersion dans l'eau, en prononçant ces paroles : « Le serviteur de Dieu « N... est baptisé, au nom du Père ; *Amen;* et du Fils et « du Saint-Esprit ; *Amen.* » (*N. B.* C'est le parrain qui répond *Amen.*) Ainsi régénéré de l'eau et de l'esprit, l'homme est réconcilié avec Dieu, et le royaume du ciel lui est ouvert, selon ces paroles de notre Sauveur : « Si quel- « qu'un ne renaît de l'eau et de l'esprit, il ne peut entrer « dans le royaume de Dieu. (JOANN. III. 5.) » Donc le péché originel entraîne avec lui une peine à laquelle nous sommes assujettis, et le baptême, qui le détruit dans notre âme, nous ouvre le ciel.

Dans l'*Épître des patriarches d'Orient*, la même doctrine est longuement développée à l'article du péché originel et à celui du baptême [2]. Nous n'en extrayons que le passage suivant, qui regarde l'état des hommes morts sans baptême : « Le baptême est également nécessaire aux petits enfants, parce qu'ils sont soumis au péché originel, et que, sans ce sacrement, ils ne peuvent en obtenir la rémission. C'est ce que le Seigneur veut nous faire entendre, en parlant d'une manière absolue : « Quiconque ne renaît ; » c'est-à-dire que, depuis la venue de Notre-Seigneur, tous ceux qui veulent entrer au ciel doivent être régénérés. Ainsi donc, le baptême est aussi nécessaire aux enfants que le salut. Si, par une nouvelle naissance, ils ne sont purifiés de la tache originelle, ils restent assujettis à la peine éternelle du péché

[1] Part. I, quæst. 102.
[2] Synodus Hierosolymitana, c. VI, decr. VI et XVI. Voyez Kimmel.

et ne peuvent par conséquent se sauver : Καὶ τὰ μὴ ἀναγεννηθέντα, ὡς μὴ τὴν ἄφεσιν τῆς προπατορικῆς ἁμαρτίας λαβόντα, ὑπόκειται τῇ ἀϊδίῳ τῆς ἁμαρτίας ἀνάγκης ποινῇ, καὶ ἑπομένως οὐ σώζεται χωρὶς τοῦ βαπτίσματος. »

Mais, selon la même *Épître*, tout autre sera le sort des enfants morts peu de temps après leur baptême. « Il est évident, y lisons-nous, que le salut des enfants qui meurent après le baptême ne souffre aucun doute, car ils sont prédestinés par la mort de Jésus-Christ, et ils ont été lavés de leurs souillures dans ce bain sacré. »

Le *Catéchisme détaillé*[1], dans l'explication du troisième article du symbole, est tout aussi explicite. Voici quelques questions et quelques réponses :

« *Q.* Comment Adam et Ève prêtèrent-ils l'oreille aux insinuations du démon, si contraires au commandement de Dieu?

« *R.* Dieu, selon sa bonté infinie, lorsqu'il créa l'homme, le doua d'une volonté propre, naturellement (c'est-à-dire connaturellement, ou en conformité avec son état surnaturel) portée à l'amour du Créateur ; mais avec cela cette volonté était libre, et l'homme abusa de cette liberté.

« *Q.* Quel fut le résultat du péché d'Adam?

« *R.* La malédiction et la mort.

« *Q.* Quel genre de mort fut la suite et le résultat du péché d'Adam?

« *R.* Une mort *corporelle,* qui se manifeste par la séparation du corps d'avec l'âme qui lui donnait la vie, et une *spirituelle,* lorsque l'âme est privée de la grâce qui la faisait vivre d'une vie plus sublime et toute spirituelle.

[1] *Catéchisme détaillé de l'Église catholiqne orthodoxe d'Orient,* traduit du russe. Paris, Klincksieck, 1851.

« *Q.* Pourquoi tous les hommes meurent-ils, et non pas seulement les premiers hommes qui ont transgressé le commandement de Dieu ?

« *R.* Parce que tous sont nés d'Adam, souillés par le péché, et sont pécheurs eux-mêmes ; le torrent qui s'échappe d'une source impure est tout naturellement souillé comme elle ; de même la descendance d'un homme prévaricateur et devenu par là mortel, doit nécessairement être entachée de péché et par conséquent mortelle. »

La même doctrine est inculquée dans tout le reste du *Catéchisme,* surtout dans les leçons sur la création et sur le baptême.

Là Mgr Philarète enseigne :

1° Que l'image de Dieu dans l'homme sortant des mains de son Créateur, consistait, selon l'explication qu'en donne l'apôtre saint Paul, *en une justice et une sainteté véritables* (*Ephes.* IV. 24) ;

2° Que le paradis qu'habitèrent les premiers hommes, pour le corps, était matériel, comme un séjour bienheureux et visible ; et pour l'âme, spirituel, comme un état de grâce, d'union avec Dieu, et de contemplation toute spirituelle des créatures [1] ;

3° Que, dans cet état, le corps de l'homme était impassible et immortel ;

4° Que maintenant, par suite du péché de nos premiers parents, l'homme n'est plus invariablement heureux, mais qu'il est déchu de la béatitude, en dehors de la grâce, mort à la vie spirituelle, devenu en quelque sorte prisonnier et

[1] Voyez saint Grégoire de Nazianze, serm. 38, 45 ; saint Jean Damascène, *de Fide orthod.*, lib. II, c. XII.

esclave du séducteur, et que depuis la chute et le péché originel, *tout le monde gît dans le mal* (I. Joann. v. 19);

5° Que cependant Dieu, par sa prescience et son infinie miséricorde, a résolu d'avance d'ouvrir à l'homme déchu de la béatitude une nouvelle voie vers la félicité, par son Fils unique Jésus-Christ. *Il nous avait élus en lui avant la création du monde,* dit saint Paul (*Ephes.* I. 4);

6° Que cette grâce est faite à l'homme dans le baptême, qui est une naissance spirituelle, et par lequel l'homme meurt à la vie charnelle et souillée du péché et est régénéré par le Saint-Esprit à la vie spirituelle et sainte;

7° Enfin, dans la leçon sur le douzième article de foi, que *celui qui ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu.* (Apoc. xx. 15.)

## § II

### MÊME ACCORD SUR L'ÉTAT DES PÉCHEURS MORTS DANS L'IMPÉNITENCE.

La foi de l'Église russe n'est pas moins pure touchant le sort de ceux qui meurent sans repentance, souillés du péché mortel. Et d'abord, remarquons qu'elle distingue très-nettement ce péché de celui que les Latins appellent véniel. Dans la *Confession orthodoxe de la foi* [1], on fait cette question : « Comment se divise le péché? *Réponse :* D'après la Sainte Écriture, il y a le péché qui cause la mort, et celui qui ne la cause pas; il y a donc des péchés *mortels* et des péchés *non mortels;* διὰ τοῦτο ἄλλα ἁμαρτήματα εἶναι θανάσιμα καὶ ἄλλα οὐ θανάσιμα. »

[1] Part. III, quæst. 17.

Dans la question suivante, on décrit ainsi le péché mortel : « Il y a faute mortelle, lorsque l'appétit déréglé se porte vers un objet contre la défense expresse de Dieu, ou lorsque l'homme, volontairement et de propos délibéré, refuse d'accomplir l'ordre du souverain maître, ce qui éteint le feu de la charité. Ce déréglement fait perdre la grâce sanctifiante et donne la mort à celui qui en vient à l'acte. »

Le *Catéchisme détaillé*, dans l'explication de la sixième demande de l'Oraison dominicale, parle aussi du péché mortel. Dans la leçon sur le troisième article de la foi, il avait dit, comme nous l'avons vu, que la mort spirituelle de l'âme, cette suite du péché mortel, d'où lui est venu son nom, consiste dans la privation « de la grâce, qui la faisait vivre d'une vie plus sublime et toute spirituelle. »

Maintenant, que faut-il penser de ceux qui meurent dans la disgrâce de Dieu, εἰς τὴν ὀργὴν τοῦ Θεοῦ, c'est-à-dire sans avoir obtenu le pardon de leurs fautes mortelles? La *Confession orthodoxe de la foi*[1], qui pose cette question, y répond en ces termes : « Après le jugement dernier, les uns souffriront plus, les autres moins, mais tous éternellement, αἰωνίως. » Tel sera, selon le livre symbolique qui jouit de la plus grande autorité chez les Russes, le sort de tous les hommes en état de péché mortel, qui meurent sans s'être réconciliés avec Dieu : ὅπου ἀποθνήσκουσιν εἰς τὴν ὀργὴν τοῦ Θεοῦ.

Le *Catéchisme détaillé* enseigne positivement la même doctrine. Dans la leçon sur le douzième article de la foi, nous lisons : « *Q*. Et que deviendront les incrédules et les violateurs de la loi de Dieu?

« *R*. Ils seront livrés à une mort éternelle, ou, pour

[1] Part. I, quæst. 63.

s'exprimer plus clairement, à un feu, à des tourments qui n'auront pas de terme, avec les démons. » Le *Catéchisme* ajoute ensuite plusieurs passages des saintes Écritures, qui démontrent que « ce supplice et ce feu seront éternels, et qu'en enfer le ver qui ronge les damnés ne meurt point, et que le feu ne s'y éteint point. »

Loin de ne pas admettre l'éternité des peines, l'Église orthodoxe de Russie rappelle, dans la *Confession orthodoxe de la foi*[1], le décret du second concile de Constantinople, qui condamne le sentiment d'Origène sur ce sujet.

## § III

### ACCORD DES RUSSES ET DES CATHOLIQUES SUR LA DOCTRINE DU PURGATOIRE ET SUR TOUTES LES VÉRITÉS QU'ELLE SUPPOSE.

En ce point comme dans les autres, l'accord est si complet, qu'on a peine à comprendre qu'il y ait matière à discussion. A la vérité les Russes n'emploient pas le mot de *purgatoire*, terme comparativement récent chez les Latins eux-mêmes; mais cela ne saurait faire difficulté. Refuser de s'entendre parce qu'un mot ne date pas du temps des apôtres, c'est une conduite digne des Vandales d'Afrique, qui argumentaient contre la sainte Trinité, parce que ce mot n'était pas d'origine apostolique. Tels ne sont pas les Russes, eux qui sont allés jusqu'à adopter le terme latin de *transsubstantiation*, et à l'insérer dans le serment que les évêques doivent faire avant leur sacre. Sans nous arrêter à l'expression, examinons la chose elle-même.

[1] Part. I, quæst. 66.

Nous avons montré qu'ils admettent la distinction des péchés mortels et des péchés non mortels. Les péchés mortels nous font tomber dans la disgrâce de Dieu, nous privent de la vie de l'âme et nous rendent dignes de la seconde mort ou de l'enfer, comme l'explique le *Catéchisme détaillé*, dans la leçon sur le douzième article de la foi. Les péchés non mortels ne nous font pas tomber dans la disgrâce de Dieu, ne nous dépouillent pas de la vie spirituelle de l'âme, et ne sauraient causer la seconde mort, qui n'est que la conséquence de la première. C'est là un principe commun aux Églises des deux rites.

Un second principe, c'est que tous nos péchés sont nommés « des offenses, ou plus correctement des dettes envers Dieu (ὀφειλήματα). » Tel est l'enseignement du *Catéchisme détaillé* dans la leçon sur la cinquième demande de l'Oraison dominicale; et la *Confession orthodoxe de la foi*[1] dit expressément que les péchés mortels et non mortels sont des dettes que nous contractons envers Dieu : Εἴτε θανάσιμα νὰ εἶναι, εἴτε μὴ θανάσιμα.

Un troisième principe, c'est que, s'il est très-vrai, comme le dit le *Catéchisme détaillé* dans la leçon citée, que de nous-mêmes nous sommes « des débiteurs insolvables, » et que nous ne pouvons, quant à la coulpe, obtenir la rémission de nos péchés que par les mérites et la médiation de Jésus-Christ, il est également vrai que, malgré cette insolvabilité de notre part et cette surabondance de mérites dans Notre-Seigneur, Dieu exige ordinairement de nous, pour les fautes commises après la grâce inestimable du baptême, certaines *satisfactions*, ἱκανοποίησιν; c'est le mot dont se servent les

[1] Part. II, quæst. 21.

patriarches d'Orient dans leur *Épître* au saint synode de Russie [1]. Ces satisfactions consistent en œuvres pénibles, prières, aumônes, etc. ; et, comme toutes les autres bonnes œuvres, elles reçoivent leur valeur surnaturelle de la grâce de Jésus-Christ, en laquelle elles doivent être faites. Telle est la doctrine des patriarches d'Orient sur la satisfaction que Dieu, après avoir effacé la tache du péché, exige encore des chrétiens. Le *Catéchisme détaillé* en reconnaît aussi la nécessité pour toutes les fautes que remet le sacrement de pénitence. Dans l'explication de ce sacrement on lit :

« *Q.* L'Église n'a-t-elle pas encore un moyen particulier pour purifier des souillures du péché et rétablir la paix dans la conscience du pécheur repentant ?

« *R.* Oui, c'est d'imposer certaines pénitences canoniques.

« *Q.* Qu'est-ce qu'une pénitence canonique?

« *R.* Ce mot (en grec ἐπιτίμιον) signifie interdiction ou injonction. (II. *Cor.* II. 6.) Sous cette dénomination, l'Église prescrit au pénitent certains exercices pieux ou privations qui servent à effacer les traces de ses péchés, et l'aident à surmonter des habitudes vicieuses : telles sont le jeûne et l'abstinence en sus des carêmes fixés pour tous les fidèles, et en cas de péché mortel la privation de la sainte communion pendant un temps déterminé. »

Rien de plus clair : cette dernière peine n'est que pour les fautes mortelles ; les autres sont pour tous les pécheurs indistinctement, soit qu'ils n'aient à se reprocher que des fautes vénielles, ou qu'ils soient souillés des plus grands crimes.

[1] Synodus Hierosolymitana, c. VI, decr. XVIII. Voyez Kimmel.

La conclusion à tirer de ces trois principes est évidente. Il peut se faire que le pécheur touché de repentir confesse ses fautes, en obtienne le pardon quant à la coulpe, et soit surpris par la mort avant d'avoir pu expier les peines dues à ses péchés. Quel sera, d'après la doctrine orthodoxe, le sort de cet homme? Sera-t-il condamné au feu éternel? Mais ce feu est-il pour d'autres que pour « les pécheurs impénitents qui périssent, comme parle le *Catéchisme détaillé* [1], parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés? »

Voici comment le même *Catéchisme* pose et résout cette question [2] :

« *Q*. Quelle remarque nous reste-t-il à faire relativement aux âmes de ceux qui sont morts dans la foi, mais dont le repentir n'a pas eu le temps de porter fruit?

« *R*. Que pour leur obtenir une résurrection bienheureuse, les prières de ceux qui sont encore sur cette terre peuvent être d'un grand secours, surtout lorsqu'elles sont jointes au sacrifice non sanglant de la messe, et à des œuvres de bienfaisance accomplies avec foi en mémoire des trépassés.

« *Q*. Sur quoi se fonde cette doctrine?

« *R*. Sur la tradition constante de l'Église universelle, dont les traces se retrouvent même sous l'ancienne loi. Judas Machabée offrit des sacrifices à Dieu pour l'âme des soldats tués sur un champ de bataille. (II. MAC. XII. 43.) De tout temps, la prière pour les trépassés a été une partie intégrante de la liturgie chrétienne; témoin la plus ancienne de toutes, celle de l'apôtre saint Jacques. Saint Cyrille de Jérusalem

[1] Leçon sur le douzième article de foi.
[2] Leçon sur le onzième article de foi.

s'exprime sur ce sujet de la manière suivante : *Il est d'un grand avantage pour les âmes de ceux qui nous ont précédés, que l'on prie pour elles durant le sacrifice saint et terrible.* (Instruction catéchétique, v, 9.) Saint Basile de Césarée, dans les *Prières de la Pentecôte*, dit que le Seigneur nous fait la grâce d'accepter nos prières expiatoires et nos sacrifices, en faveur de ceux *qui sont retenus dans l'enfer*, et qu'il nous permet d'en espérer pour eux *la paix, l'adoucissement de leur état et la délivrance.* »

Ces âmes ne sont donc pas à jamais malheureuses ; la situation où elles se trouvent leur permet d'espérer *la paix, l'adoucissement de leur état, la délivrance*. Au jour du jugement, si sa justice n'est pas encore satisfaite, Dieu, en vertu de nos suffrages, leur accordera l'immortalité bienheureuse.

Il est à peine possible de professer plus clairement le dogme du purgatoire. Cependant les patriarches d'Orient, dans leur *Épître* au saint synode, sont plus précis encore. Voici leurs paroles[1] : « Les âmes de ceux qui ont commis des péchés mortels (à plus forte raison les âmes de ceux qui n'ont à se reprocher que des fautes non mortelles), mais qui, touchés de repentir pendant leur vie, sont morts pleins d'espérance, sans avoir toutefois produit aucun fruit de pénitence par leurs larmes, leurs prières, leurs veilles, leurs macérations, le soulagement des pauvres, un amour pour Dieu et pour le prochain qui se manifeste par des effets, œuvres que l'Église, dès le principe, a très-bien nommées *satisfactoires*, ἱκανοποίησιν, ces âmes, croyons-nous, vont dans l'*hadès*, et souffrent la peine due à leurs fautes : τούτων καὶ αὐτῶν τὰς ψυχὰς ἀπέρχεσθαι εἰς ᾄδου καὶ ὑπομένειν τῶν ἕνεκα

[1] Synodus Hierosolymitana, c. vi, decr. xviii.

ὧν εἰργάσαντο ἁμαρτημάτων ποινήν. Elles ont la conscience de leur délivrance future : εἶναι δ'ἐν συναισθήσει τῆς ἐκεῖθεν ἀπαλλαγῆς ; et elles seront effectivement délivrées de leur prison par la bonté souveraine, en vertu des prières des prêtres et des aumônes que leurs proches font pour les soulager : ἐλευθεροῦσθαι δὲ ὑπὸ τῆς ἄκρας ἀγαθότητος διὰ τῆς δεήσεως τῶν ἱερέων καὶ εὐποιϊῶν, ἃ τῶν ἀποιχομένων ἕνεκα οἱ ἑκάστου συγγενεῖς ἀποτελοῦσι. Grande est surtout l'efficacité du sacrifice non sanglant, que chacun fait offrir en particulier pour les siens, et que l'Église catholique et apostolique offre chaque jour pour tous les morts ensemble. Cependant nous ignorons le jour de leur délivrance; nous savons et nous croyons qu'elle aura lieu avant la résurrection et le jugement général : ὅτι γὰρ γίνεται ἐλευθερία τῶν τοιούτων, ἀπὸ τῶν δεινῶν καὶ πρὸ τῆς κοινῆς ἀναστάσεώς τε καὶ κρίσεως οἴδαμεν καὶ πιστεύομεν ; mais quand cela arrivera-t-il ? c'est pour nous un mystère. »

Il serait impossible de trouver dans cette doctrine quelque chose qui s'écarte de la croyance catholique. Qu'on ouvre l'*Analyse de la foi*, par Holden, la *Règle de foi* de Véron, l'*Exposition de la Doctrine de l'Église catholique,* par Bossuet, ouvrages où l'enseignement de l'Église est présenté avec une admirable précision ; que l'on confronte leur doctrine avec le passage que nous venons de rapporter, et l'on avouera que tout ce qui concerne le dogme du purgatoire se trouve dans les paroles des patriarches.

Au reste, que le lecteur en juge par lui-même. Voici sur cette matière le court abrégé de Bergier, qui ne le cède ni en netteté, ni en exactitude aux trois grands théologiens que nous venons de citer.

Dans son *Dictionnaire de théologie,* art. *Purgatoire*, il

dit : « Purgatoire, lieu ou plutôt état dans lequel les âmes des justes, sorties de ce monde sans avoir suffisamment satisfait à la justice divine pour leurs fautes, achèvent de les expier avant d'être admises à jouir du bonheur éternel. Voici, continue-t-il, quelle est sur ce point la doctrine de l'Église catholique, décidée par le concile de Trente, sess. VI, *de Justif.* can. 30 : « Si quelqu'un dit que, par la grâce de la justification, la coulpe et la peine éternelle sont tellement remises au pénitent qu'il ne lui reste plus de peine temporelle à souffrir, ou en ce monde, ou en l'autre, dans le purgatoire, avant d'entrer dans le royaume des cieux, qu'il soit anathème. » Sess. XXII, can. 3 : « Si quelqu'un dit que le sacrifice de la messe n'est pas propitiatoire, qu'il ne doit point être offert pour les vivants et pour les morts, pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités, qu'il soit anathème. » Sess. XXV, le concile ordonne aux évêques, aux docteurs et aux prédicateurs de n'enseigner sur ce point que la doctrine des Pères et des conciles, d'éviter toutes les questions de pure curiosité, à plus forte raison tout ce qui peut paraître incertain ou fabuleux, capable de nourrir la superstition et de favoriser un gain sordide. »

## § IV

### OPINIONS THÉOLOGIQUES LIBRES, INDÉPENDANTES DU DOGME DU PURGATOIRE.

Quelque certaine que soit la conformité de l'enseignement orthodoxe russe et de l'enseignement catholique sur le dogme du purgatoire, on ne peut le nier, il a existé,

il existe encore entre les Orientaux et les Occidentaux des controverses sur cet article.

Mais sur quoi roulent ces controverses? sur le dogme? non; presque toujours elles ont pour objet des opinions théologiques qui ne touchent point à la foi, et qu'on est libre d'embrasser ou non.

Nous avons sous les yeux un traité du purgatoire écrit en grec moderne par un Grec uni; l'auteur parle à peine du dogme, mais les opinions particulières des maîtres latins dont il avait suivi les leçons, y sont défendues avec un zèle digne d'une meilleure cause, et ne sont jamais distinguées du dogme lui-même. Il commence ainsi: « Nous entendons par le feu du purgatoire un feu temporel allumé dans le voisinage de l'enfer; la seule différence est que ce feu n'est que pour un temps, et que celui de l'enfer est éternel; il y a ressemblance en tout le reste. » Est-il étonnant que les Orientaux se révoltent, lorsqu'on leur présente comme dogmes de foi des affirmations que le concile de Florence a reconnues très-expressément dépourvues de ce caractère? Combien de théologiens latins souscriraient à la définition donnée par ce Grec?

Écoutons plutôt Bergier; à la suite du passage que nous avons extrait de son *Dictionnaire*, il rapporte les principales opinions sur lesquelles on dispute dans les écoles, et il les apprécie brièvement. « Le concile, dit-il, ne décide point si le *purgatoire* est un lieu particulier dans lequel les âmes soient renfermées, de quelle manière elles sont purifiées, si c'est par un feu ou autrement, quelle est la rigueur de leurs peines ni quelle en est la durée, jusqu'à quel point elles sont soulagées pas les prières, par les bonnes œuvres

des vivants, ou par le saint sacrifice de la messe; si ce sacrifice opère leur délivrance *ex opere operato* ou autrement; s'il profite à toutes en général, ou seulement à celles pour lesquelles il est nommément offert, etc. Les théologiens peuvent avoir chacun leur opinion sur ces différentes questions; mais elles ne sont ni des dogmes de foi, ni d'une certitude absolue, et personne n'est obligé d'y souscrire. »

Il est donc, en définitive, libre aux Orientaux de ne pas admettre que les âmes des fidèles, après la mort, aient à subir la peine du feu. Certains catholiques pensent que rien n'empêche de regarder les termes de *feu*, de *soufre*, de *fumée*, de *ver rongeur, etc.*, appliqués même à l'enfer, comme des images empruntées aux objets les plus terribles de la vie présente, pour nous faire mieux comprendre que les souffrances qui attendent les pécheurs impénitents dans l'autre vie sont des plus effrayantes. D'après ce sentiment, ces images ne nous donneraient pas une idée plus vraie de la nature de ces tourments, que la description d'un palais construit d'or et de pierres précieuses, la promesse d'assister à un divin banquet, couché, selon l'ancien usage oriental, devant le sein d'Abraham, et autres figures semblables, ne nous représentent la réalité de ce que Dieu a préparé à ses élus. Il en est aussi plusieurs qui, tout en admettant pour les damnés la peine du feu, ne l'entendent pas d'un feu matériel; mais ils disent que Dieu produira dans les âmes la sensation que nous éprouvons lorsque notre corps subit l'action du feu. Or, s'il en est ainsi pour le feu de l'enfer, on conçoit que les Latins soient beaucoup plus réservés quand il s'agit d'expliquer ce que l'on entend par le *feu du purgatoire*.

Est-il question du dogme, ils ont soin de n'y attacher que la notion aussi simple que générale de peine, sans marquer précisément en quoi cette peine consiste. L'Église n'a rien décidé sur tout le reste.

Il est de même permis aux Russes de placer le lieu d'expiation dans l'*hadès* ou enfer, qui, comme le dit le *Catéchisme détaillé*, dans la leçon sur le cinquième article de foi, signifie, suivant l'étymologie grecque, lieu privé de lumière.

Ils peuvent avancer, avec le même *Catéchisme*, « que sous cette dénomination on entend une prison spirituelle, ce qui veut dire la situation des esprits rendus incapables par le péché de contempler la face de Dieu, et de jouir de la lumière et de la félicité qui en sont inséparables. » Il y a plus, cette description représente très-bien l'état dans lequel sont, suivant l'opinion la plus accréditée chez les Latins, les âmes des justes sorties de ce monde sans avoir pleinement satisfait à la justice divine, en même temps qu'elle est applicable à la triste condition des damnés eux-mêmes.

Les Russes peuvent même aller jusqu'à dire que cette prison spirituelle dans laquelle sont détenues les âmes fidèles qui ne sont pas encore assez pures, n'est pas distincte de celle des damnés. C'est là une opinion qui a été émise depuis des siècles, et qui n'a jamais été réprouvée par l'Église. Aussi Bellarmin[1] affirme qu'il est tout à fait douteux si les âmes dans le purgatoire sont ou non tourmentées par les esprits infernaux.

Les Russes sont parfaitement d'accord avec presque tous les théologiens latins, lorsqu'ils disent que ces âmes ont la

[1] T. II, controv. 3, lib. II, c. x.

conscience que leurs peines finiront un jour, mais que nous ignorons l'époque de la délivrance de chacune d'elles. Sans doute, sainte Catherine de Gênes, dans son livre sur le purgatoire, avance qu'aucune âme n'y demeure plus de vingt ans ; durée que le théologien Soto abrégea encore de moitié. Mais lorsque cette opinion fut énoncée pour la première fois à Paris, elle souleva dans la Sorbonne de violentes tempêtes[1], et Bellarmin[2] ne craint pas de la qualifier de *téméraire* : *Nonnisi temere definiri potest*. Dieu a voulu nous laisser dans une complète ignorance sur ce point, et l'Église permet de célébrer des offices pour le repos des âmes de ceux qui ont cessé de vivre depuis un grand nombre de siècles. Il y a des monastères dont l'origine remonte au VI^e^ et au VII^e^ siècle, et dans lesquels on continue à prier et à offrir encore le saint sacrifice pour les anciens fondateurs.

Les Russes peuvent soutenir également que l'application des suffrages que nous faisons pour les morts est simplement, de la part de Dieu, un acte de miséricorde. Cette opinion, partagée par plusieurs théologiens latins, ne s'écarte en rien de la foi. Il serait inutile de multiplier ces réflexions; passons à des difficultés d'un tout autre ordre, savoir celles qui naissent de l'ignorance des doctrines catholiques.

[1] Voyez *Maldonat et l'université de Paris au* XVI^e^ *siècle*, par le P. Prat, S. J., p. 370.
[2] T. II, controv. 3, lib. II, c. IX.

## § V

### ERREURS SUR LE PURGATOIRE CONDAMNÉES AUSSI BIEN PAR LES LATINS QUE PAR LES RUSSES.

Dans les luttes théologiques, comme dans les anciens tournois, chacun cherche le défaut de la cuirasse de son adversaire. Rien d'étonnant si, dans cette recherche, il y a des méprises, et si l'on poursuit parfois des erreurs imaginaires, faciles à détruire.

C'est ainsi que la *Confession orthodoxe de la foi*[1] oppose aux catholiques qu'il n'existe pas d'hommes qui forment une classe moyenne entre ceux qui sont sauvés (σωζομένοι) et ceux qui sont réprouvés (ἀπολλυμένοι) ; et elle le prouve, en montrant par d'excellents arguments théologiques que dans cette vie seule l'homme peut se repentir de ses péchés, en obtenir le pardon, compenser le mal par le bien, confesser ses fautes et faire des œuvres propres à opérer la justification. Elle condamne donc la doctrine qui distinguerait les morts en trois classes, savoir : ceux qui sont morts en état de grâce, ceux qui seraient admis après leur mort à faire pénitence de leurs péchés, même mortels, et ceux qui seraient perdus sans retour.

Or, nul catholique instruit ne contredira aucune de ces assertions de la *Confession orthodoxe de la foi*. Il est certain, pour les catholiques comme pour les Orientaux, que cette seconde classe de morts n'existe pas, et que c'est dans cette vie seulement que l'homme peut faire pénitence et accomplir

[1] Part. I, quæst. 64.

des œuvres qui servent à son salut ou au pardon de ses péchés. Luther, au commencement de sa réforme, avait imaginé un état mitoyen entre les damnés et les élus, dans lequel les âmes pouvaient mériter. Bellarmin [1] réfute cette erreur avec une grande force, et il commence sa réfutation par ces mots : « Cette opinion de Luther est manifestement hérétique ; on le prouve par les témoignages de l'Écriture sainte et des Pères. » Cela doit suffire pour convaincre les Russes que les catholiques n'admettent pas l'état intermédiaire qu'on voudrait leur reprocher.

La *Confession orthodoxe* nous oppose en second lieu que rien, dans les saintes Écritures, ne prouve l'existence, après la mort, d'une peine temporaire qui purifie les âmes. Mais de quelle peine entend-elle parler ? d'une peine qui purifie ceux qui sont morts en état de péché mortel, dans la disgrâce de Dieu. Or, les catholiques non-seulement s'accordent à reconnaître que rien, dans les saintes Écritures, ne prouve l'existence d'un tel purgatoire, mais de plus ils citent nombre de passages qui, selon leurs théologiens, prouvent positivement le contraire.

Pour se convaincre que la *Confession orthodoxe* parle réellement d'un purgatoire où seraient purifiées les âmes coupables de péchés mortels, il suffit de rapporter les raisons par lesquelles elle combat son existence.

Elle dit d'abord que cette peine expiatoire est d'autant moins admissible, que c'est là le motif qui a porté le second concile de Constantinople à condamner le sentiment d'Origène. Or, Pierre Mogila, le vénérable métropolite de Kief, qui composa la *Confession orthodoxe de la foi*, et les

[1] T. II, controv. 3, lib. II, c. II.

patriarches d'Orient et de Russie, de même que les Pères des conciles de Kief et de Jassy, qui approuvèrent son livre, savaient parfaitement que les origénistes enseignaient que les démons et les hommes morts dans la disgrâce de Dieu seraient sauvés après avoir subi des tourments temporaires. C'est donc aussi cette doctrine que les Russes repoussent, sous le nom de *purgatoire,* dans la *Confession orthodoxe de la foi.*

La *Confession orthodoxe* ajoute qu'après la mort, l'âme ne peut recevoir aucun sacrement de l'Église ; que cependant, si elle pouvait satisfaire pour ses péchés, elle devrait être en état de recevoir une partie du sacrement de pénitence, l'absolution ; ce qui est contraire à la doctrine orthodoxe. Cette objection suppose de nouveau que les âmes détenues dans le purgatoire ont besoin du sacrement de pénitence, et qu'elles sont en état de péché mortel. Tout cela n'a aucun rapport avec le purgatoire des catholiques. Ou bien ces âmes n'ont jamais eu à se reprocher que des fautes vénielles, ou bien elles ont obtenu le pardon de leurs fautes mortelles, soit dans le sacrement de pénitence, soit au moyen de la contrition parfaite : dans le premier cas, elles n'ont jamais encouru la peine éternelle ; dans le second, cette peine leur a été remise avec la coulpe, pendant qu'elles étaient encore sur la terre. Elles seraient allées directement au ciel, si elles avaient fait avant la mort une pénitence ou des œuvres satisfactoires suffisantes pour échapper aux peines temporaires qui les attendaient dans l'autre vie.

Une seule difficulté reste encore ; pour la faire disparaître, il suffit d'écarter une amphibologie.

Nous avons dit que les âmes du purgatoire sont incapables de mériter dans ce lieu de ténèbres, et que, par

conséquent, elles ne peuvent satisfaire à Dieu comme en cette vie ; cependant on dit que ces âmes *satisfont* à la justice divine. Il est vrai qu'on leur applique assez souvent ce terme ; mais qu'on veuille bien le remarquer, c'est dans un tout autre sens que lorsqu'on parle des vivants. Les satisfactions des vivants sont des œuvres méritoires aux yeux de Dieu, à cause de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui en est le principe vivifiant ; de sorte qu'elles sont, dans le fond, une application des mérites surabondants du Sauveur. Il n'en est pas ainsi des peines du purgatoire ; elles sont infligées par Dieu comme sanction de sa loi ; elles réparent le désordre causé par le péché, mais elles ne produisent pas la justification ; en un mot, elles sont de même nature que les peines portées par les lois pénales dans un gouvernement humain. Celui qui subit les peines du purgatoire ne mérite rien, ne croît pas en grâce, ne devient pas plus agréable à Dieu ; il fait, comme le malfaiteur, son temps de prison, ou il paie sa dette comme le débiteur ; et cette fois, ce n'est plus avec des œuvres qui empruntent leur mérite du sang de Jésus-Christ ; non, il la paie à ses propres dépens. Et même s'il était mort chargé d'un péché véniel, dont la coulpe ne lui eût pas été remise, tous les paiements qu'il pourrait faire en purgatoire seraient insuffisants pour le libérer de cette coulpe. Il faut qu'elle soit effacée par la miséricorde de Dieu, en vertu des mérites de Jésus-Christ ; ce n'est que pour la peine qui reste après la rémission de la coulpe, que l'âme peut satisfaire dans l'autre vie à la justice divine. Cette idée de paiement, que nous avons introduite à dessein, parce qu'elle est propre à couper court à beaucoup de fausses imaginations sur l'état des âmes dans

le purgatoire, est loin d'être étrangère aux Orientaux. L'auteur du *Petra fidei*, tout en s'élevant contre un purgatoire qui n'est pas le nôtre, admet *un lieu de paiement*.

Que les Russes veuillent nous croire, les catholiques ne reconnaissent pas d'autre purgatoire. C'est le mot seul qui choque les Orientaux, parce qu'ils s'imaginent que nous y attachons des sens détestables. Tous ces sens, nous les réprouvons autant qu'eux; et si l'union ne tient qu'à cela, nous renouvellerons volontiers les anathèmes prononcés par le deuxième concile de Constantinople contre l'opinion d'Origène ou contre toute doctrine qui prolongerait au delà de cette vie le temps de mériter, de se convertir ou de faire ce que l'on appelle proprement pénitence.

## § VI

### DU JUGEMENT PARTICULIER.

Les passages que nous avons cités pour démontrer que les Russes sont parfaitement d'accord avec les Latins sur le dogme du purgatoire, supposent nécessairement qu'il y a, aussitôt après la mort, un jugement quelconque. Comment, en effet, chacun pourrait-il recevoir selon ses œuvres, si Dieu ne les soumettait auparavant à une certaine appréciation?

Toutefois ce mot *jugement* ne doit pas être pris d'une manière humaine; il faut l'entendre dans un sens qui soit digne de Dieu et convenable à l'état de l'âme dégagée des liens du corps. La *Confession orthodoxe de la foi* [1] expose

[1] Part. I, quæst. 61.

très-bien cette doctrine dans la question suivante et dans la réponse qu'elle y fait :

« *Q.* Tous les hommes doivent-ils rendre compte de leurs œuvres au jour du dernier jugement, ou bien chacun, à la mort, doit-il rendre ce compte séparément, et y a-t-il un jugement particulier?

« *R.* Comme au jour du dernier jugement, il ne sera pas demandé à chaque homme un compte détaillé, parce que Dieu connaît toutes choses et que chacun en mourant a la conscience de ses fautes; par la même raison chacun sait très-bien, après sa mort, ce qu'il a mérité par ses œuvres, et comme elles sont manifestes, la sentence de Dieu à son égard l'est aussi. » La *Confession orthodoxe* fait connaître ensuite, d'après saint Grégoire de Nazianze, le bonheur dont jouissent dès ce moment les âmes parfaitement pures, et les tourments dont sont accablés les pécheurs; puis elle conclut en ces termes : « Il est évident que tout cela ne peut se faire, avant le jugement général, sans un jugement particulier qui le précède; ἀπὸ τοῦτο γίνεται φανερὸν, πῶς τὸ τοιοῦτο νὰ μὴ γίνεται πρὶν τῆς τελευταίας κρίσεως χωρὶς κρίσεως μερικῆς; et il y a par conséquent un jugement particulier; εἶναι λοιπὸν μερικὸν κριτήριον. Ainsi, quand nous disons que Dieu ne nous demande pas compte de notre vie, il faut l'entendre en ce sens, qu'il ne nous en demande pas compte à la manière de la justice humaine. »

## § VII

### DU BONHEUR DES ÉLUS ET DU MALHEUR DES RÉPROUVÉS AVANT LE JUGEMENT DERNIER.

Ce jugement particulier ne sert pas seulement à assigner aux pécheurs pénitents les peines dont ils sont redevables pour l'entière expiation de leurs fautes, mais il est aussi le point de départ de l'éternelle félicité des élus et de l'éternel malheur des réprouvés.

Dans la réponse même que nous venons de citer, la *Confession orthodoxe de la foi* enseigne avec saint Grégoire de Nazianze que « toute âme agréable à Dieu et d'une beauté sans tache, dès qu'elle est dégagée des liens du corps, auquel elle était unie ici-bas, est aussitôt admise à la claire vue et à la contemplation du bien qui lui était réservé; εὐθὺς ἐν συναισθήσει καὶ θεωρίᾳ τοῦ μένοντος αὐτὴν καλοῦ γενομένη. Les ténèbres qui obscurcissaient auparavant son intelligence, se sont éclaircies ou dissipées. Nous ne saurions exprimer avec quels transports de joie elle s'élance vers son Dieu; s'échappant de cette vie comme d'une dure prison, elle rompt les liens qui l'empêchaient de déployer ses ailes et ressent déjà un avant-goût du bonheur dont elle va jouir. Après une courte séparation, elle reprendra à la terre ce faible corps, compagnon de ses vertus et de sa vie toute céleste, et entrera avec lui en possession de l'héritage éternel. Il faut faire le même raisonnement pour les âmes des pécheurs, mais dans un sens tout contraire; elles subiront sans retard les châtiments qui leur sont réservés.

Cependant ni les justes ni les réprouvés ne recevront avant le jugement dernier la pleine et entière récompense de leurs œuvres. »

Quel est, demande la *Confession orthodoxe de la foi*[1], le lieu assigné spécialement aux âmes de ceux qui meurent dans la grâce de Dieu? Elle répond : « Les âmes sorties de ce monde dans la grâce de Dieu, après avoir fait pénitence de leurs péchés, reçoivent pour demeure ce que l'Écriture appelle les *mains de Dieu...*, le *paradis...*, le *sein d'Abraham...*, le *royaume des cieux...* » Et elle conclut par ces paroles, qui sont de la plus haute importance : « On ne commettra pas d'erreur, en donnant à ce lieu l'un de ces noms, pourvu que l'on entende par là que ces âmes sont dans la grâce de Dieu et dans le royaume des cieux; ou dans le ciel, comme le chantent les hymnes de l'Église : μόνον νὰ γροικᾷ, πῶς εἶναι αἱ ψυχαὶ εἰς τὴν χάριν τοῦ Θεοῦ καὶ εἰς τὴν οὐράνιον βασιλείαν· καὶ, καθὼς οἱ ἐκκλησιαστικοὶ ὕμνοι ψάλλουσιν, εἰς τὸν οὐρανόν. »

Ce bonheur, toutefois, n'est pas le même pour toutes les âmes justes. « Puisque, dit la *Confession orthodoxe*[2], elles n'ont pas toutes le même degré de grâce, elles ne jouissent pas du même degré de félicité. C'est ce que Jésus-Christ nous enseigne par ces paroles : « Dans la maison de mon Père, « il y a plusieurs demeures; » et l'Apôtre assure que « Dieu « rendra à chacun selon ses œuvres. »

On peut de même demander où vont les âmes qui, en sortant de leurs corps, sont dans l'inimitié de Dieu. C'est ce que fait la *Confession orthodoxe de la foi;* et elle répond[3] : « Cette demeure est désignée par différents noms : on

[1] Part. I, quæst. 67.
[2] Part. I, quæst. 62.
[3] Part. I, quæst. 68.

l'appelle *enfer*, ᾅδης..., *feu éternel*, πῦρ αἰώνιον..., *ténèbres extérieures*, σκότος ἐξώτερον...; elle porte encore d'autres noms, qui tous indiquent un lieu de damnation où s'exerce la vengeance de Dieu, et où descendent les âmes de ceux qui sortent de ce monde sous le poids de la colère divine et de la réprobation. »

Après l'exposition de cette doctrine, parfaitement catholique, la *Confession orthodoxe* fait une remarque sur laquelle elle revient plusieurs fois, et qu'il ne faut pas laisser passer inaperçue.

« Tous doivent aussi croire, dit-elle, que les âmes des justes, quoique déjà admises dans le ciel, ne verront pas, avant le jugement dernier, leur couronne de gloire ornée de tous ses fleurons, et que de leur côté les âmes des réprouvés n'endureront pas avant ce temps toute la peine qui leur est réservée. Le bonheur ne sera parfait, les souffrances ne seront complètes qu'après le jugement général, lorsque, réunies à leurs corps, ces âmes partageront définitivement avec lui la gloire ou les supplices.

Cette croyance n'est point particulière aux Orientaux ; les théologiens latins en font aussi mention ; elle repose sur un fondement théologique très-solide. En effet, l'homme est composé d'un corps et d'une âme, créés pour être unis par les nœuds les plus étroits. L'âme séparée du corps se sent naturellement portée à renouveler cette union ; et, d'après saint Augustin et d'autres Pères, si cette tendance hors de Dieu n'est pas un obstacle qui puisse l'empêcher de le voir face à face et de jouir du souverain bien, elle l'empêche néanmoins de se plonger tout entière dans cet océan de perfections infinies. Il n'en sera plus ainsi lorsque cette

tendance aura atteint son but, lorsque l'âme sera de nouveau unie au corps, et que l'homme ressuscité se verra revêtu dans toute sa personne d'une gloire incomparable. Alors il n'y aura plus pour l'âme qu'une tendance unique ; rien hors de Dieu ne l'attirera plus ; le corps ressuscité viendra joindre toute son énergie à la force irrésistible qui entraîne l'âme vers son Dieu ; ce sera le bonheur sans obstacle, le bonheur sans mélange, le bonheur dans toute sa plénitude.

L'union de l'âme et du corps dans la gloire du ciel sera un nouvel élément de félicité. Le bonheur du corps rejaillira sur l'âme, qui à son tour lui communiquera sa joie ineffable. C'est là un effet nécessaire des liens qui les unissent, et nous en faisons l'expérience dès cette vie.

Voilà où il faut chercher le complément de bonheur qui attend l'âme juste au jour du jugement, et aussi le nouveau poids de souffrances qui viendra en ce jour accabler les réprouvés [1].

Dans l'*Épître des patriarches d'Orient*, toute cette doctrine, que nous avons puisée dans la *Confession orthodoxe de la foi*, est résumée en peu de mots ; on y lit [2] :

« Nous croyons que les âmes des morts sont dans la félicité ou dans la douleur, selon leurs œuvres. Aussitôt qu'elles sont séparées de leurs corps, elles vont dans un lieu de délices ou dans un séjour de tristesse et de gémissements. Au reste, elles ne reçoivent pas encore la mesure pleine et entière de leur bonheur ou de leurs souffrances ; mais, à la résurrection générale, lorsque l'âme aura été réunie au corps avec lequel elle a fait le bien et le mal, chacun recevra

[1] On peut voir sur cette matière Bellarmin, t. II, controv. 3, lib. I, c. V.
[2] Synodus Hierosol., c. VI. decr. XVIII.

définitivement selon ses œuvres sa part entière de bonheur ou de châtiments. »

Le *Catéchisme détaillé*, dans la leçon sur le onzième article de foi, inculque le même enseignement :

« *Q*. En quel état se trouvent les âmes des trépassés jusqu'au jour de la résurrection générale ?

« *R*. Les âmes des justes, dans une lumière et une tranquillité qui est comme un avant-goût de la béatitude céleste, et celles des pécheurs, dans l'état opposé à cette paix bienheureuse.

« *Q*. Pourquoi les âmes des justes ne goûtent-elles pas immédiatement après leur mort la béatitude céleste dans sa plénitude ?

« *R*. Parce que l'entière rétribution selon les œuvres ne peut appartenir qu'à l'homme complet, après la résurrection des corps et le dernier jugement de Dieu. »

A la suite de ces questions, Mgr Philarète fait la demande suivante : « Quelle certitude a-t-on d'un état de félicité transitoire qui précède pour les justes le jugement dernier ? » Et il répond : « Le témoignage irrécusable de Jésus-Christ, qui nous apprend dans une parabole que Lazare à peine mort fut porté dans le sein d'Abraham. »

Mais le vénérable métropolitain de Moscou est loin de donner à cette réponse un sens qui ne soit pas supportable, ou de confondre le sort des âmes justes, depuis que Jésus-Christ est venu rouvrir le ciel, avec l'état des saints personnages de l'Ancien Testament. Ces justes, comme il le dit dans la leçon sur le cinquième article de foi, étaient retenus dans une prison spirituelle et y attendaient avec foi et confiance l'avénement de Jésus-Christ. Durant cette captivité, ils avaient pour

chef Abraham, le père des croyants ; c'était lui qui présidait le festin spirituel par lequel Dieu soulageait leur faim naturelle ; le sein de ce patriarche était la place d'honneur. Mais Jésus-Christ, le souverain rédempteur, « est descendu aux enfers pour libérer ces âmes ; » et bientôt après, montant au ciel, il a emmené avec lui captive l'ancienne captivité, et avant tous les autres, son père Abraham. Depuis ce moment, ni le séjour des âmes saintes, ni la place la plus honorable parmi elles, figurée par le sein de ce patriarche, ne sont plus dans les enfers. Ce séjour, ce sein d'Abraham sont maintenant dans le ciel, ou plutôt sont le ciel même, comme le dit avec une autorité irréfragable la *Confession orthodoxe de la foi*. C'est pourquoi, depuis l'ascension de Jésus-Christ, les âmes entièrement pures, dans la joie qui les transporte, s'élancent directement vers leur Dieu ; elles sont admises aussitôt à la claire vue et à la contemplation du bien qui les attend ; ce bien, c'est Dieu lui-même, qui a dit : « Je serai votre récompense infiniment grande. » Tel est l'enseignement de la *Confession orthodoxe ;* tel est celui de Mgr Philarète.

S'il parle d'un *avant-goût* de la *béatitude céleste*, d'un *état de félicité transitoire,* ce n'est que par opposition *à la béatitude céleste dans toute sa plénitude*. Il affirme clairement que, durant cet état de félicité transitoire, l'âme est véritablement avec Jésus-Christ, et par conséquent dans le ciel, où il est monté ; et là elle est avec lui dans la gloire de Dieu même. Voici les propres paroles de Mgr Philarète[1] :

« *Q.* Cet avant-goût de la béatitude céleste est-il joint à la contemplation de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

[1] *Catéchisme détaillé*, onzième article de foi.

« *R*. Cela doit être ainsi, du moins en ce qui regarde les saints, comme saint Paul nous le fait entendre, disant : *Car je désire d'être dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ*. (Philipp. I. 23.) »

Si des esprits difficiles étaient arrêtés par cette restriction apparente : *Du moins en ce qui regarde les saints*, qu'ils sachent que Mgr Philarète n'entend pas seulement, par les *saints*, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et tous ceux qui sont honorés d'un culte public (cette restriction n'aurait alors aucun fondement théologique, et saint Paul ignorait s'il serait un jour canonisé); mais il comprend également sous ce nom « les âmes des hommes qui sont sorties de ce monde en grâce avec Dieu, et qui ont fait pénitence de leurs péchés, » comme le dit la *Confession orthodoxe de la foi*[1]. C'est aussi dans le même sens que s'exprime Mgr Philarète, dans la leçon sur la deuxième demande de l'Oraison dominicale, où il explique ces paroles : *Que votre règne nous arrive*.

« *Q*. Quelle autre signification le chrétien peut-il attacher à cette demande?

« *R*. Par ces mêmes paroles, il peut demander à Dieu l'avénement du *royaume de la gloire*, ce qui signifie la plénitude de la félicité pour les fidèles. *Je désire d'être délié des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ*. (Philipp. I. 23.) »

Voilà l'enseignement que le savant métropolite de Moscou donne à tous les chrétiens, même à ceux qui ont une ferme confiance de pouvoir dire avec un cœur contrit et humilié : « Pardonnez-nous nos offenses. » Ils doivent s'appliquer les paroles de saint Paul, qui prouvent, selon Mgr Philarète,

[1] Part. I, quæst. 67.

qu'à l'avant-goût de la béatitude céleste est jointe la contemplation de Notre-Seigneur ; ils doivent désirer d'être délivrés des liens du corps, de plier leur tente terrestre, pour se rendre au plus tôt auprès de Jésus-Christ « dans le royaume de la gloire, » et y jouir d'un bonheur si grand qu'on puisse l'appeler « la plénitude de la félicité pour les fidèles. »

On le voit, si l'on se borne aux points de dogme, les dissentiments entre l'Église orthodoxe russe et l'Église catholique romaine se réduisent à des malentendus qu'il est facile d'écarter. Ni sur les enfants morts sans baptême, ni sur les âmes de ceux qui meurent en état de grâce, mais sans avoir expié les peines dues à leurs fautes, ni sur le sort définitif des justes et des réprouvés avant le jugement général, il ne se rencontre dans les livres symboliques des Orientaux aucun article qui ne puisse se concilier aisément avec ce qui est précisément de foi catholique. Espérons qu'un jour, mieux éclairés, ils viendront à reconnaître que, sans rien sacrifier des traditions religieuses de leurs ancêtres, ils peuvent accéder à l'union avec l'Église romaine, qui leur tend les bras comme une mère à ses enfants.

---

DES RESPECTS ET DES MÉPRIS

# DE LA PHILOSOPHIE DU SIÈCLE

POUR L'ÉGLISE CATHOLIQUE

DES RESPECTS ET DES MÉPRIS

# DE LA PHILOSOPHIE DU SIÈCLE

POUR

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

DEPUIS plusieurs années déjà, une école de philosophie qui se nomme elle-même la philosophie et la raison du siècle, a pris à l'égard de l'Église catholique une attitude singulière. En même temps qu'elle ne cesse de se glorifier de garder à cette Église le respect qui lui est dû, elle se plaint hautement de n'en obtenir que des froideurs, ou plutôt que des anathèmes. A l'entendre, tandis que ses écrivains ne s'inspirent que de l'amour de la vérité et de la justice, le clergé se laisserait diriger par quelque sentiment de jalousie qui ne serait pas tout à fait désintéressé; il verrait avec inquiétude que la philosophie sort enfin de l'enceinte des écoles, et prend de plus en plus, sur le gouvernement des âmes, la part d'influence qui lui appartient.

En vérité, ce système de conduite et de langage nous étonne. Plus que personne, ce nous semble, des philosophes doivent se rendre compte de la nature de leurs actes; mais les philosophes de la nouvelle école peuvent-ils se rendre

compte de la signification et de la valeur des hommages qu'ils offrent à l'Église, et ne pas trouver très-raisonnable et même tout simple qu'au lieu de les accepter comme des respects, elle cherche à s'en défendre comme d'autant d'outrages ?

Ils ne se lassent point d'invoquer contre nous la raison ; c'est à la raison seule des esprits éclairés et sincères que nous voulons en appeler.

L'Église catholique a une conviction qui lui est chère, sacrée entre toutes les autres, et qui est même, à ses yeux, la condition indispensable de toute son existence. Aujourd'hui, comme au moyen âge, comme il y a dix-huit siècles, ou plutôt comme dès le commencement du monde (car elle a son histoire qu'elle fait remonter à l'origine même de l'humanité), elle se regarde toujours comme établie de Dieu par une intervention surnaturelle, miraculeuse, pour enseigner aux hommes leur seule fin véritable et la seule voie qui puisse les y conduire. Cette foi qu'elle a elle-même en son origine et en sa mission, elle est convaincue qu'elle a le droit en tout temps de l'exiger de tous les hommes, des plus grands par l'intelligence comme des plus petits. En ce siècle, au moment actuel, comme toujours, elle croit et elle prêche que ceux-là seuls seront sauvés qui auront cru à sa parole.

Les philosophes de la nouvelle école connaissent cette conviction de l'Église catholique ; c'est surtout à ce point de vue qu'ils l'ont envisagée, étudiée.

Or, quel est leur jugement sur ce caractère de la doctrine catholique, si grave à la fois et si délicat pour nous ? Nous n'avons point à le rechercher ; eux-mêmes le proclament chaque jour, dans leurs leçons et dans leurs écrits, comme le plus

beau résultat qu'aient encore obtenu les travaux et les réflexions de l'esprit humain. Chacun peut apprendre d'eux que leurs regards, en se portant avec une attention toute nouvelle et plus profonde sur la nature, les origines et l'histoire du catholicisme, ont fait surtout quatre grandes découvertes : la première, que la philosophie du XVIII[e] siècle s'est trompée sur la mission de la religion chrétienne, de même d'ailleurs que sur la mission des autres systèmes religieux. Il s'en faut bien qu'avec cette triste philosophie (c'est le nom que plusieurs lui donnent) ils regardent toute religion et en particulier le catholicisme comme un amas d'impostures, de superstitions et de puérilités [1]. Leurs vues en s'élevant se sont épurées. « En dehors de tout dogmatisme comme de toute polémique, » ils ont pu « apercevoir la véritable importance de l'étude des religions; » ils ont compris que « si l'homme vaut quelque chose, c'est parce que, s'élevant au-dessus de la vulgarité de la vie, il atteint par ses facultés morales et intellectuelles un monde d'intuitions supérieures et de jouissances désintéressées [2]; » c'est, en un mot, parce qu'il a un culte religieux ; et leur impartialité se plaît à le proclamer : « le catholicisme est la plus parfaite, et, » si on peut le dire, « la plus religieuse des religions [3], l'idéal des religions [4]. » Cette grande Église, nous dit l'un d'eux, « a une réponse à toutes les questions qui nous intéressent ; elle enseigne à l'homme son origine, sa règle et sa fin, c'est-à-dire tout ce qui lui est nécessaire pour la direction et la consolation de sa vie [5]. » Toute la doctrine chrétienne leur paraît admirable, « mais ils y trouvent surtout un caractère

[1] Renan, *Études d'histoire religieuse*, 2e édit., p. 3, etc. — [2] Id, p. I. — [3] Id., p. XIX.— [4] J. Simon, *Religion naturelle*. — [5] Id., *ibid.*, préface, 1re édit.

qui les ravit, c'est qu'elle joint la métaphysique la plus savante à la plus parfaite, et, si on peut le dire, à la plus efficace simplicité... Il n'y a eu jusqu'ici que la religion chrétienne qui ait eu à la fois la *Somme* de saint Thomas et un catéchisme[1]. » Le XVIII[e] siècle, à coup sûr, n'avait rien compris à cette première découverte.

La deuxième n'est pas moins nouvelle par rapport à lui : c'est que les plus grands esprits dans le passé ont eu raison de croire, avec l'Église catholique, que sa doctrine lui vient de Dieu par une révélation surnaturelle, miraculeuse, et qu'elle est absolument nécessaire à tous les hommes, sans aucune exception[2]. Il y a plus, c'est que cette croyance, qui fut raisonnable pour tous les esprits du passé, l'est encore dans ce siècle pour le très-grand nombre des âmes. Il était vrai pour tous autrefois, il est encore vrai aujourd'hui pour le très-grand nombre que l'Église seule connaît le vrai terme de la vie ; qu'elle seule connaît le véritable chemin qui y conduit ; qu'elle seule peut diriger et soutenir leur marche durant l'obscur et difficile passage du temps à l'éternité, et enfin que son admirable doctrine, qui atteint à de telles hauteurs et à de si grandes profondeurs, n'a pour ces esprits vulgaires d'autre explication de son origine qu'une intervention divine, surnaturelle, miraculeuse[3].

Mais là ne s'arrêtent pas les découvertes de la nouvelle philosophie. La même vue qui l'a conduite à reconnaître l'importance et la grandeur de la mission du catholicisme, ainsi que sa raison d'être, l'a conduite à constater

[1] J. Simon, *Liberté de conscience,* introduction.
[2] Cf. Renan, *Études, etc.*, p. 197-98, 416, etc.
[3] Cf. Cousin, *Cours de* 1828, première leçon. — Renan, *Études, etc.*, p. 201, etc. — J. Simon, *Religion naturelle*, avertissement, 3e édit., p. XXII, etc.

que les esprits éclairés de notre temps ne sauraient plus admettre, pour leur propre compte, le principe de la révélation surnaturelle, et c'est leur troisième découverte. La révélation surnaturelle ne serait possible qu'à la condition d'avoir pour objet un mystère, et la croyance raisonnable d'un mystère ne se conçoit plus en philosophie. « Tout ce qui ne peut être directement démontré, tout ce qui ne résulte pas immédiatement d'un principe, n'existe pas en philosophie[1]; » et « le premier caractère de la doctrine qui constitue proprement le mystère, c'est qu'elle est affirmée sans être démontrée[2]. » D'ailleurs une vue plus étendue de la philosophie de l'histoire leur a fait comprendre que « les vraies causes de Jésus ne doivent point être cherchées en dehors de l'humanité, mais au sein du monde moral[3]. » Grâce à une science et à une critique toutes nouvelles et supérieures, ils auraient même constaté que les origines de toutes choses, en ce monde, celles des religions qu'ils nomment positives comme celles des philosophies, des littératures et des arts, ne sont que naturelles; que « tout dans l'histoire a son explication humaine, lors même que cette explication nous échappe[4]; » et même « qu'il n'y a pas d'histoire, tant que l'on ne comprend pas la non-réalité du miracle[5]. » — « Le miracle, nous assurent-ils[6], n'a point de place dans le tissu des choses humaines, pas plus que dans la série des faits de la nature. » — C'est « de tout l'ensemble des sciences modernes que sort cet immense résultat : il n'y a point de surnaturel[7]. »

1 J. Simon, *le Devoir*, p. 420, 4e édition.
2 J. Simon, *Religion naturelle*, p. 208, 3e édition.
3 Renan, *Études, etc.*, p. 208. — 4 Id., *ibid.*, p. VII. — 5 Id., *ibid.*, p. 178. — 6 Id., *ibid.*, p. VII. — 7 Id., *ibid.*, p. 206.

Cette dernière découverte, au premier abord, semble contredire celle qui précède ; et de fait, beaucoup d'esprits vulgaires s'y sont trompés ; mais cette contradiction apparente se concilie dans un principe supérieur, dans une loi générale de l'humanité, qu'il leur était encore réservé de constater, et c'est leur quatrième découverte. « L'humanité n'est pas synchronique dans son développement[1]. Pour tous les lieux situés sous un même méridien, le soleil, dans la même saison, n'est pas visible au même moment. Ceux qui habitent sur le sommet des montagnes[2], l'aperçoivent plus tôt que ceux qui résident dans les vallées. De même, l'époque de la réflexion, de la critique, de l'histoire ne se lève pas pour toutes les nations à la même heure. » — « L'idée des lois de la nature n'apparaît qu'assez tard, et n'est accessible qu'à des intelligences cultivées[3]. L'éducation rationnelle que suppose la vue claire de la non-réalité du miracle manque encore à beaucoup d'hommes de nos jours[4]. » Aujourd'hui encore les simples admettent le miracle avec une facilité extrême[5]. Or, il est de toute évidence que ceux qui habitent sur le sommet de la montagne ne peuvent exiger

[1] Renan, *Études, etc.*, p. 179.

[2] C'est ce qui s'appelle voir les choses de haut. Il paraît d'ailleurs que les métaphores poétiques et variées ne déplaisent pas à ces graves esprits. Voici comment M. Simon exprime la même pensée : « Platon nous montre les esprits vulgaires, enchaînés dans une caverne et prenant pour des réalités les ombres indistinctes qu'une pâle lueur fait apparaître au fond de leur antre; tandis que, par l'effort de l'amour et de la pensée, les philosophes échappent à cette prison et respirent la lumière, la vie et la liberté. » M. Simon, qui ne remonte que jusqu'à Platon, pouvait remonter plus haut, jusqu'à Héraclite. Seulement, d'après ce philosophe, ce n'est pas l'effort *de l'amour et de la pensée* qui élève les âmes, c'est le *sec*. (Cf. Creuzer, *Præparatio ad Plotini, lib. de Pulchritudine*, p. xxxvi, etc.) Quoi qu'il en soit de ces métaphores philosophiques, j'aime mieux cette idée dans sa simplicité proverbiale : « Nul n'aura d'esprit que nous et nos amis. »

[3] Renan, *Études, etc.*, p. 201. — [4] Id., *ibid.*, p. 178. — [5] Id., *ibid.*, p. 201.

que ceux qui résident dans la vallée découvrent la lumière qui ne brille encore que sur le versant opposé ; beaucoup moins peuvent-ils descendre jusqu'à disputer avec eux sur l'existence et la nature d'une lumière qu'ils ne voient pas, dont ils ne peuvent même avoir aucune idée. Les esprits élevés de ce temps, s'ils veulent être raisonnables et justes, ne peuvent que laisser les simples en paix dans leur ignorance et leur naïve bonne foi, et respecter en eux l'une et l'autre.

Tel est, sous sa vraie physionomie, dans ses traits généraux et caractéristiques, le jugement que porte sur l'Église et sa conviction fondamentale la philosophie de ce siècle, et qu'elle déclare respectueux. Il n'a rien de commun avec le jugement qu'en portait le XVIII[e] siècle, nous en convenons sans peine ; mais, à coup sûr, il n'y a point non plus de croyant catholique, quelque peu clairvoyant qu'on le suppose, qui n'y voie assez pour découvrir, à première vue, l'injure ou du moins le dédain que dissimulent mal les formes polies et réservées de ce langage. « Vous avez droit, nous disent-ils, de penser comme vous le faites, de croire les enseignements de votre religion descendus du ciel ; ils sont grands et beaux en effet ; de croire qu'ils sont absolument nécessaires pour tous, même pour les philosophes. Les philosophes vous accordent largement ce droit, et ils le respectent ; ils savent que vous n'avez pas assez de raison pour avoir d'autres pensées ; les yeux de votre esprit ne sont pas encore ouverts à la pure lumière de la vérité, on ne peut vous demander de la voir ; votre incapacité rationnelle vous confère le droit de la nier, et, encore une fois, on le respecte. Il est digne d'une philosophie qui se souvient de ce qu'elle se

doit à elle-même, de garder à la faiblesse d'esprit le respect qui lui est dû. »

Qu'on veuille bien le comprendre et s'en souvenir : ce n'est nullement la vérité de notre conviction que respecte cette philosophie séparée, c'est la bonne foi de notre illusion. Aux yeux de cette philosophie, nous sommes enfoncés dans l'erreur, non-seulement jusqu'au point de ne pas la sentir, mais de nous persuader naïvement que nous voyons ce que nous ne voyons pas, et même que nous voyons quand nous ne voyons pas. Tel a été l'état d'esprit de tous les croyants catholiques dans le passé, d'un Augustin, d'un Bossuet, d'un Fénelon ; tel il est encore. Et voilà tout le droit à être respectée que ces esprits mieux éclairés daignent reconnaître à l'Église. Je n'ai cité que deux des derniers représentants les plus célèbres de l'école; je ne veux que constater l'état actuel de ses idées [1]. Mais l'école elle-même vit au milieu de nous, elle parle ; qu'on l'interroge, qu'on l'écoute, et on se convaincra, j'en suis sûr, que j'ai bien traduit sa pensée; elle ne consent certes pas à rendre d'autres hommages au catholicisme. Et l'on s'étonne, après cela, que l'Église ne veuille pas de ses hommages, qu'elle les repousse comme des insultes !

Cependant, il est vrai, si l'Église n'avait à subir les témoignages de ce respect que de la part des philosophes, s'ils ne se montraient à elle que dans leurs leçons ou dans leurs élucubrations savantes, à l'usage des initiés de l'école, nous pourrions en tenir peu de compte. Sans doute, les intérêts, même d'une seule âme, nous seront toujours sacrés; tout

[1] Qui ne sait d'ailleurs que ces idées, pour le fond, sont celles de tous les philosophes séparés, depuis Lessing et Kant ?

chrétien doit toujours voir en elle l'image de son Dieu et le prix du sang de Jésus-Christ ; mais hélas ! nous ne le savons que trop, nos paroles n'arriveront pas jusqu'à ces esprits philosophes ; la plupart du moins se sont fait une loi de ne pas nous entendre. Mais il en est de ces jugements de la philosophie d'un siècle, comme de ceux d'une cour supérieure de justice : le public les adopte et les applique à ceux qu'ils frappent, sans même s'informer de la nature ni de la valeur des motifs ; il en fait, de confiance, la règle de ses procédés à leur égard. Aussi cette idée de la religion catholique, ce langage et ces manières d'agir qu'elle inspire, ne se tiennent déjà plus dans la sphère élevée, mais étroite et isolée de la philosophie ; ils sont descendus dans les romans et les revues les plus célèbres ; ils se font chaque jour plus populaires ; ils seront bientôt comme le fond de l'esprit qui animera tout le monde irréligieux de ce siècle. Déjà même, tout ce monde qui n'est plus chrétien se refuse à croire qu'un esprit sérieux et instruit puisse encore s'occuper de la réalité de la religion catholique, de ses promesses ou de ses menaces. Il ne veut plus qu'on lui parle de la foi obligatoire en un Sauveur, en un Jésus-Christ, en son paradis, en son enfer. Que les catholiques se tiennent tranquilles dans leur simplicité ; qu'ils continuent à s'inquiéter, pour leur propre compte, d'un avenir éternel, de ses joies et de ses peines, à la bonne heure ! les hommes de ce temps peuvent bien encore respecter, admirer même la candeur, la foi naïve de ces âmes religieuses, de ces femmes et de ces enfants. Après tout, les sentiments qu'elle leur inspire sont beaux et pleins de poésie. Eux-mêmes, ils iront encore dans nos Églises ; ils assisteront volontiers à

nos cérémonies ; ils applaudiront même nos grands orateurs. Les solennités catholiques sont pour eux de grands spectacles où l'éloquence, la poésie et l'art se manifestent sous leur forme la plus noble. Ils ne se refusent pas ces honnêtes passe-temps, ni les délicieuses impressions qu'ils apportent à leur imagination et à leur cœur. Mais d'autres affaires, d'autres soins conviennent à leurs pensées et à leurs heures sérieuses. Aussi regardez autour de vous, voyez cette activité sans religion qui se déploie devant vos yeux, avec tant d'éclat et sous tant de formes diverses, non-seulement dans les œuvres de la pensée et des sciences, mais plus encore dans les grandes entreprises industrielles et commerciales ; elle a son idéal, son avenir qu'elle poursuit. Mais elle ne l'espère, elle ne l'attend plus que de sa science et de ses travaux ; c'est à elle, par ses propres efforts, à se créer son bonheur, j'allais dire son Dieu. Elle n'a plus d'autre foi ni d'autre espérance.

Ainsi laisser la vieille croyance au surnaturel et aux religions positives s'user d'elle-même et tomber de vieillesse, tout en saluant ses cheveux blancs, mais ne plus croire, pour son compte, qu'à soi, à la nature et à ses forces, tel est le grand principe de conduite qu'arbore le nouvel esprit de ce XIX[e] siècle. Les hommes nombreux qu'il a touchés de son souffle n'en doutent plus, c'est à lui qu'appartient l'avenir. Lui seul est appelé désormais à grandir au sein de l'humanité, à la transformer en la pénétrant de plus en plus de son respect et de son dédain pour le passé ; et enfin, par ce travail continu, toujours progressif, de transformations intellectuelles et morales, à créer tout un nouveau monde où les âmes ne vivent plus que de vérité et de raison pure.

Il est impossible d'y regarder et de ne pas le voir; c'est bien là le fond même de la pensée de tous ces hommes du siècle à l'égard des croyants catholiques. Il est évident qu'aux yeux de tous ces hommes, comme à ceux des nouveaux philosophes, nous tous qui croyons encore d'esprit et de cœur à Jésus-Christ, à la vérité positive de sa religion et de sa doctrine, nous ne sommes plus que la masse des incapables ou des ignorants, attardés dans la marche progressive de l'humanité. Les hommes d'esprit, de réflexion et de science n'en sont plus là. Chaque effort que nous tentons pour retenir les âmes dans notre foi ou les y rappeler, irait à entraver en elles le développement légitime de la raison. Si l'on nous pardonne ce mal que nous faisons, c'est par pitié, c'est parce qu'on a reconnu notre impuissance à le comprendre. Tous ces esprits, qui se croient et se disent eux-mêmes sérieux, positifs, ne nous reconnaissent point d'autre droit à être respectés; ce qu'ils respectent en nous, c'est uniquement notre faiblesse, notre incapacité rationnelle; elle seule explique et justifie la candeur, disons le mot qu'ils n'ont pas craint de dire, la *bêtise* de notre bonne foi.

Qui ne voit, à présent, la position profondément avilie et isolée qu'ils veulent faire à l'Église catholique par ces principes d'appréciation et de conduite? Qui ne voit la séparation profonde, infranchissable, qu'ils veulent creuser entre ceux qui croient encore et ceux qui ne croient plus? Enfin, voilà ce qu'ils seraient et ce que nous serions; hommes de raison, ils posséderaient la vérité dans son idée pure; hommes de sentiment et d'imagination, nous formerions des rêves; l'idéal ne nous apparaîtrait que dans des symboles grossiers et fantastiques; notre Dieu lui-même ne serait

que le produit d'un de ces rêves. Et ils appellent cela nous respecter, respecter notre religion, notre Dieu !

Je ne sais plus en vérité, quand je les écoute, non pas si j'ai affaire à une école de philosophes, mais si je vis dans un monde sérieux ! Je n'oserais le penser, si ce respect dédaigneux n'était le caractère le plus saillant de la conduite que tient à notre égard tout ce monde sans religion ; si ce monde ne vivait et ne parlait continuellement à mes côtés ; si je ne venais de me redire à moi-même les propres paroles de ses sages. Non, des hommes qui n'ont pas oublié ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, ne peuvent parler ainsi à d'autres hommes. Vous du moins, philosophes, soyez sérieux et vrais dans vos paroles comme dans vos pensées ; n'appelez plus respect ce qui n'est, vous le savez très-bien, que du dédain ou de la pitié.

Mais laissons ces étonnements et ces récriminations si naturels cependant et si justes ; les défenseurs de la religion n'y ont déjà que trop recouru. N'oublions pas que nos adversaires se proposent surtout de les provoquer. C'est à des vues d'une raison, d'une science, d'une critique supérieures qu'ils en appellent ; c'est du haut de ces vues qu'ils prétendent apprécier, juger la foi de l'Église catholique à son institution et à sa mission surnaturelles. Prenons la question où ils la mettent, et dans les termes où ils la posent. D'après eux, tout esprit de ce siècle qui a une intelligence rationnelle de l'homme et de son histoire, de la nature et de ses lois, ne peut plus admettre cette foi de l'Église, il ne peut même plus la discuter. Cette foi suppose la vérité d'une révélation miraculeuse, la vérité du miracle ; une raison éclairée de ce temps ne discute plus ce point. C'est pour elle un premier

principe que la non-réalité d'une semblable révélation. Quant à ceux qui peuvent encore y croire, elle sait qu'ils n'ont ni assez de raison ni assez de science pour se rendre un compte rationnel du motif qui porte à la rejeter; toute polémique avec eux serait absurde; elle ne peut que respecter leur bonne foi et les laisser en paix dans leur incapacité.

Chrétiens et catholiques, en sommes-nous là? N'avons-nous plus d'autre rôle à jouer devant le monde de ce siècle? Ne nous reste-t-il qu'à subir en silence l'ignominie de ce respect qu'il plaît à cette philosophie de nous infliger, à nous et à l'Église notre mère? Nous qui croyions avoir sur Dieu, sur l'homme et sa destinée les pensées de l'esprit de Dieu, ne pouvons-nous plus avoir les pensées même d'un esprit raisonnable? Sommes-nous incapables à ce point de ne pouvoir même nous rendre compte de notre incapacité? En sommes-nous réduits à admettre que les vues et les idées des nouveaux philosophes sont tellement au-dessus de la portée de notre raison, que nous ne pouvons même assez les comprendre pour nous rendre compte de ce qu'elles sont par rapport à nos idées chrétiennes? Est-il vrai que les représentations même, de notre part, ne peuvent plus être que ridicules? enfin, qu'il ne nous reste qu'à révérer, la tête baissée et les yeux fermés, la supériorité d'intelligence de cette école, et le dédain de ses décisions? Il n'y a pas sans doute d'homme sérieux et sincère qui veuille y regarder et qui ne comprenne que nous ne pouvons courber nos esprits sous l'ignominie d'un pareil jugement, qu'après avoir fait, du moins, tous nos efforts pour le repousser loin de nous. Est-ce donc une nécessité

pour nous de nous y soumettre et d'en subir les conséquences?

Je laisse d'abord de côté, et à dessein, tout ce qu'offre d'extraordinaire la prétention de ces philosophes qui, pour être plus sûrs d'avoir toujours raison, commencent par déclarer que ceux qui peuvent les contredire sont ceux-là seuls qui ne peuvent les entendre; je m'abstiens de la qualifier. C'est la vérité que je cherche à découvrir, et non les intentions de ceux qui nous la refusent. Mais ces esprits à vues supérieures ne peuvent du moins nous dénier les vues et les idées qui conviennent aux âmes vulgaires. A quelque degré d'infériorité intellectuelle vis-à-vis d'eux qu'il leur plaise de nous reléguer, nous restons toujours des hommes, nous gardons toujours le sens commun; on n'est homme qu'à la condition de posséder au moins ce degré de la raison. Or, nous nous contentons de cette concession qu'ils ne peuvent nous refuser; le bon sens, même vulgaire, nous suffit pour rétablir la légitimité de notre droit d'examen et de critique à l'égard de leurs idées transcendantales sur la révélation surnaturelle et sur sa possibilité, et pour les contraindre eux-mêmes de reconnaître notre compétence dans la discussion. Le bon sens n'a besoin, pour cela, que de jeter un regard un peu attentif sur la question qu'ils posent, et sur le véritable principe qu'ils invoquent et qu'ils doivent invoquer pour la résoudre.

En premier lieu, la vérité positive de l'Église de Jésus-Christ n'est pas une de ces vérités sublimes réservées à quelques esprits d'élite. Ce n'est pas ainsi du moins que l'entendent les catholiques. Poser tout d'abord la question avec eux, comme s'il s'agissait d'une vérité semblable, c'est

s'accuser soi-même de ne pas la comprendre. Jamais un catholique, instruit des principaux articles de sa religion, n'admettra, comme on veut le supposer, que pour se démontrer raisonnablement leur vérité, il lui faille un sens critique cultivé par une longue éducation scientifique et intellectuelle. Ses prétentions sont beaucoup plus modestes, ou, pour parler la langue chrétienne, beaucoup plus humbles, s'il croit que c'est Dieu même, le Dieu vivant et personnel, qui a révélé ces articles de sa religion, si, à ce titre, il les reçoit comme la parole d'un Dieu, il ne doute pas non plus que Dieu n'ait parlé pour se faire entendre et comprendre de tous, et plus particulièrement des petits et des pauvres; il pense enfin que pour atteindre jusqu'à cette vérité divine et s'en rendre un compte certain, il ne faut que du bon sens avec une science et une critique historiques toutes vulgaires.

Mais cette conviction est en lui ferme, inébranlable. Tenant pour infaillibles et la parole que son Dieu lui adresse, et l'autorité de l'Église qui la lui transmet, fort de ce double appui, il ose soutenir qu'aucun esprit de ce siècle, quelque supérieur qu'il soit ou qu'il se croie, au nom de quelque principe nouveau ou de quelque science nouvelle et transcendantale que ce soit, ne peut, avec raison, s'élever contre la vérité de sa croyance.

Il y a plus : saint Paul déclarait déjà, au premier siècle du christianisme, à ces philosophes de Rome et d'Athènes, qui se disaient sages en méconnaissant la vérité de Dieu rendue visible par la création, qu'en se disant sages ils se faisaient insensés; après dix-huit siècles, le catholique romain ne craint pas de le déclarer à son tour à tous ceux qui veulent méconnaître la vérité divine de Jésus-Christ rendue

visible par son Église : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* [1].

Je ne veux pas insulter, Dieu m'en garde ! mais je veux dire toute ma pensée. Toute la question religieuse se ramène, pour nous catholiques, à ces termes simples et populaires ; pour la résoudre avec une certitude absolue, nous ne demandons que le sens commun et une science vulgaire. Nous attaquer ailleurs et avec d'autres armes, c'est nous attaquer où nous ne sommes pas, avec des armes qui ne peuvent nous atteindre.

Là où nous sommes, on ne peut argumenter contre nous que de trois manières : ou bien on nous refusera jusqu'au sens commun et à la science vulgaire qu'il comporte, ou bien on soutiendra que les conclusions de ce bon sens et de cette science-là même se tournent contre nous, ou bien on accordera que leurs conclusions nous sont favorables, mais on prétendra qu'au point de vue actuel de la science et de la raison, elles n'ont plus de valeur pour une solution rationnelle.

Il est clair qu'ils ne peuvent nous refuser ni le bon sens, ni la science vulgaire que nous réclamons ; le sens commun qu'ils partagent avec nous ne le permet pas. Eux-mêmes, d'un autre côté, proclament que ce bon sens et cette science mènent droit à la solution surnaturelle les âmes qui se contentent de les consulter sur l'origine du christianisme. Il ne leur reste d'autre alternative que d'avancer ces deux choses : la première, qu'il y a des esprits cultivés qui voient autrement et mieux que le bon sens vulgaire la nature de l'être et ses lois, surtout la nature de l'être psychologique et ses lois ; la deuxième, que ces esprits d'élite ont la vue claire de

[1] *Rom.* I. 22.

la non-réalité du miracle ou du surnaturel. Voilà ce qu'ils doivent faire, et c'est ce qu'ils font. « Recourir, nous dit l'un d'eux, à une intervention surnaturelle pour expliquer les faits qui sont devenus impossibles dans l'état actuel du monde, c'est prouver qu'on ignore les forces cachées de la spontanéité. Plus on pénétrera les origines de l'esprit humain, plus on comprendra que, dans tous les ordres, le miracle n'est que l'inexpliqué ; que pour produire les phénomènes de l'humanité primitive (et il parle de *Jésus*), il n'a pas été besoin d'un Dieu toujours immiscé dans la marche des choses, et que ces phénomènes sont le développement régulier de lois immuables comme la raison et la perfection[1]. » Et ailleurs d'une manière plus générale[2] : « Depuis qu'il y a de l'être, tout ce qui s'est passé dans le monde des phénomènes a été le développement régulier des lois de l'être, lois qui ne constituent qu'un seul ordre de gouvernement, la nature, soit physique, soit morale. » — « C'est, nous dit-il encore[3], ce que l'étude comparée des religions et des littératures démontre surabondamment pour l'esprit *initié aux procédés de la critique.* » *Mais* « que ceux qui circonscrivent les puissances de l'esprit humain dans les étroites limites du bon sens vulgaire..., que ceux-là se gardent d'aborder un tel problème (l'explication *des vraies causes de Jésus* et de sa religion), ou se bornent à y appliquer la commode solution du surnaturel[4]. »

On le voit, c'est à une science plus profonde, plus étendue que ne peut l'être celle de ceux qui circonscrivent les puissances de l'esprit humain dans les étroites limites du bon sens,

[1] Renan, *Études, etc.*, p. 199. — [2] Id. *ibid.*, p. 207. — [3] Id. *ibid.*, p. 200. — [4] Id. *ibid.*, p. 198.

qu'ils en appellent, et surtout à une vue des lois de la nature, soit physique, soit morale, qui n'est accessible qu'à des esprits cultivés. La plupart d'entre eux ne jugent pas à propos de motiver autrement leur dédain. Que diraient-ils d'ailleurs à ces observateurs qui *ne s'élèvent pas au-dessus de l'expérience vulgaire;* qui circonscrivent les puissances de l'esprit humain dans les étroites limites du bon sens vulgaire? Ces esprits bas et rampants[1] « ne trouvent-ils pas toujours des raisonnements préjudiciels à opposer aux plus délicates inductions, » comme sont, sans aucun doute, celles des esprits d'élite initiés aux procédés de la critique?

Et ces esprits d'élite se persuadent, ce semble, que les simples qui aujourd'hui encore admettent le miracle avec une facilité extrême, vont admettre de même leur merveilleuse supériorité de raison! Ne voient-ils pas qu'ils tombent eux-mêmes dans la naïveté? Eux, hommes de science et de réflexion, ne sauraient-ils jeter un regard sur le passé, et réfléchir? L'histoire cependant parle et enseigne; tous peuvent l'entendre. S'il y a, dans l'histoire du monde, depuis dix-huit siècles, un fait qui se montre de lui-même à tous les yeux, même aux moins ouverts, n'est-ce pas cette prétention-là même qu'on nous présente comme une nouveauté? Cet argument du dédain n'a-t-il pas toujours été, de temps immémorial, à l'usage de tous les novateurs, qu'ils le fussent par génie ou par une folle présomption? Saint Vincent de Lérins[2] en faisait déjà la remarque au v^e^ siècle. « Tous ceux qui ont paru dans l'Église pour réformer la foi qu'ils trouvaient établie, ont tenu ce langage: « Venez à nous, ô

[1] Renan, *Études, etc.*, p. 203.
[2] *Commonitor.*, c. 1.

« vous tous, ignorants et malheureux, qu'on appelle vulgai-
« rement catholiques ; venez apprendre de nous la foi véritable
« que personne n'entend que nous ; qui a été cachée pendant
« plusieurs siècles, mais qui vient de nous être découverte. »
Bossuet, dont j'emprunte la traduction, ajoutait au XVII[e] siècle, en s'adressant aux calvinistes[1] : « Prêtez l'oreille, mes frères, reconnaissez qui sont ceux qui disaient, au siècle passé, qu'ils venaient de découvrir la vérité, qui avait été inconnue durant plusieurs siècles. » Prêtons l'oreille à notre tour ; nous reconnaîtrons dans ce langage celui de tous les novateurs qui, de siècle en siècle jusqu'à notre temps, se sont élevés contre Jésus-Christ et son Église. Ne nous arrêtons pas à ces âges reculés ; on sait quelle prétention de science supérieure affichèrent les premiers hérétiques ; leur nom de gnostiques le rappelle assez. Mais pourquoi les habiles critiques et les profonds penseurs d'Alexandrie méprisèrent-ils des chrétiens comme les Origène, les Clément, les Athanase ? C'est qu'ils ne voyaient en eux que des barbares qui, ignorant les forces cachées de la spontanéité et les lois de l'être psychologique, ne savaient pas pénétrer le sens caché, idéal des anciens mystères, qui ne savaient pas même comprendre la vérité idéale de leur Dieu. Un peu plus tard, au siècle des Jérôme et des Augustin, n'entendons-nous pas des hommes tels que Pélage et Julien d'Éclane qui se plaignent de ce qu'*un dogme populaire prévalait*, de ce *que l'Église avait perdu la raison et que la folie y avait pris le dessus*[2] ! Ne se consolaient-ils pas entre eux, en se disant eux-mêmes ce petit nombre de sages qu'il fallait croire plutôt que la

[1] Bossuet, *Premier avertissement aux Protestants*, § 37, édit. 1789.
[2] Id. *ibid.* — Augustin, *Op. perf. cont. Julianum*, l. I, c. XII ; l. II, c. II.

multitude, qui était pour l'ordinaire ignorante et insensée[1]? Plus tard encore, au XVII[e] siècle, Bossuet lui-même, qui rapporte ce fait, n'a-t-il pas à se défendre contre un Claude ou un Jurieu de la même accusation d'*ignorance crasse et surprenante*[2]? Enfin, au commencement de ce siècle, n'avons-nous pas vu nous-mêmes, non-seulement quelques hommes d'esprit et de science, mais je ne sais combien de tout petits hommes, se redresser tant qu'ils pouvaient pour essayer de regarder du haut de leur petitesse un Bonald, un de Maistre? Nous nous en souvenons ; leurs successeurs ne peuvent l'avoir oublié ; et ils veulent que notre foi demeure confondue, quand nous les voyons qui viennent, à leur tour, s'essayer vis-à-vis de nous à de grands airs de dédain! Mais Jésus-Christ nous a prédit que nous serions en butte aux contradictions et aux mépris du monde à cause de lui ; nous croyons que la parole de notre Dieu doit s'accomplir, et nous voyons qu'ils l'accomplissent : en quoi cela peut-il nous troubler?

Mais c'est la conscience ferme et nette de ce qu'ils voient, en même temps que l'évidence du résultat de leurs travaux, qui les portent à soutenir que les intelligences éclairées ne peuvent plus concevoir Jésus-Christ et ses révélations comme les conçoit le catholicisme ! — Ils le disent ; tous les adversaires de l'Église, leurs prédécesseurs, le disaient aussi à nos pères ; prétendraient-ils que leurs prédécesseurs, pour cela, eurent toujours raison? qu'aux premiers siècles du moins, le monde européen eut tort, quand il les délaissa pour écouter et suivre les docteurs catholiques? Et quand ils s'emporteraient

[1] Bossuet, *Premier avertissement aux Protestants*, § 37, édit. 1789.
[2] Id. *ibid.*, § 3.

jusque-là, comme plusieurs l'ont déjà fait, est-ce que chacun, avec un peu de bon sens tout vulgaire, ne verrait pas que cette assertion-là ne serait qu'une assertion, et ne conclurait rien? ou plutôt qu'elle nous donnerait le droit de leur dire avec Bossuet dans un cas semblable : « Prenez-y garde, les airs de confiance que vous vous donnez, et les injures que vous dites à vos adversaires, comme s'ils n'avaient ni foi, ni *raison*, ni même le sens commun, sont des artifices pour éblouir les simples ou pour cacher votre faiblesse. »

Est-ce, en effet, par supériorité de science et de raison, qu'ils invoquent contre la vérité divine de la révélation chrétienne les contradictions qui règnent au sein des cultes religieux[1]? Comme si ce n'était pas là un fait ancien et banal! Comme si tout le monde, tout le monde du moins qui veut y regarder, ne pouvait pas voir que la contradiction règne, non-seulement au sein des religions, mais au dehors, mais encore et surtout au sein des philosophies! Est-ce que la vue seule de leur histoire contemporaine ne le démontre pas surabondamment, et sans qu'il faille recourir à l'étude comparée des philosophies et des littératures? Et puis, qu'est-ce que cela prouve?

Ils nous disent bien que la vérité ne peut être en lutte avec elle-même; « qu'il n'y a point d'à peu près pour le Saint-Esprit; qu'une chose pour lui ne peutêtre de deux manières à la fois[2]. » Tout catholique le sait comme eux, aussi bien qu'eux. Mais pensent-ils eux-mêmes à la suite de leur raisonnement, quand ils ajoutent[3] : « Si un système religieux

[1] Renan, *Études, etc.*, p. VII. — Cf. J. Simon, *Religion naturelle*, 3e édit., avertissement, etc.
[2] Renan, *Études*, *etc.*, p. 204.
[3] Id. *ibid.*, préface, p. VIII.

avait montré des titres tels qu'il eût pu réduire à néant les prétentions des autres, il aurait donné au monde le bien si désirable de la paix et de l'unanimité. » Et faut-il donc avoir beaucoup réfléchi sur la nature morale et intellectuelle de l'homme, sur les motifs ordinaires de ses jugements et de sa conduite, pour se rendre compte que si souvent il écoute et suit la raison, bien plus souvent il se laisse entraîner à ses instincts, à ses passions, même aux plus mauvaises? Ensuite l'histoire le proclame. A ce prix, il n'y aurait pas un premier principe, pas un axiome certain dans le monde. Il n'en est aucun qui n'ait été, qui ne soit encore en butte à la contradiction. Le principe de contradiction lui-même n'a pu échapper à ce sort commun; l'école hégélienne est venue nous apprendre qu'avant Hégel on n'en comprenait pas bien la vérité. Avant Hégel, l'esprit humain ne concevait pas bien qu'il est impossible qu'une même chose soit en même temps et ne soit pas! Enfin, comment ne remarquent-ils pas que ce qu'ils prennent pour un principe de solution, est une donnée nécessaire de la question même? Le catholique veut que la seule doctrine de son Église soit la vraie; il faut bien qu'il l'oppose à toutes les autres, qu'il la mette lui-même en contradiction avec toutes les autres.

Mais voici enfin un motif auquel ne pourrait plus résister aucune intelligence éclairée: c'est dans l'idée même de révélation divine qu'éclate la contradiction. « Qui dit au-dessus ou en dehors de la nature dans l'ordre des faits, dit une contradiction, comme qui dirait sur-divin dans l'ordre des substances[1]. »

Si c'est de la découverte de cette contradiction que leur

[1] Renan, *Études, etc.*, p. 207.

génie réclame le privilége, le bon sens n'a rien à dire; il doit confesser qu'elle échappe complétement à sa vue. Ou plutôt, c'est encore une vérité très-claire et très-certaine pour lui, que les notions premières les plus simples et les premiers principes les plus évidents le conduisent à une conclusion toute contraire; il lui semble encore qu'en partant de ces notions et de ces principes, il est conduit par une véritable nécessité logique, et avec une très-grande facilité, à concevoir comme possible et sans ombre de contradiction l'existence d'un phénomène qui soit en dehors ou au-dessus des lois de la nature.

Sans doute l'objet de la religion positive ne peut être renfermé dans les conceptions d'aucun esprit non-seulement humain, mais créé. Son objet est le Dieu vivant et personnel; et l'Être divin par essence est l'infini, incommensurable à toute autre pensée qu'à la sienne. Il n'en est pas moins évident que les notions premières de ce grand Être se laissent facilement aborder et saisir, avec une certitude absolue, aux plus humbles intelligences. Il n'est point d'esprit si borné, si étroit, dans lequel n'entrent très-facilement et comme d'elles-mêmes les idées d'être, de cause, de beauté, de bien et de mal; et tout esprit, une fois qu'il possède ces idées élémentaires, n'a qu'à les suivre dans leur développement logique pour reconnaître que toutes s'en vont se terminer à un premier principe. Toute cause le conduit à une cause première; tout être à un premier Être; toute beauté, toute bonté à une bonté, à une beauté première, suprême, éternelle, immense, infinie, réelle et vivante comme la pensée qui la conçoit, comme l'amour qui l'embrasse et la vénère en l'embrassant. Mais l'âme, qui sait ainsi penser et aimer, le

comprend ; cet éternel, cet immense, cet infini, ce parfait, n'est pas un simple produit de son activité rationnelle, un pur phénomène de sa substance ; c'est lui seul plutôt qui est nécessairement, lui seul qui est par lui-même, de lui-même. Pour son être à elle, quand elle le voit inconsistant, fugitif comme l'ombre, dans un mouvement comme dans un écoulement continuel de pensées, de désirs, de volontés, jamais sûr de passer de l'instant présent qui lui échappe dès qu'il l'a touché, à l'instant futur qu'il ne touche pas encore, elle s'explique que c'est lui qui est emprunté, créé ; dans son Dieu elle adore son créateur. Là ne s'arrête pas le mouvement logique de ses idées. Cette grande conception et ce sentiment la portent à une autre conception. C'est toute sa destinée, tout son avenir qui se découvre à ses yeux ; elle sent bien qu'à cette pensée et à cet amour qui s'en vont d'eux-mêmes jusqu'à l'infini, il faut autre chose que tous ces biens éphémères qui ne renaissent sans cesse à ses côtés que pour mourir sans cesse ; il leur faut ce bien substantiel, vivant, éternel, immense qui leur est apparu, Dieu ; son Dieu, qui est son créateur, est encore son bien suprême, sa fin dernière, sa béatitude.

Et maintenant, voyez comme l'âme qui est parvenue à ces vérités si simples et si grandes, s'élève facilement jusqu'à l'idée d'une révélation positive. Il ne lui faut pas réfléchir longtemps sur l'histoire de l'esprit humain, pour comprendre que si l'homme est fait pour connaître la vérité et aimer le bien, son intelligence est faible et son cœur plus faible encore. Ce n'est qu'à la condition d'un grand loisir et de pénibles recherches qu'il parvient à découvrir les vérités si simples cependant et si nécessaires que je viens

d'énumérer; encore n'y parvient-il, le plus souvent, qu'en y mêlant bien des erreurs. C'est la plainte éternelle des philosophes eux-mêmes, qui ne se succèdent, ce semble, que pour se contredire, ou, comme disent ceux de ce siècle, que pour se corriger. Mais si telle est la position de l'esprit humain par rapport aux vérités mêmes pour lesquelles son intelligence est faite, il y a tout un ordre de vérités qui, par leur nature, sont incompréhensibles, inaccessibles pour toujours à tous les efforts naturels de sa pensée : Dieu dans sa vie intime. Pensez-y en effet; ce Dieu, qui conçoit des mondes que sa volonté réalise, a bien manifesté quelque chose de son être et de sa puissance par les merveilles de la création; mais il a sa vie intime, il a en lui pour lui-même la pensée et l'amour de lui-même, l'acte éternel, infini de son intelligence par lequel il se contemple et s'exprime éternellement, infiniment à lui-même comme la vérité éternelle, infinie; et l'acte de sa volonté par lequel il s'aime et s'embrasse en quelque sorte lui-même dans un éternel et ineffable ravissement de bonheur. Et cette pensée et cet amour tout intérieurs, cette vie et cette béatitude, qui sont en lui, qui sont lui-même, se trouvent, par leur nature, comme sa divinité même, élevés au-dessus de toute autre vie, au-dessus même des conceptions naturelles de toute intelligence créée. Il n'y a point d'homme qui veuille y réfléchir qui ne puisse, qui ne doive le comprendre. Si nul ne sait ce qui est au dedans de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme, combien plus nul ne peut-il savoir ce qui est dans le sein de Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu [1]. Ce sein, cet

[1] I. *Cor.* II. 11. Quis enim hominum scit quæ sunt hominis, nisi spiritus hominis, qui in ipso est? Ita et quæ Dei sunt, nemo cognovit, nisi Spiritus Dei.

intérieur de la Divinité est un sanctuaire qui, par sa nature, est réservé à Dieu seul. L'esprit de l'homme n'y pénétrera jamais, à moins que Dieu lui-même ne le lui ouvre et ne l'y introduise. Quelle âme cependant peut y penser, et ne s'estimerait heureuse d'être appelée, élevée à cette communication intime avec son Dieu? Sans doute elle n'y a aucun droit, elle le sait, elle le confesse; mais elle croit à la bonté infinie de son Dieu. C'est par un mouvement libre de son amour qu'il l'a créée ; c'est encore par un mouvement libre de son amour qu'il la conserve. Pourquoi ce même amour, qui est inépuisable dans ses épanchements, ne l'inclinerait-il pas de nouveau, ne pourrait-il du moins l'incliner vers sa créature, pour le faire son maître et son ami? Qui le lui interdirait? Un homme peut avoir des disciples, des amis; Dieu ne le pourrait-il? Un homme peut parler, communiquer à d'autres sa pensée la plus intime; Dieu ne le pourrait-il? Celui qui a fait la langue de l'homme ne pourra-t-il parler? ou bien est-ce que l'homme ne pourra l'entendre? Sans doute l'esprit de l'homme laissé à lui-même ne peut atteindre à ces pensées intimes de Dieu; mais la main du disciple, qui, laissée à elle-même, ne peut tracer un caractère, le tracera, si elle s'unit à la main du maître et suit docilement son impulsion. Est-ce que partout, sous nos yeux, les forces diverses, en se combinant, ne produisent pas des effets nouveaux, supérieurs? Ou bien peut-être refuserait-on à Dieu, à la force divine, le pouvoir ou le droit de s'unir à la force créée? ou enfin, dira-t-on que Dieu ne peut parler en Dieu, faire reconnaître à sa créature la divinité de sa parole? Le bon sens qui continue d'écouter ces questions, continue d'y répondre par

son étonnement qu'on puisse même les poser. Dieu en effet n'a-t-il plus ses attributs qui le distinguent et qui ne conviennent qu'à lui; que la raison connaît et qu'elle peut observer? N'a-t-il plus ses œuvres que lui seul peut produire, et dont l'existence seule manifeste infailliblement sa présence et son intervention? La nature est à lui seul, elle, sa substance et ses lois; il l'a créée, il la conserve librement. Qu'un phénomène physique se produise devant nous qui soit certainement contraire à une loi de la nature certainement connue, nous saurons avec une certitude absolue que Dieu l'a produit, qu'il vient d'agir sous nos yeux; que cet effet se produise au moment même où un homme le demande pour attester que sa parole est celle de Dieu, et nous croirons que sa parole est véritablement la parole de Dieu. Dira-t-on avec les nouveaux philosophes, posera-t-on avec eux comme un principe que Dieu ne peut produire cet effet? En vérité, on ne fait encore qu'étonner le bon sens. Et qui donc empêcherait Dieu de le produire? la nature? Mais, encore une fois, elle et tout ce qu'elle est, sa substance, sa force, sa loi n'est-elle pas toute de lui, toute à lui? N'est-elle pas son œuvre libre? Mais l'essence des corps, l'essence de leurs forces s'oppose à ce que ces effets se produisent! Le soleil, par exemple, ne peut pas ne pas paraître tourner autour de la terre; pour l'en empêcher, il faudrait changer la loi de la gravitation universelle, changer la nature des corps, anéantir le monde; de même le feu est fait pour brûler: anéantissez-le ou laissez-le produire son effet naturel! Mais d'abord je pourrais vous demander, à vous qui nous parlez avec cette assurance : Êtes-vous bien sûr que la force d'une substance ne puisse être changée sans que cette substance

soit anéantie? Mais en pareille matière, je tiens à une réponse absolument certaine pour le bon sens. N'est-il pas évident que tous les corps produisent leurs effets naturels par le déploiement et l'application de leurs forces? que le soleil paraît tourner autour de la terre à cause des actions combinées d'attraction et de répulsion qu'il exerce sur la terre et que la terre exerce sur lui? que le feu brûle par l'application de sa force à un autre corps combustible? Qui le niera? Mais n'est-il pas évident que Dieu a toujours à sa disposition une force immense, infinie, qu'il peut librement appliquer à tout, partout et dans la mesure qu'il lui plaît? N'est-il pas évident qu'il peut l'opposer comme une force égale et contraire aux différentes forces physiques, et annuler par là leurs effets naturels? qu'il peut la déployer ensuite à leur place comme une force contraire, et réaliser par ce moyen des effets contraires? Ainsi le soleil s'arrêtera, ou même reculera, le feu s'éteindra, ou pourra même rafraîchir; nous aurons le miracle de Josué et le miracle des enfants dans la fournaise. Mais, dites-vous, Dieu est sage, il ne fait rien sans raison! Aussi a-t-il une raison; nous l'avons vu, il est bon, il aime sa créature raisonnable, c'est par amour pour elle, surtout pour les âmes qui l'aiment, qu'il a créé ce monde visible avec tous ses éléments; s'il a fait les êtres matériels, c'est afin qu'ils lui servent comme d'autant d'organes pour parler de lui-même aux esprits; il se sert d'un ou de plusieurs de ces êtres pour parler plus clairement à un ou à plusieurs de ces esprits, pour établir entre eux et lui une communication plus intime de pensées et d'amour : quoi de plus digne de sa bonté divine? quoi de plus heureux, de plus honorable pour eux?

Mais, dites-vous enfin, il se contredirait, il changerait du moins, et il est immuable dans toutes ses pensées et dans toutes ses volontés, comme dans son être même! Il est immuable, en effet, ainsi pensons-nous et disons-nous nous-mêmes. Mais, ô esprits qui vous croyez et qui vous dites sublimes, en dédaignant nos croyances, pourquoi vous arrêtez-vous à des demi-vues de la grandeur de votre Dieu? Nous ne voulons, nous, que notre simple bon sens pour voir clairement que le vrai Dieu, vivant et personnel, peut sans l'ombre même d'un changement produire au dehors, dans le monde de la nature, tous les effets miraculeux, surnaturels que vous lui interdisez. Dites-nous, s'il est vrai que de toute éternité tous les mondes, toutes les substances, les forces et les lois de ces mondes, sont présents à sa pensée divine; que de toute éternité il contemple tous les corps, avec tous leurs phénomènes possibles; qu'il voit tous ces phénomènes en eux-mêmes et dans leurs rapports possibles entre eux, et dans leurs rapports possibles avec tous les hommes; s'il est vrai enfin qu'il peut vouloir créer ou ne pas créer ceux qu'il lui plaît; n'est-il pas vrai qu'en même temps qu'il veut que tels êtres produisent constamment les mêmes effets, dans tel ordre de succession et de coexistence dans le temps ou dans l'espace, il peut vouloir qu'il y ait une ou plusieurs exceptions pour un ou plusieurs êtres; qu'il peut le vouloir éternellement, par un seul et même acte de volonté, par l'acte même qui porte le décret d'existence ou du mode d'existence de ces êtres? La vue de l'Éternel, de l'Infini n'est-elle ni assez longue ni assez large pour embrasser d'un seul regard toutes ces combinaisons possibles avec toutes leurs exceptions, même dans les plus petits détails?

Sa volonté n'est-elle ni assez forte ni assez maîtresse d'elle-même pour décider efficacement, à son gré et par un seul acte, de leur réalisation ou de leur non-réalisation dans l'espace et dans le temps? Est-ce une conception plus élevée du Dieu vivant qui porte à le nier? Que ceux qui, contre les premiers principes du sens commun, se décident à nier l'existence d'un Dieu, la création et sa possibilité, nient aussi la possibilité de la révélation et du miracle, je le conçois, ils ne sont que conséquents dans leur délire; mais que ceux qui se font gloire de leur croyance à un Dieu créateur, refusent ensuite à ce Dieu tout-puissant et libre de sa toute-puissance le pouvoir et le droit de se révéler miraculeusement, ou même surnaturellement, j'avoue que c'est, à mes yeux, une inconséquence à laquelle je ne trouve point de raison ni même d'excuse.

Je le demande ici avec confiance à tout esprit indépendant et de bonne foi, se peut-il qu'un homme raisonnable qui a bien voulu suivre nos réflexions, ne trouve pas en lui toutes ces idées? ou bien se peut-il qu'il ne les voie pas qui s'engendrent les unes les autres, en vertu de cette force logique? Ces vérités ne sont-elles pas d'une clarté qui ne laisse rien d'obscur à éclaircir en elles, et, à plus forte raison, rien d'inconnu à découvrir? Quiconque y pensera en jugera ainsi; le bon sens ne conçoit pas qu'il en soit autrement.

Que feront donc les hommes de la science et de la raison progressives? Continueront-ils d'admettre les notions premières et les premiers principes de ces conséquences qui en découlent, tels que les comprend et les admet le bon sens populaire? ou bien les rejetteront-ils? Mais, d'un côté,

rejeter les premiers principes, c'est déclarer qu'on n'a pas le sens commun, c'est se déclarer soi-même atteint de folie ; d'un autre côté, les admettre, nous l'avons vu, la chose est évidente, c'est admettre, implicitement du moins, la possibilité d'une révélation surnaturelle et d'une Église ; c'est se condamner soi-même à nier comme conclusion le point capital qu'on avait posé en thèse. Que fera le rationalisme? L'absurde le presse de toutes parts, un dernier, un seul refuge s'ouvre devant lui ; il s'y précipite. Il peut encore passer à une négation et à une affirmation plus avancées ; il y passe. Il peut nier que le bon sens vulgaire ait la conception pleine et vraie, du moins réfléchie, de la réalité de ces idées premières et de ces premiers principes ; il le nie. Il peut affirmer qu'il y a une autre intelligence de ces idées et de ces principes, intelligence plus haute, plus parfaite et qui lui est réservée ; il l'affirme. Ce n'est pas assez, il ne peut s'arrêter là. Pour s'assurer ce refuge, pour se garder ce privilége, la nécessité logique lui impose une autre affirmation. Il est clair que l'intelligence des idées premières et des premiers principes, qui est encore celle du bon sens populaire et que les catholiques s'attribuent, a été celle de tous les plus grands hommes des siècles passés jusqu'à nous ; le rationalisme en progrès doit affirmer que son intelligence dépasse celle de tous ces grands hommes ; qu'elle voit plus et mieux qu'ils ne voyaient. Cela ne peut encore suffire à la sûreté de leur refuge. Hommes de raison, il leur en faut une pour soutenir ce qu'ils affirment. Ils n'affirment rien de moins que le fait d'un développement intellectuel, spontané, produit au sein de l'humanité en faveur de quelques esprits privilégiés. Ce grand fait, comme tout autre fait naturel,

doit avoir sa loi de génération qui se manifeste elle-même en le produisant. Cette loi, c'est le développement spontané, nécessaire de l'intelligence humaine, non pas dans toutes les âmes en même temps, mais d'abord dans quelques esprits d'élite, qui entraîneraient ensuite après eux les masses inertes et populaires. Le *progrès*, qui est déjà la loi de l'être, devient aussi la clef qui ouvre aux esprits supérieurs la véritable intelligence de tout ce qui a été et de tout ce qui est. C'est faute d'avoir trouvé cette clef, qu'on a cru et que tant d'âmes simples croient encore à la possibilité du miracle, d'une révélation surnaturelle. Depuis qu'il y a de l'être, nous a déjà dit au nom de tous un des chefs du parti, tout ce qui s'est passé dans le monde des phénomènes a été le développement régulier des lois de l'être, lois qui ne constituent qu'un seul ordre de gouvernement, la nature soit physique soit morale. « Mais l'idée des lois de la nature n'apparaît qu'assez tard et n'est accessible qu'à des intelligences cultivées. Aujourd'hui encore les simples admettent le miracle avec une facilité extrême[1]. »

Voilà le terme extrême où a été amenée parmi nous la controverse religieuse par la seule force logique qui la domine; voilà ce que nient et ce qu'affirment les hommes de la science et de la raison progressives; voilà le principe même de leur négation et de leur affirmation. L'intelligence des premiers principes, des notions premières, oui, même des plus élémentaires, de celles que je viens d'énumérer,

1 Renan, *Études, etc.*, p. 201. — J. Simon, *Religion naturelle*, p. xx, avertissement, 3e édition, 1857. « Elle (la philosophie) n'est pas et ne sera jamais ce qu'on appelle une science faite; car il y aura toujours pour elle à chercher et à trouver; le progrès et le progrès indéfini est sa loi. » — Cf. Hamilton, *Fragments, etc.*, 1er fragment. — Aug. Comte, *Cours de philosophie positive*, leçons 1re et 45e, etc.

des notions d'être, de vérité, de bien et de mal, de devoirs et de vertus, d'âme et de Dieu, l'intelligence de la *vérité vraie,* comme ils disent, de toutes ces notions n'est pas encore accordée aux âmes religieuses; sa vue est un privilége réservé à quelques esprits d'élite qui composent l'avant-garde de l'humanité et sa véritable aristocratie.

Ici, nous l'avouons, notre bon sens éprouve le besoin de s'arrêter; la patience, même du chrétien, devant l'injure et le dédain, a ses justes bornes. D'abord, et encore une fois, cette prétention se donne-t-elle pour sérieuse? Et si elle veut qu'on la prenne au sérieux, n'est-ce pas un prodige sans nom, presque inconcevable, que dans un siècle où les esprits se montrent si jaloux du droit de leur égalité naturelle, quelques hommes osent bien se lever en face du genre humain, non-seulement de celui qui a vécu sur cette terre, mais de celui qui vit, pense et parle devant eux, et lui dire : « Vous croyez connaître quelques vérités ; vos esprits, si tristement divisés sur tant d'idées secondaires, se croient sûrs du moins de jouir de la vérité dans les idées premières, dans ces notions communes à tous les hommes de tous les temps, de tous les lieux; il vous semble que l'unité seule du vrai a pu réunir tant d'intelligences diverses dans cette grande unité de vue. Vous vous trompez. La vue de la *vraie vérité* de ces notions elles-mêmes nous est réservée, à nous esprits d'élite. Vous, tristes restes de l'humanité, arrière-ban des esprits, fatalement engagés dans une région inférieure et à demi-ténébreuse, vous ne pouvez encore aspirer à la vue claire de la pure vérité. La nature et ses lois vous l'interdisent. Vous ne pouvez voir *les choses que déformées par une lumière trompeuse et incertaine, comme on les voit au clair*

*de lune*[1]. » Ainsi la vérité, qui ne daignait se montrer que voilée et encore *comme au clair de lune*, aux yeux des Augustin, des Thomas, des Bossuet, des Fénelon, des de Maistre, se réservait pour les yeux plus dignes de M. Renan, de ses quelques amis ou disciples! Après tant de siècles, elle ne devait enfin entr'ouvrir son voile en plein jour que pour ce petit nombre des élus de la pensée! A eux seuls devait être accordé le privilége de voir la beauté, la pureté de ses traits! Et ils ont si bonne idée de la vérité et d'eux-mêmes, qu'ils trouvent cela tout naturel, qu'ils trouvent tout simple de le penser et de le dire, tout comme le brahmine des Indes trouve très-simple qu'il y ait dans l'humanité diverses castes, des enfants des dieux, dont il sort, et des parias, avec lesquels il ne peut ni ne veut avoir de relations. Voilà cependant où l'on en vient, par raison de progrès : à la promulgation d'un nouveau code de la nature, qui, d'après des idées *indoues*, partage l'humanité en deux castes, à jamais séparées, l'une de brachmanes, l'autre de parias de l'intelligence! Cette inévitable conséquence du principe n'est-elle pas prodigieuse? Ne suffit-elle pas pour mettre en garde contre le principe lui-même ?

Mais ils ne peuvent y échapper. Ce principe n'est pas seulement, pour nos adversaires, une nécessité de raison et de logique ; il est une nécessité de position. L'histoire nous démontre qu'il ne peut plus y avoir d'autres ennemis sérieux, intelligents de l'Église catholique, que ceux qui l'adoptent. Un coup d'œil rapide jeté sur le mouvement de la controverse religieuse, depuis trois siècles, va nous en convaincre.

[1] Renan, *Études, etc.*, p. 163.

Ce mouvement, envisagé dans sa partie dogmatique, nous présente trois phases principales et comme trois centres généraux de discussion. Le premier est le protestantisme. Je n'examine point quelle fut sa cause; s'il dut son origine à des passions mauvaises ou au besoin religieux de reconstituer l'Église primitive, ou enfin à un grand élan de liberté de l'esprit humain; cela reste en dehors de la question qui nous occupe. Fût-il constant, comme il ne l'est pas, que le protestantisme a été une grande tentative d'affranchissement de la pensée humaine, un besoin nouveau de juger librement, pour son compte, avec ses seules forces, des faits et des idées que jusque-là l'Europe recevait ou était tenue de recevoir des mains de l'autorité, la question dogmatique reste tout entière. Qu'on veuille bien le remarquer, il s'agit de savoir si cette insurrection contre le pouvoir absolu, dans l'ordre spirituel, a été légitime ou non ; si l'Église romaine, telle qu'elle existait au XVI^e siècle, avait raison d'imposer au nom de Jésus-Christ et de Dieu les doctrines qu'elle enseignait[1], et de les soustraire au contrôle

[1] Il est vrai que M. Guizot (*Histoire de la civilisation en Europe,* 2e leçon), tout en protestant qu'*il se renferme dans des considérations purement humaines,* qu'*il regarde sous un point de vue purement humain aux diverses révolutions qui se sont accomplies dans le développement du christianisme jusqu'au* v^e *siècle,* soutient que, dans ces premiers siècles, on ne trouve pas un fait qui montre l'autorité suprême et infaillible du pontife romain, ou, comme il s'exprime, le système de la monarchie pure. Voici ses paroles: « Quant au système de la monarchie pure, le seul dont nous n'ayons encore rien dit, parce que les faits ne nous l'ont pas encore montré, il était fort loin de dominer à cette époque, de prétendre même à dominer; et la sagacité la plus exercée, l'ardeur même de l'ambition personnelle, n'eût pu pressentir ses futures destinées. » (*Histoire de la civilisation en France,* 3e leçon, p. 86, 2e édition.)

On le voit, rien ne manque à ces paroles de ce qui caractérise l'illustre historien philosophe, ni le ton de haute impartialité et de bienveillance universelle, ni la parfaite confiance en l'infaillibilité de ses propres idées. C'est cependant, à cette époque, dans l'affaire même du pélagianisme dont il s'occupe spécialement que le pape saint Zosime écrivait à Aurélius, à saint Augustin et

de l'esprit humain ; ou bien si ce fut, non pas l'esprit humain (il n'était pas tout avec les ennemis du pape, ses défenseurs en gardaient leur part), mais l'esprit protestant qui eut tort de ne plus reconnaître la légitimité de l'autorité divine et infaillible de l'Église. Il est évident que, dans ce dernier cas, l'insurrection, au lieu d'être un progrès, ou

aux autres évêques d'Afrique, qui sans doute savaient l'histoire de l'Église, de celle de leur temps, la lettre suivante :

« Zosime à Aurélius et aux autres frères bien-aimés qui ont assisté au concile de Carthage, salut dans le Seigneur.

« On n'en saurait douter, la tradition des Pères a reconnu au siége apostolique une autorité si grande que personne n'osait contredire ses décisions; autorité toujours garantie par elle au moyen des canons et des règles ; la discipline ecclésiastique encore en vigueur, au nom de Pierre à qui elle remonte aussi elle-même, rend à ce siége le respect qu'elle lui doit. Car les anciens canons, expression du sentiment universel, ont voulu que la puissance de cet apôtre fût si grande, d'après la promesse même du Christ, notre Dieu, qu'il déliât ce qui était lié et liât ce qui était délié ; puissance qui devait passer tout entière à ceux qui mériteraient par son suffrage de recueillir l'héritage de son siége. En effet, Pierre veille sur toutes les Églises, mais spécialement sur celle où fut sa chaire ; il ne permet pas que le souffle de l'opinion ébranle en rien un privilége qu'il a fait reposer sur son nom comme sur un fondement solide, où viendront se briser tous les efforts et sur lequel nul ne portera sans danger une main téméraire. C'est donc Pierre qui est la source d'une si grande autorité, et qui, après lui, a rendu si ferme l'amour que devaient avoir pour elle nos ancêtres dans la foi, de sorte que les lois divines et humaines et tout l'ensemble de la discipline concourent également à assurer la stabilité de l'Église romaine. Nous tenons la place de cet apôtre, nous avons hérité de la puissance de son nom, vous ne l'ignorez pas, bien-aimés frères, mais vous le savez, et, en qualité de pontifes, vous devez le savoir. Cependant, quoique revêtu d'une autorité telle que nul ne peut décliner notre sentence, nous n'avons rien fait sans vous en avoir donné spontanément connaissance ; nous avons eu pour motif la charité fraternelle, lorsque nous délibérions en commun, et non pas l'ignorance de ce qu'il fallait faire, ou la crainte d'agir en rien contre les intérêts de l'Église. Nous avons donc voulu traiter avec vous de l'affaire de cet homme qui a été accusé devant vous (comme vous le dites dans vos lettres), et qui est venu près de notre siége pour faire preuve de son innocence, ne refusant pas d'être jugé d'après le premier appel, demandant à être confronté avec ses accusateurs, désavouant les imputations qu'il soutenait avoir été répandues faussement sur son compte par le bruit public. Nous pensons vous avoir expliqué toute l'étendue de sa requête dans les premières lettres que nous vous avons envoyées ; quant à celles que vous nous avez adressées depuis, nous croyons y avoir suffisamment répondu. » (Labbe, *Concil. gener.*, t. III, p. 415.)

même le fruit d'une utopie d'humanité et de vérité, serait tout simplement un crime. Aussi les premiers protestants ne s'y trompèrent pas. Ce fut bien à ces conditions qu'ils proposèrent le combat; ce fut bien sur ce terrain qu'ils l'engagèrent [1]. A les entendre, une nouvelle lumière les éclairait; une vue plus pure de la vérité évangélique, de la vérité de l'Église primitive leur faisait voir l'autorité de l'Église romaine comme une usurpation, le pape comme l'Antechrist; les dogmes et le culte avaient été profondément altérés. La Bible et les écrits des premiers Pères à la main, ils s'offrirent à en convaincre le monde. Tel fut le point précis du débat. Des travaux étendus, d'une science et d'une raison non moins larges que profondes, furent entrepris des deux côtés. Le résultat en est connu. Les plus grands esprits parmi les protestants, tels que Grotius et Leibnitz, durent confesser que l'Église romaine, dans sa constitution hiérarchique, sa doctrine et ses sacrements, était toujours, après dix-sept siècles, ce qu'avait été au commencement l'Église fondée par Jésus-Christ.

Dès lors, qu'avaient à faire les esprits consciencieux? Évidemment, il fallait rentrer dans le sein de l'Église romaine, ou chercher un nouveau motif pour demeurer en dehors. Si beaucoup prirent alors le premier parti, on sait que ce ne fut pas le plus grand nombre. La controverse entra dans une seconde phase; inutile de dire au long ce qu'elle fut; le XVIIIe siècle n'est que d'hier. Le bruit des coups que porta sa haine à la religion de Jésus-Christ, à ses dogmes, à sa morale, ou plutôt à toutes les religions positives, ses cris de confiance et de triomphe au milieu des

[1] Cf. Bossuet, *Premier avertissement aux protestants*, § 18 et seq.

ruines dont il s'entourait, ont retenti jusqu'à nous. Les philosophes ont compris que l'Église romaine ne peut plus être séparée du christianisme; ils rejettent ensemble et l'Église romaine et le christianisme. Peu nous importe de savoir si ce fut un zèle vrai ou fictif de la raison et de l'humanité qui les inspira. Le Dieu qui scrute les cœurs et les reins a jugé leurs intentions. Mais ils prétendirent que le catholicisme, par son principe fondamental, par ses dogmes et son culte, était en opposition avec les vrais, les éternels principes de la raison et de l'humanité; ils convoquèrent toutes les âmes nobles et éclairées à une guerre sans merci contre cette institution absurde et barbare qui, depuis tant de siècles, accumulait sur l'Europe les ténèbres et les calamités. On sait comment il fut répondu à cet appel; chacun peut voir quel en a été le résultat. Si le XVIII$^{e}$ siècle n'est que d'hier, il en est. Les admirateurs mêmes de ces grands hommes jugent que leurs explications sont des hypothèses trop simples qui ne suffisent pas à rendre raison du fait des religions positives, surtout du grand fait du christianisme. Un fait qui, comme celui des religions positives, se reproduit constamment à toutes les époques, dans tous les lieux, sous tous les climats, ne peut être un accident fortuit dans l'humanité; sa source ne peut être cherchée et trouvée que dans le fond même de la nature humaine. Mais surtout le caractère et les actes de Jésus-Christ, des Pères et des docteurs catholiques mieux connus, soumis à une critique plus sérieuse et plus impartiale, ne permettent plus de voir, dans l'enseignement du premier, une imposture, et dans la foi des autres, une sotte crédulité. L'étude de l'histoire et de la nature, au point où elle en est, ne laisse aucun doute sur la conviction

sincère du premier, sur la haute capacité rationnelle des autres. Le mouvement intellectuel, moral, civilisateur qu'ils ont provoqué dans le monde est trop vaste tout à la fois et trop éclatant, pour qu'on se refuse davantage à le remarquer. C'est de lui et par lui que nous sommes aujourd'hui ce que nous sommes. Mais s'ils furent si incontestablement de bonne foi, s'ils eurent la science, les idées, les lumières qu'avaient les esprits éclairés de leur siècle, il répugne de penser qu'ils reçurent avec une sotte crédulité ce qui eût été évidemment contraire aux premiers principes du sens commun. La thèse du XVIII^e^ siècle n'est plus soutenable; il faut reconnaître que la vérité du catholicisme est étroitement, nécessairement liée à la vérité même des premiers principes de la raison.

Que feront ici les esprits éclairés qui s'obstinent à rejeter le catholicisme et sa foi révélée? Rejetteront-ils franchement, ouvertement les vieux principes de la raison? Ils ne le peuvent; on ne peut aller plus loin qu'un hégélien dans la voie de l'absurde, et les disciples de Hégel n'avouent pas que leur maître ait été jusque-là. Que feront-ils donc? Ils les rejetteront, non pas en eux-mêmes, mais dans le sens de leur vieille interprétation et dans leurs applications vulgaires. Cela leur suffit. Dites, en effet, que les esprits et la lumière des esprits se sont développés; que, sous l'éclat épuré de la lumière intellectuelle, la vérité même des premiers principes se montre sous un jour plus vif, renouvelée, transformée; et vous aurez expliqué comment et pourquoi la conception que se forment des conséquences religieuses de ces premiers principes les esprits avancés de ce siècle, n'est plus, ne peut plus être celle qu'en avaient les esprits

supérieurs des siècles passés. Vous serez hommes de science, de critique et de réflexion, et, de plus, d'accord avec vous-mêmes et avec vos théories. Vous vous mettrez à l'aise pour garder aux chrétiens qui furent proclamés grands dans le passé, votre estime et votre respect, et pour prodiguer le mépris et le dédain à ceux qui n'ont que leur taille dans le présent. Votre doctrine et votre conduite auront leur justification; mais vous serez sur un tout autre terrain que les philosophes du XVIII^e^ siècle, que les protestants du XVI^e^. La controverse entrera avec vous dans une troisième phase.

C'est ainsi que la logique des faits, de même que celle des idées, conduit régulièrement, forcément au principe premier et fondamental de tous les esprits de ce siècle qui ne sont plus chrétiens, à l'idée du progrès rationnel. C'est là, c'est dans ce principe que leurs jugements, d'ailleurs si divers, leurs appréciations des choses et des hommes, dans le passé et dans le présent, de même que toutes leurs œuvres, puisent leur dernière raison d'être et se ramènent à l'unité. Aussi, regardez autour de vous, écoutez le bruit de la controverse religieuse dans ce siècle, vous ne trouverez pas d'autres ennemis sérieux du catholicisme que ceux-là. Des luthériens et des calvinistes à la manière de Luther et de Calvin, qui fassent de la pure parole de Dieu l'unique règle de leur foi, il n'y en a plus. Et où sont les philosophes à la manière de Voltaire et de Rousseau, qui accusent le Christianisme d'être absurde et barbare? Si dernièrement quelques voix ont essayé de faire entendre de nouveau ces accusations, ce n'a été, ce semble, que pour mieux faire sentir que les dernières clameurs du dernier siècle s'éteignent, au milieu de nous, dans le vide et le mépris.

Mais il importe extrêmement de le remarquer, ce dogme du progrès rationnel, qui est à la fois pour nos adversaires un principe logique et une nécessité de position, n'est pas seulement un progrès superficiel, phénoménal, et qui ne remue que des qualités ou des accidents ; il va, par delà tous les modes, saisir et transformer la substance, l'essence même des êtres, du moins l'essence même des idées premières. Autrement, nous l'avons vu, le principe ne contiendrait pas ses conclusions ; autrement, on serait d'accord avec les catholiques.

Les catholiques, qu'on veuille bien s'en souvenir, ne nient pas toute sorte de progrès. Voici ce qu'écrivait, à ce sujet, l'esprit le plus absolu du XVII[e] siècle :

« Au-dessus des sensations, des imaginations et des appétits naturels, il commence à s'élever en nous ce qui s'appelle réflexion ; c'est-à-dire que nous remarquons nos sensations, nous les comparons avec leurs objets, nous recherchons les causes de ce qui se fait en nous et hors de nous ; en un mot, nous entendons et nous raisonnons, c'est-à-dire que nous connoissons la vérité, et que d'une vérité nous allons à l'autre.

« De là donc nous commençons à nous élever au-dessus des dispositions corporelles : et il faut ici remarquer que dès que dans ce chemin nous avons fait un premier pas, nos progrès n'ont plus de bornes ; car le propre des réflexions, c'est de s'élever les unes sur les autres, de sorte qu'on réfléchit sur ces réflexions jusqu'à l'infini...

« C'est ainsi que, d'observations en observations, les inventions humaines se sont perfectionnées. L'homme attentif à la vérité a connu ce qui était propre ou malpropre à ses

desseins, et il s'est trouvé l'imagination remplie par les sensations d'une infinité d'images. Par cette force qu'il a de réfléchir, il les a assemblées, il les a disjointes; il s'est en cette manière formé des desseins, il a cherché des matières propres à l'exécution. Il a vu qu'en fondant le bas il pouvait élever le haut : il a bâti, il a occupé de grands espaces dans l'air, et a étendu sa demeure naturelle. En étudiant la nature, il a trouvé des moyens de lui donner de nouvelles formes. Il s'est fait des instruments, il s'est fait des armes. Il a élevé les eaux qu'il ne pouvait pas aller puiser dans le fond où elles étaient : il a changé toute la face de la terre; il en a creusé, il en a fouillé les entrailles, et il y a trouvé de nouveaux secours. Ce qu'il n'a pas pu atteindre, de si loin qu'il a pu l'apercevoir, il l'a tourné à son usage. Ainsi les astres le dirigent dans ses navigations et dans ses voyages; ils lui marquent et les saisons et les heures. Après six mille ans d'observations, l'esprit humain n'est pas épuisé; il cherche et il trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusqu'à l'infini, et que la seule paresse peut donner des bornes à ses connaissances et à ses inventions [1]. »

Le progrès ne se renferme pas dans la sphère de l'industrie, des arts et des sciences; Bossuet lui-même ne craignait pas de l'étendre à l'ordre religieux. Il enseigne avec saint Augustin [2] qu'il y a plusieurs choses qui appartiennent à la foi catholique, lesquelles étant agitées par les hérétiques, dans l'obligation où l'on est de les soutenir contre eux, sont considérées plus soigneusement, plus clairement

[1] Bossuet, *Connaissance de Dieu et de soi-même*, c. V.
[2] August., *De Civit. Dei*, l. XVI, 2. — Bossuet, *Premier avertissement aux protestants*, § 27.

entendues, plus vivement inculquées, en sorte que la question soulevée par les ennemis de l'Église est une occasion d'apprendre; que chaque hérésie introduit dans l'Église de nouveaux doutes, contre lesquels on défend la sainte Écriture avec plus de soin et d'exactitude que si on n'y était pas forcé par une telle nécessité. Il ajoute, avec le célèbre Vincent de Lérins, que le profit de la religion consiste à profiter dans la foi et non pas à la changer; qu'on peut y ajouter l'intelligence, la science, la sagesse... ; que les dogmes peuvent recevoir avec le temps la lumière, l'évidence, la distinction[1]. Nos docteurs sont unanimes sur ce point.

Qui ne comprend, à première vue, que cette théorie catholique du progrès permis à l'homme sur cette terre ne manque ni d'étendue ni d'élévation? Ou plutôt, qui mesurerait le vaste champ qu'elle ouvre à l'activité humaine? Se porte-t-elle sur le monde des corps, elle rencontre les forces de la nature, les lois et les applications de ces forces, avec leurs combinaisons possibles; et qui marquera le terme où elle devra s'arrêter? Ce n'est plus seulement la terre avec ses mystères, c'est le ciel avec ses soleils à découvrir et à explorer, qui est devant elle. Les sciences physiques gardent tout leur domaine, et dans ce domaine toute leur liberté. Se porte-t-elle vers le monde des arts, l'idéal qui s'offre à ses regards n'a point de limites. Elle peut s'exercer à le reproduire sous toutes ses faces dans des copies qui se multiplient sans fin et avec une perfection toujours croissante; jamais elle ne parviendra à l'égaler. Se tourne-t-elle vers Dieu, c'est l'infini lui-même qu'elle aperçoit; elle peut s'étendre, s'élever en tous les sens par

[1] Bossuet, *Premier avertissement aux protestants,* § 35.

des élans finis; Dieu, l'infini est toujours tout entier au delà du terme qu'elle a touché. Ce champ où peut se développer la pensée de l'homme est déjà bien vaste; qui dira jusqu'où peuvent se reculer ses limites, si Dieu, ce Dieu infini dans sa sagesse et sa puissance, s'incline vers l'esprit de l'homme, pour unir sa propre force, sa propre pensée à la force, à la pensée de sa créature? Qui dira jusqu'où peuvent s'étendre et s'élever les conceptions et les œuvres de l'esprit humain ainsi divinisé? Le soleil, laissant tomber un seul de ses rayons sur un cristal qu'enveloppe et ternit une eau bourbeuse, peut l'en dégager, le pénétrer peu à peu de sa lumière, jusqu'à se reproduire en lui dans toute la splendeur de sa figure. Ainsi peut faire dans l'âme de l'homme le Dieu vivant et personnel, dont le soleil de la nature n'est qu'une pâle et froide image. Telle est notre foi. Cette foi, c'est la foi du chrétien, ou plutôt c'est à ses yeux, bien qu'en raccourci, l'histoire même de l'humanité. Dieu obscurément connu sous les patriarches et aux premiers âges du monde ne laisse, pour ainsi dire, tomber qu'un rayon de sa gloire; il se montre déjà plus à découvert à Moïse et aux prophètes, mais il n'éclate dans toute sa splendeur et comme en son midi que sous la loi évangélique. Écoutez encore Bossuet nous racontant toute cette grande histoire, à un autre point de vue plus simple et plus large (*Exorde du premier sermon sur la Nativité de la sainte Vierge*):

« Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même ne produisent tout à coup leurs grands ouvrages; ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups

d'essai. La nature agit de la même sorte, et ceux qui sont curieux de ses secrets, savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite, et il nous le fait paraître principalement dans le mystère de l'incarnation. C'est le miracle de sa sagesse, c'est le grand effort de sa puissance; aussi nous dit-il que, pour l'accomplir, il remuera le ciel et la terre : *Adhuc modicum et ego commovebo cœlum et terram.* C'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum.* Mais encore qu'elle ne doive paraître qu'au milieu des temps, *in medio annorum vivifica illud*, il n'a pas laissé de la commencer dès l'origine du monde. Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta*, disait un ancien; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures qui lui ont servi de préparatifs. »

Ce développement possible de l'esprit humain dans la vue de Dieu, de lui-même et de la nature, est admirable; mais tout vaste, tout inépuisable qu'il paraisse, il a cependant ses bornes. Le chrétien n'admet pas qu'il affecte ni le pouvoir qu'a chaque homme de connaître les vérités premières, ni le fond même de ces vérités, comme s'expriment nos docteurs. Nous croyons que chaque homme, dans quelque point du temps et de l'espace qu'il ait existé, a pu connaître ces vérités, selon tout ce qu'elles sont; que le Dieu vivant et personnel, qui le conservait à chaque moment de sa durée d'être raisonnable, lui donnait à chacun de ces

momentsles secours intérieurs et extérieurs dont il avait besoin pour les connaître. Autrement, il y eût eu en ce moment un homme raisonnable qui, pouvant mourir sans pouvoir le connaître, n'eût pu se sauver, et nous tous, enfants de l'Église romaine, nous croyons que Dieu confère à tous les hommes, sans exception, des grâces suffisantes pour le salut. Nous croyons encore que, si partout et toujours tout homme raisonnable, qui le voulait sincèrement, a pu connaître ces vérités, il n'a pu les connaître que ce que nous les connaissons; qu'elles furent pour son esprit ce qu'elles sont pour le nôtre, ni plus ni moins. Le Dieu vivant et personnel que nous adorons, est absolu, immuable dans son immensité et son éternité. Infini dans son être comme dans son intelligence et sa volonté, dans sa pensée comme dans son amour, il est en acte, partout et toujours, tout ce qu'il peut être, selon tout ce qu'il peut être. Pensez seulement à concevoir en lui un degré d'être de plus, ou à concevoir qu'un seul degré de son être se fasse autre qu'il n'est, et sous prétexte de le développer, vous l'anéantissez, vous anéantissez jusqu'à son idée première. Il l'a dit à Moïse : il est celui qui est. Qui le conçoit ainsi, conçoit sa vérité; qui ne le conçoit pas ainsi, n'en a pas la première idée.

Ce Dieu infini, immuable dans la vérité de son être et de son acte substantiel, n'est pas moins absolu dans la vérité de ses rapports essentiels avec les autres êtres. Il peut créer ou ne pas créer : il se suffit pleinement à lui-même, il est infini. Mais s'il crée des âmes raisonnables et libres, il ordonnera nécessairement ces âmes pour connaître en vérité ce qu'il est, l'être, le vrai, le bien, le beau par excellence; donc pour le préférer par l'esprit et par le cœur à tout autre

être, à tout autre bien, à toute autre beauté. Tout homme, en tout temps, en tout lieu, a pu penser à ces vérités si grandes et si simples; mais nul n'a pu y penser sans les voir dans cette pure lumière, et sans comprendre en même temps que celui-là se rend digne de châtiment, qui néglige d'y penser et d'y conformer sa conduite. La facilité de ces conceptions varie sans doute, à raison de l'inégale capacité des esprits, à raison surtout de l'inégale répartition et de l'inégalité même des moyens extérieurs; l'histoire nous le montre assez; tous les peuples, à toutes les époques, n'ont pas les mêmes ressources pour le développement de ces idées; partout et toujours cependant leur possibilité doit se retrouver. S'il n'en était pas ainsi, nous l'avouons, le Dieu que nous adorons ne serait pas le vrai Dieu, ni l'homme que nous concevons, l'homme véritable. Un Dieu sage, bon et tout-puissant doit à ses créatures les moyens qui leur sont nécessaires pour tendre efficacement à leur fin; l'homme, être raisonnable et libre, ne se conçoit qu'avec le pouvoir de connaître la vérité et le bien suprêmes, et de les aimer par-dessus tout.

Mais que ce pouvoir lui-même, dans son fond, se renouvelle et se transforme; que l'esprit humain puisse voir aujourd'hui la vérité qu'il voyait hier autrement qu'il ne la voyait hier; que cette vérité soit ainsi relative à elle-même, ou du moins à l'esprit qui la conçoit, jamais un catholique ne l'admettra. Il le nie pour les dogmes chrétiens, en disant avec saint Athanase [1] : « La foi de l'Église catholique est celle que Jésus-Christ a donnée, que les Apôtres ont

[1] Bossuet, *Premier avertissement aux Protestants*, § 37. — Athanas. *Epist. ad Semp. de Spiritu Sancto.*

publiée, que les Pères ont conservée. » L'Église est fondée sur cette foi, et celui qui s'en éloigne n'est pas chrétien. Il le nie pour les premières vérités de la raison : tout esprit qui conçoit aujourd'hui la vérité de Dieu, de l'homme, de sa destinée et de ses devoirs, la conçoit comme la concevaient les premiers docteurs catholiques, comme l'ont conçue et comprise tous ceux qui l'ont conçue avec leur raison. Il répète après M. de Maistre : « L'esprit humain est ce qu'il a toujours été. Possesseur de vérités éternelles qui sont lui-même, il est de plus parole et action. Personne ne peut trouver en lui plus que lui. Croire la chose possible, c'est la plus grande des erreurs, c'est ne pas savoir se regarder[1]. »

C'est ici, à ce point précis, qu'éclate dans toute sa force la contradiction entre les hommes du bon sens religieux et les hommes de la science et de la raison progressives. Ce que les premiers rejettent comme une chose impossible, comme la plus grande de toutes les erreurs, qui ne vient que de ce qu'on ne sait pas se regarder, les autres le reconnaissent comme le chef-d'œuvre de la réflexion, *le grand progrès de la critique*, comme une vérité nouvelle, la plus profonde, la plus sublime de toutes les vérités. Pour eux, il n'y a pas de vérité absolue, immuable, ou du moins il n'y a pas d'idées éternelles de cette vérité, d'idées que tout homme raisonnable ait dû et pu avoir partout et toujours les mêmes[2]. Les

[1] *Examen de Bacon*, p. 7.

[2] « La philosophie repose sur le libre examen ; elle est donc tout au moins susceptible de changement, car elle s'avance peu à peu vers la vérité, et ne la découvre pas tout entière du premier coup. Orthodoxe aujourd'hui, elle peut cesser de l'être demain. Un philosophe qui veut rester réellement chrétien doit se tenir prêt à renoncer à la raison le jour où la raison lui paraîtra s'écarter de l'orthodoxie. » ( J. Simon, *Religion naturelle*, avertissement, p. III, 3e édit.) — Donc ce qui est certain aujourd'hui, un principe même, par exemple, celui de

uns admettent bien que Dieu, l'immuable, l'infini existe en soi et pour soi ; que l'esprit de l'homme le conçoit d'une certaine façon ; que c'est pour lui l'idéal. Mais cet idéal, sous chacune de ses faces comme en son tout, est dans une disproportion essentielle avec la pensée de l'homme. Rien de ce que la pensée de l'homme peut saisir dans l'être divin, n'est en réalité avec la forme déterminée dans laquelle il le conçoit. Toute révélation surnaturelle qui, par nature, aspire à réaliser l'infini, l'idéal, à lui donner une forme déterminée, est jugée d'avance; elle l'abaisse et le dégrade. Toute âme pieuse, qui connaît Dieu en vérité, par religion rejettera les religions.

Plusieurs cependant ne vont pas si loin, du moins en paroles. A leur avis, l'esprit humain a des idées, non pas adéquates sans doute, mais vraies de l'infini. Seulement il n'y est parvenu que lentement, progressivement. Ce n'est qu'à la condition de longs efforts et d'un long temps qu'il s'est élevé successivement à chacune de ces idées, même aux plus simples. Il y eut un temps où l'esprit de l'homme ne concevait pas, ne pouvait concevoir l'unité de Dieu, la spiritualité de l'âme et sa destinée immortelle ; il dut attendre qu'un philosophe, fruit tardif du progrès, apparût sur cette terre, qui découvrît qu'il n'y a qu'un Dieu. Encore cette idée ne fut-elle d'abord accessible qu'à un très-petit nombre d'esprits d'élite. Il fallut un autre temps très-long avant qu'elle descendît dans les classes inférieures de l'humanité, qu'elle se

la révélation, peut ne plus l'être demain ; on peut le craindre du moins. Nous ne voulons rien dire de plus. On nous citera des pages où l'auteur semble affirmer le contraire, par exemple, p. XII et 390. Ce n'est pas à nous de mettre ces écrivains d'accord avec eux-mêmes. — Cf. Renan, *Averrhoès et l'averrhoïsme*, préface.

fît commune et populaire. C'est M. Saisset[1] qui nous l'assure, et bien d'autres pensent comme lui[2].

Mais il est facile, avec un peu d'attention, de voir que ces vérités ainsi découvertes, et qu'on dit absolues, ne le sont qu'en apparence et que relativement au développement actuel de l'esprit humain. A leur sens, elles sont absolues dans le présent; l'esprit ne peut rien découvrir, rien affirmer qui les contredise; mais elles ne le sont pas, elles ne peuvent l'être pour l'avenir. Les plus grands esprits du moyen âge, du XVII[e] siècle même, concevaient encore la révélation surnaturelle comme se conciliant très-bien avec les vraies idées de Dieu, de l'homme et de la nature; on ne veut plus qu'un esprit philosophe de ce siècle la puisse concevoir ainsi. Une vue plus profonde, plus vraie de la révélation et de sa nature a montré qu'elle entraîne pour l'esprit humain la connaissance du mystère; et une vue nouvelle, plus profonde de la nature du mystère, de la vérité de Dieu et de l'esprit de l'homme a fait comprendre que Dieu ne peut donner à l'esprit de l'homme la connaissance d'un mystère; car qui dit mystère dit absurde[3]. Ainsi ce qui était vérité absolue pour les grands esprits des derniers siècles, ne l'est plus pour les grands esprits de ce temps; qu'en sera-t-il des autres vérités soi-disant absolues dans notre siècle, pour les esprits philosophes dans les âges futurs, dans dix-huit siècles? On

[1] Saisset, *Religion et Philosophie*, p. 296, 297. Cf. p. 306, 309 et 311.

[2] J. Simon regarde *toutes les grandes vérités religieuses* comme *la noble et impérissable conquête de l'école* du spiritualisme. — *Religion naturelle*, 3[e] édit. avertissement, p. VII. — Renan, *Études, etc.*, p. 199.

[3] « Les mystères ne peuvent être admis que par une foi méritoire. Quand, pour obéir à un précepte religieux, on se contraint à admettre par un effort de volonté *un dogme qui répugne à la raison*, il y a en effet du mérite dans ce sacrifice, au point de vue de la religion qui l'impose. »— J. Simon, *Religion naturelle*, 3[e] édit., p. 208.

le voit, ces esprits modérés ne peuvent se fixer dans la vérité absolue; ils retombent de tout le poids de leurs principes dans le relatif et le mouvement continu.

D'autres enfin, et ceux-là nous semblent meilleurs logiciens, ne s'arrêtent pas à ce progrès tout mental et psychologique. Comprenant qu'il faut à ce mouvement une force qui le produise, et à cette force sa loi naturelle, ils s'avancent jusqu'à dire que l'esprit conçoit autrement les objets premiers de sa connaissance, non-seulement parce que sa vue et ses idées se succèdent et se développent, mais encore parce que l'objet même de ces idées, l'être qu'ils sont, se développe indéfiniment[1]. Et de fait, comment l'esprit verrait-il ces objets sous des conceptions sans cesse variées, si eux-mêmes ne variaient pour s'objectiver à lui? Aussi, en Allemagne, en France, en Italie, partout, les plus grands esprits de ce parti, qui ont le courage de leur conviction, proclament-ils hautement la nécessité d'un développement continu, comme essentiel à toute force, à toute substance, à la force et à la substance premières comme aux forces et aux substances secondes, comme à la force et à la substance psychologiques. *On a substitué la catégorie du devenir à la catégorie de l'être, la conception du relatif à la conception de l'absolu, le mouvement à l'immobilité. Autrefois, tout était considéré comme étant; maintenant, tout est considéré comme en voie de se faire*[2].

Les théories rationnelles les plus célèbres qui se sont produites depuis le commencement de ce siècle, n'ont point

[1] Il est inutile ici de citer; on sait assez combien sont nombreux dans ce siècle les panthéistes idéalistes et naturalistes, et tous font profession ouverte de cette doctrine.

[2] Renan, *Averrhoès*, préface.

d'autre principe. On pourrait, ce me semble, résumer tous les travaux, d'ailleurs si riches et si remarquables sous plusieurs rapports, de cette école rationaliste, en disant qu'elle a entrepris une nouvelle explication de l'histoire, de la formation des langues, des religions, des philosophies, ou plutôt de l'universalité des sciences et des choses, d'après l'hypothèse de la vérité de cette grande loi fondamentale et dans le but de la démontrer. Examinez, en effet, les unes après les autres les œuvres sérieuses, renommées de cette école; vous retrouverez au fond de toutes ce même thème, parfois à demi voilé, le plus souvent avoué sans réserve. C'est pour elle comme un axiome, qu'on ne peut plus avancer dans le sens d'une véritable science, qu'à la condition de partir de ce principe et de suivre ce courant.

Désormais, nul esprit ne peut vivre de la vraie vie intellectuelle, qu'à la condition d'avoir, même sur les premiers objets de notre connaissance, d'autres idées que les idées du passé, des idées nouvelles, plus larges, plus hautes et plus profondes. Le mouvement continu, indéfini, brisant et renouvelant sans cesse les existences, et, par un contrecoup nécessaire, leurs notions, pour les développer sans fin; condamnant ainsi toute institution, toute doctrine philosophique ou religieuse du passé, par le seul fait de sa durée, à n'être plus en harmonie avec les exigences vraies, actuelles des âmes et des choses, de sorte qu'entreprendre de les maintenir serait s'opposer follement à l'action de la seule force absolue, irrésistible qui existe dans ce monde, à l'action du progrès; telle serait la dernière, la grande découverte du génie de l'humanité, tel serait son dernier mot.

Tel est du moins, dans son universalité comme dans ses

dernières conclusions, le principe premier, logiquement et historiquement nécessaire, de toute la philosophie antichrétienne de ce siècle. Et ne semble-t-il pas que, comme on le prétend, ce principe seul condamne d'avance, non-seulement à l'impuissance, mais au ridicule, toute discussion et même toute représentation de la part des esprits religieux? Peuvent-ils parler de ce qu'ils ne peuvent voir? Ne semble-t-il pas que cette position que se sont faite nos adversaires, doive rester pour nous, je ne dis pas inexpugnable, mais inattaquable? Eux-mêmes du moins s'en montrent très-convaincus; et c'est bien avec cette conviction et le sentiment naturel de mépris ou de dédain qu'elle inspire, qu'ils ont accueilli jusqu'à présent toutes les discussions rationnelles que leur ont offertes les catholiques. Comment donc ai-je pu dire de mon côté que c'était le principe même qu'invoquent contre nous nos adversaires, qui devait nous ouvrir le champ et nous armer pour le combat? Cette prétention ne devient-elle pas plus invraisemblable que jamais?

Elle est vraie pourtant, et il est facile de s'en convaincre. Une simple réflexion que suggère comme de lui-même le bon sens le plus commun va nous montrer qu'elle n'est qu'une conclusion rigoureuse, inévitable du principe qu'ils ont posé.

Qu'exige, en effet, la vérité de ce principe? Évidemment deux choses : la première, que les idées des hommes de progrès soient nouvelles; qu'elles soient autant de vues de la vérité religieuse et des premiers principes qui la contiennent, auxquelles n'avaient pu atteindre les intelligences du passé, et en particulier les docteurs catholiques. La

deuxième, que ces idées et ces vues nouvelles soient en même temps plus larges, plus hautes et plus profondes que celles des anciens, et en particulier que celle des docteurs catholiques. Il est bien clair pour tout le monde qu'il ne peut y avoir progrès dans l'ordre intellectuel, qu'à ces deux conditions. Pour qu'il y ait progrès, il faut un pas de l'esprit humain qui n'ait pas encore été fait, et un pas en avant, qui le porte, dans la voie de la vérité, au delà du point qu'il occupait.

Or, ces deux conditions évidemment, essentiellement requises pour la vérité du premier principe des hommes de progrès, donnent aux catholiques le droit et le moyen d'examiner leurs idées, de les apprécier et même de les juger. Ils ne peuvent plus en disconvenir. Car, d'après leurs propres expressions, dont nous avons pris acte, l'esprit arriéré d'un catholique peut du moins connaître les vérités premières et les premiers principes, de la même manière que les connaissaient les esprits du passé ; sa connaissance peut s'étendre jusqu'où s'étendait leur connaissance. Mais, par cela même, un esprit catholique peut voir et juger, 1° si les idées des hommes du progrès rationnel sont autres que celles qu'ont eues les hommes du passé, et 2° si elles sont autres parce qu'elles les dépassent ou non en élévation, en largeur et en profondeur.

Qu'il y ait des vérités, même naturelles et en grand nombre, qui soient entièrement ou en partie au delà de la portée de notre vue intellectuelle, nous l'avouons sans peine. Cet humble aveu de notre infirmité d'esprit n'est que l'expression de notre conviction la plus intime, la mieux sentie. Cependant, nous en avons aussi la conscience, notre

esprit, tout faible et borné qu'il soit, a sur Dieu, sur l'homme, sur le monde et sur leurs rapports, les idées premières et générales qu'en ont les esprits ordinaires. Il sait aussi quelles furent sur ces grands objets les idées, non-seulement des docteurs catholiques, mais de plusieurs grands hommes de l'antiquité païenne. Incapable peut-être de les trouver par lui-même, il a pu les recevoir, il les possède. Qu'on veuille bien l'entendre, notre esprit de catholique, tout arriéré qu'il soit, ou plutôt parce qu'il est arriéré, peut voir, connaître ce qui est ancien, tel qu'il est sous sa vieille forme ; il peut donc voir ce que les théories actuelles, et qui se donnent elles-mêmes pour les plus avancées, garderaient d'ancien ; le voir, le connaître en vérité, tel qu'il est ; et voir en même temps si, en dehors et au delà de ce qu'elles ont d'ancien, les théories qu'on dit nouvelles contiennent quelque autre chose de plus, si leur vérité, leur réalité s'étend au delà de ce qu'il en saisit. Ne pouvant, si on le veut, comprendre ce que sont en elles-mêmes ces idées qu'on dit nouvelles, il peut du moins apercevoir qu'elles existent, examiner et juger si elles ne lui offrent rien de commun avec les idées anciennes; si elles sont nouvelles, si elles sont plus grandes que les idées anciennes, et, en particulier, que les idées catholiques ; si c'est par excès ou par défaut de largeur, de hauteur et de profondeur qu'elles leur sont opposées.

Or, c'est cet examen que nous voulons entreprendre. On en voit déjà l'objet, la raison et la légitimité. L'étendue de son objet, le nombre des éléments distincts qu'il renferme, demande maintenant que nous ajoutions quelques mots sur la division de notre travail.

Pour quiconque veut y regarder, l'idée d'une révélation

divine, surnaturelle, est une idée complexe qui renferme trois éléments essentiels et comme trois idées élémentaires et constitutives. D'abord, la notion d'un Dieu substantiel, vivant, personnel, que l'esprit de l'homme conçoit comme une intelligence d'une énergie infinie, portant en elle-même des idées au-dessus de la capacité naturelle et finie de l'intelligence humaine. Sans la conception de cet esprit divin et de ses idées plus qu'humaines, on ne comprend plus ni l'agent qui puisse révéler, ni l'objet de la révélation. En deuxième lieu, il y a l'idée de la séparation substantielle de l'esprit de l'homme ; l'agent révélateur ne se conçoit lui-même qu'à la condition d'un deuxième terme réel, substantiel, esprit vivant et personnel aussi. Pour que la révélation puisse se faire, il faut au moins deux esprits séparés ; et celui qui doit la recevoir n'est pas moins indispensable que celui qui doit la produire.

Ce n'est pas assez ; il faut, pour la révélation surnaturelle, que l'esprit supérieur puisse parler à l'esprit de l'inférieur, et, en lui parlant, lui communiquer une idée qu'il ne pouvait former seul. Il faut que l'esprit supérieur objective et découvre à l'inférieur une vérité qui naturellement devait rester voilée pour son intelligence, inaccessible à ses regards, et qu'il lui confère le pouvoir de connaître ce que seul, en vertu de sa seule force naturelle, il ne pouvait connaître.

Ces trois éléments sont essentiels. Concevez-les ensemble et selon cette combinaison que je viens d'annoncer, et vous concevez la révélation divine surnaturelle ; vous en avez l'idée.

Niez seulement, au contraire, la possibilité de concevoir l'un ou l'autre de ces éléments, l'idée même de la possibilité

de cette révélation est anéantie; elle devient inintelligible, rationnellement inconcevable.

Telles sont les trois idées élémentaires essentielles qu'une analyse un peu attentive découvre dans l'idée complexe de révélation surnaturelle. C'est nous découvrir en même temps qu'il y a pour la raison progressive trois manières générales d'arriver à la négation de cette idée, selon qu'elle s'attaquera à l'un ou à l'autre de ses premiers éléments.

Elle peut prétendre en premier lieu que sa vue nouvelle et plus profonde de l'être psychologique et de ses lois lui a fait voir que l'esprit humain ne peut connaître en vérité ni l'infini, ni l'absolu, ni même la substance de quoi que ce soit au monde. Elle arrive ainsi à la négation de l'idée même de l'esprit révélateur, en même temps qu'à la négation de la connaissance de la distinction substantielle entre les deux esprits.

Elle peut, en deuxième lieu, prendre le contre-pied de cette première prétention; elle peut soutenir que sa vue nouvelle et plus profonde a pénétré jusqu'à l'essence, jusqu'à la substance et à la nature de la substance des êtres, et lui a fait ainsi reconnaître qu'il n'y a qu'un esprit réel, substantiel, là où le bon sens vulgaire s'en figure deux; et que d'ailleurs la loi nécessaire, universelle du développement continu dans les êtres, explique toutes les méprises de dualité qu'a offertes jusqu'ici la connaissance humaine. La conclusion alors est très-simple. Si la substance comme la force est essentiellement une, une au fond, en Dieu, dans l'homme et dans le monde, il est bien clair qu'il ne peut y avoir d'effet en dehors et au-dessus d'elle, pas plus dans le monde et dans l'homme

qu'en Dieu lui-même. La révélation surnaturelle est un non-sens.

En troisième lieu, elle peut accorder que l'esprit humain connaît, aujourd'hui comme dans le passé, la substance, la nature de Dieu, du monde et de l'homme; qu'il connaît toujours la substance et la force de Dieu comme distinctes des substances et des forces qui sont dans le monde et dans l'humanité. Mais elle peut prétendre en même temps que sa vue nouvelle et plus profonde lui a démontré que Dieu ne peut agir que d'une manière naturelle, ou, en tout cas, que l'homme ne peut connaître, vouloir, agir, que d'après les conditions essentielles de sa nature; que tout ce qui se trouve en dehors ou au-dessus de l'objet naturel de son intelligence et de sa volonté, est nécessairement, essentiellement nul pour lui. Cette vue, on le comprend, exclut la possibilité de la révélation surnaturelle tout aussi logiquement que les deux premières.

Tels peuvent être, d'après la nature même de l'idée, les divers adversaires de la révélation surnaturelle, envisagée au point de vue absolu de l'essence. Mais ici encore, ce qui peut être est ce qui est. Cette division toute rationnelle se vérifie en passant de l'ordre des idées dans l'ordre des faits; elle est aussi un fait de l'histoire contemporaine. La philosophie qui se sépare du catholicisme et rejette la révélation surnaturelle, se divise en réalité en trois écoles correspondant à ces trois divisions que nous a déjà fournies la raison.

Nous avons l'école qui refuse à l'esprit humain la possibilité même de concevoir par l'idée la substance, la cause, à plus forte raison la substance et la cause infinie; qui conséquemment traite d'antirationnel tout système qui aspire

à l'explication des phénomènes sensibles ou intellectuels, en partant de la science métaphysique. Cette école, il est vrai, tout en s'accordant sur ce point fondamental, est loin de s'entendre sur les principes qui le lui fournissent. Sous ce rapport, l'école critique de Kant se sépare de la dernière école écossaise, celle d'Hamilton, qui elle-même se distingue de l'école positiviste de M. Comte et de l'école réaliste de M. Kuno Fischer. Nous ne voulons, en ce moment, qu'indiquer les points les plus généraux ; notre but est de discuter les principes eux-mêmes de ces écoles dans leur opposition au grand principe fondamental du catholicisme, et non de suivre les déductions qu'elles en tirent dans leurs divergences et leurs contradictions.

Nous avons ensuite l'école panthéiste, qui se subdivise elle-même en plusieurs branches fort distinctes, mais qui s'accorde cependant à soutenir l'identité substantielle de toutes les existences. Sa manière de concevoir la substance ou la force unique varie, mais elle n'a qu'une voix pour affirmer que toute raison éclairée de ce siècle ne peut plus admettre la multiplicité de substances et de forces réelles, et par conséquent la possibilité du surnaturel et d'une révélation divine.

Nous avons enfin l'école qui se nomme elle-même spiritualiste ou rationaliste modérée. Elle admet Dieu, les âmes et les corps, et Dieu comme séparé par sa substance des âmes et des corps. Mais elle aurait découvert que la révélation surnaturelle répugne en elle-même et ensuite dans son objet, son objet étant le mystère, et tout mystère *ne pouvant être intelligible dans son énoncé et contenant une contradiction formelle*. Satisfaite de cette modeste découverte, tout en

combattant la plupart des prétentions des deux premières écoles, elle s'accorde cependant avec elles pour rejeter la révélation surnaturelle au nom de la raison plus avancée et mieux instruite.

Essayons de faire saisir plus distinctement encore ces différences et ces rapports en les développant davantage.

Pour la première école, la révélation divine n'a rien de réel ; ce n'est qu'un rêve, moins que cela, l'illusion d'un rêve. Seulement elle se divise encore en deux branches. Pour les uns, ce n'est que le rêve volontaire d'un homme éveillé ; qu'il se secoue lui-même, et il reconnaîtra son illusion. Pour les autres, cette illusion est nécessaire ; le suprême mérite des esprits réfléchis, c'est de reconnaître que ce n'est qu'une illusion, mais que cette illusion est nécessaire. L'infini, l'absolu n'est rien de réel ; mais l'esprit humain ne peut pas ne pas le concevoir, ne peut pas ne pas aspirer à le concevoir sous une forme déterminée.

Pour les deux dernières écoles, au contraire, la révélation est réelle ; l'histoire du monde est pleine de sa réalité ; mais sa réalité n'est surnaturelle que pour les esprits irréfléchis ou incapables, qui ignorent encore la loi universelle du développement continu de l'être ou du moins de l'être psychologique, des *forces cachées de la spontanéité*. Quiconque connaît cette loi, conçoit aussi *la fière originalité des créations spontanées de la conscience* et s'explique comment une idée nouvelle, supérieure aux idées passées ou actuelles, peut se produire dans un esprit sans lui, indépendamment de sa volonté, et cependant par lui, par les forces de sa nature ; comment, par irréflexion, il peut rapporter cette idée à une

cause extérieure, surnaturelle, quoiqu'elle ne soit que de lui et par lui.

Maintenant, ce me semble, la question se dessine clairement dans toute son étendue et se circonscrit dans ses limites légitimes. Pour nous, chrétiens et catholiques, la révélation de Jésus-Christ est une réalité toute surnaturelle; c'est la parole réelle qu'un Dieu vivant et personnel, par un mouvement pleinement libre de sa bonté, adresse aux hommes pour élever leur intelligence à des conceptions que leur seule énergie naturelle ne saurait former; tandis que, pour les hommes de la raison et de la science progressives, ou bien cette parole n'est qu'une vaine hypothèse comme le Dieu qui la prononce, ou bien sa réalité est un produit tout naturel de notre esprit : une réflexion profonde le rapporte à sa vraie cause, l'irréflexion l'attribue à un agent supérieur et mystérieux. En d'autres termes moins abstraits, les hommes qui, depuis tant de siècles, ont parlé de Dieu et qui se sont figuré qu'ils croyaient à sa parole et qu'ils lui rendaient un culte prescrit par lui-même, ne se sont pas entendus et n'ont su ce qu'ils faisaient!

Voilà ce qu'ils prétendent; pouvons-nous l'admettre? Mais j'éprouve le besoin de le faire remarquer encore une fois, tant la prévention et les préjugés, sur ce point, me semblent à craindre! je le répète donc : il est évident que le champ qui s'ouvre devant la pensée et l'amour de l'homme, du point de vue catholique, n'est ni moins vaste ni moins riche en perspectives, que celui qui peut se découvrir des points de vue rationalistes. Ah! sans doute, c'est un grand et splendide spectacle, et qui ravit l'admiration et l'envie des cœurs, que celui d'un Dieu qui, comme celui

du panthéisme, grandit dans la manifestation de lui-même par une force d'expansion sans limites et puise sans cesse comme une nouvelle énergie pour des créations nouvelles dans les créations qu'il vient de réaliser. On conçoit que l'esprit ne se lasse jamais de suivre sa pensée et son amour qui se plongent et se replongent dans cet océan sans rivages de l'être, du vrai, du bien, du beau, parcourant à chaque moment de ses évolutions comme des immensités, et ne revenant jamais de l'ivresse de chaque transport qu'avec le besoin plus vif d'un transport nouveau. Mais, il est facile de le comprendre, le catholique connaît aussi ces élans de bonheur, comme peut les connaître l'homme de progrès. Il est vrai, du point de vue catholique, le Dieu révélateur ne peut grandir; il est actuellement et éternellement infini; infini, non-seulement dans son être, mais dans tous ses attributs; dans l'acte substantiel de sa pensée et de son amour comme dans le reste. Impossible que sa pensée et son amour se dilatent en eux-mêmes, fût-ce du degré le plus petit; encore une fois, il est infini. Mais s'il ne peut se dilater en lui-même, il peut s'épancher au dehors; épancher au dehors sa pensée et son amour, dans des créations qui grandissent sans fin en nombre et en perfection. Il peut prendre, parmi ces créations, un esprit humain pour l'élever à une vue de lui-même et de ses œuvres qui croisse et se développe sans fin. Allez à l'infini, vous pouvez toujours avancer, la route où vous marchez n'a point de terme. Tel est notre Dieu, avec son être et sa puissance créatrice; tels nous sommes devant lui, avec notre être, notre esprit et notre cœur. Ce n'est plus seulement l'indéfini, c'est l'infini lui-même qui devient l'objet à jamais

inépuisable de nos pensées et de nos affections. Mais la question n'est pas là; il s'agit de la vérité. La vraie réalité est-elle que la révélation divine surnaturelle, au sens où la conçoit et l'admet le catholique, n'est plus qu'une hypothèse vieillie, que maintient seule l'ignorance de l'être et de ses vraies lois, l'ignorance surtout de l'être psychologique, de l'esprit humain et de ses vraies lois? Telle est la question, telle nous l'acceptons. C'est à ce point de vue tout à fait général, à ce point de vue des premiers principes de chacune des écoles *progressistes,* que nous voulons nous placer. Les principes, même reconnus vrais et adoptés, les conséquences, du moins dans leurs détails, peuvent garder de grandes difficultés; mais si les principes n'avaient pas de valeur, il serait fort inutile de se fatiguer pour les concilier avec leurs conséquences. Nous allons donc demander compte à chaque école de la valeur rationnelle de ses principes. Chacune nous les donne comme nouveaux, comme supérieurs aux principes catholiques, comme provenant de vues nouvelles, de vues plus hautes, plus profondes et plus larges de la vérité de Dieu, de l'homme et du monde que ne le sont les vues et les idées catholiques. Nous examinerons successivement ce qu'il en est; nous commencerons par l'école qui refuse à l'esprit humain la connaissance de *l'élément idéaliste et moral de la vie,* qui nie la réalité de cet élément, ou du moins n'ose affirmer que l'esprit en ait une connaissance certaine, absolue.

On ne cesse d'en appeler à la raison contre la foi; c'est à la raison seule que je veux demander son jugement sur le principe même de la foi et sur sa possibilité rationnelle. Ceux qui, chaque jour, soulèvent cette grande question, non pour

la discuter, mais pour la déclarer indiscutable, refuseront-ils de m'entendre? Oui, sans doute, beaucoup parmi ceux qui ont l'habitude de dédaigner nos paroles continueront de mettre tristement en cela même leur force d'esprit et de raison. Mais il en est aussi qui aiment sincèrement la vérité; ceux-là ne lui refuseront pas ce témoignage de leur amour. Il sera trop clair à plusieurs que jusqu'à ce jour, tout en refusant de croire à la parole de Dieu, ils ont cru à la parole d'autres hommes, faillibles comme eux; il sera clair pour tous qu'ils n'ont pas encore sérieusement examiné la question à ce point de vue où nous les invitons à se placer. C'est à ces esprits sincères et droits, prévenus, mais non obstinés, que nous adresserons plus particulièrement notre travail. Puissions-nous les porter à réfléchir sur une grande vérité qui touche de si près à tous leurs intérêts les plus sacrés et les plus chers, non-seulement dans le temps, mais encore et surtout dans l'éternité.

A quoi bon s'étourdir plus longtemps par des mots sonores mais incompris? Sans doute il y a progrès, sans doute nous marchons, ou plutôt notre vie se précipite en avant avec une rapidité insensible pour les âmes distraites, effrayante pour les esprits qui y regardent et y réfléchissent. Mais ce mouvement a un terme, un terme certain, inévitable: la mort. Là du moins, il faut bien se l'avouer, il y aura changement d'état pour nous. Nous voyons ce que devient le corps, ou plutôt nous frémissons, rien que d'y penser. Nos yeux, notre pensée même se refusent à le suivre dans les phases diverses de sa décomposition. Est-ce tout l'homme qui s'en va ainsi en pièces et en poussière

s'éparpiller dans le vaste sein de la matière inanimée? Sa vie, l'esprit de vie, l'âme qui est en lui, que devient-elle? ou va-t-elle? Quoi! dans le néant! Elle cesserait d'être! Toute pensée, tout sentiment, toute conscience l'abandonnerait à l'entrée du tombeau, la laisserait là froide, inerte, comme n'importe quelle parcelle de pierre ou d'argile! Et ce serait là tout l'avenir de l'homme! ce serait tout l'homme! Ou bien plutôt cette âme, à peine dégagée de son corps, ne se trouve-t-elle pas devant son Dieu, devant le Dieu vivant, trois fois saint, qu'adorent les catholiques, pour lui rendre compte des actions, des sentiments, des désirs, des pensées de toute sa vie et en recevoir le salaire? Qu'en savez-vous, vous qui me lisez? Vous n'y avez jamais réfléchi peut-être, ou vous y avez réfléchi sans savoir vous répondre. La question cependant vaut la peine d'être examinée. Direz-vous que si le problème est grave, sa solution dépasse la force de notre intelligence? Mais qu'en savez-vous? Cela même l'avez-vous examiné d'un esprit libre et dans le calme de votre conscience? Or, c'est à cet examen que je vous convie.

Quant aux enfants fidèles de l'Église romaine, qu'étonne, que trouble peut-être la réputation de science et de génie de plusieurs de ses ennemis dans ce siècle, il me semble que je ne puis mieux faire que de leur adresser ces paroles par lesquelles Bossuet, terminant l'admirable préface de son *Histoire des Variations,* indiquait les hauts enseignements que ce grand ouvrage devait offrir aux catholiques de son temps: «Ils apprendront à mépriser, avec la science qui enfle, l'éloquence qui éblouit; et les talents que le monde admire leur paroîtront peu de chose lorsqu'ils verront tant de

vaines curiosités et tant de travers dans les savants, tant de déguisements et tant d'artifices dans la politesse du style, tant de vanités, tant d'ostentation, et des illusions si dangereuses parmi ceux qu'on appelle beaux esprits, et enfin tant d'arrogance, tant d'emportement, et ensuite des égaremens si fréquents et si manifestes dans les hommes qui paroissent grands parce qu'ils entraînent les autres. On déplorera les misères de l'esprit humain, et on connoîtra que le seul remède à de si grands maux, est de savoir se détacher de son propre sens; car c'est ce qui fait la différence du catholique et de l'hérétique. Le propre de l'hérétique, c'est-à-dire de celui qui a une opinion particulière, est de s'attacher à ses propres pensées; et le propre du catholique, c'est-à-dire de l'universel, est de préférer à ses sentiments le sentiment commun de toute l'Église : c'est la grâce qu'on demandera pour les errants. »

Sans doute l'état de la controverse religieuse n'est plus ce qu'il était alors. Bossuet au XVII^e^ siècle croyait faire assez pour le triomphe de l'Église, lorsqu'il opposait l'unité et l'immutabilité de sa doctrine aux perpétuelles variations des protestants ; aujourd'hui, c'est tout autre chose, c'est par cette unité et cette immutabilité-là même qu'on veut convaincre l'enseignement de l'Église d'être en dehors de la vérité. Mais le caractère des ennemis du catholicisme n'a pas changé ; si plusieurs, comme ceux dont parlait Bossuet, ont *les talents que le monde admire, la politesse du style et l'éloquence qui éblouit*, ils sont sujets aux mêmes *illusions*, aux mêmes *égarements* que leurs devanciers. Le grand controversiste du XVII^e^ siècle, malgré tous ces *beaux esprits* conjurés, a pu démontrer que la simple docilité aux

décisions de l'Église était plus chrétienne que la prétendue liberté évangélique réclamée par les protestants; à notre tour, nous espérons faire comprendre à tous que l'humble foi des croyants catholiques de ce siècle à la révélation surnaturelle de Jésus-Christ, est plus raisonnable que la fière indépendance de ces esprits qui veulent la mépriser ou la dédaigner au nom d'une science et d'une raison supérieures. Ce sera l'objet d'autres *études* qui suivront celle-ci.

---

# RELATION

D'UN

# VOYAGE DE MEXICO A GUATÉMALA

DANS LE COURS DE L'ANNÉE 1855

# RELATION

D'UN

# VOYAGE DE MEXICO

## A GUATÉMALA

## DANS LE COURS DE L'ANNÉE 1855

La relation suivante se compose de plusieurs lettres écrites par le P. Cornette à ses amis de France ou à ses supérieurs. La plus importante renferme le journal de son voyage à Guatémala, que nous avons complété en y insérant un court exposé de la dernière révolution du Mexique et quelques détails nouveaux sur Cuba, le tout extrait d'une lettre adressée au R. P. provincial de Lyon. A ce journal, nous avons cru devoir ajouter deux autres lettres du même Père, où l'on trouvera le récit du tremblement de terre éprouvé à Mexico en 1855; et celui d'une mission donnée dans l'intérieur du Guatémala, vers la fin de la même année.

Chargés, en l'absence de l'auteur, de revoir et de mettre en ordre ce travail, nous ne nous sommes permis de rien changer aux pensées et aux jugements qui en constituent le fond. Notre tâche s'est bornée à de simples corrections de style, et à quelques retranchements rendus nécessaires par des répétitions d'ailleurs assez rares.

Les cartes et les plans ont été dressés par M. Delamare, sur les dessins envoyés par le P. Cornette.

## I

### TREMBLEMENT DE TERRE A MEXICO.

(DU 21 FÉVRIER AU 2 MARS 1855.)

Je disais un jour à l'un d'entre vous qu'il n'était pas dans ma destinée de vivre en paix sur un sol tranquille : en voici une nouvelle preuve. Mexico qui, au milieu de ses commotions politiques, n'avait, depuis près de

dix ans, éprouvé que des secousses physiques peu nombreuses et presque insensibles, a été agitée ce mois-ci par des tremblements de terre assez violents sur lesquels je désire vous donner quelques détails. Le premier et le plus fort de tous eut lieu le 1er février, à dix heures quarante-cinq minutes du soir. En voici les présages, les caractères et les effets.

1° *Présages.* — Le 28 janvier, la sérénité du ciel fut quelque peu troublée par un orage qui se dissipa rapidement, après nous avoir versé trois millimètres de pluie. A partir de ce moment, jusqu'au 1er février, je constatai chaque jour dans l'atmosphère l'existence de deux courants opposés. Le courant inférieur était déterminé par un vent de terre, soufflant par rafales, du nord-est ou de l'est-nord-est ; tandis que le courant supérieur venait du sud-ouest, ou de l'ouest-sud-ouest, entraînant dans sa marche assez lente de légers nuages (*cirrhus*). Ce double courant s'arrêtait vers sept heures du soir, et la nuit entière s'écoulait dans le plus grand calme. Le 1er février, ce phénomène se reproduisit d'une façon encore plus marquée que les jours précédents, et cessa le soir à l'heure ordinaire. En ce moment, l'air était lourd et sans mouvement, le ciel semé de *cirrhus*. Nos élèves, à l'étude, se montraient inquiets et agités ; un certain nombre se plaignaient de maux de tête. Moi-même j'éprouvai quelques frissons et une espèce d'instinct d'attente, d'inquiétude ou de peur, qui s'est renouvelé depuis, et que je ne pouvais alors m'expliquer.

2° *Caractères.* — A dix heures trente-huit minutes du soir, un froissement sourd se fait entendre ; il est suivi d'une première secousse, qui ébranle la maison et arrête nos horloges à pendule et celles de la ville. A dix heures quarante-cinq

minutes, craquement universel accompagné d'un violent mouvement d'ondulation ou d'oscillation qui n'a pas moins de vingt centimètres d'amplitude, et dont la direction est certainement du sud-ouest au nord-est, c'est-à-dire dans le sens du plus élevé des deux courants atmosphériques dont il a déjà été question.

Je ne saurais mieux vous peindre l'effet produit par cette double secousse, qu'en le comparant à celui que m'aurait fait éprouver une succession de flots irréguliers courant sous mon lit, et dont chacun d'eux l'eût soulevé, tordu, puis abandonné en lui imprimant un soubresaut vertical, mais sans choc, fort heureusement. Les murs de ma chambre sous cette même impulsion pliaient et se tordaient, eux aussi, comme un serpent. A dix heures quarante-cinq minutes cinquante secondes, tout se termine par un mouvement d'assise générale et de va-et-vient, toujours dans la même direction. Une horloge, dont le soin m'est confié, se remet en marche après huit minutes d'arrêt, mais la sonnerie reste désorganisée.

3° *Effets.* — Les murs de ma chambre ont beaucoup souffert, surtout ceux qui sont à peu près parallèles à la marche de l'oscillation. Les poutres, en sortant presque entièrement de leur trou, font tomber leur scellement sur mon lit et dans ma cellule, qu'elles remplissent d'un nuage de poussière. Dans la maison les gros murs sont lézardés en plusieurs endroits; ceux qui sont d'une construction plus légère, ou qui, étant isolés, ne sont pas maintenus par la masse même des bâtiments dont ils font partie, sont renversés. Le crucifix qui domine l'autel de notre chapelle est jeté à bas. En ville, la coupole d'une des églises s'est partagée en deux. Le volume

d'eau fourni par un certain nombre de puits artésiens a presque doublé. Deux minutes et demie après l'événement, j'observai l'aiguille aimantée, elle ne laissait voir aucune inquiétude. Ce tremblement de terre s'est fait sentir dans tout le Mexique. A Puebla, il a renversé une tour; à Jalapa (80 lieues ouest de Mexico), la secousse a été aussi violente que dans la capitale, mais plus tardive (2 février, quatre heures du matin). C'est dans la partie orientale de la république, entre Acapulco et Mexico, qu'elle a atteint son maximum d'intensité.

Du 28 janvier au 1er février, le thermomètre a oscillé, d'une manière régulière, entre 4° 7 et 22° 8 ; le 1er février, une heure trois quarts avant la secousse, il indiquait 12° 2 ; au moment où elle s'est fait sentir, 10° 2 ; le lendemain, à quatre heures du matin, 9° 1. Je n'avais pas de baromètre; mais on m'a assuré qu'il ne s'était manifesté, dans la marche de la colonne mercurielle, aucun écart extraordinaire.

La secousse à peine terminée, l'air retentit des hurlements prolongés des chiens, auxquels se mêlent presque aussitôt les clameurs que l'épouvante arrache aux habitants, aux femmes surtout. Près de moi, j'entends nos pères qui récitent les litanies de la sainte Vierge d'une voix tant soit peu émue. J'avoue que j'eus aussi quelque envie d'avoir peur; mais le désir d'étudier les diverses phases du phénomène dont j'étais témoin ne m'en laissa pas le temps.

Le 12, dans la soirée, je constate l'existence de présages et de pronostics si parfaitement semblables à *tous* ceux qui avaient précédé le tremblement de terre du 1er février, que je me hâte de préparer d'avance, pour la nuit suivante, les divers instruments nécessaires à mes observations. Mon

attente n'est pas trompée : à une heure cinquante et une minutes du matin (13 février), je suis réveillé par une secousse qui, de même que celles du 1er février, commence par une ondulation de quelques secondes et se termine par un mouvement violent de trépidation, ou soubresaut vertical. Le tout n'a pas duré plus d'une demi-minute. Une boule que j'avais posée exprès sur une table, placée elle-même au chevet de mon lit, tombe à terre et roule dans la direction du nord-est. A l'instant où j'allume ma bougie, c'est-à-dire à la fin de la secousse, je trouve mon pendule, dont le fil de suspension a une longueur de 58 centimètres, oscillant du nord-est au sud-ouest. Cette oscillation s'est continuée d'une manière sensible pendant 16' 30'', et m'a paru avoir, au premier moment, 15 centimètres d'amplitude. Il est au reste fort possible que sa marche ait éprouvé quelque perturbation, à la suite du brusque soubresaut par lequel la secousse s'est terminée. L'aiguille aimantée reste parfaitement calme, aussi bien que la première fois. Le thermomètre marque, à neuf heures, 11° 6 ; au moment de la secousse, 8° 1 ; à quatre heures du matin, 7° 1, par un ciel d'une constante et parfaite sérénité. Le tremblement de terre a produit les mêmes effets que le 1er février, mais ils ont été moins marqués.

Dans la nuit du 13 au 14, quatre nouvelles secousses, isolées l'une de l'autre, se succèdent entre onze du soir et quatre heures du matin. Je n'ai ressenti que la dernière ; elle a été rapide et verticale.

Le 17, à trois heures quarante-cinq minutes, nouvelle et assez forte secousse, d'une nature identique à celle du 14.

Le 20, dans la journée, le même phénomène s'est reproduit ; mais je ne l'ai pas remarqué. Il n'a duré qu'un instant,

et j'étais alors en voiture. Outre ces secousses bien caractérisées, nous ressentons, presque tous les jours, surtout entre sept et huit heures du matin et huit et neuf heures du soir, une sorte de trémoussement, semblable à celui qu'éprouverait un corps solide nageant sur un liquide en ébullition.

Le 25, vers le soir, s'élève un vent impétueux du nord-est, qui, en peu d'instants, cache toute la savane de Mexico sous d'immenses tourbillons de poussière. Dans le même moment, un large rideau de nuages se dresse à l'horizon opposé (ouest-sud-ouest), et monte lentement dans le ciel, en se dirigeant vers le nord-est. Cette réapparition du double courant atmosphérique attire mon attention et me fait craindre une commotion nouvelle.

Le 26, le ciel avait repris sa sérénité, qu'il conserva les deux jours suivants; mais son azur était d'une teinte plus foncée qu'à l'ordinaire.

Pendant ces trois jours, pas un souffle ne se fit sentir; l'atmosphère fut constamment plongée dans un triste et morne silence; la température était peu élevée. Plusieurs fois, matin et soir, eut lieu cet étrange trémoussement dont j'ai déjà parlé. Nos enfants, inquiets et agités pendant la journée, paraissaient, le soir, être en proie à une espèce d'appesantissement.

Le 28 au soir, j'éprouvai moi-même ces symptômes d'inquiétude vague, de malaise et d'appréhension instinctive dont je ne connaissais déjà que trop bien la signification. A huit heures trente-cinq minutes trente secondes, pendant que je préparais ma méditation pour le lendemain, je ressentis une première secousse qui, par sa nature, se distinguait

nettement de toutes celles qui nous avaient effrayés depuis un mois. Au lieu d'une série d'ondulations courant en ligne droite, et compliquées d'un mouvement de va-et-vient vertical, c'était une *oscillation giratoire*, s'accomplissant sans résistance apparente, et par conséquent sans choc et sans soubresaut. Ma cellule semblait tourner comme sur un pivot, et, en même temps qu'elle accomplissait tranquillement cette courbe de révolution, les murailles oscillaient en tous sens, mais plus particulièrement de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Cette même direction fut aussi celle du grand axe de l'éllipse, décrit, pendant 31' 30'', par une balle de plomb suspendue à un fil de soixante-sept centimètres. De deux aiguillles aimantées, l'une portée par un fil sans torsion, l'autre montée sur agate, la première s'agita sensiblement, tandis que la seconde resta immobile. Une boule placée sur ma table ne bougea pas, bien que celle-ci se soit inclinée plusieurs fois. La secousse eut une durée totale de vingt-huit à trente secondes. Elle alla croissant de force et d'intensité pendant les quinze premières; puis elle s'affaiblit graduellement et s'éteignit enfin entre la vingt-huitième et la trentième.

A neuf heures trente-trois minutes quarante secondes, nouvelle secousse identique à la première quant à ses caractères physiques et à ses effets. Seulement sa force est plus grande et sa durée moindre (environ vingt secondes). L'oscillation de la balle de plomb persiste pendant trente-quatre minutes; l'horloge s'arrête, et nos murs, réparés depuis peu, se lézardent comme au 1^er^ février.

A cette double secousse du 28, correspond un abaissement sensible de température relativement à celle que

donnait le thermomètre, pour les mêmes heures des jours précédents. Celle-ci, en effet, n'est jamais descendue au-dessous de 14°, et même la veille, à neuf heures du soir, elle était de 15° 2; tandis que le 28, nous avons eu, à huit heures trente-cinq minutes du soir, 12° 4 ; à neuf heures quinze minutes, 11° 2; à neuf heures trente-trois minutes, 10° 4; à dix heures, 10° 2, et le 1er mars, à six heures du matin, 4° 6.

Un dernier mot sur une particularité assez curieuse de ce phénomène. Bien que l'agent physique ou chimique qui a soulevé et violemment agité tout le plateau mexicain et les pics gigantesques dont il est couronné, ait dû avoir son siége à une immense profondeur, l'impression produite semblait indiquer sa présence à la surface du sol, ou sous le plancher de la chambre qu'on occupait ; comme s'il eût immédiatement exercé son action, non-seulement sur la masse énorme dont j'ai parlé, mais encore sur chacune des plus petites parties dont elle se compose. Le mois de mars nous ramènera, je l'espère, la paix et le repos dont nous sommes privés depuis si longtemps. Aujourd'hui le soleil se lève radieux dans un ciel sans nuages, et semble nous promettre une entière sécurité : adieu donc, et priez pour moi.

## II

### DÉPART DE MEXICO.

Un vieux Français vagabond étant mort dans la cellule d'un ermite espagnol, celui-ci mit sur sa tombe l'inscription suivante :

Aqui yace un Frances,
En fin parado le ves.

Traduction libre :

Un Français ici vint mourir :
Enfin il cesse de courir.

Cette épitaphe sera la mienne. J'étais depuis neuf mois installé à Mexico, lorsqu'au milieu de mes beaux plans d'études, je suis tombé malade, et me voilà rejeté dans mon existence de Juif errant. Ordre en effet m'est donné de changer de climat et d'entreprendre une nouvelle pérégrination. Dieu soit loué! et partons pour Guatémala. Après avoir vu l'Amérique du nord et du sud, j'aurai ainsi le plaisir de visiter l'Amérique centrale, qui m'est encore inconnue. Mon itinéraire est à peu près tracé par Vera-Cruz, la Havane, le golfe de Honduras, le lac d'Izabal et enfin les Cordilières de Vera-Paz et du Tobon. Voulez-vous m'accompagner? Le chemin vous paraîtra peut-être un peu long; mais c'est le plus court de tous et le moins dangereux.

Lundi 27 août 1855. — L'heure du départ a sonné : saluons nos amis de Mexico; embrassons les quelques élèves qui pleurent en m'accompagnant à la voiture, et, munis de recommandations multipliées contre les voleurs, les révolutions, etc., etc., entrons bien vite dans l'élégant équipage, assez semblable à une coquille, que six mules vigoureuses vont emporter rapidement, à travers les plus abominables chemins qu'il soit possible d'imaginer. Résignons-nous donc à trois journées d'une course effrénée, au milieu des cahots et des soubresauts les plus extravagants. Nous n'avons toutefois à craindre que pour notre repos : les mules ont le pied sûr, et notre véhicule repose sur un train dont les roues très-espacées nous mettent à l'abri d'un déplacement trop violent du centre de gravité. Ainsi la vie est

sauve, et nous avons l'espoir d'arriver harassés, mais sains et entiers à Vera-Cruz.

A six heures du matin, nous nous trouvons engagés sur la digue qui s'étend entre les lacs de Chalco et de Tezcuco. La lune se couche sur l'un, pendant que le soleil se lève radieux au-dessus de l'autre. Nous sommes à l'époque de la plus grande hauteur des eaux : les deux lacs ne sont plus séparés que par la route qui nous livre passage et dont le Chalco recouvre une partie. Il la franchit même, pour aller en maint endroit se déverser dans le lac de Tezcuco, dont le niveau est encore à quatre mètres au-dessous du sommet de la chaussée où nous courons.

Une végétation luxuriante a succédé dans cette plaine inondée et semée d'îlots à la triste sécheresse de décembre dernier. Les champs de maïs (amilpas) y sont dans toute leur beauté, et l'herbe des prairies dépasse en hauteur les animaux qui y paissent. Nous marchons sur un terrain gréso-argileux, répandu autour de quelques cônes volcaniques (*tézontl,* scorie volcanique, pouzzolane) et sur un dépôt calcaire concrétionné tufacé, appelé par les Indiens *tépétaté,* que nous verrons ailleurs, mais dont je veux que vous constatiez la présence, puisqu'il juge à propos de se montrer çà et là le long du chemin. Nous laissons sur notre droite les volcans de Popocatepetl et d'Ixtaccihuatl, dont le premier dresse son cône neigeux, cratériforme et couronné de vapeurs sulfureuses, jusqu'à une hauteur de cinq mille quatre cents mètres ; tandis que le second, plus modeste, ne dépasse pas quatre mille sept cent quatre-vingts mètres. Depuis le mois de mai, le Popocatepetl a disparu derrière les nuages et restera invisible jusqu'en décembre prochain. C'est sa

coutume et je n'oserais l'en blâmer : les choses rares perdent à être trop prodiguées aux yeux. Saluons en passant le Téocalli de Cholula, énorme cône tronqué de couches alternées de briques et d'argile. Ce monument de l'antique religion des premiers habitants du Mexique et qui, peut-être, comme les pyramides d'Égypte, sert de tombeau à quelque héros inconnu, produirait partout ailleurs une impression profonde; mais il est ici écrasé par ses gigantesques voisins. C'est une singulière idée que celle d'élever un tertre d'une centaine de mètres, en face d'un volcan dont la cime hardie se perd dans la région des neiges éternelles. On ne pouvait manifester plus clairement que par ce contraste la distance infinie qui sépare l'œuvre de l'homme de celle de Dieu. Si l'orgueil est entré pour quelque chose dans la construction du Téocalli de Cholula, il faut avouer qu'on s'est préparé une rude déception. Tandis que la pyramide de Chéops, grâce à son isolement, peut faire illusion sur la grandeur réelle de son auteur; celle-ci, par sa position, n'accuse qu'impuissance et faiblesse. Un pieux habitant de ces contrées s'occupe actuellement à faire bâtir une chapelle à la sainte Vierge sur la plate-forme du Téocalli; il espère que la charité chrétienne lui viendra en aide pour l'achever et qu'ainsi ces ruines, consacrées autrefois au culte des faux dieux, se transformeront en un pieux pèlerinage à la mère du Sauveur[1].

Mais attention, voici le Rio-Frio : cette montagne,

[1] Ce projet avait été déjà réalisé une première fois. Au témoignage de M. de Humboldt, on voyait, en 1804, sur cette même plate-forme, *une petite chapelle entourée de cyprès, et dédiée à Notre-Dame de los Remedios... Un ecclésiastique de race indienne célébrait journellement la messe sur la cime de ce monument antique.* — Humboldt, *Vues des Cordilières, etc.*, t. I, p. 116, 1816. (*Note de l'éditeur.*)

dépendance du volcan voisin, s'interpose entre le plateau de Mexico et la plaine où Puebla nous attend. Il nous faut donc la franchir, et le moment est on ne peut plus propice : ce passage très-mal famé vient d'être soigneusement battu par un escadron de cavalerie; ainsi, sans trop de crainte, engageons-nous entre ces masses énormes de trachytes et de laves brisées et confusionnées, mêlées à des argiles et à des sables siliceux. L'aspect général est celui d'un désordre inexprimable et d'un chaos à peu près complet. Il est impossible de ne pas reconnaître dans cet étrange bouleversement l'action du volcan auquel le Rio-Frio est adossé. La contemplation de ces sauvages beautés de la nature n'arrête pas notre marche, que rend plus intéressante encore l'aimable conversation de notre compagnon de voyage M. Alexandre de la Gazza, et à midi sonnant nous entrons dans la venta de Rio-Frio. Nous y sommes gracieusement accueillis par le Français qui en est le possesseur, l'honnête M. Sansier. Quel plaisir de rencontrer dans ces contrées lointaines un compatriote jeté là par la Providence, de dîner à la française à quelques lieues de Mexico, et de parler tout à notre aise cette chère langue maternelle, si fidèle interprète des affections du cœur et de la gaieté nationale! Puisque après le repas il nous reste quelques instants, profitons-en pour faire quelques observations[1]; puis, serrant cordialement la main de notre hôte, reprenons notre course vers Puebla.

[1] Latitude du col principal de Rio-Frio, 10° 18'; longitude, 101°; hauteur moyenne de la route, trois mille cent quatre-vingt-seize mètres; le pic de Coatyrec s'élève de deux cent cinquante mètres au-dessus du chemin; hauteur de la venta, trois mille quatre-vingt-trois mètres; thermomètre sec, à midi, 18°; thermomètre humide, 16° 3; rivière, 12° 8 (une autre observation, faite le 14 décembre précédent, m'avait donné pour résultat 12°); l'eau bout à 90° 65.

En descendant la montagne, nous nous croisons avec une voiture sortie le matin même de cette ville, et qui vient d'être arrêtée par seize brigands. Le premier avis de leur présence, qu'à travers les bois où ils étaient embusqués, messieurs les *salteadores* aient donné aux voyageurs, a été une décharge générale de mousqueterie, qui a tué trois hommes de l'escorte et blessé mortellement les deux autres. Les escortés, c'est-à-dire un Français et trois dames, n'ont reçu aucune blessure; mais ont été complétement dévalisés. Cette nouvelle, qui effraie nos compagnons, me rassure, car on ne vole pas deux fois le même jour et au même endroit. Mes prévisions ne me trompent pas : nous ne rencontrons sur le lieu du sinistre qu'une vingtaine d'hommes à cheval, recueillant les morts et les blessés. Les brigands, quoique enhardis par la révolution, ont disparu, et nous entrons vivants et sans encombre à Puebla de los Angeles. (Latitude, 190°; longitude, 100° 21'; hauteur, deux mille deux cent vingt et un mètres quatre-vingt-seize centimètres.)

## III

### PUEBLA DE LOS ANGELES. — ACATZINGO.

Puebla est la plus belle ville du Mexique, sans en excepter la capitale, et peut soutenir la comparaison avec les cités les plus remarquables de notre vieille Europe. Elle est gracieusement assise à l'extrémité d'un riant et fertile bassin, fermé au sud et à l'est par des collines moutonnantes, au nord par le mont Amalkinche, et à l'ouest par les majestueux volcans de Popocatepetl et d'Ixtaccihuatl. Ses rues sont

larges, droites, fort propres et bordées de trottoirs en trachyte noirâtre. Les maisons, bâties en lave ou en trachyte, sont vastes, bien aérées et ornées avec goût : elles se composent d'un rez-de-chaussée, surmonté d'un premier étage que recouvre un toit en terrasse. Une statue équestre en bronze, représentant l'*Amérique victorieuse*, décore la grande place, du côté de la cathédrale. Puebla renferme soixante-dix mille habitants, non compris quinze cents hommes de garnison. Ce peuple est bon, aimable et doux, fidèle à sa religion dont il pratique tous les devoirs, et animé de cette vieille foi espagnole dont il a précieusement gardé l'héritage. Puebla est donc, sous ce rapport, bien digne de son nom de ville des anges ; c'est aussi la ville des couvents. On y compte onze congrégations de femmes, dont plusieurs, comme les carmélites et les clarisses, possèdent deux maisons complètes pour le nombre et, de l'aveu de tout le monde, d'une édifiante régularité. On y trouve aussi un immense couvent de franciscains ; un d'oratoriens qui y donnent avec fruit des retraites ; un de carmes avec noviciat ; un d'augustins, deux hôpitaux et une maison d'aliénés administrés par des religieux. Outre la cathédrale, Puebla renferme soixante-dix églises ou grandes chapelles, avec leurs tours et leurs dômes plus ou moins élevés, dont l'architecture est élégante et l'ornementation riche et de bon goût. La cathédrale, en style grec, est grande et belle. Le *ciborium*, œuvre d'art fort remarquable, se compose d'un dôme d'environ vingt mètres de hauteur, surmonté d'une image de la sainte Vierge et porté par huit colonnes grecques, entre lesquelles se dressent les statues gigantesques des quatre grands docteurs de l'Église. Au centre repose le Saint des saints

dans un tabernacle tournant. Une lampe en argent de un mètre cinquante centimètres de diamètre consume ses nombreuses lumières devant le saint Sacrement. Derrière le chœur du chapitre, placé dans la grande nef, et devant un autel, une grille modeste en fer entoure une pierre sépulcrale (belle calcédoine blanche) portant cette inscription : *Hic jacet corpus... Joannis de Palafox de Mendoza, episcopi Angelorum populi... pro patre rogate filii... expecto donec veniat immutatio mea, et in carne meâ videbo Salvatorem meum... Natus in sæculi... obiit...* L'inscription est inachevée, et le tombeau vide. Celui dont il devait renfermer les restes repose ailleurs.

A côté de la cathédrale s'élèvent l'évêché et le séminaire. La bibliothèque de ce dernier établissement a été fondée par Palafox, dont on y voit la statue. Cette bibliothèque, que j'ai visitée, est fort riche, surtout en ouvrages anciens : elle renferme environ soixante mille volumes. Le séminaire est parfaitement dirigé et assez nombreux. Après la cathédrale vient sans contredit notre ancienne église du collége du Saint-esprit, temple grec magnifique, léger, élevé, bien orné, avec ses deux tours toutes sculptées et un dôme majestueux. Elle renferme un précieux trésor : c'est une copie du tableau de la sainte Vierge attribué à saint Luc. Elle fut envoyée à nos Pères par saint François de Borgia et décore l'autel latéral *in cornu epistolæ*. Notre collége, quoique sans apparence extérieure, est vaste, bien distribué, enrichi de belles et nombreuses peintures. C'est aujourd'hui le collége de la ville. Il nous serait remis immédiatement, si nous pouvions nous en charger. La cinquième partie environ de cet édifice a été renversée, il y a dix-huit ans, par l'explosion d'une poudrière qu'on y avait établie, et ces ruines, qui affligent l'œil et

le cœur, n'ont point été relevées. Nous possédions encore à Puebla le *Scolasticat de Saint-Ildefonse,* grande et belle maison; le collége de Saint-François-Xavier, transformé maintenant en hòpital militaire, et dans le jardin duquel on bâtit actuellement une prison. L'église des franciscains, ornée d'une manière bizarre, renferme le corps entier du bienheureux Sébastien *de Apparitione,* dont on fait la fête le 25 février. Près de la ville, au sommet d'une petite colline, s'élèvent deux jolies chapelles, dédiées l'une à Notre-Dame de Lorette, l'autre à Notre-Dame de Guadalupe. Le climat de Puebla est sec, tempéré et parfaitement salubre; cette charmante contrée est vraiment le paradis du Mexique, et la ville des anges ne pouvait être mieux placée.

De même qu'à mon premier passage, je fus très-bien accueilli par cette population, qu'il est impossible de ne pas aimer lorsqu'on l'a connue, et dont on voudrait ne jamais se séparer. Monseigneur l'évêque, que je visitai le soir de mon arrivée, venait d'échapper à quarante-cinq brigands embusqués sur la route que je devais suivre le lendemain. Il essaya de me retenir; mais, bien loin de céder à ses instances et de me laisser aller à la crainte, je déterminai un ami de cœur à m'accompagner jusqu'à Cordova, sa patrie, où il n'osait pas rentrer. Je passai la nuit avec mon brave la Gazza; son ronflement, plus violent que celui d'une machine à haute pression, uni aux roulements du tonnerre et à une pluie torrentielle, me força de goûter bien malgré moi les douceurs d'une longue veille. Le lendemain, à quatre heures du matin, mon nouveau compagnon et moi nous nous mîmes en route.

Malgré une ostentation de bravoure quelque peu improvisée,

j'avoue que nous n'avançons pas sans crainte. A la pénombre de la lune, chaque branche d'arbre, débordant horizontalement sur le chemin, se transforme à nos yeux en canon d'escopette braqué contre nous. Fort heureusement nous en sommes quittes pour la peur, et, après avoir parcouru sans mauvaise rencontre le passage creux et suspect de Chachapulco, que bordent des haies de cactus opontia et de magueyers (*agave americana*), nous arrivons avant le jour à Amosoque. Nous laissons ici sur notre gauche la route que j'ai suivie l'année dernière, pour prendre celle d'Orizaba qui se développe dans la direction est-32°-sud (boussole corrigée en main). Nous courons sur une plaine très-unie, légèrement inclinée à l'est-sud-est, dont les rares eaux, que le sol n'a pas absorbées, se déversent encore dans l'océan Pacifique. Cette plaine abonde en pâturages et en plantations de maïs, qui y réussissent à merveille. Son gisement est gréso-argileux, peu consistant et d'une faible épaisseur. Il repose immédiatement et sans transition sur une masse considérable de tuf calcaire (tépétaté), carbonate de chaux sale, caverneux, blanchâtre, sans forme de sédimentation, s'adossant aux terrains du Popocatépetl, qu'il entoure de tous côtés, et à ceux de la chaîne de montagnes dont l'Orizaba est le nœud. Il se montre à jour, excavé et rongé, dans le lit des torrents, près de San Bartolo et surtout à Acatzingo, qui en est bâti, et là il rend le chemin affreux. Les torrents laissent voir une autre espèce de calcaire errant, dur, noirâtre, quartzeux, appelé *bijarro*, qui par la cuisson fournit d'excellente chaux anhydre. La surface de la plaine est hérissée de cônes laviques, porphyriques et calcaires peu élevées. Les mamelons calcaires sont blancs, nus,

arrondis, et paraissent composés surtout de ce bijarro dont j'ai parlé et que j'avais reconnu l'année dernière à *Tepéya-hualco*, dans le nord. Il m'a été impossible de constater l'âge relatif de ces diverses formations. L'ordre de superposition se cache sous le tuf. Je croirais assez à deux formations distinctes de calcaire, l'une plus ancienne que les dépôts volcaniques, l'autre plus récente. Le calcaire bijarro me paraît accuser par la nature de sa composition et sa dureté une antériorité indubitable : toutefois ce n'est là qu'une hypothèse qui a besoin d'être contrôlée par un examen plus approfondi. Le cactus opontia et le magueyer, mariés à mille variétés de fleurs et principalement aux digitales et aux labiées odoriférantes, continuent à rendre l'aspect de cette plaine moins uniforme et partant moins ennuyeux.

Ayant brisé notre cheville ouvrière au passage d'un petit torrent, nous dûmes rester une heure entière sur le lieu même où, la veille, une voiture avait été dévalisée. Le cadavre d'un des chevaux de l'équipage embarrassait encore le chemin; quant au cocher, il était mourant de ses blessures à Acatzingo. Les voyageurs en furent quittes à meilleur marché, mais n'échappèrent point à une complète spoliation. L'un d'eux, Français comme moi et retournant dans son pays, me racontait qu'après avoir eu un bouton de son habit enlevé par une balle, il avait reçu un coup de baïonnette, qui eût probablement mis un terme à ses voyages, si un bienheureux portefeuille n'eût détourné l'arme meurtrière. Après ce double avertissement très-significatif, notre compatriote se hâta de confier tout son avoir (4,000 francs) à la probité de ces messieurs. Heureux encore d'avoir sauvé un de ses doigts qu'on voulait lui couper pour en retirer un anneau de peu de valeur.

Après avoir traversé rapidement San Bartolo, village indien composé d'une vingtaine de cabanes en feuillage, que protége une enceinte de cactus, nous arrivons à Acatzingo. Cette petite ville ne figure, j'ignore pourquoi, sur aucune carte de ma connaissance [1], bien qu'elle renferme deux mille cinq cents à trois mille habitants, Indiens en grande partie. Elle est fraîche, propre, pavée et bâtie en pierre de tuf ou de bijarro. On y voit une grande place ornée d'une fontaine, dont les eaux abondantes y sont amenées des collines du nord (temp. à mon passage, 20°), une vieille église d'une architecture grave, et un couvent de franciscains, vide de ses religieux, mais remarquable par sa belle église. Des mesures et des angles calculés me font placer Acatzingo par latitude, 18° 58'; longitude (Washington), 20° 42' 30"; altitude, 2250 mètres.

## IV

### QUÉCHULA. — LA CAÑADA NUEVA D'IXTAPA. — LE CERRO GORDO. — ORIZABA.

A huit milles plus loin, en allant vers l'est, au pied du versant méridional d'une montagne de calcaire blanc qui est le premier contrefort de l'Orizaba, apparaît, au milieu

[1] Je l'ai vainement cherchée dans la grande carte des États-Unis et du Mexique, publiée en 1855 par Colton, à New-York. Le colonel don Antonio de Alcedo lui donne une place dans son *Diccionario geografico-historico de las Indias Occidentales*. (Madrid, 1786, 5 vol. in-4°.) Il l'appelle *San Juan de Acacingo*. Quant à la description qu'il en fait, et à la position qu'il lui assigne, il est complétement d'accord avec notre relation. Seulement la population paraît avoir été à cette époque beaucoup plus considérable. Acacingo renfermait, en 1786, neuf cent quatre-vingt-cinq familles, dont cent cinquante espagnoles, cent quatre métisses, trente et une mulâtres, et sept cents indiennes. (*Note de l'éditeur.*)

d'une oasis ou d'une île de verdure, le joli village de *Quechula* qui, dit-on, égale presque Acatzingo. Les eaux de la rivière de même nom (température, 23°) courent le long d'une chaine de ce même calcaire, qui, du sud, vient resserrer notre plateau. — *San Miguel Chultepec* est un misérable village de roseaux et de feuilles d'agaves desséchées. Il repose au pied sud-ouest du dernier mamelon volcanique de la plaine où nous sommes, qui porte à cent vingt ou cent cinquante mètres de hauteur une masse de trachyte calciné, mêlée de scories. Noir et dépouillé, parmi des mamelons calcaires blancs, il ressemble à un vieux nègre chauve au milieu de vieillards blancs aussi chauves que lui. A trois milles de ce mamelon apparaît enfin, au centre d'une plaine plus resserrée et mieux cultivée, le village tant désiré de *San Agustin del Palmar*, bâti en pierre sur un tertre que ceignent des haies de cactus et de magueyers. Sa population est d'environ deux mille cinq cents Indiens. Il nous offre peu de ressources : sous un ciel brûlant, les eaux lui manquent, et c'est précisément le besoin d'eau qui nous le faisait désirer. Une hauteur de soleil peu exacte, ce me semble, m'a donné, latitude, 18° 53'; longitude estimée 20° 33'; altitude, 2,229 mètres; eau d'un puits, 17°. On y voit des tombeaux antiques : ce sont des tertres de terrain argileux, mais peu remarquables. Je fus reçu à la française, à *San Agustin*, par un français, M. Auguste Bret. Établi depuis longtemps au Mexique, il y a appris, me dit-il, à regretter et à aimer la France. La France est belle, *même* au Mexique, croyez-moi.

A l'est de *San Agustin*, le vallon se resserre et se couvre d'une riche végétation. Trois variétés d'agaves et deux de cactus cachent sous leurs rameaux énormes et leurs feuilles

grasses le cactus Mélo très-abondant et s'unissent aux mimosas épineux pour se marier ensuite à toute espèce de fleurs et surtout aux bleues campanules. Çà et là s'élèvent isolés, nus et presque morts, quelques palmiers séculaires au tronc énorme, restes vénérables d'une famille végétale prête à s'éteindre au milieu d'une famille nouvelle destinée à la remplacer. Leurs noires et tristes cimes contrastent heureusement avec la beauté éphémère de l'*Ipomea* aux couleurs d'azur. J'aimerais pourtant à voir les jeunes plantes grimper autour de ces vieillards et sourire à leurs derniers jours en les respectant.

*La Cañada nueva d'Ixtapa* (hauteur, 2,200 mètres) est un village indien dont la fondation ne remonte qu'à une trentaine d'années; il compte aujourd'hui mille à douze cents habitants. Il était auparavant situé à une demi-lieue plus loin, vers l'ouest; mais le manque d'eau força ces pauvres gens à quitter leur premier séjour, pour se construire de nouvelles demeures sur les bords du rio d'Ixtapa. Ce changement de domicile ne paraît pas avoir eu pour eux de bien consolants résultats, si l'on en juge par leur aspect chétif. Ils sont pâles, maigres, et généralement sujets à des douleurs d'os dont ils croient trouver la cause dans les rapides et prodigieuses variations de température des eaux du torrent; glacées le matin, elles sont brûlantes à midi (28° 8). Ces eaux descendent en grande partie du pic d'Orizaba : l'Ixtapa les recueille, et, dirigeant son cours au sud-ouest, les déverse dans l'océan Pacifique. De la Cañada, où nous sommes, et dans la direction nord-30°-est, l'Orizaba nous apparaît dans sa sublime majesté, et rappelle à notre pensée la grandeur et la puissance du souverain maître qui l'a dressé sur sa base.

Gravissons maintenant la montagne légèrement boisée de Cerro-Gordo : nous voici sur le premier col de la chaîne de l'Orizaba, et dans un pays tout différent de celui que nous venons de quitter. Derrière nous, le vallon d'Ixtapa au ciel pur, à l'atmosphère sèche, à l'évaporation puissante (therm. sec, 23° ; therm. humide, 17°), où il ne pleut que de juin en octobre ; devant nous, à l'orient, une gorge profonde qui se creuse en abîme, dont les crêtes sont perpétuellement noyées de brouillards, et voilées par d'épais nuages flottants. Aussi l'humidité y est-elle exceptionnelle (therm. sec, 23° ; therm. humide, 27° 25) ; si bien que, d'après le dicton populaire, on y compte quatre mois de pluie, quatre mois de boue, et quatre de pluie et de boue. Nous avons dit adieu au tuf calcaire (tépétaté) en traversant l'Ixtapa ; depuis lors nous marchons sur un terrain plus solide. C'est un gisement de schiste très-argileux, terreux, peu feuilleté, ayant des infiltrations de quartz blanc, et renfermant dans sa masse déchirée des blocs plus ou moins arrondis d'un autre schiste compacte, très-dur (aspect de pierre de touche), coupé par des veines siliceuses blanches. Les couches ont une direction déterminée du sud-sud-ouest au nord-nord-ouest ; elles sont inclinées profondément vers l'est, et forment des arêtes très-avancées dans la gorge. Le tout est recouvert d'une couche d'argile pure de décomposition, sur laquelle errent quelques blocs de même nature et quelques laves roulées. Des rochers primitifs élèvent leurs sommets arrondis en coupoles à près de six cents mètres au-dessus de nos têtes. Le chemin s'abaisse et commence à descendre en zigzag la *barranca* (ravin) du Cerro-Gordo. Nous traversons le *Puente colorado* (hauteur, 2,194 mètres) ; sous

nos pieds mugit un torrent, qui, venant de l'est-nord-est, s'élance au sud par une vallée profonde, étroite et nue; c'est là le dernier tribut payé par cette partie du Mexique au grand Océan. Cette gorge nous conduit en peu de temps au *cumble* de Acultzingo (hauteur, 2,200 mètres; latitude, 18° 50'; longitude, 20° 25'). En face s'ouvre une autre vallée aussi étroite et plus profonde encore que la précédente (hauteur, 1,812 mètres), où le sentier s'enfonce en serpentant entre deux crêtes schisteuses, tranchantes, d'une dureté supérieure à celle du schiste argileux de Cerro-Gordo, engloutissant, comme celui-ci, des blocs d'un autre schiste compacte, mais dont ici le volume est plus considérable et qui affectent généralement la forme du parallélipipède; strates puissantes, peu régulières, bouleversées, dirigées au nord. Sur l'une de ces crêtes repose, irrégulièrement inclinée à l'est, une butte d'argile gréseuse, neuve, tendre et peu consistante, que les eaux attaquent, rongent peu à peu, et découpent en broderies aussi instables dans leur durée que capricieuses dans les formes qu'elles revêtent.

Comment cette gorge s'est-elle ouverte au milieu d'une roche si dure et si compacte? Est-ce par scission, par glissement ou par érosion? Je n'ose me prononcer. La masse brisée et bouleversée semble indiquer commotion violente et peut-être scission. La stratification est trop irrégulière pour laisser entrevoir un glissement. D'ailleurs une telle hypothèse emporterait avec elle l'abaissement d'une des crêtes au-dessous de l'autre; ce qui ne se vérifie pas ici, toutes deux atteignant sensiblement la même hauteur. D'autre part les parois de la gorge présentent des arêtes tranchantes qui

témoignent assez clairement de l'existence d'érosions violentes. Quoi qu'il en soit, l'aspect général ne me laisse aucun doute sur un point, c'est que de puissants agents hydrauliques ont exercé sur ce théâtre toute leur énergie, ou mieux encore toute leur fureur. Des collines de terrains brisés et amoncelés, des masses de détritus entassées dans les anfractuosités formées par les arêtes, et toujours à l'ouest de ces mêmes arêtes, tandis que rien de pareil ne s'offre aux regards sur leur flanc oriental, indiquent à la fois l'action de courants violents, et leur direction d'orient en occident. Ce fait ou cette conclusion n'est d'ailleurs que la confirmation de mille autres observations analogues relevées sur les divers points du globe.

Je voudrais bien, pour vous délasser de cette longue discussion géologique, qu'Acultzingo, où nous entrons (hauteur, 1,700 mètres), me fournît la matière de quelque intéressante description. Malheureusement il n'en est rien, et je n'ai pas autre chose à dire de ce village indien, agglomération misérable de quarante à cinquante huttes plantées dans la boue collante tombée des montagnes, sinon que pour lui le soleil se couche une heure quatorze minutes plus tôt que pour les autres, par la raison qu'à l'ouest son horizon finit à 18° 31' de hauteur. Laissons-le donc, et avançons en étudiant les terrains de la vallée, que notre curiosité peut contempler tout à son aise, fouillés qu'ils sont et mis profondément à nu par les eaux d'un torrent. Nous y distinguons, divisés en plusieurs assises, des grès fins assez durs, qui s'abaissent rapidement vers l'orient; ils englobent ou portent à leur surface des fragments de rocher plus ou moins gros, plus ou moins roulés, détachés de la montagne. Il y a

donc eu ici sédimentation calme, troublée de temps en temps par l'action de courants impétueux. Quelques-uns de ces blocs erratiques que j'ai pu mesurer m'ont offert une masse à peu près sphérique de neuf mètres de diamètre [1]. Mais voici qu'un violent orage, avec accompagnement obligé d'épouvantables coups de tonnerre et d'éclairs éblouissants, vient interrompre notre causerie scientifique. Heureusement, nous touchons aux portes d'Orizaba, où nous entrons, non sans avoir été complétement rafraîchis par les eaux que le ciel verse avec prodigalité sur nos têtes. Les rues sont changées en torrents, et il faut me résigner à me faire porter à dos d'homme jusqu'au gîte où je dois passer la nuit. Encore si je pouvais reposer en paix; mais l'excès de fatigue, le bruit de l'orage, et le tapage de joueurs s'exerçant au billard jusqu'à minuit, ne me permettent pas de fermer les yeux. Dieu soit béni! du train dont vont les choses, je crois que je finirai par me déshabituer du sommeil.

Généralement parlant, pour décrire une ville, il faut l'avoir vue. Que vous dirai-je donc d'Orizaba, que j'ai quittée à la pointe du jour, après y être entré à nuit close? Elle m'a paru propre, gracieuse, tranquille, et contient, dit-on, dix-huit à vingt mille habitants. Elle repose sur les grès dont j'ai parlé, au point précis où la gorge d'Acultzingo se dilate brusquement, par l'éloignement des montagnes du sud, et la disparition de celle du nord qui plongent, sous un angle de 45°, dans les sédiments de la plaine [2].

[1] Ces blocs erratiques ne sont pas rares en Europe; je les ai rencontrés aussi dans la Nouvelle-Grenade, et nous les retrouverons encore dans le bassin du Motagua, sur la route d'Izabal à Guatémala.

[2] Orizaba doit être par latitude, 18° 42'; longitude, 20° 18'; altitude, douze

## V

### DÉPART D'ORIZABA. — CORDOVA. — VERA-CRUZ.

Le 29 août, de grand matin, je pars, laissant à Orizaba mon compagnon et ami M. Apollinaire Niéto, trop harassé pour me suivre. Notre voiture court sans escorte sur une route infestée de voleurs ; aussi mon imagination travaille de son mieux, et, pendant les deux premières lieues, je ne puis me débarrasser de la crainte des brigands, dont je m'attends à faire la rencontre. Mais je n'aperçois qu'un certain nombre de roches noires dont la pointe conique hérisse la plaine, et qui me paraissent être comme les contreforts des montagnes reconnues la veille ; je me rassure donc.

En descendant la côte rocailleuse de Cataloche, je remarque que nous bondissons sur des calcaires blancs, tendres, encore à l'état normal, mais profondément secoués et tombant de tous côtés. Ils forment des collines ou montagnes boisées, dont les cimes les plus élevées ne dépassent pas quatorze cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces collines moutonnantes et ondulées me rappellent celles du Jura ; leur texture toutefois les rapproche de la craie, et m'oblige à les classer soit parmi les derniers dépôts jurassiques, tels que ceux, par exemple, des alpines de Saint-Remy, près d'Avignon, soit parmi les diverses assises crétacées. Je n'ai pu trouver, ni ici ni à

cent vingt mètres. Voici quelques observations que j'y ai faites : Le 28 août à six heures du soir, pendant l'orage, thermomètre sec, 20° 9 ; humide, 17° 7. — Le 29 août à trois heures du matin, par un ciel peu nébuleux, thermomètre sec, 17° 2 ; humide, 16° 0.

Atoyac, où nous reverrons ce même calcaire, aucune empreinte organique qui me permette de trancher la question.

Au pont de Villégas, par huit cent cinquante mètres de hauteur, l'assise calcaire de Cataloche disparaît subitement sous une couche puissante d'argile rouge de sang, glissante, très-adhérente, provenant certainement de la décomposition de terrains primitifs siliceux et schisteux. Sa partie inférieure renferme beaucoup de blocs trachytiques ou schisteux compactes, et même quelques laves. La partie supérieure est pure, très-déchirée par les eaux, et, malheureusement pour nous, très-défoncée par les pluies de la nuit précédente. Ce plateau argileux, d'une forme circulaire, dont Cordova occupe presque le centre, est légèrement incliné à l'est-sud-est. Ses eaux courent au sud-est, pour se jeter dans un torrent qui s'excave profondément et que je n'ai pu suffisamment étudier. Quant à sa hauteur, au *Fortin* qui en est le point culminant, elle atteint neuf cent soixante-cinq mètres, huit cent quarante et un à Cordova, et cinq cent trente-neuf à Atoyac. Dans tous mes voyages en Amérique, je n'ai pas rencontré de sol plus fertile et d'une végétation plus luxuriante. Il nourrit pourtant moins d'arbres que d'arbustes ; c'est le séjour préféré des monocotylédonés délicats, tandis que les robustes dicotylédonés ont fixé leur demeure dans les montagnes calcaires de Cataloche et d'Atoyac.

Au milieu de cette riante contrée est bâtie Cordova (latitude, 18° 43'; longitude, 19° 59'), que les cartes placent trop près d'Orizaba. Cette ville propre, paisible, avec une belle place, une église assez remarquable et des rues égayées par une

fraîche graminée, renferme de six à huit mille âmes. Des plantations de tabac, de caféiers et de bananiers l'entourent et l'enrichissent. Je ne puis la quitter sans vous dire un dernier mot d'un de ses habitants, M. Niéto, que j'ai dû laisser à Orizaba. Cet excellent ami joint, au soin de ses plantations, l'étude sérieuse et approfondie des sciences naturelles, surtout de l'entomologie. Il m'a dédié une collection de coléoptères des districts d'Orizaba et de Cordova, qui figurerait avec honneur dans les musées de votre capitale; peut-être un jour vous sera-t-il donné de la voir passer sous vos yeux. M. Niéto a fourni un contingent remarquable aux diverses expositions européennes. En ce moment, il entreprend le forage d'un puits artésien dans le plateau de Cordova; puisse-t-il réussir dans ce projet! La sonde, en creusant une voie nouvelle aux eaux fécondantes et retenues captives, ne peut manquer de livrer au savant qui l'emploie les secrets de la constitution géologique du sol qu'elle va traverser.

En quittant Cordova, je relève le pic d'Orizaba; il se montre à l'ouest-39°-nord. Nous approchons d'Atoyàc; le chemin, abominablement creusé et encombré de blocs erratiques, devient affreux, et se montre digne du nom qu'on lui a donné, *sal-si-puedes* (tire-t'en, si tu peux). Au débouché du pont d'Atoyac, les calcaires de Cataloche reparaissent avec les caractères précédemment observés. Leurs collines ondulées, d'une hauteur moyenne de mille deux cents mètres et bien boisées, se prolongent indéfiniment vers le sud, et s'arrêtent brusquement au nord, par 19° 10' de latitude, où elles se perdent sous les sables du Jamapa. Peut-être ce fleuve a-t-il, aux jours de sa virilité, balayé

sans trop de difficultés leurs dernières ramifications? Toujours est-il qu'elles ne se montrent plus entre Vera-Cruz et Jalapa.

Un nouvel ordre de choses commence à partir de la gorge profonde de *Chiquihuite*. Sous un amas de laves et de trachytes, engloutis dans des argiles ou errants à leur surface, et dont les blocs les plus considérables atteignent en moyenne un diamètre de deux à trois mètres, apparaît une assise de grès très-puissante, déposée en couches plus ou moins variées, assez dures, formant, par leur régularité de sédimentation, un grand plateau légèrement incliné jusqu'au golfe du Mexique. Ce grès, que j'ai reconnu l'année dernière à *Tolomé,* au *Sopitote*, au *Paso-ovejas* et au *puente nacional*, se prolonge également vers le sud jusqu'à l'Yucatan. Cette formation est surtout en évidence au *Paso-del-Macho* et au pont de la *Soledad;* quant à la base qui la porte, elle est partout invisible. Ce plateau est brûlant, stérile et inhabité. On n'y trouve qu'une grosse graminée, quelques cactus opontia et des mimosas épineux. Les eaux sales qui le sillonnent et mettent à nu les blocs erratiques, courent d'abord au sud, puis au nord, et leur fraîcheur entretient sur leurs bords une certaine végétation qui se dessine en lignes de verdure sur le fond aride de cette espèce d'Arabie. On n'y rencontre aucun être humain, si ce n'est deux ou trois familles indiennes à Chiquihuite, une à Chacamaron, et quelques autres au pont de la Soledad. Le soleil, vu à midi à Chacamaron, me fait placer cette misérable hutte par 18° 54' de latitude. Près de Vera-Cruz, les laves et trachytes errants diminuent en nombre; les argiles noires qui les contiennent prennent plus d'épaisseur, et vont se

cacher moins stériles sous les dunes anciennes (*Médanos*) qui entourent cette ville. Le pont en bois construit à la Soledad sur le Jamapa étonne par sa hauteur et sa hardiesse. Le fleuve doit avoir en cet endroit quatre-vingts mètres de large. Il est maintenant très-bas; mais sur ses rives on distingue facilement, à une grande élévation, les traces des hautes eaux. Là, grâce à mes ongles et à mon marteau, j'ai pu mettre à jour et examiner les grès dont j'ai déjà parlé. A *la Téjéra,* où commence le chemin de fer, un wagon, dont la locomotive n'est encore, comme l'année dernière, qu'un pachyderme à longues oreilles, me transporte en deux heures jusqu'à la ville tant désirée, et j'arrive ainsi à Vera-Cruz, après avoir échappé presque seul aux attaques des brigands. Je vous laisse donc à penser avec quel plaisir je revois la mer et ses flots écumants; car je crains moins les révolutions de Dieu que les révolutions des hommes.

Vera-Cruz, où j'avais passé quelques jours pleins de préoccupations, à la fin de novembre 1854, fut pour moi, dans les circonstances présentes, un séjour de repos. Du 29 août au 4 septembre et dans les moments que ne réclamaient pas mes exercices de piété, je m'occupai à mettre en ordre mes notes de voyage, à faire quelques observations nouvelles, et, à la faveur de mon *incognito,* à réformer parmi quelques militaires ou commerçants, avec lesquels j'entretenais des rapports, les idées pseudo-philosophiques et antireligieuses, que l'Europe et les États-Unis commencent à semer en ce pays. Vera-Cruz est située par latitude 19° 12', longitude (Washington) 19° 9'. J'ai adopté cette longitude, parce que les dernières mesures faites par ordre

du gouvernement des États-Unis me paraissent mériter plus de confiance que les observations antérieures, dans lesquelles on trouve de nombreuses anomalies. Variation de l'aiguille magnétique, 8°-est.

Cette ville a eu peu à souffrir cette année des attaques du *vomito prieto* (fièvre jaune). Son commerce, si considérable autrefois, passe, dit-on, à Tampico, situé quelques lieues plus au nord. Le chemin de fer actuellement en construction de ce dernier port à la capitale, hâtera encore sans doute la décadence déjà commencée de Vera-Cruz[1].

## VI

### DÉPART DE VERA-CRUZ. — QUELQUES MOTS SUR LA NOUVELLE RÉVOLUTION DU MEXIQUE.

Je viens de m'embarquer sur le vapeur *le Derwent*, qui doit me conduire à la Havane. Mes adieux au Mexique ont été bien tristes : puis-je, en effet, ne pas être profondément

[1] Voici quelques notes sur Vera-Cruz, à l'adresse des météorologistes et des géographes.

En 1854, 28, 29, 30 novembre, par un ciel sec, serein le matin, nébuleux le soir, sous un vent d'est faible : Thermomètre sec : max., 29° 2 ; min., 21° 4 ; med., 27° 3. — Thermomètre humide : max., 29° 0 ; min., 17° 8 ; med., 23° 4. — Mer, hors du port, 25° 0 ; dans le port, 24° 5. — Citerne, eaux de la ville, 23° 00.

Évaporation totale d'un vase, à l'ombre, pendant trois jours entiers, 0 m 0275. Évaporation moyenne, par jour, 0 m 0091.

En 1855, 30 août, 1, 2, 3 septembre, ciel nuageux le matin, pluvieux le soir, sous un vent du nord. Thermomètre sec : max., 29° 6 ; min., 24° 9 ; med., 27° 7. — Thermomètre humide : max., 25° 4 ; min., 24° 6 ; med., 25° 1. — Mer, hors du port, 28° 9 ; dans le port, 28° 8. — Citerne, eaux de la ville, 25° 00.

Évaporation totale, à l'ombre, pendant cinq jours entiers, 0 m 0420. Évaporation moyenne, par jour, 0 m 0084.

Baromètre fort calme, indiquant une moyenne de 0, 767.

De Vera-Cruz, le pic d'*Orizaba* apparaît à l'ouest-13°-sud. Ce pic forme avec

affligé, lorsqu'en partant je le laisse en proie à une révolution nouvelle (la douzième peut-être depuis le cri d'indépendance poussé à Dolorès)? On dirait que ce malheureux pays, où abondent les éléments de prospérité, est livré sans remède aux convulsions de l'anarchie. Après vingt-huit mois d'une présidence d'abord temporaire, puis déclarée perpétuelle, Santa-Anna renversé du pouvoir, s'est enfui de Vera-Cruz, le 16 août de la présente année, avec deux vaisseaux de l'État, dont il a eu l'esprit de s'emparer. Son gouvernement n'a jamais pu rétablir une paix entière au sein de la république; des factions puissantes n'ont pas cessé un seul instant d'agiter les provinces du sud, de l'ouest et même du nord. Contre tant d'adversaires, l'énergie si bien connue du président a été impuissante; il a dû reculer et abandonner son œuvre de restauration. En ce moment, la révolution a ses coudées franches, et s'élance librement dans une voie qui, je le crains, n'aboutira qu'à la ruine morale et politique de ce pauvre peuple, que les *Yankées*, ses ambitieux voisins, ne manqueront pas alors d'absorber. Il y a déjà longtemps qu'ils convoitent la possession de ces vastes et fertiles contrées, dont ils ont arraché déjà de bien riches lambeaux. Mais, sans nous occuper d'un avenir qui ne nous appartient pas, revenons au présent. Santa-Anna quittait Mexico le 9 août, vers trois heures du matin, à la tête d'une petite armée de quatre mille hommes, et, accompagné de son

le *Cofre de Perote* un angle de 25° 35'. — Quant à ce dernier, il se montre sous un angle de 1° 28' de hauteur, et le pic d'Orizaba sous celui de 1° 55'. — Les neiges de l'Orizaba ouvrent un angle de 24' 10".

De Jalapa, les deux pics ouvrent un angle de 48° 48'; et la limite nord inférieure des neiges de l'Orizaba ouvre, avec la même limite inférieure sud, un angle de 5', tandis que la masse des neiges ouvre un angle total de 1° 11'.

ministre de la guerre, il se dirigeait sur Vera-Cruz : il allait, disait-il, apaiser quelques troubles, qui venaient d'éclater dans la province dont cette ville est le chef-lieu. Du 9 au 13, Mexico resta plongé dans ce calme inquiétant qui est le précurseur ordinaire de la tempête. Enfin, le 13, la foule s'ameuta ; guidée par des meneurs inconnus, elle se porta sur les maisons de deux ministres et de quelques riches particuliers, ainsi que sur l'imprimerie d'un journal conservateur, et les saccagea consciencieusement. Chez M. Bonilla, l'un des ministres, meubles et tableaux de prix, bibliothèque scientifique, nombreuse et bien choisie, cabinet de physique, tout fut jeté par les fenêtres, brisé, pillé ou brûlé avec une joie sauvage. Bien entendu que ces hordes de brigands ont trouvé ici, comme ailleurs, des apologistes. On a exalté la magnanimité du peuple souverain, qui s'était vengé sans voler. Malheureusement, une fois l'émeute apaisée, assez de restitutions, imposées par le repentir à la cupidité, ont passé par nos mains, pour que nous sachions à quoi nous en tenir sur la vérité de ces magnifiques louanges : *Sunt verba et voces*. C'est ainsi que nous avons eu la satisfaction de rendre à M. Bonilla un bon nombre des volumes de sa bibliothèque. J'ai sauvé, pour ma part, un des appareils de son cabinet de physique qu'il avait eu l'obligeance de me prêter quelques jours auparavant. Oh! combien je me suis alors repenti de ma discrétion inopportune, et de n'avoir pas fait apporter au collége tant d'autres instruments qu'il mettait si obligeamment à ma disposition : ils eussent été préservés de la destruction.

C'est assez vous dire que notre maison a été épargnée. On

nous avait cependant dénoncés comme ayant donné asile à deux des ministres fugitifs, et le nom du collége de Saint-Grégoire figurait sur la liste de proscription ; mais les excitations des meneurs et les cris poussés contre nous n'ont pas trouvé d'écho : l'émeute s'est portée ailleurs et nous a laissés tranquilles. Au bout de quelques heures, le général Véga se déchargeait du commandement qu'on lui avait confié, impuissant qu'il était à se faire obéir ou respecter. A son défaut, la présidence intérimaire était remise au général Carrera, qui a pu rétablir quelque ordre dans la ville, et le maintenir vaille que vaille jusqu'à présent. Toutefois quand, le 27 août, je quittai Mexico, les hommes religieux et véritablement patriotes étaient profondément effrayés à la vue du rapide développement des idées les plus subversives, et surtout en reconnaissant dans les rangs de l'administration nouvelle bon nombre de brouillons dangereux, qui affichaient publiquement leur haine contre la religion. En revanche, les ennemis de l'ordre et de la sécurité publique ne mettaient plus de bornes à leurs espérances.

Je ne crois donc pas qu'il y ait, en ce qui nous regarde, d'illusion à se faire : si la Compagnie a été épargnée une première fois, ce ne peut être pour longtemps. Selon toute apparence, notre province renaissante du Mexique partagera bientôt le sort des missions de Buenos-Ayres, de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur ; elle sera dispersée ou exilée. Que la volonté de Dieu soit faite! *Nostræ vocationis est diversa loca peragrare.* Au reste, s'il est triste de ne pouvoir se dévouer en paix au salut d'un peuple qu'on aime, d'être obligé de briser sans cesse des liens d'affection à peine formés, et de s'arracher des bras de ces hommes généreux que

nous rencontrons partout où nous porte notre course vagabonde; il est bien consolant de penser que si nous souffrons la persécution et l'exil, c'est pour avoir haï l'iniquité et aimé la justice; il est glorieux d'être poursuivi par ceux dont nous ne pourrions acheter l'amitié qu'en trahissant lâchement nos devoirs de chrétiens, de prêtres et de religieux. D'ailleurs la terre est au Seigneur, *Domini est terra;* et nous savons par expérience qu'il n'est pas embarrassé pour nous rouvrir les portes que des pouvoirs injustes croyaient nous avoir fermées sans retour.

Pendant que je me laisse aller à mes rêveries, le *Derwent* lutte de son mieux contre une forte brise nord-est. La mer est mauvaise, et conserve constamment une température moyenne de 28° 9. Deux orages nocturnes sillonnent le navire d'éclairs multipliés, d'une effrayante beauté. L'atmosphère est très-humide. Dans le voisinage des Alacrans, par un fond de dix-huit brasses (vase fangeuse), la variation de l'aiguille aimantée passe à 6° 30'-est. J'arrive enfin, après une pénible traversée, à la Havane, capitale de l'île de Cuba, le samedi 8 septembre, à sept heures du soir.

## VII

### LA HAVANE.

Du 9 au 18 septembre 1855. — Je trouve ici tous nos pères en bonne santé, malgré le choléra et le *vomito* qui règnent en ce moment dans la ville. Leur accueil aimable et fraternel, leur hospitalité franche, joyeuse et cordiale me font oublier toutes mes fatigues. Le bon P. Munar,

recteur du collége, ne veut pas toutefois se fier imprudemment à ce premier retour de bien-être. Aussi, après quelques moments accordés au repos, le voilà qui me jette dans un wagon prêt à partir, et m'emmène respirer un air plus pur, à sept lieues au sud-ouest, dans une charmante *quinta*, où il me confie à l'amitié du docteur Lobo, chanoine et grand vicaire de Santiago, avec défense expresse de m'occuper d'autre chose que de vivre et de réparer mes forces épuisées. Je ne pouvais être mis en dépôt chez un ami plus sûr et plus fidèle : les instructions du P. Munar ont été suivies de point en point, et jamais je n'oublierai les attentions délicates et les soins affectueux qui m'ont été prodigués par mon excellent hôte.

La quinta où j'ai résidé quelques jours est assise sur les bords de la rivière de San Antonio, qui, prenant sa source dans la chaîne centrale de l'île, se dirige du nord au sud, et, non loin de la quinta, s'engloutit tout entière dans une vaste caverne, pour reparaître quelques instants, cinq lieues plus loin, avant de se jeter dans la mer, qui baigne la côte méridionale de l'île, près de Batabano. Un arbre majestueux, appelé *Ceiba,* a enfoncé ses racines sur la voûte qui forme l'entrée de la grotte, il la couvre de son ombre, et donne à ce charmant paysage un aspect tout pittoresque. L'existence de cette caverne, à laquelle les habitants rattachent une foule de légendes très-singulières, s'explique de la même manière que celle des grottes analogues de la Bourgogne et du Périgord : de Miremont et de Viallard, par exemple, que j'ai visitées jadis. L'île tout entière, à cette longitude, est constituée par des calcaires grossiers, coralliformes, concrétionnés, qui reposent sur un sol léger et

gréseux. Ce dernier terrain ayant été attaqué par les eaux, celui qu'il portait s'est affaissé, laissant, entre lui et les masses supérieures restées suspendues, de vastes espaces vides. Au sud ces calcaires s'adossent à des terrains anciens, granitiques, qui constituent l'île *des Pins*. Au nord ils supportent des grès ferrugineux, tendres, très-inclinés. Enfin, près de la Havane, ils font place à une assise madréporique qu'on emploie dans les constructions. Telle est la constitution géologique de l'île, à la longitude de la Havane, de cette ville à Batabano.

La fatigue a disparu, les forces reviennent; j'abandonne donc ma fraîche oasis et reprends le chemin de la capitale, où je compte utiliser par l'étude le peu de jours que je dois passer encore à Cuba. Je profiterai de l'occasion pour vous dire quelques mots de cette ville, que j'avais d'abord à peine entrevue.

La Havane (latitude, 23° 10'; longitude, Paris, 84° 34') est située dans la partie orientale d'une baie immense et profonde, formée par des collines madréporiques, et qui s'ouvre presque en face de la Floride, sur la côte nord-est de Cuba. Son entrée est défendue par les deux forts du Moro et de Cabaña. Elle se divise en deux parties: l'ancienne ville et la nouvelle. La première, encore entourée de ses remparts qu'on laisse tomber en ruines, n'a pu longtemps suffire à l'accroissement continu de la population et du commerce. Un beau jour, maisons et habitants, sautant par-dessus ses murailles devenues inutiles, ont été chercher au dehors l'air, l'espace et la liberté. Ainsi s'est formée la ville nouvelle. Les maisons en sont grandes, propres, mais sans caractère architectural; les rues droites, assez bien tenues, où l'air si

désiré circule abondamment. La Havane est une ville de commerce, de luxe et de plaisir; la vie y est fort chère, et la piété très-refroidie. Le clergé d'ailleurs ne s'y recrute que difficilement : le petit et le grand séminaire, réunis dans notre ancien collége, ne comptent que quarante élèves pensionnaires. Les Églises, sans en excepter la cathédrale, sont peu ornées, et n'offrent rien de remarquable. Les ordres religieux sont représentés par trois couvents de carmélites, d'ursulines et de clarisses. Il y a aussi deux hospices desservis par des sœurs de charité, à l'entretien desquelles est affectée la taxe de deux *duros* (douze francs environ) que doit acquitter chaque étranger nouvellement arrivé à la Havane. La masse de la population est composée de blancs et de mulâtres; le nombre des nègres est ici inférieur à celui des deux autres classes d'habitants. La campagne environnante produit en abondance du sucre, du tabac, du cacao, du café, etc. Elle est semée de buttes peu élevées, couronnées de jolies villas, qui lui donnent la riante apparence d'un paradis terrestre.

Un mot sur notre collége. Lorsque la Compagnie fut rétablie dans l'île de Cuba, le gouvernement s'empressa de jeter les fondations de l'édifice destiné à la recevoir. Déjà on avait dépensé cinquante mille *pésos* (plus de deux cent cinquante mille francs), lorsqu'on reconnut que le terrain choisi était trop éloigné de la ville. On prit donc le parti de nous installer dans l'ancienne demeure des bethléemites. C'est un immense et magnifique couvent, parfaitement bien placé, et qui, sans contredit, est un des plus grands et des plus beaux colléges que la Compagnie possède actuellement dans le monde. Dès la première année scolaire (1854-1855), il a reçu cent

douze élèves, et l'on compte sur un bien plus grand nombre pour l'année prochaine, quoiqu'il n'y ait encore que quatre classes d'ouvertes. Nos pères ont été très-bien accueillis; le gouverneur général Concha s'est montré, pour eux, plein de bienveillance et de générosité. Il a daigné présider la première distribution des prix de notre collége royal. Il est question d'en ouvrir un autre à Santiago, où le saint archevêque qui gouverne ce diocèse nous appelle de tous ses vœux. A l'enseignement littéraire nos pères joignent, suivant l'esprit de leur vocation, l'exercice du ministère apostolique. Le champ est vaste et les fatigues seront grandes; mais peut-on songer à s'épargner en face des besoins d'une si intéressante population. D'ailleurs ici le salaire promis ne se fait guère attendre, et la fièvre jaune, en fournissant aux nôtres l'occasion d'exercer leur dévouement, abrégera pour beaucoup d'entre eux le chemin du ciel.

20 septembre. — Il faut me séparer de nos bons pères havanais, après des adieux qui pourront bien être les derniers. Je m'embarque donc encore une fois, et vais à la recherche de nouveaux rivages. La *Semproniana*, brick-goëlette qui doit m'emporter, me reçoit et quitte la rade; mais bientôt nos voiles, à peine enflées, retombent contre les mâts : le vent si désiré nous fait subitement défaut, et nous voilà, dès le début, obligés de faire halte. Je profite de ce moment de repos pour jeter, au bas de cette page, le résultat de quelques observation comparatives, que j'ai recueillies pendant les derniers jours passés dans cette île, dont on dirait que je ne puis me séparer [1].

[1] Thermomètre sec : max., 32° 2; min., 23° 2; med., 27° 8. — Thermomètre humide : max., 27° 1; min., 21° 7; med., 24° 4. — Thermomètre intérieur

## VIII

### DÉPART DE LA HAVANE. — ARRIVÉE A TRUXILLO. — TREMBLEMENT DE TERRE.

Le 21 septembre, fête de saint Matthieu et jour de l'équinoxe, le vent se lève et nous voilà partis. Le capitaine du brick, M. Joachim Mango de Santander, aussi bien que son second, M. Villamile, me comblent de prévenances. Non contents de me prêter un concours bienveillant dans mes expériences, ils mettent à ma disposition tout ce qui peut, à bord, m'être de quelque utilité. Je ne suis pas moins bien partagé du côté des passagers, dont deux vont au Honduras, et les quatre autres, c'est-à-dire une dame appartenant à une très-honorable famille de Guatémala et ses trois enfants, ne doivent plus se séparer de moi jusqu'au terme de notre voyage. En peu d'instants la connaissance est faite ; les meilleurs rapports s'établissent, et, grâce à l'aimable simplicité de mes compagnons, nous ne faisons bientôt plus tous ensemble qu'une même famille flottante. Pendant trente-six heures, nous côtoyons les magnifiques rivages de l'île de Cuba, par une mer assez calme.

Le 22 septembre, à huit heures du soir, nous passons à deux jets de pierre du beau phare à éclipse de *San Antonio*. (Latitude, 21° 54' nord ; longitude, Paris, 87° 59' ; altitude,

de 27° à 29°. Sous un ciel serein et vent d'est faible, température de la mer dans la baie : max., 28° 3 ; min., 27° 7 ; med., 28°.

Evaporation d'un vase, à l'ombre, pendant neuf jours, 0m 0460 ; ce qui donne, par jour, une évaporation moyenne de 0m 0051.

Variation magnétique à San Antonio, 4° 30 nord-est.

32 mètres.) La côte est basse, sédimentaire, échancrée et semée de récifs peu profonds, qu'il est facile d'éviter, en rasant de près la terre sans s'exposer au milieu du canal. Le vent vient de tourner par rafales à l'est-sud-est et nous prépare une grosse mer jusqu'à Truxillo. Des courants rapides nous entraînent vers l'ouest, et, bien que nous portions constamment au sud-sud-est, nous avons peine à maintenir le brick dans la direction du sud, qu'il nous faut suivre. Le 24, des grains violents nous avertissent que nous sommes sous l'influence des terribles *turbonadas* de l'équinoxe. Le 25 au matin, nous pouvons enfin nous abriter derrière l'île déserte de *las Guanajas*, en face de Truxillo. Cette île boisée, riche en cocotiers et en bananiers, peut avoir neuf milles de long et sept de large; elle court du nord-est au sud-ouest. Les terrains anciens et déchirés s'élèvent à deux cents ou deux cent cinquante mètres. Sa pointe sud m'a paru être par latitude, 16° 25'; longitude, Paris, 88° 12'. Elle appartient à l'État de Honduras; mais les Anglais l'ont occupée il y a quelque temps et ne permettent plus aux Truxillains de venir, comme ils en avaient autrefois l'habitude, recueillir les cocos qu'elle produit en abondance. A l'ouest de *las Guanajas*, apparaît l'île de Roathan, que nous visiterons plus tard. Pendant notre traversée, l'air était relativement très-sec, et la température des eaux de la mer, de la Havane à Truxillo, moins élevée que dans le golfe du Mexique (max., 28° 4; min., 28°; med., 28° 2). La variation magnétique a été de 5° à 6° 30' nord-est.

Le 25 septembre, nous nous trouvons, à dix heures trois quarts du matin, à la *pointe de Castille*, en face de Truxillo, au pied de la montagne des Fièvres (*Cerro de las Calenturas*),

dont la cime échancrée atteint une hauteur de trois à quatre cents mètres, et projette son ombre sur la ville qui repose à ses pieds. Au moment où nous doublons ce cap ou pointe de Castille, notre goëlette éprouve un choc violent suivi d'un craquement, comme si elle eût touché contre un rescif et l'eût ensuite labouré de sa quille, pendant une demi-minute. L'équipage effrayé jette un cri d'alarme; le capitaine fait virer de bord et pousser au large; la sonde indique neuf brasses (dix-huit mètres). La peur cesse avec le bruit. Nous attribuons le choc éprouvé à la rencontre d'un navire coulé à fond, et, sans plus d'inquiétude, nous jetons l'ancre près de Truxillo. Nous sommes aussitôt accostés par un canot chargé de passagers, qui, muets de crainte et glacés d'effroi, cherchent un refuge auprès de nous.

Leurs frayeurs ne sont que trop bien motivées. Une révolution vient d'éclater dans la république du Honduras, et le président Cabanas est en ce moment assiégé par les insurgés dans Comayagua, capitale de ce petit État. Le département de Lloro a pris parti pour les révoltés, et veut forcer Truxillo à se prononcer dans le même sens. Les Truxillains résistent, et la guerre commence. Une première rencontre a eu lieu, dans laquelle ceux-ci ont tué quinze hommes à l'armée ennemie, qui en comptait cinquante. Aujourd'hui même, les citoyens devaient à onze heures du matin se réunir en assemblée générale pour arrêter de nouveaux plans de défense; mais un événement terrible et imprévu ne le leur a pas permis. A dix heures trois quarts, un violent tremblement de terre, le plus fort qu'on ait ressenti depuis trente ans, a secoué brusquement la ville et l'a ruinée en

partie. Un grand nombre de maisons et l'église se sont écroulées. La population consternée se presse dans les rues en poussant des cris de désespoir, ou se jette dans des barques pour aller chercher ailleurs un asile contre les révolutions physiques et politiques de leur patrie. Nous débarquons en toute hâte avec le capitaine, et, sans nous laisser arrêter par une nouvelle et forte secousse, qui nous surprend au moment où nous posons le pied sur le rivage, nous courons vers la place publique, où s'est réfugiée la plus grande partie de la population. Là, du milieu d'un groupe de femmes éplorées, s'élève, dressée sur une table, une statue de Notre-Dame des Douleurs, dont tous les regards et toutes les voix implorent la protection. Je m'informe de la demeure du curé, et me fais conduire auprès de lui. Pauvre don Pedro Ramirez, dans quel état je le trouvai! Brisé par la fièvre, presque aveuglé par une cruelle ophthalmie, il était cloué sur son grabat, dans une misérable chambre, ou plutôt dans une espèce de cave, hermétiquement close à tout rayon de lumière. C'était là qu'on l'avait transporté, après l'avoir retiré de sa maison tombant en ruines. Vous exprimer avec quelle joie j'en fus accueilli, serait impossible. Il me serra dans ses bras, et remerciant Dieu du secours qu'il lui envoyait, me nomma son coadjuteur provisoire et me confia tous ses pouvoirs.

Il fallut se mettre à l'œuvre à l'instant : jusqu'à dix heures du soir, je prodiguai à ces malheureux les consolations si nécessaires dans un pareil moment. Je les exhortais, en même temps, à dresser dans la campagne des huttes de feuillage, qui pussent leur servir d'abri provisoire, puisque sous le coup de secousses violentes, à chaque instant

renouvelées, ils n'osaient rentrer dans leurs maisons; mais la panique générale ne leur permit pas de m'écouter. Ainsi, presque tous ont passé cette première nuit à la belle étoile.

Le 26 septembre, je dressai un autel sur la place, en face de l'église, et j'y célébrai le saint sacrifice en présence des habitants profondément recueillis et humblement agenouillés. Je l'accompagnai de quelques mots d'exhortation en mauvais espagnol pour les encourager, les féliciter de s'être placés sous la protection de la consolatrice des affligés, et, en même temps, leur rappeler que le plus sûr moyen d'apaiser la colère divine, était un exact accomplissement de leurs devoirs religieux, trop négligés jusqu'alors. Cette cérémonie se renouvela tous les jours jusqu'au 9 octobre. Le dimanche, elle revêtit un caractère particulier de solennité : l'auditoire était plus nombreux, et la garnison en armes (80 à 100 hommes) entourait l'autel. Je regrettai vivement de ne pouvoir donner aux Truxillains une mission en règle; mais les occupations multipliées dont j'étais surchargé ne me le permirent pas. Au reste, les circonstances où nous nous trouvions valaient seules une mission.

Le 9 octobre, sur la demande des dames de la ville, on chanta une grand'messe en musique, pour implorer le secours de *Nuestra-Señora de la Merced.* Elle fut précédée d'une procession solennelle autour des ruines de l'église, et accompagnée de l'instruction accoutumée. Pendant le sermon et le saint sacrifice, on distinguait fort bien, à de courts intervalles, se mêlant aux chants sacrés, des roulements souterrains ou *rétumbos,* précurseurs d'une secousse nouvelle. Elle eut lieu immédiatement après la messe, et ce fut la dernière. L'atmosphère, sèche jusqu'alors, changea le soir : les

pluies survinrent, et avec elles disparut ce tremblement de terre qui, depuis quinze jours, agitait le sol sous nos pas. Voici le nombre des commotions éprouvées dans ce laps de temps, qui nous parut bien long à tous. Il y en a eu neuf le 25 septembre et six le 26, quelques-unes plus légères le 27; mais les 1er, 2, 3, 6, 8 et 9 octobre, elles recommencèrent avec une nouvelle force. Elles avaient lieu d'ordinaire la nuit et le matin, toujours par un temps parfaitement calme. Chaque secousse se composait d'un double mouvement, brusque et rapide comme la foudre : le premier soulevait et laissait retomber le sol; il était immédiatement suivi d'un second mouvement de torsion, qui agitait en tous sens nos demeures et en désagrégeait les diverses parties. Pendant ces quinze jours l'atmosphère, saturée d'électricité, ne renfermait que très-peu de vapeurs d'eau [1]. Les rétumbos, sourds roulements de vibrations métalliques, m'ont paru venir constamment du sud-est. Tous les soirs, et dans la même direction, un vent violent soufflait à terre, tandis que des éclairs de chaleur, extraordinairement vifs et brillants, sillonnaient, surtout vers l'ouest, les parties basses de l'horizon, et que des nuages noirs (*nimbus*) reposaient immobiles sur le sommet des montagnes. Aux tremblements de terre succédèrent des pluies torrentielles et de violentes tempêtes, amenées et soulevées par les vents du nord-ouest, qui nous retinrent quelque temps encore prisonniers dans le port.

Je ne m'engagerai pas dans le récit des travaux de mon ministère pendant ces jours d'angoisse. Vous devinez

[1] Durant toute cette période, le thermomètre sec a oscillé entre 27° 7 et 32° 7; le thermomètre humide, entre 21° 2 et 25°.

d'avance tout ce que peut avoir à faire, en de telles circonstances, le curé d'une vaste paroisse. Je vous dirai seulement, qu'à l'administration des sacrements et à la visite spirituelle des malades et des infirmes, il me fallut encore joindre l'exercice de la médecine. Le campement en plein air avait eu de funestes résultats pour la santé d'un bon nombre d'habitants; le médecin de Truxillo, ne pouvant suffire à tous, me conjura de lui venir en aide. Que faire? Je mis à profit mon léger bagage de connaissances médicales, et tâchai de sauver les corps aussi bien que les âmes. Dieu bénit mes efforts, et, grâce à son concours, j'eus en partant la consolation de laisser guéris ou du moins en convalescence tous mes malades, sans en excepter la femme du docteur, attaquée d'une fièvre maligne, et dont son mari m'avait abandonné la cure.

## IX

### TRUXILLO. — LES CARIBES. — L'ILE DE ROATHAN.

A ce récit du désastre dont nous fûmes les témoins, j'ajoute quelques mots sur Truxillo, son histoire, son commerce et ses habitants. Truxillo (longitude, Paris, 88° 20'; latitude, 15° 54') est bâtie sur le bord d'une baie, dont la profondeur moyenne est de huit mètres, et qui est formée par une langue de sable argileux, recouverte d'une belle et riche végétation. Cette ville se compose de deux parties bien distinctes : la ville haute ou blanche, et la ville basse ou noire. La première, exclusivement habitée par les familles créoles, est assise sur un plateau argileux, haut de vingt-cinq

mètres, raviné par les pluies, et adossé au *Cerro de las Calenturas*, qui l'abrite contre les vents du sud[1]. Les torrents, qui descendent du *Cerro*, alimentent la ville blanche d'une eau fraîche, saine et abondante. La ville basse est peuplée de nègres caribes et s'étend à l'est et à l'ouest, le long de la mer. La ville haute n'offre au voyageur aucun monument digne d'attention : ses maisons en pierre avec un toit en tuiles, sont basses, mais propres et bien aérées ; l'église est un lourd bâtiment, dont les quatre murs noirâtres sont entièrement nus, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Une tour carrée à la base et terminée en pointe, lui sert de clocher. Sur la crête du plateau, on aperçoit les restes ou plutôt les rudiments d'un fortin, qui n'a jamais été achevé. Quatre-vingt-dix soldats logent dans ces ruines et veillent à la garde de quelques mauvais canons de bronze ou de fer. Vers le sud, des pans de murailles attestent qu'autrefois cette ville eut plus d'étendue et d'importance.

La ville noire est d'un aspect misérable. Ses maisons consistent en quatre claies plantées en terre, enduites de boue et surmontées d'un toit de feuillage; leur disposition intérieure et leur ameublement sont si parfaitement

[1] Ce plateau, dans l'état où il se trouve présentement, est, en partie du moins, l'œuvre de la main de l'homme. Lorsque Fernand Cortez vint à Truxillo, fondée quelques mois auparavant, la ville ne comptait encore qu'un petit nombre de maisons, séparées du port par une colline qui leur en dérobait la vue. Les peuplades du voisinage s'étant soumises sans résistance à l'illustre capitaine, dont elles connaissaient déjà les merveilleux exploits, Cortez les fit conduire, par leurs chefs, à Truxillo, et leur commanda de raser la colline qui s'élevait entre cette ville et la mer. Deux jours suffirent à ce travail, et sur le plateau, ainsi artificiellement formé, Cortez ordonna de construire quinze maisons, dont une pour lui. Voyez Bernal Diaz del Castillo, *Verdadera historia... de la conquista de Nueva-España*, c. CLXXXIII. — Gomara, *Conquista de Mexico*, dans le tome XXII de la *Bibliotheca de los Autores Españoles*, p. 417, 418; et Cortez lui-même, *Carta quinta de Relacion*. (Note de l'éditeur.)

semblables, qu'il suffit d'en avoir vu une pour se faire de toutes les autres une idée exacte. Une seule pièce dont le plancher est la terre nue; dans cette pièce, une seule ouverture qui sert à la fois de porte, de cheminée et de fenêtre : voilà quelle est l'habitation du Caribe. Une marmite pour cuire les aliments, un coutelas ou une hache pour couper le bois, une pierre creusée où l'on moud le maïs; pour couche, une peau de bête ou un hamac, enfin quelques filets et un canot (*cayuco*), en composent tout l'ameublement. J'oubliais un certain nombre de poules et de petits cochons noirs, qui égayent, salissent et nettoyent tour à tour l'intérieur et l'extérieur de la pauvre demeure.

Les Caribes font preuve d'un talent très-remarquable dans la construction des cayucos, dont je parlais tout à l'heure. Ils les creusent dans un seul tronc de cèdre ou de *ceiba*, et les façonnent avec une rare élégance. Il en est un surtout dont l'aspect m'a frappé, et qui, je ne doute pas, eût fait sensation à l'exposition universelle de Londres. Formé d'un seul tronc de cèdre, d'une teinte uniforme et sans aucune tache, il mesurait douze mètres cinquante centimètres de long, sur un mètre cinquante-six de large et un mètre vingt centimètres de profondeur; on lui donnait ici une valeur de cent soixante piastres.

Le 20 juin 1502, Christophe Colomb, dans le cours de son quatrième voyage, découvrit les Guanajas et la côte du Honduras. Sur cette côte, Alvarado jeta les fondements de Truxillo, entre 1525 et 1530. En 1536, ce même Alvarado, revenant en Europe, y laissa un millier d'Indiens qu'il y avait amenés de l'intérieur du

Guatémala [1]. Fortifiée entre 1575 et 1580, cette ville ne tarda pas à être menacée par les Hollandais, et nous savons que de 1613 à 1630, elle résista vaillamment à toutes leurs attaques, bien qu'elle n'eût pour se défendre que cent cinquante *vecinos* [2] andalous ou basques et dix-sept pièces de canon. Cette lutte héroïque dut avoir un terme : en 1630, la ville fut prise, pillée et à peu près détruite. Vers le milieu du XVII[e] siècle, pour la mettre à l'abri des flibustiers anglais, dont la relation du moine apostat Gage avait excité la convoitise, on releva les fortifications de Truxillo. Cette précaution n'empêcha pas quatre cents d'entre eux de s'en emparer en 1680, et de démolir une grande partie de ses maisons, dont ils emportèrent les

[1] Je crains que les souvenirs de l'auteur ne l'aient ici trompé. Pedro de Alvarado n'a fondé dans le Honduras que la ville de San Pedro, située à trente lieues de Comayagua, capitale de cette province. San Pedro existait encore en 1787; sa faible population ne se composait guère que d'Indiens. (Voyez Alcedo, *Diccionario de las Indias,* à l'article du *Honduras.*) Truxillo fut, il est vrai, fondée en 1525, mais par Francisco de las Casas, un des compagnons de Fernand Cortez. Ce grand capitaine, déjà tranquille possesseur de Mexico, ayant résolu de conquérir le Honduras, dont il avait entendu vanter les richesses, chargea de cette expédition un de ses plus braves et de ses plus hardis lieutenants, Cristobal de Olid. Parti de Vera-Cruz, celui-ci débarqua heureusement sur les côtes du Honduras et prit possession du pays, au nom de son chef et de l'empereur Charles-Quint. Mais bientôt, méconnaissant l'autorité du premier, il se fit prêter serment de fidélité par ses soldats et s'efforça d'étendre et de consolider pour son propre compte sa nouvelle conquête. Cortez envoya contre lui Francisco de las Casas, qui, après bien des vicissitudes, parvint à s'emparer de sa personne, et lui fit trancher la tête. C'est après avoir ainsi rétabli l'autorité légitime dans cette province, que las Casas, au moment de se rembarquer pour Mexico, le 18 mai 1525, jeta les premiers fondements de Truxillo. Nous avons vu, dans une note précédente, ce que Fernand Cortez fit pour cette ville. Elle paraît toutefois avoir été bientôt abandonnée, puisque, dix ans après, Francisco de Montejo, adelantado de l'Yucatan, dut la reconstruire et la repeupler. — Voir Gomara, *Historia de las Indias*, p. 187, Bernal Diaz et Cortez cités plus haut. (*Note de l'éditeur.*)

[2] *Vecino,* bourgeois, chef de famille, propriétaire de maison et figurant, à ce titre, sur le rôle des contributions. Dans les listes de recensement un *vecino* équivaut à quatre ou cinq habitants. Ainsi Truxillo, en 1630, avait une population espagnole de six à sept cent cinquante âmes. (*Note de l'éditeur.*)

matériaux à Roathan, leur quartier général. En 1719, Truxillo avait repris quelque importance, et lutta jusqu'en 1773, avec un mélange de succès et de revers, contre les *mosquitos*, dont les restes existent encore, à l'état sauvage, sur la rive occidentale du Panouk. L'arrivée des nègres caribes, qu'on y transporta des îles de Saint-Vincent et du grand Cayman, vers l'année 1795, donna une nouvelle importance à cette ville. On y commença la construction d'un fort et d'un hôpital; mais la préoccupation des guerres que l'Espagne eut à soutenir en Europe, au commencement de ce siècle; plus tard, la révolte des colonies hispano-américaines, et les luttes sanglantes qui en furent la suite, arrêtèrent cet élan, et le tout est resté à l'état de ruines où nous l'avons vu.

Ainsi que je l'ai déjà fait observer, la population de Truxillo se compose de créoles et de nègres caribes. Les premiers forment un petit groupe de douze à quinze familles, vivant entre elles dans la plus étroite union. Ils sont les seuls dépositaires de l'autorité civile et politique. C'est également entre leurs mains que se concentre tout le commerce avec Roathan, Belize et la Havane. Ce commerce est aujourd'hui très-languissant. L'exportation annuelle du port de Truxillo consiste exclusivement en cent dix ou cent vingt mille peaux de bœuf. Si la paix se rétablit jamais dans ces malheureuses contrées, le commerce se développera rapidement et acquerra sans aucun doute une tout autre importance. Le Honduras est un pays riche et fertile : pour produire en abondance le café, le cacao, le sucre et le tabac, il n'a besoin que d'être fécondé par le travail. Mais, en ce moment, les révolutions périodiques et les guerres civiles

découragent l'esprit d'entreprise et le paralysent presque complétement. Les revenus de la douane ne dépassent pas annuellement quarante mille piastres. Les droits perçus sur les marchandises, à l'importation, sont en moyenne de vingt pour cent.

On retrouve dans la population blanche de Truxillo, comme dans la plupart des autres membres de la grande famille hispano-américaine, cet heureux naturel, cette amabilité de caractère, cette douceur de mœurs qui charment le voyageur, et lui font presque oublier qu'il est sur une terre étrangère. Il est à déplorer qu'ils vivent pour la plupart dans une ignorance un peu trop grande de leur religion, et que, par une suite nécessaire, ils négligent d'en remplir les devoirs. Mais, à qui la faute? ce n'est certes pas à leur bonne volonté. On ne doit s'en prendre qu'à la pénurie des prêtres, et aux mesures ineptes par lesquelles les gouvernements de hasard, qui président aux destinées de ces riches provinces, mettent obstacle à la diffusion de l'enseignement religieux. Et cependant c'est la religion seule qui, par son double principe d'autorité et de soumission, pourrait ramener efficacement ces populations à l'ordre et à la paix. Je dois toutefois ajouter à leur louange que, malgré l'abandon où on les laisse, elles sont encore animées des meilleurs sentiments, et mènent une conduite qui ferait rougir bien des familles de notre pays, plus favorisé sous ce rapport.

Les Caribes composent la masse de la population. On en comptait, il n'y a pas longtemps, huit mille à Truxillo; mais à la suite des troubles politiques du Honduras, beaucoup d'entre eux ont quitté cette ville et se sont établis à Roathan, à Liwingston, à Monoriba ou à Belize. Actuellement,

leur nombre ne dépasse pas deux mille trois cents. On arriverait à un total de quatre mille trois cents à quatre mille cinq cents, si, aux Caribes de Truxillo, on joignait ceux qui vivent dispersés sur la côte, à l'ouest de la ville. Ce pays paraît leur convenir à merveille, et ils s'y multiplient avec rapidité [1]. Au reste, et pour le dire en passant, le climat n'est pas trop malsain même pour les Européens. Bien que la côte de Truxillo soit très-basse et exposée à des chaleurs brûlantes, on n'y connaît ni la fièvre jaune, ni le choléra : seulement de juin à octobre les fièvres malignes, occasionnées par les pluies tropicales, y causent d'assez grands ravages. Je crois qu'on en diminuerait le nombre et l'intensité, si l'on voulait s'astreindre à garder les règles les plus élémentaires de l'hygiène. Mais on n'a pas même l'air d'y songer : sans rien faire pour prévenir la maladie, on se contente, quand elle se présente, de l'expulser, si on peut, à grand renfort de quinquina et de calomel, dont on use avec une effrayante prodigalité.

Pardonnez-moi cette légère excursion médicale, et revenons à nos Caribes, ou Caribals, comme on les appelle ici. Au physique, ils sont loin de répondre à notre idéal de la beauté humaine. On retrouve chez eux, avec la peau d'un noir

[1] Voici, d'après les seuls papiers officiels existant à Truxillo, lors de mon passage, quel a été, en quatre ans et huit mois (du 1er mars 1851 au 8 octobre 1855), le mouvement de cette partie de la population.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Baptêmes | Hommes . . . | 416 | Ce qui nous donne, par année, une moyenne de : | |
| | Femmes . . . | 466 | | |
| | Total . . . . | 882 | Baptêmes . . . . . . . . | 189 |
| Décès . . . . . . . . | | 870 | Décès . . . . . . . . . | 79, 36 |
| Excès des naissances sur les décès . . . . . . . . . . | | 512 | Excès des naissances sur les décès . . . . . . . . . . | 109 64 |

brillant et les cheveux crépus, tous les autres caractères distinctifs de la race africaine. Ils sont cependant moins laids, plus gras et plus robustes que leurs frères de Saint-Thomas des Antilles et de la côte de Carthagène ; mais en revanche ils sont moins intelligents. La vie physique se développe chez eux beaucoup plus rapidement que chez les Européens. Quelques jours à peine après leur naissance, on voit les enfants courir dans les rues, sans autre vêtement que ceux dont les a pourvus notre commune mère, costume par trop primitif qu'ils conservent sans addition jusqu'à douze à treize ans. Même à cet âge si tendre, ils n'offrent dans leur extérieur rien qui puisse flatter l'œil de l'étranger. Une face noire, au milieu de laquelle s'épanouissent deux grosses lèvres toujours ouvertes ; un front rond, couronné d'une chevelure laineuse ; une poitrine bombée, à laquelle succède un ventre long et ballonné, le tout reposant sur des bases courtes et grêles : voilà le portrait exact de ces chers petits êtres. Il est loin d'être séduisant ; mais qu'importe, si leurs parents sont satisfaits et ravis de la beauté de leur progéniture? Et ils le sont, j'en suis convaincu, rien qu'à voir le soin minutieux qu'ils apportent à choisir pour leurs enfants, dans le calendrier et même ailleurs, les noms les plus expressifs et les plus gracieux. Je n'oublierai jamais une petite Caribe, aussi noire qu'elle était laide, et qu'il m'a fallu baptiser sous le nom d'*Aurore Vermeille* (*Aurora Carminda*).

Les Caribes sont d'un caractère doux et affable : le meurtre est inouï parmi eux ; tout au plus, et encore fort rarement, cèdent-ils à la tentation de s'approprier quelque objet de clinquant, ou quelque pièce d'habillement, s'ils trouvent moyen de s'en emparer. A ces qualités viennent se joindre

une simplicité naïve et pleine de charmes, une grande docilité et un profond respect pour la religion. Pendant vingt jours, j'ai parcouru souvent, à pied ou à cheval, la côte de Truxillo, et visité cette partie si intéressante de sa population ; partout j'ai été accueilli avec bonheur, et avec une joie mêlée de vénération. Dès qu'on m'avait aperçu, pères, mères, enfants (les enfants surtout), accouraient au-devant de moi, le sourire épanoui sur les lèvres, et les mains jointes sur le ventre, la poitrine, ou au-dessus de leur bonne grosse tête noire et crépue, sollicitant la bénédiction du *padre*, et un petit mot d'exhortation ou d'amitié. La nourriture des Caribes est simple et grossière : le maïs, le yuca, les bananes, et quelques poissons composent le menu fort peu compliqué de tous leurs repas. L'eau pure est leur boisson la plus ordinaire.

Vers l'année 1825, un saint religieux, Simon Rojas, eut pitié de ces pauvres abandonnés. Résolu à leur consacrer sa vie, il vint s'établir au milieu d'eux. Les obstacles à vaincre paraissaient insurmontables ; mais rien ne put lasser son zèle ou rebuter sa charité. Il y avait alors, en effet, et, malheureusement, il y a de nouveau aujourd'hui, bien des réformes à opérer parmi les Caribes. A côté de leurs bonnes qualités, se sont développés des défauts très-graves. L'ivrognerie et l'immoralité sont les plus répandus. Un bon nombre d'entre eux vivent dans une véritable polygamie, et, parlant en général, ils n'ont aucun respect pour l'ordre et la dignité de la famille ; à vrai dire, ils semblent même n'en avoir aucune idée. Ces désordres, sans doute, sont déplorables; qui oserait cependant les reprocher trop sévèrement à ces malheureux, privés de tout enseignement religieux, et

croupissant dans une ignorance profonde de leurs devoirs, sans que personne se mette en peine de les en retirer. Ils sont chrétiens et catholiques de nom; mais, de leur religion, ils n'ont guère retenu qu'une seule chose, la nécessité du baptême. Ils attachent même à la réception de ce sacrement un si haut prix, que trop souvent, si on n'y prend garde, ils le feront administrer deux ou trois fois à leurs enfants[1].

Ce triste spectacle, dont, à mon tour, trente ans plus tard, j'ai été le témoin, ne fit qu'affermir le pieux Simon Rojas dans sa résolution. Il se dévoua tout entier au salut de cette population délaissée; grâce à ses instructions et à ses exemples, les Caribes connurent enfin les vérités essentielles de la religion et en remplirent les devoirs. Les mœurs se réformèrent, l'ivrognerie fut efficacement combattue, la famille reconstituée, et ses droits sauvegardés. A une nudité presque complète dans les adultes, il substitua, pour les hommes, un pantalon, pour les femmes, une longue robe, large et flottante, et cette heureuse innovation s'est du moins maintenue jusqu'à présent. Tout en sanctifiant les autres, il acquit pour lui-même, dans l'exercice du zèle apostolique, ces admirables vertus qui brillèrent d'un si vif éclat sur le siége archiépiscopal de Lima, où il fut appelé par la suite. La docilité des Caribes le récompensait surabondamment des peines et des travaux qu'il s'imposait pour eux; le succès complet de cette réforme de tout un peuple semblait donc assuré, lorsque de misérables susceptibilités politiques vinrent, en 1835,

[1] C'est là un élément d'erreur, qui a dû forcément s'introduire dans le tableau statistique du mouvement de la population caribe, donné plus haut par l'auteur et dont il serait bon de tenir compte. (*Note de l'éditeur.*)

arracher le P. Simon Rojas à l'amour de ses nouveaux enfants. Mais il n'avait pas affaire à des cœurs ingrats. Leur affection et leur souvenir lui sont restés fidèles ; son nom est toujours en vénération parmi eux, et, vingt ans après son éloignement forcé, il me suffisait d'invoquer ce nom qui leur est si cher, pour m'acquérir aussitôt toute leur confiance et toute leur sympathie. Depuis son départ, ces populations ont été de nouveau à peu près abandonnées à elles-mêmes ; l'œuvre de leur régénération n'a été ni continuée, ni même conservée dans le *statu quo;* la plupart des abus et des désordres ont reparu, avec l'ignorance qui en est la mère. En voici une preuve trop convaincante : sur vingt-six petits Caribes que j'ai baptisés pendant mon séjour sur cette côte, pas un seul n'était issu d'un légitime mariage. Il est donc bien à craindre que, si Dieu ne leur envoie de nouveaux apôtres, ces braves gens ne retombent bientôt dans l'état déplorable d'où ce saint homme les avait tirés, au prix de tant de fatigues.

Je ne puis entrer dans de grands développements sur la constitution géologique du Honduras; ils m'entraîneraient trop loin, et je réserve, pour un autre temps, les renseignements multipliés et précieux que j'ai recueillis ici personnellement, ou qui m'ont été gracieusement communiqués par divers habitants, et en particulier par le gouverneur de Truxillo. La géologie de ces contrées ne présentant pas d'ailleurs, quant à sa determination, de bien grandes difficultés, je me contenterai présentement d'en tracer une esquisse sommaire. Son groupe de montagnes se relie aux monts Cangrehoy, qui se dressent à l'ouest-sud-ouest, et il forme avec eux une chaîne porphyrico-dioritico-métallifère, courant de

l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Les richesses métalliques qu'elle renferme, et dont l'exploitation est en ce moment suspendue, ont ici, comme au Mexique, leur gisement exclusif dans les veines de quartz ou de talc, dont la masse porphyrique est sillonnée. Les strates de cette assise se dirigent du sud-est au nord-ouest, et s'inclinent profondément à l'ouest. Des blocs énormes errants sur ses flancs dépouillés, ou sur la couche d'argiles sédimentaires, dont elle est parfois recouverte, attestent qu'à une époque antérieure l'action de grandes forces hydrauliques s'est exercée autour de ce groupe de montagnes. Des sources thermo-sulfureuses jaillissent çà et là des rochers. J'ai trouvé les eaux de l'une d'entre elles, appelée la source de *Ciline*, plus légères que l'eau distillée. Leur température était de 56° 25. Cette source qui sort de terre à deux lieues à l'est de Truxillo, donnait quarante litres par minute. J'ai entendu parler de deux autres sources très-curieuses, mais que je n'ai pu visiter. La première jetterait un liquide blanc comme du lait; la seconde, encore plus singulière, en laisserait échapper un qui jouirait de la propriété de se coaguler et de se décomposer comme le sang, dont il aurait, en outre, la couleur et l'odeur. J'avoue que j'ajoute très-peu de foi à ces *on dit*. Pour y croire, il me faudrait autre chose que le témoignage suspect des Indiens, et même que celui des créoles, qui auront mal vu, ou qui n'auront pas su voir. Je soupçonne qu'il s'agit ici d'une huile schisteuse, analogue à celle de Guadalupe, au Mexique.

A Truxillo et dans ses environs, les argiles de transport ne renferment point de fossiles; mais leur surface est semée jusqu'à une assez grande hauteur de nombreux *trochus*

récents. Près d'Olancho, dans des sables argileux de même nature, on rencontre des débris de mammouth et de mégathérium. Je dois ce renseignement à M. Prudhot, agent consulaire des États-Unis, qui m'a dit avoir vu, dans quelques carbets indiens, des bancs formés d'une seule vertèbre de ces animaux antédiluviens, mesurant treize pouces de hauteur ou d'épaisseur. Ces précieux débris organiques d'un autre âge figureraient bien mieux, il faut l'avouer, dans les salles du muséum de Paris, que dans la cabane d'un pauvre sauvage.

La mer ici repose sur un fond de sable siliceux et fin ; elle bat çà et là contre quelques buttes madréporiques, seuls restes d'une formation uniforme et qui a dû être autrefois très-considérable. La marée, que j'ai scrupuleusement étudiée du 25 septembre au 1er octobre, s'accomplit régulièrement le matin, comme sur les côtes de la Manche ; mais, le soir, sa marche est troublée par les vents. Son maximum, en pleine lune, a été de trente-cinq à quarante centimètres. Malgré les grandes anomalies que m'offre le tableau de mes observations, faites de trois heures en trois heures, je crois pouvoir fixer, sans trop d'erreur, à huit heures le moment de son établissement. La température des eaux de la baie a oscillé constamment entre 27° 8 et 28° 2 ; le thermomètre sec, entre 27° 7 et 32° 7 ; le thermomètre humide, entre 21° 2 et 25°.

Il est temps, je pense, de quitter Truxillo ; je ne puis cependant m'en éloigner sans accorder un dernier souvenir plein de regrets et de reconnaissance à MM. Bernaldes, gouverneur de la ville, Robert Martinez, alcade, et Prudhot, consul des États-Unis, qui n'ont cessé de me prodiguer les

témoignages du plus haut intérêt, et de me seconder activement dans toutes mes recherches. Vous voudrez bien aussi, j'en suis sûr, m'aider à payer la dette sacrée que j'ai contractée envers l'administrateur des douanes, M. Lardizabal. Cet homme généreux a été pour moi, pendant mon séjour ici, plus qu'un ami. Un frère ne m'aurait pas entouré de soins plus délicats, plus attentifs et plus empressés. Non content de m'avoir fait son hôte et son commensal pendant toute la durée de mon séjour à Truxillo, il me força, malgré mes efforts pour m'en défendre, d'accepter sa chambre et son propre lit, et fut se loger dans une salle basse avec sa famille. Il vous est donc facile de comprendre que je n'ai pas songé un seul instant à me plaindre des circonstances qui m'ont retenu vingt jours entiers sur ce petit coin du globe, où la Providence m'avait fait rencontrer des amis si dévoués.

Le 15 octobre, une pluie tropicale inondant les ruines de l'église, les rues et la place publique, où j'ai dressé un autel provisoire, il me faut quitter Truxillo sans avoir la consolation d'y offrir le saint sacrifice. Embarquons-nous donc, en compagnie de M. Prudhot, pour l'île de Roathan. La traversée est courte : le soir même, notre vaisseau louvoie en vue du port principal, appelé Coxen-hole. Mais notre capitaine n'ose, à cette heure avancée, se hasarder dans la passe qui y conduit et dont un banc de madrépores, qui montre çà et là hors de l'eau sa tête noircie, défend si bien l'entrée, que pour y pénétrer sûrement il faut se résigner à côtoyer de très-près le rivage, soit à l'est soit à l'ouest. Il est donc plus prudent d'attendre à demain.

Les îles Roathan, la Guanaja, Barburet, Utilla, ainsi que

la terre d'Omoa, ont une constitution géologique identique et me paraissent être les points culminants d'une chaîne de montagnes noyées sous les flots. La première mesure environ trente milles de long sur quatre à cinq de large; elle court de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Son aspect est des plus gracieux : une magnifique forêt de bananiers et de palmiers (*cocotiers, coroso et coyol*) s'étend sur la partie basse et sédimentaire de l'île, qu'elle recouvre presque entièrement; tandis que les terrains plus élevés sont envahis par une masse compacte de ces arbustes épineux dont abonde la flore équatoriale.

Roathan, après avoir été successivement le botany-bay du Guatemala, un repaire de flibustiers, et un désert, est devenu, depuis huit ans, possession britannique. Cette annexion s'est opérée sans obstacle et sans effusion de sang; il n'en a coûté aux Anglais que la peine de s'en emparer. Ils y ont transporté, du *Grand-Cayman* et d'autres îles, quelques centaines de Caribes, qui, réunis à un certain nombre de familles exilées ou réfugiées du Honduras, forment actuellement une population de quinze à dix-huit cents âmes, éparpillée sur la côte sud. Les habitants sont logés dans des huttes de planches ou de roseaux, portées par des pieux, et élevées ainsi de quelques pieds au-dessus du sol. L'agriculture et le commerce sont ici réduits à un état purement rudimentaire. L'une et l'autre consistent uniquement à recueillir les fruits du bananier et du cocotier, qui croissent partout sans exiger aucun soin; puis à les charger sur des goëlettes, à destination de Belize ou de la Nouvelle-Orléans. Les colons honduriens d'origine sont catholiques, mais vivent dans le plus grand abandon au point de vue religieux,

privés qu'ils sont de prêtres et d'église. Leur ignorance est donc très-grande, et, sans les souvenirs de leur enfance, un bon nombre d'entre eux eussent été incapables de distinguer les ministres protestants d'avec les missionnaires catholiques. Heureusement s'étant aperçus, suivant l'expression de l'un d'eux, que les premiers *ne faisaient point la messe comme nous*, ils n'ont plus voulu assister à leur prêche. Le reste de la population appartient au culte protestant. Il se partage en méthodistes et en baptistes. Les premiers sont les plus nombreux et les plus influents. Ils sont dirigés par deux ministres, et ont organisé quelques écoles. Le petit groupe des baptistes se compose d'un ministre, belge d'origine, chassé, vers 1846, de Guatémala où il s'était d'abord établi, et de quelques femmes, qu'il endoctrine deux ou trois fois par semaine.

Coxen-hole (latitude nord, 16° 18'; longitude, Paris, 88° 56') est à la fois le plus gros village de l'île, et la résidence du gouverneur provisoire que l'Angleterre vient d'y installer, il y a quelques jours. Son port, assez fréquemment visité par les goëlettes de Belize, Omoa, Truxillo et Golfo-dulce, est à peu près franc. Jusqu'à présent, chaque navire n'avait à payer qu'un droit d'ancrage d'une piastre, auquel on a dernièrement ajouté quelques autres droits, assez légers, puisqu'en trois mois leur total ne paraît pas avoir atteint la somme de deux mille piastres. Quant à la ville elle-même, elle se compose d'une soixantaine de maisons, éparses sans ordre sur les bords de la mer. Il ne faut évidemment chercher ici aucun monument digne de fixer l'attention. La construction la plus importante est une grande cabane en planches, qui sert de temple aux méthodistes. Mon séjour

en ce pays me permit de venir en aide à nos pauvres catholiques : j'administrai le baptême à quelques enfants grands et petits ; je visitai les malades, entendis leurs confessions, et, comme à Truxillo, je m'efforçai d'alléger les souffrances du corps, tout en m'occupant de rendre la vie aux âmes. La reconnaissance de ces bons catholiques si longtemps délaissés, les larmes de joie que la visite du prêtre leur faisait verser, la docilité avec laquelle ils recevaient ses exhortations et ses conseils, ont été pour moi la plus douce des récompenses, et jamais mon cœur n'en perdra le souvenir. Puisse bientôt cesser leur isolement et leur abandon! Puissent-ils voir se lever enfin le jour où quelque prêtre zélé, se fixant au milieu d'eux, viendra leur distribuer ce pain de la divine parole dont ils sont affamés, les prémunir contre les piéges de l'erreur, et offrir dans cette île, pour la première fois peut-être, le sacrifice adorable du corps et du sang de Jésus-Christ ! Car, pour moi, le manque absolu de tout ce qui était nécessaire ne me permit pas de célébrer la sainte messe pendant le peu de temps que j'y séjournai.

Je fus distrait un instant des occupations de mon ministère par une fête toute politique. Le 18 octobre, un petit navire parti de Belize, et portant mariés ensemble au sommet du grand mât les deux pavillons anglais et français, fit son entrée dans le port de Coxen-hole, et nous annonça la prise de Sébastopol. Il y eut, à ce sujet, grandes réjouissances à Roathan. La capitale réunit l'aristocratie caribe dans un bal solennel. Le bruit fut au niveau de l'enthousiasme : les sons aigus du fifre et la voix grave du tambour, seuls instruments dont l'orchestre se composât, étaient à peu près étouffés par le tapage de tous les gros pieds noirs, qui

bondissaient vigoureusement sur le plancher de la salle. Au bal succéda un fac-simile, fort réduit, de quelques-uns des plus beaux faits d'armes accomplis, par les armées alliées, sous les murs de Sébastopol. Les acteurs ne manquaient certes pas de bonne volonté; mais, grâce aux *rafraîchissements* abondamment prodigués, leurs mouvements se compliquèrent de zigzags trop peu stratégiques, pour qu'il me fût possible de deviner s'il s'agissait d'un assaut ou d'une bataille en rase campagne. Je doute même qu'un des héros de la guerre de Crimée, s'il eût assisté à ce spectacle, eût pu s'y reconnaître. Le tout se termina par des chants anglais en l'honneur de notre commune victoire.

Je passe maintenant à quelques notions scientifiques. L'ossature de l'île de Roathan est formée par une roche granitoïde, secondaire, micacée, avec apparence de stratification, passant au stéachiste et au schiste bleuâtre, micacé, rubanné. Ses couches s'étendent suivant une direction moyenne du sud-sud-est au nord-nord-est, en s'inclinant au nord-est d'environ 80°. La partie haute, sur la côte nord, renferme, m'a-t-on dit, des ardoisières (schistes). Roathan appartiendrait donc aux deux formations *cambrienne* et *silurienne*. A l'est de Coxen-hole, au-dessus du schiste micacé dénudé, se laissent voir quelques restes d'une formation de calcaire ancien, bleu, compacte, rubanné. La roche granitoïde est recouverte, sur ses flancs, d'un dépôt considérable plus ou moins sablonneux, qui donne naissance à cette végétation luxuriante dont j'ai déjà parlé. Ce dépôt est constitué par une décomposition de cette même roche, sous l'action combinée de l'oxyde de fer et de l'atmosphère. Sur le rivage formé d'immenses débris de coquilles et de coraux, errent

des *fusus* et des casques de la plus grande beauté. De nombreuses familles de madrépores pavent le port, dont la profondeur varie de dix à vingt brasses. Grâce à mon petit talent de plongeur, j'ai pu m'en procurer un certain nombre d'échantillons, malgré les oursins, qui semblent avoir fait de la rade de Coxen-hole leur quartier général, et dont j'ai dû braver les nombreuses piqûres. Le point culminant de l'île, à l'endroit où je l'ai traversée (longitude, Paris, 88° 56'), ne dépasse pas cent vingt mètres. Le climat est malsain ; les habitants ont en outre beaucoup à souffrir de la disette d'eau potable : l'unique source qui existe à Roathan étant peu abondante et légèrement ferrugineuse. Elle se trouve à l'ouest de Coxen-hole, presque au niveau de la mer, et m'a donné une température moyenne de 26° 30. Celle de l'air a oscillé entre 23° 2 et 34° 5 ; les eaux du port (en moyenne) marquaient 27° 8. Variation magnétique, observée par l'étoile polaire et le soleil, de 7° 50' à 8° nord-est ; au sud vrai-23°-ouest de l'île, et sous un angle de 1° 27' apparaissent les monts Cangrehoy ; au sud-9°-est, les îles *Cochinos*, célèbres pour leurs boas constrictors ; enfin au sud-ouest (longitude, 88° 59'; latitude, 16° 16'; altitude, 10 mètres), le cap Villamile.

## X

### OMOA. — SAINT THOMAS. — ÉTAT PRÉSENT DE LA COLONIE BELGE.

Le 19 octobre, vers le soir, nous levons l'ancre et partons pour Omoa. La mer, sur laquelle nous flottons, appelée autrefois mer de *Hibueras* ou *Higueras* et de *Guaymura*, est

aujourd'hui universellement connue sous le nom de mer de Honduras, à cause, dit-on, de sa grande profondeur. Cette profondeur toutefois est loin d'être considérable. Elle ne dépasse pas un *maximum* de quatre-vingts brasses ou cent soixante mètres. Elle diminue rapidement à mesure qu'on se rapproche des côtes du continent américain. A cinq à six milles du rivage, elle n'est déjà plus que de quatorze à vingt brasses ; à un mille, de quatre à sept, sur un fond pur et très-uni de sable fin siliceux ou de coquilles. Les grands courants aliséens de l'océan Atlantique, pénétrant dans le golfe de Honduras, impriment à ses eaux un mouvement continu, dont le résultat a été l'accumulation de nombreux bancs de sable sur la côte, à l'ouest du cap *des Pointes*. Du milieu des flots surgissent çà et là des rochers blancs, de formation madréporique, gracieusement couronnés de verdure, et connus sous le nom générique de *cayos*. L'île d'*Utilla,* au nord des monts Cangrehoy, n'est elle-même qu'un cayo plus grand que les autres. Son sol bas et sédimentaire, reposant sur une base madréporique, n'eût pas sans doute résisté à l'action puissante des courants, s'il n'eût été efficacement protégé contre elle par le pic, qui, à sa pointe orientale, se dresse de cent quarante mètres au-dessus des flots. Le 20 octobre, au point du jour, nous saluons cette île, mais sans nous y arrêter. Elle est privée d'eau, comme Roathan, et habitée par quelques pauvres familles, qui vivent de cocos et de bananes.

Le soir, après une brûlante journée de calme, nous remarquons à l'est de la pointe *Sal* une barre parfaitement droite, courant du sud-sud-est au nord-nord-ouest et divisant les eaux bleues de la mer des Antilles, des eaux plus

légères, sales et verdâtres du fond du golfe. Plongé dans la mer, le thermomètre passe de 28° à 28° 8, et l'aréomètre Beaumé de 4° 5 à 3°.

Au calme succède un grain violent, qui nous inonde de torrents de pluie et nous condamne à une nuit entière de fatigues et de cruelles inquiétudes. Dieu toutefois veillait sur nous, et le 21, à cinq heures du matin, nous jetions l'ancre en face d'Omoa.

Du 21 au 23 octobre. — Veuillez, je vous prie, au moins par la pensée, vous transporter à Marseille : substituez au rocher aride et nu de Notre-Dame de la Garde, deux montagnes boisées ; aux quais, aux rues, aux places de l'antique cité phocéenne, et à ses maisons hautes de sept étages, une verte pelouse émaillée d'une vingtaine de maisonnettes en bois, à un seul étage, blanches et propres, auprès desquelles se groupent quatre-vingts pittoresques cabanes de roseaux ; réduisez les milliers de vaisseaux qui remplissent le port de la grande cité commerciale, à cinq gracieuses goëlettes endormies sur les flots, et ses trois cent mille âmes à six cents habitants, quelques-uns créoles et la presque totalité nègre ou caribe ; vous n'aurez plus Marseille, mais, en revanche, vous aurez devant les yeux le tableau fidèle d'Omoa.

Formé par une langue de sable argileux et fertile, de même nature que la pointe de *Castille,* près de Truxillo, à l'extrémité de laquelle s'élevait autrefois un phare, aujourd'hui ruiné, le port d'Omoa (latitude, 15° 46'; longitude Paris, 90° 23') s'ouvre à l'ouest, et mesure un demi mille en largeur. Sa profondeur est de deux et demi à trois brasses, sur un fond de sable fin. A ses eaux sales et

verdâtres viennent se mêler les eaux pures et abondantes du fleuve Omoa. Les premières m'ont donné une température moyenne de 28° 8; tandis que celles du fleuve n'atteignent en moyenne qu'une température de 25°. Au nord-est de la baie, se développe un petit lac (laguna) qui communique avec elle. Nous l'avons parcouru, la sonde à la main, moi et le second du navire, et nous avons reconnu qu'il pourrait au besoin recevoir d'assez fortes embarcations. Au sud-est s'élève le fort triangulaire de San Fernando, qui orne le port, en attendant l'occasion de le défendre.

Accompagné de quelques amis que j'ai rencontrés ici (où n'en trouvé-je pas?), j'allai visiter la ville. Elle est située à un mille du rivage, à l'entrée d'une gorge de montagnes, sur un sol plat et très-fertile; mais que le fleuve, qui coule tout auprès, inonde fréquemment. Alors cette plaine et la ville elle-même se transforment en lac; puis, et successivement, à mesure que les eaux baissent, en marais, en marécage, et enfin en bourbier. Aussi Omoa est-il le lieu le plus malsain de toute la côte. L'humidité continuelle et les chaleurs excessives semblent s'y combiner pour la destruction de l'espèce humaine. Je n'y ai aperçu que peu d'enfants ; les habitants portent sur leur figure pâle, amaigrie et languissante, les traces des fièvres qui exercent ici de grands ravages. J'ai vu quelques goitreux, et certains nègres, dont le visage était marqueté de taches blanches, qui donnaient à leur physionomie une expression hideuse et repoussante. L'insalubrité du climat est pour Omoa une cause toujours agissante de décadence et de ruine, dont les avantages de sa belle situation ne parviennent pas à paralyser les funestes effets. Déjà les habitants, en grand nombre,

ont déserté la ville. Ils ont été chercher un ciel moins meurtrier sur d'autres parties de la côte, principalement à Monoriba, près de Belize. Le peu qui en reste m'a paru posséder l'ensemble des qualités et des dons de l'esprit et du cœur, dont ailleurs j'ai constaté l'existence dans les bons habitants de Truxillo. Je fis à Omoa la rencontre d'un prêtre récollet se rendant, avec sa sœur, de Guatémala au Mexique; mais à peine arrivés ici, la fièvre les avait saisis tous deux, et les retenait cloués sur leur lit depuis plusieurs mois. Leur état m'inspira la compassion la plus vive; je les consolai de mon mieux, et j'engageai ce bon religieux à se faire transporter pour quelque temps dans l'intérieur des terres, loin de cette ville empestée, qui, malgré son riant aspect, n'est au fond qu'un véritable cimetière. Ici, comme à Roathan et à Truxillo, je m'efforçai de me rendre utile, en visitant et prodiguant les secours spirituels aux malades. J'eus en outre la consolation de célébrer tous les jours le saint sacrifice; mais dans quel triste réduit, mon Dieu! A l'extérieur, une grange; à l'intérieur, une étable : voilà l'église. Pas de plancher, de voûte ou de plafond; quant aux ornements, il n'y avait pas à choisir : il n'en existait qu'un seul, vieux et déchiré, dont il a bien fallu m'accommoder.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, Omoa avait atteint son plus haut degré d'importance. On regardait alors cette ville comme la clef du Honduras et son boulevard contre les incursions des corsaires. Le fort San Fernando, dont j'ai déjà parlé, fut bâti, entre 1752 et 1775, dans le but avoué de la mieux protéger encore contre leurs attaques. Dès 1780 il fut pris et même un peu trop facilement par les Anglais. Mais

ceux-ci durent fuir devant un ennemi plus redoutable que les Espagnols: les fièvres, qui les décimaient sans pitié, les eurent bientôt forcés à évacuer leur nouvelle conquête. Carrera, le président actuel du Guatémala, s'est dernièrement rendu maître de cette citadelle, sans plus de difficultés que les Anglais. En se retirant, il l'a dépouillée de la plus grande partie de ses beaux canons de bronze, qu'il a fait transporter à sa capitale. Le fort de San Fernando, solidement construit en briques, est un échantillon d'architecture militaire fort remarquable. Le lieutenant général don Joseph Vazquez Priego en jeta les premiers fondements dans le cours de l'année 1752. Mais il mourut au bout de quelques jours, et la plupart des ouvriers et soldats qu'il avait amenés, ne tardèrent pas à le suivre, victimes comme lui d'un climat empesté. Le gouvernement espagnol ne se découragea pas: l'œuvre commencée fut reprise et terminée en 1775, sous la direction de l'ingénieur don Joseph Firminor. Le défaut d'entretien et les guerres étrangères ou civiles l'ont aujourd'hui réduit à un grand état de délabrement. Lorsque je le visitai, je n'y trouvai qu'un très-petit nombre de soldats, occupés à garder les quelques canons dédaignés par Carrera, et de plus, de malheureux prisonniers politiques, renfermés dans des salles nues et si humides, que l'eau y filtrait de toutes parts. Heureusement, la captivité de ces pauvres gens ne se sera pas, je l'espère, prolongée bien longtemps. La révolution du Honduras, dont j'avais appris à Truxillo les premières nouvelles, était à peu près accomplie quand j'arrivai à Omoa. Cabanas, président de la république, avait définitivement le dessous et venait d'être chassé de Comayagua. Cet événement, qui ne laissait pas d'influer

désavantageusement sur le petit commerce d'Omoa, paralysé par la crainte ou l'attente, promettait du moins aux détenus de San Fernando une délivrance prochaine. Puissent-ils ne pas être remplacés par les vaincus du parti contraire !

Les montagnes qui, vers le sud, abritent la ville, sont formées d'un granit secondaire cambrien, identique à celui de Roathan, mais plus compacte et plus dur. De magnifiques forêts croissent sur leurs flancs et s'élèvent jusqu'à leurs cimes, hautes à peu près de deux mille mètres. Celle qu'on appelle la *vigie* n'est qu'un vaste amas de débris non roulés de ce même granit, réunis et amoncelés par un choc violent des grandes eaux. Au reste, et ceci excusera ma brièveté, Omoa, aussi bien qu'Utilla, appartient à la construction géologique sur laquelle je me suis suffisamment étendu en parlant de Roathan [1].

23 octobre. — Nous voilà de nouveau en mer : les montagnes d'Omoa disparaissent à l'horizon. Nous longeons une côte uniforme et peu élevée, dans laquelle le Motagua s'est creusé un large lit. C'est un plateau argileux, arenacé, haut de vingt à trente mètres, qui se prolonge, vers l'ouest, jusqu'au fond du golfe de Honduras, en offrant tour à tour aux regards du navigateur la triple pointe de Manabique, et les terrasses si gracieuses de Saint-Thomas, de Livingston et de Tancrick, adossées aux belles montagnes que traverse le Rio-Dulce. Le temps est loin d'être favorable ; des grains d'une violence effrayante ne cessent de nous assaillir. Aux

[1] Voici le résultat de quelques observations faites à Omoa, par un ciel d'ailleurs serein, ou peu couvert. Thermomètre sec : matin, à six heures, 23° 8 à 24° 6 ; de midi à deux heures, 33° 5 à 34° ; le soir, à neuf heures, 28° à 28° 3. — Thermomètre humide : matin, de 23° 1 à 23° 7 ; midi, de 29° 5 à 30° 1 ; soir, de 25° 6 à 26° 2. — Mer : max., 29° 4 ; min., 28° 6.

approches de la vaste baie de Saint-Thomas nous jetons la sonde, qui nous donne successivement quatorze, dix, sept, cinq et quatre brasses, sur un fond de boue bleuâtre, qui n'est que du schiste décomposé. Les eaux sont sales, verdâtres, presque douces, et se soulèvent facilement au moindre vent. Aussi, n'est-ce qu'après bien des dangers et des difficultés que, le 24 octobre, à deux heures après midi, nous parvenons à pénétrer dans le port, où, tandis que le ciel des tropiques verse sur nos têtes une de ses pluies diluviennes, nous jetons l'ancre par deux brasses et demie d'eau (cinq mètres) en face de la colonie belge de Saint-Thomas, dépendante de la république de Guatémala (latitude, 15° 42'; longitude Paris, 90° 59'; altitude, 3 mètres).

Du 24 au 27 octobre. — Le port de Saint-Thomas, remarquable par son étendue et sa beauté, est en outre le plus sûr de tous ceux qui s'ouvrent sur la côte du Honduras. Découvert en 1525, le jour de saint Thomas d'Aquin, il resta longtemps inhabité. Dans le cours de l'année 1604, les Espagnols y formèrent un premier établissement. En 1646, on construisit un petit fort pour le protéger ; mais les pirates ou les maladies le firent bientôt abandonner [1]. Il s'offre au voyageur sous le plus gracieux aspect. A l'ouest le regard se repose avec bonheur sur de charmantes collines couvertes d'une forêt vierge ; à l'est et au sud, il se promène librement sur un plateau fertile, dont la partie méridionale, déjà défrichée, est animée par la présence d'un certain nombre

[1] D'après le colonel don Antonio de Alcedo, cette ville, qu'il appelle *San Thomas de Castilla*, comptait encore un certain nombre d'habitants en 1789, époque où ce géographe publiait le cinquième volume de son *Dictionnaire*. Le fort, bâti un siècle auparavant, était toujours debout et le port fréquenté. (*Note de l'Éditeur.*)

d'élégantes maisonnettes en bois, à un étage, qu'un monticule semé de grands arbres protége contre les vents du sud. Dès la première vue, on reconnaît les traces de l'industrie européenne : c'est en effet ici le siége de la colonie belge.

Mais que la réalité est loin de répondre à ces belles apparences. Descendez à terre, approchez-vous de ces coquettes habitations, qui semblent vous promettre une douce hospitalité, et vous ne trouverez dans la plupart d'entre elles que des ruines abandonnées. Un coup d'œil rétrospectif sur l'origine de la colonie nous livrera promptement le secret de cette rapide décadence.

Saint-Thomas fut fondée, en 1843, par neuf cents émigrants venus de la Belgique. Ces colons trop peu nombreux, ayant d'ailleurs tout à créer dans un pays entièrement neuf, durent, avant d'avoir pu s'acclimater, se livrer à des travaux excessifs de construction et de défrichement, sur un terrain boisé, humide, et partant malsain. Ils ne reculèrent pas devant la tâche qui leur était imposée ; mais leurs forces ne répondirent point au courage qui les animait. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, et déjà près de la moitié avait succombé aux atteintes d'une maladie qui, à la même époque, sévissait dans ces contrées. Peut-être eût-on évité cette effrayante mortalité en choisissant, pour y établir le siége de la colonie, une position plus élevée, largement aérée, et située plus avant dans l'intérieur des terres. Quoi qu'il en soit, à cette première cause de découragement et de ruine, il ne tarda pas de s'en joindre une autre. Par suite de circonstances qu'il est inutile de rappeler ici, les prêtres qui avaient accompagné les émigrants durent se retirer, et ceux-ci se virent dès lors à peu près privés de tout secours

religieux. Ces bons catholiques belges ne purent se résigner à un tel sacrifice. Ils avaient renoncé à leur patrie, ils ne voulaient pas renoncer à leur religion ni aux consolations qu'elle prodigue à ses enfants avec tant de sollicitude. Une partie des survivants se réfugièrent donc à Guatémala; d'autres rentrèrent en Belgique ; si bien que Saint-Thomas, à mon arrivée, ne comptait pas plus de cent cinquante à cent quatre-vingts habitants, amaigris par la fièvre et épuisés par les labeurs incessants auxquels ils doivent se livrer. Il faut leur rendre cette justice qu'ils ne s'épargnent pas. Ayant, dans une de mes promenades, franchi les collines qui bordent le port, je fus saisi d'étonnement à la vue de l'immense surface de terrain défrichée par ces infatigables travailleurs, et transformée en magnifiques plantations de cannes à sucre, d'ignames et de caféyers. Un brave colon que je rencontrai dans ces lieux, où il promenait sa fièvre, comme moi mes loisirs, accrut encore ma surprise et mon admiration. « Ce que j'apercevais, disait-il, n'était rien : bien loin au delà, je trouverais des plantations *beaucoup plus superbes*. Tout vient dans ce pays, ajoutait-il, et maintenant que le *gros travail* est fait, il serait temps de reprendre l'œuvre de colonisation. La Belgique, en nous envoyant des renforts, accroîtrait nos ressources et améliorerait notre position : puisse-t-elle ne pas nous oublier! » Je ne puis que m'associer à ce vœu. Établie solidement sur ces fertiles rivages et surtout dirigée avec plus d'intelligence, la colonisation européenne ne tarderait pas à changer la face du pays, en lui ouvrant une ère nouvelle, pleine de grandeur et de prospérité. Quant au climat, d'après mon interlocuteur, il n'est pas, ici du moins, aussi malsain qu'on serait tenté de le croire; pourvu toutefois

qu'on veuille bien prendre quelques précautions. Sur ce point encore, je serais assez de son avis : Saint-Thomas, assis à l'entrée d'un vallon survivace, qu'arrose le Motagua, et sur un terrain argilo-sablonneux, est certainement une des parties les plus saines de la côte. Des sources jaillissant d'un banc de calcaire ancien lui fournissent une eau pure, abondante et assez fraîche (24° à 25°), et un torrent coule à quelques pas en arrière de la colonie. Déjà, grâce au déboisement commencé, l'air circule avec plus de facilité : que sera-ce donc, dans quelques années, lorsque la marche continue du défrichement aura fait disparaître les forêts surabondantes dont Saint-Thomas est encore entouré ? Mais, avant tout, il faudrait pourvoir aux besoins religieux de ces pauvres colons, complétement délaissés. Combien en ai-je trouvé qui, en me confiant leurs regrets, pleuraient amèrement à la seule pensée qu'un prêtre n'était pas là pour baptiser et instruire leurs enfants, pour assister et consoler les mourants à leurs derniers moments, et pour répandre sur leur tombe une dernière bénédiction ? Le P. Génon de notre compagnie fait bien, il est vrai, de temps à autre quelques courtes apparitions à Saint-Thomas ; mais ses rares visites, loin de consoler les habitants, ravivent et augmentent encore le sentiment de leur abandon. Et cependant il lui est impossible de faire davantage, absorbé qu'il est par les soins à donner à la paroisse de Livingston et à toute la côte nord, dont il est seul chargé.

La géologie de ce pays est bien telle que je la soupçonnais. J'avais reconnu précédemment la formation cambrienne, il était donc assez naturel de rencontrer quelque part la formation schisteuse *silurienne* moins développée.

Je ne me trompais pas, et les schistes plus ou moins micacés m'apparurent ici, pour ne me quitter qu'à peu de distance de Guatémala. Ils sont tendres, parfois bitumineux, et veinés d'un quartz gras et compacte. Les terrasses naturelles, qui ceignent le port de Saint-Thomas au nord-ouest, au sud-est et à l'est, se composent de diverses couches d'argile rouge, engloutissant dans leur masse des cailloux roulés et plus ou moins volumineux de quartz. Ces couches reposent sur une assise gréso-argileuse, récente et compacte, peu consistante, d'une couleur grise qui parfois tourne presque au noir. Le tout ne dépasse guère une hauteur de vingt à trente mètres. La côte de Honduras, peu après Omoa et jusqu'à la pointe Manabique, appartient à la même formation, que l'on retrouve encore à Livingston et à Tancrick. Sur le flanc nord, on pourrait trouver quelques bonnes ardoisières et peut-être aussi des gisements de houille, dans les gorges resserrées. On sait du reste que la formation houillère est partout très-capricieuse. Quelques masses de grès dur me rappelèrent les Vosges et la formation *permienne*. Le calcaire des sources doit être rapporté aux plus anciens calschistes connus. Le torrent de Saint-Thomas traverse une assise argileuse, qui renferme des débris peu roulés de schiste et de quartz, le tout affectant la forme *poudingue*. Cette assise serait-elle fluviatile? Je ne sais, mais je ne le pense pas : les forces de ce torrent ne me paraissent pas actuellement suffisantes pour accumuler des masses aussi considérables. Il y a donc eu ici comme ailleurs lutte de grandes eaux, et ce n'a pas été sans une émotion profonde que j'ai constaté, sous ce point du ciel, l'existence des mêmes phénomènes géogéniques que j'avais observés

ailleurs. Le globe terrestre a été formé par la même main d'après les mêmes lois. Tout en lui révèle la grandeur, la puissance et la sagesse du Dieu qui l'a créé [1].

Le 28 octobre, à neuf heures du matin, nous louvoyons à l'embouchure du Rio-Dulce, en attendant que la marée montante nous permette d'y pénétrer. Cette manœuvre ne s'exécute pas sans difficulté. Trois barres, dont deux de sable et la troisième de grès grossier ou de madrépores, s'opposent au navire qui veut entrer dans le fleuve, et ne laissent libre qu'une passe étroite, qu'il n'est pas toujours aisé de franchir sans encombre. Notre goëlette en fait la triste expérience : elle s'engage dans les sables mouvants, et n'en est retirée qu'après une demi-heure d'un travail opiniâtre. Libres enfin, nous jetons l'ancre en face de *la Boca* ou *Livingston*.

## XI

### LIVINGSTON. — LE GOLFETÉ. — IZABAL.

Ce village est situé sur la rive nord et à l'entrée du Rio-Dulce, par 15° 49' 50'' de latitude, 91° 05' de longitude, et vingt-cinq mètres d'altitude. La falaise qui le porte est échancrée par les flots, et s'adosse à une chaîne transversale de montagnes, dans laquelle le fleuve s'est frayé un passage vers la mer. La falaise et la montagne étalent aux

[1] Par un temps calme ou par un vent du sud-ouest, et sous un ciel constamment pluvieux, j'ai pu recueillir, pendant trois jours, dans la baie ou à terre, les observations suivantes : Thermomètre sec : matin, 23° 3 à 23° 4; midi, 29° 5 à 30° 0; soir, 27° 8 à 28° 5. — Thermomètre humide : matin, 22° 3 à 22° 0; midi, 25° 6 à 25° 6; soir, 23° 6 à 25° 6.— Mer : max., 28° 2; min., 27° 9; med., 28° 1. — Aréom. Beaumé, 2° 0. — Profondeur de la mer dans le port, de trois à quatre brasses.

regards charmés le spectacle d'une fraîche et luxuriante végétation; de tous côtés s'étendent d'immenses forêts de bois de teinture ou de construction (cèdre, caoba, hemitoxylon, balsamum) que le Caribes de Livingston exploitent pour le compte des Anglais. Les arbres, une fois coupés, sont traînés par eux jusqu'à la rivière; là, ils les assemblent en radeaux, qu'ils conduisent ensuite jusqu'aux navires qui doivent les charger.

Il y a trente ans, Livingston n'existait pas : un Caribe de la côte du sud (du Honduras peut-être), accompagné de sa famille, vint aborder avec son cayuco dans ce qui n'était alors qu'une profonde solitude. Il y planta sa case et commença l'exploitation des forêts, dont sa nouvelle demeure était entourée. L'exemple de Tata Zuniga, c'est ainsi qu'il s'appelait, eut des imitateurs. Les cabanes se multiplièrent rapidement; la pointe de la Boca fut déboisée, et notre bon Caribe se trouva, sans l'avoir prévu, fondateur d'une bourgade qui pourra bien un jour devenir une grande ville. En attendant, elle compte déjà cent vingt-trois maisons, et une population de six à sept cents Caribes d'un beau noir de bronze. Quant au vieux patriarche Zuniga, il vit encore, et sa verte vieillesse est honorée de tous. Le président de Guatémala l'a revêtu d'un uniforme dont il est très-fier, et de je ne sais trop quelles fonctions à la fois civiles et militaires, qu'il exerce paternellement. Sur la recommandation du missionnaire, et à l'exemple de ses propres enfants et petits-enfants, Tata Zuniga vient dernièrement de recevoir le sacrement de mariage, et de légitimer ainsi une union contractée de fait depuis longues années.

Je n'ai aucun nouveau détail à vous donner sur les Caribes

de la Boca : caractère, mœurs, usages, aliments, demeures, tout est ici comme à Truxillo ; je ne ferais donc que me répéter, ce dont vous me dispenserez volontiers. Je ne me permettrai qu'une considération générale, sur les immenses services qu'un sage gouvernement pourrait retirer de cette race d'hommes dociles et bons, dont le tempérament s'accommode à merveille d'un climat qui dévore les populations européennes, dès qu'elles entreprennent d'obtenir par un travail manuel les riches produits de ces fertiles contrées. Les Caribes doivent donc être regardés par les blancs comme d'indispensables auxiliaires. C'est ce que les Anglais ont parfaitement compris : aussi mettent-ils en usage tous leurs moyens de séduction pour les attirer et les fixer sur la partie de la côte qui leur appartient. Pour mieux se les attacher, ils ont commencé des essais de réduction, où ils ont établi des ministres et ouvert des écoles. Le chiffre total de la population caribe dans le Honduras, Guatémala et la colonie de Belize, doit s'élever à près de quinze mille âmes. Leurs principales résidences sont, outre Livingston et Truxillo, Tancrick, Monoriba et Puntas-Gordas. Mais la première paraît devoir bientôt l'emporter sur toutes les autres, grâce à la position centrale qu'elle occupe entre Belize, Izabal, Saint-Thomas et Truxillo. Les avantages de cette position ne pourront que s'accroître encore, lorsqu'on aura établi la ligne de paquebots qui doit mettre en communication régulière Izabal et la Jamaïque.

Ce qui précède suffit pour vous faire comprendre combien il importe à notre sainte religion de fixer dans son sein cette race intéressante, que l'erreur cherche à lui arracher. Les protestants ont déjà établi leurs temples et leurs écoles

à Tancrick, à Monoriba et ailleurs. Ce peuple aurait besoin de *deux Pères Claver;* et cette pensée, en même temps qu'elle fait gémir le P. Génon sur son isolement prolongé, soutient son courage, au milieu des fatigues de tout genre qu'il endure depuis douze ans sur cette côte malsaine, et parmi les bons Caribes auxquels il a consacré sa vie. Sans doute, les succès obtenus par son zèle lui ont été une source d'abondantes consolations; mais il regrette vivement que les secours matériels dont la charité belge est prodigue pour lui ne soient pas accompagnés d'un autre plus important encore: celui de deux ou trois de ses frères, dont la présence ici est absolument nécessaire, soit pour administrer les sacrements aux fidèles, soit pour prêcher l'Évangile à ceux qui ne le connaissent pas. L'œuvre dont le P. Génon a pris l'initiative pourrait ainsi se continuer et se développer. Tandis que si, en ce moment, cet infatigable travailleur succombait à la peine, l'existence de cette mission nouvelle serait à tout le moins bien compromise.

Dans ce but, il s'adresse depuis longtemps déjà soit à nos pères d'Europe, soit à ceux qui composent la mission de Guatémala; mais sa voix est jusqu'à présent restée sans écho. Il espère cependant toujours, et, en attendant, il se dépense tout entier. Quelle vie que la sienne! monté sur son cayuco, et souvent seul pour le conduire, il doit sans cesse parcourir tous les points habités de cette côte : de Livingston à Saint-Thomas, de Saint-Thomas à Monoriba et à Belize. Plusieurs fois il a fait naufrage, et n'a échappé à une mort certaine que parce qu'il y a au ciel une providence qui veille avec un soin paternel sur le missionnaire. Malgré tous ses efforts, les chapelles de Saint-Thomas et de

Monoriba tombent en ruine, le père ne pouvant les visiter assez fréquemment pour veiller à leur entretien.

Son zèle lui a mérité l'estime générale : le commandant supérieur d'Izabal est plein d'affection pour lui ; monseigneur l'archevêque de Guatémala lui écrit assez souvent, et s'efforce ainsi de soutenir son courage. Lorsqu'à mon arrivée dans cette capitale j'allai présenter mes respectueux hommages à Sa Grandeur, je le vis s'attendrir sur ces pauvres Caribes si cruellement délaissés. Trois jours après, je le retrouvai parcourant la liste des prêtres de son vaste diocèse, et cherchant s'il ne pourrait pas trouver, parmi eux, au moins un compagnon à donner au P. Génon ; mais, à son grand regret, et en présence d'autres missions encore plus importantes privées de tout pasteur, il dut se résigner à laisser notre excellent père dans son isolement [1].

A l'extrémité d'une pointe assez semblable à la gueule d'un poisson, s'élève une espèce de hutte que surmonte une croix. C'est l'église de Livingston, dont le P. Génon a été l'architecte avant d'en être le desservant. Le style architectural de cette construction est d'une simplicité complétement primitive. Le portail consiste en une toute petite porte en planches, à laquelle en ce moment le P. Génon donne le dernier coup de marteau. A l'intérieur point de luxe inutile : les fenêtres, sans vitraux d'aucune sorte, permettent à l'air et à la lumière d'y pénétrer avec plus d'abondance. D'une haute table, dont les pieds sont enfoncés dans le sol, et autour de laquelle est attachée une toile bien blanche, on a fait le maître-autel, qui est accompagné de deux autels latéraux ayant une petite

1 Cet isolement a cessé : le P. Génon a maintenant auprès de lui un père jésuite de la province d'Espagne. — (*Note de l'Éditeur.*)

statue pour tout ornement. Deux pins vivants, plantés en avant du maître-autel, séparent le chœur de la nef. Le pavé consiste en une couche d'argile sèche.

Le 29 octobre, j'eus le bonheur de célébrer le saint sacrifice dans cette humble chapelle. Les Caribes, avertis dès le matin par un petit négrillon fort éveillé, qui avait parcouru le village en agitant la sonnette de l'autel, étaient accourus à l'église pieds nus et sans bruit. La foule recueillie remplissait la nef; elle entendit la messe avec une piété qui me toucha et qui aurait pu servir de modèle à bien des chrétiens d'Europe. La messe fut suivie de la récitation lente et mesurée des prières accoutumées; puis tous les assistants vinrent respectueusement me baiser la main. Ceux des fidèles qui, par leur bonne conduite, ont mérité cette distinction, portent au cou un collier à grains de verre rouges ou blancs, auquel une médaille est suspendue. Le P. Génon est parvenu à faire revêtir aux petits garçons un léger pantalon, et aux jeunes filles une longue robe flottante; cette réforme si désirable était, lors de mon passage, généralement adoptée; aussi c'est à peine si j'ai rencontré une douzaine d'enfants se jouant dans leur nudité primitive.

Auprès de l'église est la maison du missionnaire, pauvre cabane fichée en terre et couverte de feuilles de palmier. Un hamac, une table et quelques malles renfermant soit les objets du culte, soit des outils de menuisier et de jardinier, en forment tout l'ameublement. C'est dans ce palais que le bon P. Génon fut heureux de me recevoir à mon arrivée. Je ne saurais vous exprimer quelle joie nous éprouvions tous deux de nous rencontrer pour quelques instants et de nous entretenir cœur à cœur. Nous ne nous étions jamais vus

auparavant ; nous ne nous connaissions même pas de nom ; mais nous étions enfants de la même mère, et cela suffit pour changer notre courte entrevue en une fête de famille. Mon hôte voulut que le repas offert par lui à un de ses frères fût des plus somptueux. Rien n'y fut épargné : un gros poisson, en partie bouilli et en partie rôti, était flanqué de bananes bouillies, grillées, frites, rôties et crues ; en guise de pain, nous avions du gâteau de manioc et du biscuit de mer. Le tout fut arrosé d'abord par une eau pure et fraîche, puis par une infusion de *sacate limon*, graminée odoriférante qui remplaçait le thé, absent du presbytère ; enfin, et malgré ma résistance, par une bouteille de vin, que cet excellent père déboucha pour porter un toast solennel à la prospérité de nos deux patries et au succès de la mission. Le repas fut suivi du café, dont le sucre n'altérait pas l'arome naturel, et d'une promenade géographique, géologique et hydrographique autour de la belle pointe qui porte l'église et la cabane du missionnaire. La nuit venue, le P. Génon me força d'accepter son hamac, tandis que lui-même s'improvisait un lit moelleux, au moyen d'une épaisse couche de feuillage étendue sur les trois malles qu'il possède.

J'aurais un grand nombre de notes géographiques à vous communiquer sur la Boca ou Livinsgton ; crainte de vous ennuyer, je me borne aux suivantes : la variation de l'aiguille magnétique, observée le 29 octobre 1855, au lever du soleil, doit être de 8°-est. Relativement à cette partie de la falaise où s'élève la demeure du P. Génon, la pointe Manabique est au nord-vrai-41° 30'-est ; la pointe de la baie Gracieuse à l'est-11°-nord ; la côte du sud-est court vers Saint-Thomas, au sud-55°-est ; la direction du

pic de Saint-Thomas, qui est comme le nœud de la chaîne calcaire traversée par le *Rio-Dulce*, est au sud-20°-est ; vers le nord, le rivage de la mer court à l'ouest-25°-nord ; enfin les cayos connus sous le nom de *Puntas-Gordas* se montrent au nord-14°-ouest. La falaise de Livingston est plus aérée et moins humide que les autres parties de la côte du Honduras. La nature des couches supérieures du sol, ménageant aux eaux pluviales un écoulement facile, le terrain, dès qu'il est débarrassé des forêts qui le recouvrent, se dessèche facilement. D'un autre côté, la couche inférieure gréso-argileuse compacte, en arrêtant toute infiltration ultérieure, donne naissance à des sources nombreuses, qui jaillissent près des bords de la mer, et fournissent en abondance une eau très-saine et très-pure. Aussi les maladies sont-elles rares chez les Caribes, dont la carnation est généralement pleine et solide [1].

Depuis notre départ de Saint-Thomas, nous avons un malade à bord : c'est un de nos jeunes passagers, qu'une fièvre violente tient cloué sur son cadre, et dont je me suis constitué le médecin. Le mardi 24 octobre, on vient me chercher en toute hâte : notre malade va fort mal. J'embrasse aussitôt le P. Génon, et, sans avoir le temps de célébrer la sainte messe, je cours m'embarquer sur notre goëlette, qui commence à remonter le Rio-Dulce. Notre navigation dans la gorge profonde, où le fleuve s'est creusé son lit à travers une chaîne de montagnes couvertes de verdure de la base au

[1] A Liwingston et près de l'église, par un temps assez beau quoique nébuleux, et après de grandes pluies, j'ai obtenu les résultats suivants : Thermomètre sec : max., 32° 2 ; min., 23° 4 ; med., 27° 8 ; à neuf heures du soir, 27° 2. — Thermomètre humide : max., 27° 7 ; min., 21° 8 ; med., 24° 7 ; à neuf heures du soir, 23° 5. — Température de la mer, 27° 7. Température des sources : max., 26° 2 ; min., 25° 8. L'aréomètre plongé dans leurs eaux marque 0° 7.

sommet, fut pleine d'intérêt, mais longue et pénible. Nous ne remontions le courant qu'à force de bras, en tirant vigoureusement sur une corde, attachée soit à une ancre que nous jetions en avant, soit aux arbres du rivage. Dans les rares moments que les soins à donner au malade n'absorbaient pas, j'ai fait une série d'observations, aussi exactes que possible, sur la largeur du fleuve et la vélocité de sa course vers la mer, ainsi que sur sa profondeur, la température de ses eaux et la nature du fond qu'elles recouvrent. Le navire mesuré exactement par le capitaine m'a servi de base pour estimer la profondeur du *Rio-Dulce;* la sonde et le thermomètre m'ont fait connaître le reste [1].

Nous voici donc voguant lentement sur ces eaux paisibles, profondément encaissées dans une vallée, dont les sinueux replis serpentent à travers une chaîne de montagnes. De leurs cimes hautes de sept à huit cent mètres jusqu'aux deux rives du fleuve descendent d'épaisses forêts encore vierges. Sur cette riche et fraîche verdure tranche vivement le plumage éclatant et varié d'une foule d'oiseaux du plus bel aspect, mais qui malheureusement n'ont aucun chant pour

[1] J'ai obtenu les résultats suivants : largeur du fleuve, à l'entrée des montagnes, 126 mètres; profondeur, 7 mètres; fond, argile jaune sale; température, 27° 6'; vélocité des eaux, 24 mètres en 1' 20". Dans la gorge même, en un point appelé *Roca blanca del cocinero de Brea:* largeur, 65 mètres; profondeur, 5ᵐ 5; vélocité, 24 mètres en 52"; même fond; température, 27° 4. A l'entrée du *Golfété,* près des eaux thermales du rivage nord : largeur, 114 mètres; profondeur, 7ᵐ 2, 7ᵐ 5, 7ᵐ 8, 6ᵐ 8, même fond; vélocité, 24 mètres en 58"; température, 27° 6. Dans le canal entre le Golfété et le lac d'Izabal ou *Golfo-Dulce*, largeur, 125 mètres; profondeur, 6ᵐ 8; vélocité, 24 mètres en 62"; température, 27° 6. Le Golfété a une profondeur moyenne de 5 à 7 mètres (deux brasses et demi à trois brasses anglaises); son fond est sédimentaire, comme les îlots qui s'échappent de son sein. Le lac d'Izabal a une profondeur de 12 à 14 mètres, et une température maxima de 28° 2; minima, 27° 7. Ses flots, plus légers que ceux des eaux salées de la mer, se soulèvent facilement et rendent dangereuse la navigation.

saluer notre passage. D'énormes souffleurs se jouent autour de notre goëlette et bondissent parfois hors de l'eau. Le bruit qu'ils produisent en retombant et celui de nos voix troublent seuls par moments le silence mystérieux de la vallée. Les montagnes qui nous entourent sont formées de roches blanchâtres, calcaires, sédimentaires, disposées horizontalement, ou légèrement inclinées à l'est. Les sommets en sont moutonnants, comme ceux de la chaîne du Jura. Elles m'ont paru courir du sud-est au nord-ouest ; peut-être pourrai-je les étudier un jour sur d'autres points. Le lit où coule le Rio-Dulce me semble être le produit d'une rupture ou d'un glissement. La rive nord est escarpée et coupée fréquemment à pic ; tandis que la rive méridionale est généralement basse, onduleuse et oblique. La première offre parfois à nos regards des rochers mis à nu, assez semblables à d'énormes pierres d'attente ; la seconde se présente sous l'aspect d'une masse décomposée que partout les forêts recouvrent : peut-être, à une certaine époque, celle-ci se sera-t-elle abaissée de cent cinquante à deux cent mètres, et aura-t-elle ainsi ouvert dans sa faille une libre voie aux eaux des lacs intérieurs, dont le niveau est plus élevé que celui de la mer. Il en serait du Rio-Dulce, dans cette hypothèse, comme du fleuve San Juan, qui, de la même manière, livre passage vers l'océan Atlantique aux eaux du lac de Nicaragua.

Nous sortons enfin de l'étroit canal où nous étions emprisonnés ; devant nous, dans la direction du sud-est au nord-ouest, s'ouvre un vallon enchanteur, dont le *Golfété* occupe la partie la plus basse. Ce petit lac intérieur, aux moelleux contours gracieusement dentelés, semé d'îlots argileux couverts d'une fraîche verdure, présente un coup d'œil

ravissant que je renonce à décrire. Je me croyais transporté dans les merveilleuses contrées où les bonnes fées, qui furent l'amusement de notre enfance, ont établi leur demeure. Mais dès le soir je me convainquis que j'étais encore dans ce monde réel, où la plus belle médaille a son triste revers. Un orage vient nous assaillir avec son accompagnement obligé de tonnerre, d'éclairs et de pluie torrentielle. Il nous retient captifs dans le Golfété pendant vingt-quatre heures ; nous n'en sortons qu'aux dernières heures de la journée du 31 octobre, pour déboucher dans le lac d'Izabal. Nous sautons à terre avec le capitaine, près du fort San Felipe, que nous désirons examiner. Ce fort, défendu par quelques canons, a pour garnison une trentaine de soldats. Construit en 1665, les corsaires, dont il était destiné à repousser les attaques, eurent bientôt après le mauvais goût de s'en emparer. Barrios Leal [1] le rétablit et substitua aux feuilles de palmier une toiture de brique. Il occupe une position très-gracieuse, sur une langue d'argile, à l'extrémité du goulot, qui du Golfété conduit au *Golfo-Dulce*. Ma visite ne fut pas inutile : j'y trouvai deux enfants déjà grands à baptiser, et un soldat mourant de la fièvre, que j'assistai à ses derniers moments. Autour du fort se sont groupées quelques pauvres huttes, unique centre de population, qui s'offre aux regards du voyageur entre la Boca et Izabal. San Felipe doit être par 15° 38' de latitude, 91° 23' de longitude (Paris), et dix mètres environ de hauteur.

Enfin une brise de nuit, suivie d'un nouvel orage, nous

1 Don Jacinto de Barrios Leal, chevalier de Calatrava, vingt-quatrième président-gouverneur de Guatémala, mourut dans l'exercice de sa charge en 1696. (*Note de l'éditeur.*)

jette en face d'Izabal, où nous débarquons le 1er novembre, jour de la Toussaint, au lever du soleil. Mais hélas! de nouvelles et plus cruelles angoisses nous attendent au port. Dès la nuit même qui précède notre arrivée, le capitaine de la goëlette et un des deux frères de mon jeune malade sont atteints, eux aussi, d'une fièvre violente.

Izabal, 1er novembre 1855. — Nous sommes accueillis ici avec une rare bonté par le commandant général du département, M. Narcisse Pacheco, qui me force à prendre mon logement dans sa propre maison, la plus belle de la ville, et reçoit avec moi nos trois jeunes Guatémaliens, leur mère et leur oncle accouru de Guatémala à leur rencontre. Je suis bien aise de vous faire connaître sa cordiale et généreuse hospitalité, quoique lui-même n'y tienne pas.

Située sur la côte sud du *Golfo-Dulce,* au pied nord de la grande Cordillière de *Vera-Paz,* qui court de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, Izabal se compose de quatre-vingts à cent maisons en bois ou en roseaux, renfermant quatre à cinq cents habitants, plus ou moins pâles, plus ou moins maigres, plus ou moins rongés par la fièvre, nègres ou Indiens en grande majorité. Une petite colline située au sud-ouest de la maison du commandant est couronnée par un fort, dont les murs, hauts d'un mètre, sont de pierres et le toit de feuilles de palmier. Il est armé de quelques pièces de canon et gardé par un petit nombre de soldats; mais la ville est bien mieux défendue par son insalubrité que par sa citadelle : les équipages des navires qui en fréquentent le port sont parfaitement d'accord sur ce point. Il est probable que la présence, dans les eaux douces du lac, de la grande quantité de végétaux qu'elles charrient sans les détruire, est en

partie la cause de cette insalubrité. Les eaux qu'on y boit sont d'ailleurs excellentes et peu chaudes pour un pareil climat. Les maisons en bois sont propres et aérées, et les dépôts bien garnis de la douane attestent que ce port est le principal de Guatémala. Cinq goëlettes sont en ce moment à l'ancre auprès de la nôtre. Ces petits navires sillonnent habituellement le Golfo-Dulce et servent au transport des marchandises entre Izabal, Belize, Coxen-Hole, Omoa, Truxillo et la Havane. La cochenille constitue la branche la plus importante d'exportation. Comme toutes les populations de cette côte, celle d'Izabal est à peu près privée de secours religieux. Cet abandon est d'autant plus regrettable que les habitants de cette ville se distinguent à la fois par l'amabilité de leur caractère et la vivacité de leur foi. Il ont dernièrement construit une jolie église de bois, dans l'espoir d'obtenir ainsi plus facilement l'installation d'un prêtre au milieu d'eux ; mais leurs instances réitérées, appuyées des vives recommandations du gouverneur, ont été inutiles : Mgr l'archevêque de Guatémala, quel que fût d'ailleurs son ardent désir de satisfaire à de si justes réclamations, n'a pu disposer d'un seul prêtre en leur faveur. C'est encore le P. Génon qui a dû se charger du soin de cette paroisse, où il ne lui est possible de faire que de trop rares apparitions. Pendant mon séjour à Izabal, j'ai administré le sacrement de pénitence aux fidèles, et celui du baptême à quelques enfants, mais sans les onctions. Quant au saint sacrifice de la messe, l'église ne possédant pas de calice, et n'en ayant pas moi-même dans mon petit bagage de voyageur, je fus à mon grand regret obligé de m'en abstenir.

La maladie de mes compagnons me remplissait de tristesse

et d'inquiétude. Le capitaine de la *Semproniana* allait très-mal. Les deux premiers accès de fièvre avaient duré chacun quarante-sept heures; voyant la faiblesse extrême du malade, je craignis qu'un troisième accès ne l'emportât, et résolus en conséquence de le combattre par les moyens les plus énergiques. Avant qu'il se déclarât, j'administrai au capitaine vingt-quatre grains de sulfate de quinine. La lutte entre la fièvre et le remède fut des plus violentes et détermina une crise terrible. Le capitaine, dans son délire, criait que je l'avais tué : heureusement la maladie seule était frappée à mort; et lorsque, le 4 novembre, j'allai faire mes adieux à cet excellent homme, je le trouvai sur pied pour m'embrasser. Mes deux autres malades paraissaient peu disposés à se remettre en route; mais, redoutant pour eux les funestes influences des eaux sales et verdâtres du lac, je pressai le départ, et, malgré l'opposition de leur mère et de leur oncle, je les forçai de quitter Izabal, le jour même où ils étaient saisis par un nouvel accès de fièvre. Quarante-huit heures devaient nous suffire pour sortir de cette région malsaine, et pour entrer dans une contrée où nous n'aurions plus à redouter les pluies et les orages[1].

Cette dernière partie de mon voyage a été la plus pénible de toutes. Jusqu'alors j'avais eu du moins le bonheur d'offrir de temps en temps la sainte messe et de puiser dans cet

[1] A Izabal, pendant quatre jours, par un ciel nébuleux mais sans pluie et un vent fort, le soir, j'ai obtenu les résultats suivants : Thermomètre sec : max., 33° 0; min., 25° 8; med., 29° 4. — Thermomètre humide: max., 24° 7; min., 23° 0; med., 23° 8. — Mer, 27° 75. — Évaporation diurne, 0m 009. — Aréomètre plongé dans les eaux du Golfo-Dulce, 0° 3. — Variation magnétique, 8°-est. La ville est située par 91° 28' de longitude (Paris); quant à sa latitude, les inquiétudes auxquelles j'étais en proie pendant le séjour que j'ai fait à Izabal, ne m'ont pas permis de la déterminer bien exactement : je crois qu'il faudrait la fixer à 15° 23' ou 15° 25'.

adorable sacrifice une force et un courage à l'épreuve des plus rudes fatigues ; mais, de Livingston à Guatémala, je ne pus la célébrer une seule fois : les soins à prodiguer à nos malades ne me le permirent pas, même lorsque par exception une église s'offrit à nous sur la route. Mon unique consolation était alors de penser que, par delà les mers, et bien loin des tristes sentiers où je cheminais, mes frères et mes amis, à l'autel, où, plus heureux que moi, ils montaient tous les jours, se souvenaient encore du pauvre voyageur qui les avait quittés.

## XII

### D'IZABAL A GUATÉMALA.

Le 4 novembre 1855, notre petite caravane, hissée tant bien que mal sur des mules ou de mauvais chevaux, se met en route. Elle se compose des deux frères malades et en plein accès de fièvre, l'un enveloppé dans mon manteau, l'autre dans une certaine robe de chambre, chamarrée de vert et de violet, que je ne regrette plus d'avoir achetée à Lyon. A côté d'eux s'avancent leur troisième frère, leur mère et leur oncle ; enfin votre serviteur et un nombre convenable d'arrieros complètent notre personnel. N'oublions pas le commandant Pacheco, notre visible providence, qui, voulant retarder le plus longtemps possible le moment des adieux, se fait un plaisir de nous accompagner jusqu'au cœur des montagnes. Par des sentiers escarpés, fréquemment coupés de torrents, et à travers une belle forêt, nous gravissons les pentes de la Cordillière du Mico jusqu'à la hauteur des nuages qui chargent l'atmosphère. Nous n'avançons

que lentement et au petit pas pour ménager nos malades; mais bientôt il faut faire halte : un de nos compagnons, vaincu par la violence de la fièvre, a perdu connaissance; nous le déposons dans la seule cabane que l'on rencontre au milieu de ce désert. Puis, après un repos de deux heures, nous reprenons notre pénible ascension. Enfin, le col difficile et périlleux du Mico est heureusement franchi, et nous allons prendre notre gîte, pour la nuit, dans le village indien de Chirigua ou Quirigua, à six lieues d'Izabal. Grâce à Dieu, le danger paraît s'être à peu près éloigné ; nous aurons bientôt laissé derrière nous la région des pluies et des orages, dont l'influence est à redouter pour nos malades; et nous espérons bien que la fièvre, dont en ce moment nous sommes délivrés pour vingt-quatre heures, ne pourra plus nous rattraper à son retour.

Libre de préoccupations sérieuses, je devrais ici, comme je l'ai fait ailleurs, vous décrire le pays que, pendant les huit derniers jours de notre voyage, nous avons traversé sur une longueur de soixante-dix lieues. Mais, ayant le dessein bien arrêté de composer, à votre intention, une description physique de la république de Guatémala, vous voudrez bien présentement vous contenter de quelques détails sommaires, notés rapidement à vue de pays, tandis que nous chevauchions par monts et par vaux, franchissant vaille que vaille fleuves, rivières et torrents, qui, surtout les derniers, foisonnent ici. Suivez-moi donc, et, aussi légers que la classique Camille, tâchez de courir, non sur les moissons, mais sur les boues profondes du chemin, sans vous y enfoncer.

Le Mico, que nous venons d'escalader, est de formation

schisteuse, et n'a pas moins de douze cents mètres de hauteur. *Quirigua*, où nous passons la nuit du 4 novembre dans une hutte de roseaux, rendez-vous de toutes les fourmis du pays, n'est qu'une misérable bourgade composée de quatre-vingts à cent pauvres cabanes. Ses habitants, tous Indiens, vivant sans prêtre et sans église, croupissent dans une profonde ignorance de leur religion. J'y trouve quelques malades abandonnés, comment leur refuser mes soins ? Donc à plus tard le sommeil : je consacre une partie de la nuit à leur prodiguer les remèdes spirituels et corporels, qu'ils reçoivent avec des larmes de joie et de reconnaissance. Près de ce village, il existe des restes assez importants d'une antique cité indienne ; on y trouve, dit-on, des statues grossièrement sculptées.

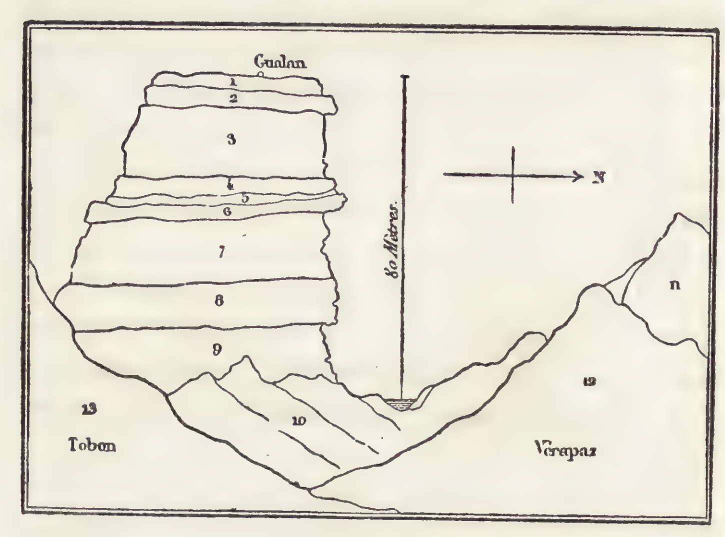
Le 5 novembre, à onze heures du matin, par 15° 13' de latitude, nous arrivons au village indien de *Barbasco*, composé de quinze à vingt cabanes. En face de nous coule le Motagua, dont pendant cinq jours nous allons suivre la rive méridionale. Ce fleuve majestueux roule d'énormes blocs cambriens dans un lit régulier et large de trois cent cinquante mètres, dont en ce moment il ne remplit que la moitié. C'est l'époque des basses eaux ; aussi les deux rives du Motagua, que ce fleuve franchit et inonde en d'autres temps, s'élèvent-elles de huit mètres au-dessus de son niveau actuel. Leur profondeur lors de notre passage était de deux mètres trente centimètres ; leur vélocité maxima, de cent mètres en 52" ; moyenne, de cent mètres en 1' 40". Le thermomètre, que je plonge au milieu du courant, marque 27° 3. Nous traversons le Motagua, les hommes en bateau, les chevaux à la nage. Le bassin qu'il arrose est généralement sec et

aride : le sol blanchâtre, ponceux et gneissique décomposé, absorbe rapidement l'humidité et ne produit guère que des plantes épineuses. J'y ai cependant remarqué de belles plantations naturelles de palmiers et de bananiers. Les hautes collines sont couvertes de pins. Après avoir trouvé, pour la nuit, un gîte dans la métairie d'*Iguana*, nous arrivons, le lendemain 6 novembre, à *Gualan,* qui en est éloigné de quatre lieues. Je dois avertir les futurs voyageurs que, trois ou quatre bourgades exceptées, on ne trouve sur la route d'Izabal à Guatémala que de misérables cabanes, isolées et dénuées à peu près de toutes ressources, où l'on n'a pour apaiser sa faim que l'inévitable *tortilla* (gâteau de maïs) et des haricots noirs, presque invariablement assaisonnés avec du suif.

Gualan peut à la rigueur passer pour une petite ville : elle a une église, un curé, et compte cinq à six cents habitants de race indigène. Elle est construite sur une presqu'île, reste d'un plateau sédimentaire, qu'embrassent à leur confluent la rivière Gualan et le Motagua, par 15° 09' de latitude. C'est ici que le bassin de ce dernier fleuve commence à devenir vraiment intéressant au point de vue géologique. De Gualan à la mer, il n'offre qu'un immense chaos de détritus fluviatiles, formation relativement récente, où sables, rochers, argiles sont mêlés et confondus à plaisir. Mais si nous nous élevons au-dessus de la butte aride et desséchée qui sert de base à Gualan, les documents sur l'histoire des révolutions géogéniques de cette partie du globe, aux époques les plus reculées, s'étalent à nos yeux dans toute leur intégrité.

La coupe ci-jointe vous indique clairement l'ordre des

couches superposées qui constituent le bassin supérieur du Motagua.




*Coupe de la falaise de Gualan*

1° Et en partant de la superficie du sol, sable gréseux, sale, dur, et généralement stérile.

2° Dalles gréseuses, cinéreuses, d'une dureté plus grande que celle de la couche précédente.

3° Assise d'un sable gréseux, terreux, tendre, de couleur blanchâtre, renfermant des débris roulés de gneiss et quelques pierres ponces qu'on utilise pour la construction des bâtiments.

4° Grès fin, terreux, pierreux, talcqueux.

5° Grès *poudingiforme* ou agglomérats de sable gréseux, dur.

6° Couche fine de grès dur, micacé.

7° Grès ancien, tendre, pulvérulent, terreux, de couleur grisâtre.

8° Grès plus dur que le précédent, gros, renfermant des cailloux roulés et agglutinés.

9° Grès terreux, sale, tendre, fin, attaquable par les eaux, et dont la corrosion facile a dû causer la destruction d'une grande partie de ce plateau. Au-dessous et sans transition, apparaît

10° Un terrain ancien, noir, dur, compacte, cassant et alternant irrégulièrement avec des poudingues siliceux, dont la pâte dure et pesante est couleur lie de vin. Cette formation, érosée par les grandes eaux, est très-semblable à la formation poudingiforme du bassin qu'arrose le fleuve *Magdalena* (Nouvelle-Grenade). Cette assise capricieuse, fortement secouée et bouleversée, règne dans tout le bassin du Motagua. Elle repose,

D'un côté, au nord (12°), contre les stéaschistes de la chaîne de *Vera-Paz;* de l'autre, au sud (13°), sur le terrain cambrien ou granitique micacé non feldspathique de la Cordillière du *Tobon*. Du côté d'Izabal, le schiste argileux et le schiste micacé gneissique (11°) s'appuient contre la formation stéaschisteuse, talcqueuse (12°), ou sont portés par elle.

Nous retrouverons une falaise plus ou moins identique à celle de Gualan, au *Choyo*, à *San Pablo* et jusqu'à *Zacapa;* avec cette différence toutefois que les couches varient d'épaisseur et que par moments apparaît une assise sablonneuse, blanche comme la craie, décomposition postérieure d'un gneiss blanc, micacé et tendre, que nous examinerons ailleurs. La température des eaux du Motagua est, à Gualan, de 27° 4; celle du Gualan, à son embouchure dans le Motagua, 26° 4. L'eau, qui bout ici à 97° 90, m'indique,

pour le village où nous sommes, une hauteur approximative de cinq cent quatre-vingts à cinq cent quatre-vingt-dix mètres.

La journée du 7 novembre, féconde en remarques intéressantes, est en compensation une des plus fatigantes de notre voyage. A chaque pas s'offrent à nous d'immenses débris du terrain que je viens de décrire, accumulés çà et là par les nombreux torrents qui se sont creusé un lit dans ce sol si facilement attaquable. De Gualan à Zacapa, nous traversons successivement le *Gualan*, le *Choyo*, aux rives bordées de palmiers royaux, le *Zacualpa* ou *Zacapa*, et bien d'autres encore dont le nom m'échappe. Tous accourent du sud pour payer le tribut de leurs eaux à l'insatiable Motagua. Nous ne faisons que descendre et remonter les ravins profonds et escarpés où ces torrents se cachent à une grande profondeur. Le soleil est brûlant, le sentier difficile, et obstrué de gros blocs de rocher qui ont résisté à l'impétuosité des flots. Enfin, à cinq heures du soir, nous arrivons harassés et rendus à *Zacapa* [1].

Peuplée de quatre mille habitants, la plupart Indiens, la ville de Zacapa est construite sur la même assise que Gualan. Cette assise se présente ici sous la forme d'un plateau très-échancré, resserré entre de hautes montagnes. La température y est sèche et saine, quoique brûlante. Son altitude approximative est de six cent trente mètres (l'eau y bout à 97° 70); sa longitude, 91° 51'; l'étoile polaire m'y apparut élevée de 15° 04'. Le vallon transversal, où la ville

[1] Alcedo, dans son *Diccionario Geografico*, l'appelle aussi *Zacualpa*. (Note de l'éditeur.)

repose, offre ceci de remarquable qu'il constitue la limite entre les climats réguliers et irréguliers des régions intertropicales. Dans les contrées qui, de Gualan à Izabal, s'étendent vers l'orient, les deux seules saisons connues sous cette latitude sont complétement confondues : il y pleut capricieusement toute l'année. A l'ouest, au contraire, et à partir de la vallée de Gualan qui rentre elle-même dans cette zone, l'hiver et l'été, c'est-à-dire la saison sèche et la saison des pluies, se succèdent régulièrement. Celle-ci commence en mai et finit en octobre. En face de Zacapa, la Cordillière de Vera-Paz s'interrompt brusquement, et tombe en quelque sorte perpendiculairement dans le Motagua, en formant de belles cascades.

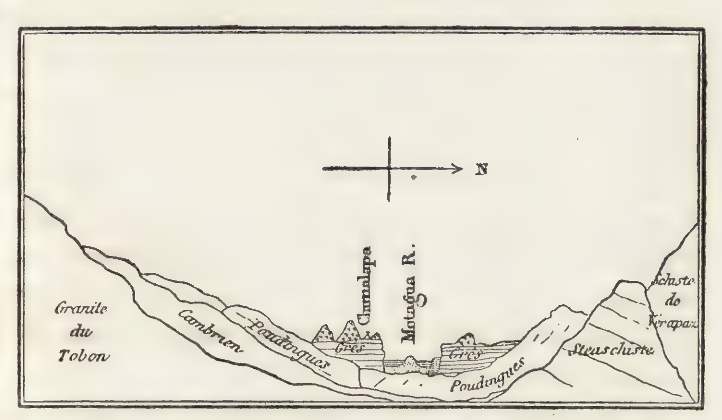
Zacapa possède une espèce d'hôtel qui lui-même a des lits de sangle où le voyageur fatigué peut s'étendre à son aise. C'est aussi ce que nous faisons. Nos malades vont mieux, malgré les fatigues de la route et la mauvaise nourriture. Les accès périodiques de fièvre ont beaucoup perdu de leur violence, grâce à de faibles doses de quinine administrées chaque jour. La joie renaît dans tous les cœurs, et l'espérance d'arriver bientôt au terme du voyage va donner, j'en suis sûr, plus d'activité à nos éperons.

Le 8 novembre, nous traversons la grosse rivière de Zacapa, presque égale en importance au Motagua, dont elle est un des affluents. Elle vient du sud par une gorge étroite, et roule dans ses eaux d'énormes blocs de granit cambrien et de syénite porphyrique. J'en ai mesuré dont le diamètre était de cinq mètres. Les eaux du Zacapa ont en ce moment cinquante mètres de largeur ; elles en mesurent quatre-vingt-six au temps des pluies. Leur profondeur maxima est

présentement de deux mètres cinquante centimètres, et leur vitesse de quatre-vingts mètres par minute. De l'autre côté de cette rivière, la végétation change d'aspect; le terrain, plus sec et plus granitique, ne produit que des plantes plus rabougries, entre lesquelles abondent les cactus épineux et les opontias. Nous cheminons sur les flancs du *Tobon;* les torrents qu'il nous faut franchir, et qui tous viennent du sud, roulent des quartz gras et des granits, mêlés de quelques blocs d'un calcaire dur et bleuâtre. Nous rencontrons aussi, coulant dans la même direction, une source thermo-sulfureuse qui dépose sur ses rives un sédiment d'un vert bleuâtre. Au *Chiote,* à vingt-cinq mètres au-dessus du Motagua, le thermomètre, plongé dans une tasse de thé bouillant, marque 97°. Les assises gréseuses reparaissent sur les flancs des montagnes, sous forme de monticules coniques. Du Chiote on compte une heure de marche jusqu'à *Chimalapa,* village indien de trois cents à trois cent cinquante habitants, avec une petite église, mais pas de prêtre.

A peine arrivés, et pendant que mes compagnons de voyage sont en quête d'un logement, je me vois, sur ma réputation de médecin, mis en réquisition pour aller médicamenter quelques pauvres malades. Je reviens après une heure de courses et de consultations, et trouve notre caravane dans la même situation où je l'avais laissée, c'est-à-dire campée sur la place publique de Chimalapa, et fort empêchée de trouver un gîte. En désespoir de cause, je me dirige vers une maison blanche, que sa couleur tranchée nous signale entre toutes les autres. C'est à la fois le *cabildo* (maison commune) et l'école du village. J'entre sans obstacle, et dans une petite chambre où, comme moi, la lumière

ne pénètre que par la porte, je surprends le magister du lieu inoculant à quelques marmots indiens, fort légèrement vêtus, les premiers éléments des sciences. A mon aspect, la troupe enfantine abandonne l'étude commencée, s'empresse de baiser la main du *padre* et disparaît avec une incroyable rapidité. J'explique au maître étonné la cause de mon irruption subite, et j'entame avec lui une négociation bientôt terminée. Notre embarras le touche, et comprenant bien qu'il ne lui est plus possible de rallier sa petite armée en déroute, il nous abandonne gracieusement pour la nuit la salle où mon entrée a produit une si brusque révolution.




*Coupe transversale du bassin du Motagua à la longitude de Chimalapa.*

Jetons maintenant un coup d'œil sur la nature géologique des environs de Chimalapa. Outre les sables siliceux et calcaires que le fleuve charrie, vous remarquerez, en étudiant la coupe transversale que je vous envoie, une petite assise ancienne et dure de cailloux agglutinés, accolée aux grès de la rive septentrionale du Motagua. Elle me paraît être postérieure aux grès de Gualan, qui se prolongent jusqu'ici,

et se dressent des deux côtés du fleuve, sur une hauteur de quarante mètres au-dessus du niveau actuel des eaux. Le Motagua, en s'y ouvrant un chemin, les a taillés en remparts, dont Vauban lui-même admirerait la régularité. Sur ces grès, comme base, sont posées des buttes coniques d'un sable fin et blanc, qui n'est que du gneiss décomposé ; mais avec cette particularité qu'elles renferment des pierres ponces roulées, indice évident d'une calcination. Ces pyramides sont dépouillées de toute végétation, sauf une aride graminée qui se montre parfois sur leurs flancs, échancrés en zigzag par les pluies. Le fondement commun de cette triple formation secondaire est une couche de poudingues qui, s'ouvrant par moments un chemin à travers les assises qu'elle porte, fait poindre çà et là sa tête noirâtre. Cette même formation secondaire repose aussi, vers le sud, sur les terrains protogènes du Tobon, et, au nord, sur les terrains deutérogènes de la Vera-Paz. C'est à Chimalapa que cette dernière Cordillière me paraît atteindre sa plus grande hauteur, sans toutefois s'élever jusqu'à la limite des neiges éternelles. Ses pics échancrés et taillés en arêtes n'en sont pas moins d'un très-majestueux aspect.

9 Novembre. — Notre marche d'aujourd'hui n'a pas été libre de craintes sérieuses. Le Guatémala est en guerre avec le Honduras, et la chaîne des montagnes dont nous côtoyons le flanc septentrional nous sépare seule de ce dernier État. Ces montagnes servent de refuge aux débris de la faction des *lucios* ou radicaux guatémaliens, que poursuit vigoureusement le chef énergique des conservateurs, le président Raphaël Carrera. Or, précisément il nous faut passer par le *calléjon* de *Huastatoya*, gorge profonde et longue de

trois lieues, où le vol et le meurtre sont à l'ordre du jour. Les *lucios* ne pouvaient véritablement choisir un théâtre mieux préparé pour leurs brigandages : une forêt de bois épineux, où dominent l'hémitoxylon et le cactus colonnaire, y verse une ombre épaisse et la rend très-propre à dérober une embuscade aux regards les plus vigilants. Aussi les voyageurs prennent-ils ordinairement une escorte pour franchir ce passage redouté. Nous ne jugeons pas cette précaution nécessaire: notre caravane s'est grossie d'un certain nombre de voyageurs, et a pris, par suite de cette adjonction, une apparence assez belliqueuse pour imposer aux brigands, s'ils se présentent.

La route, au sortir de Chimalapa [1], circule au milieu des blanches pyramides que j'ai décrites plus haut, et qui nous accompagneront encore longtemps. Nous admirons en passant la grande église de San Agustin de Acazahuastlan, qui élève, de l'autre côté du Motagua, son dôme majestueux et sa belle façade, au milieu des ruines d'un gros village indien, détruit, il y a quelques années, par les lucios, et qui commence à se relever aujourd'hui. Vers neuf heures du matin, nous pénétrons en bon ordre et en silence dans le sinistre *calléjon;* on m'avait prié de marcher en tête, dans l'espoir que la vue de ma soutane imposerait peut-être aux ennemis. Dieu, fort heureusement, nous épargna toute fâcheuse rencontre, et cette gorge ne nous offrit qu'un ample sujet d'intéressantes observations. Nous chevauchions dans le lit d'un torrent encombré par des blocs erratiques de poudingues, de quartz blanc compacte et de calcaire

[1] La direction suivie la veille sur ma boussole me porte à placer Chimalapa par 15° 3' de latitude. L'eau y bout à 97° 40.

ancien bleuâtre. A notre gauche s'élevait une puissante assise de poudingues assez semblable à une énorme masse de nougat. Sur notre droite, cette même assise se hérissait d'une ligne des blanches pyramides dont j'ai parlé plus haut. Au débouché du *calléjon*, on gravit une colline qui offre les mêmes caractères géologiques, sauf qu'entre les grès durs, argileux, et les monticules coniques de quartz blanc décomposé, s'interpose, à une hauteur de deux cents mètres environ, une couche de sables roulés, fluviatiles, non agglutinés, qui nous révèle l'existence antérieure d'une rivière en cet endroit.

Du sommet de cette colline nos regards s'arrêtent, dans la direction du sud-ouest, sur le joli village indien de *Huastatoya*, entouré d'une ceinture de ces pyramides que j'ai déjà mentionnées si souvent[1]. L'ayant visité à deux reprises différentes, je vais vous donner, dès à présent, le résultat des observations que j'y ai faites à ces deux époques. Ce village, détruit par les lucios, a été reconstruit depuis quatre ans, et compte actuellement environ deux cent quarante maisons propres et bien alignées. Sa population, presque entièrement *ladine*[2], doit atteindre le chiffre de quatorze cents âmes. Ces nouveaux habitants m'ont paru profondément religieux, quoique la pénurie de prêtres ait forcé les supérieurs ecclésiastiques de les laisser un peu à l'abandon. Huastatoya est défendu par un fortin qui renferme une petite garnison de trente soldats. La résurrection de ce bourg et le rapide développement qu'il a pris sont dus au zèle actif et dévoué de son

[1] J'en ai compté onze. Elles sont ici plus hautes et encore plus dénudées qu'à Chimalapa.

[2] *Ladino*, métis de race espagnole et indienne. (*Note de l'éditeur*.)

gouverneur M. Rodriguez. Les productions de son territoire, très-sec et partant peu fertile, ne suffisent pas aux besoins de sa population, qui doit s'approvisionner en partie à San Agustin Acazahuastlan. La race porcine qu'on y élève et engraisse en abondance est à peu près la seule branche de son commerce; mais son heureuse position lui promet, lorsque la paix sera rétablie, un meilleur avenir et une grande importance. Les eaux pures et fraîches d'une rivière qui vient du sud et traverse son territoire, répandues au moyen d'une irrigation artificielle sur ces campagnes arides et desséchées, leur rendra la fertilité. Déjà, malgré les troubles, on a mis la main à l'œuvre, et le peu qu'on a pu faire a produit les plus beaux résultats. Huastatoya est situé par 14° 54' de latitude; sa longitude, estimée trigonométriquement d'après la position du Cerro-Gordo, doit être de 92° 19' (Paris). L'eau y bout à 97°.

La route qui nous conduit de Huastatoya à Subinal traverse une véritable forêt de cônes blanchâtres, les plus élevés et les plus réguliers que nous ayons encore vus. Mais voici qui est bien plus étonnant : une quarantaine d'Indiens, la pelle et la pioche à la main, travaillent à rendre praticable le misérable chemin où nous allons passer. Les piles d'un pont en construction élèvent leur tête au-dessus des eaux d'une rivière. Notre curiosité est vivement excitée : tout ce mouvement doit avoir pour premier principe un moteur étranger. L'œuvre commencée n'a pas le cachet yankée : c'est donc celle d'un enfant de notre vieille Europe. Pour savoir à quoi nous en tenir, nous procédons à un interrogatoire. « Qui vous dirige? — Don Antonio. — Son autre nom? — Rosselin. — Quelle langue parle-t-il? — Avec nous, la nôtre; avec

les étrangers, on ne comprend pas. — Où est-il? — Nous l'attendons. » Peu d'instants après, don Antonio, à cheval, fait son entrée en scène, et dès le premier mot le doute est résolu. Antoine Rosselin est Français et natif de Bayonne. Les Français, vous le savez, s'ils se disputent dans leur patrie et se battent entre eux, sont les meilleurs amis du monde dès l'instant où ils se rencontrent sur la terre étrangère. Je vous laisse donc à penser quelle explosion de joie et de bonheur signala l'entrevue de vos deux compatriotes. Don Antonio Rosselin abandonne ses ouvriers à eux-mêmes, au risque de les retrouver endormis à côté de leurs pioches oisives. Il veut nous escorter à Subinal et nous loger dans sa demeure. Dès que nous y sommes installés, notre hôte se hâte d'accumuler sur la table tout ce qu'il a de meilleur ; puis, le souper terminé, il m'entraîne au dehors et se ménage ainsi un tête-à-tête, où nous pouvons parler français tout à notre aise. Nous visitons ensemble le pont qu'il construit, les routes qu'il ouvre, et la ville de Subinal qu'il est en train de fonder, et dont il vient de tracer les rues, qui seront larges et parfaitement alignées, etc., etc. Toutefois, et quelle que soit l'activité déployée par l'aimable don Antonio, Subinal aura beaucoup à faire pour devenir une Thèbes aux cent portes. En ce moment, la ville future se compose d'une quarantaine de misérables huttes, qui abritent un nombre égal de familles indiennes, descendues des montagnes pour se placer sous la protection de M. Rosselin, qu'elles entourent d'un profond respect. Subinal est à 14° 54' de latitude ; l'eau y bout à 97° 30. Le 9 au soir, le thermomètre, à l'air libre, marquait 20°, et 13° 6, le 10 novembre, par un ciel serein. Ce village est situé sur les bords de la même

rivière qui coule auprès d'Huastatoya. La température de ce cours d'eau était, dans la matinée, de 19° 5, et de 20° 6, le soir.

Le 10 novembre, après une nuit fraîchement passée dans la cabane de don Antonio, construite en roseaux et à peu près ouverte à tous les vents, nous nous remettons en route. Notre cher compatriote monte à cheval et part avec nous, bien décidé à ne nous quitter que le plus tard possible. Ma curiosité géologique trouve amplement à se satisfaire dans le cours de cette journée. Depuis longtemps je voyais des calcaires, sans avoir encore pu reconnaître leur gisement normal. Les débris de ce calcaire, amoncelés en nombre de plus en plus grand dans le lit des torrents que nous traversons, m'annoncent sa prochaine apparition. Bientôt, en effet, nos pieds foulent une assise calcaire d'une puissance assez considérable, qui repose sur les terrains anciens et revêt les formes moutonnantes des calcaires du Jura ou de la Bourgogne. N'étaient la nature des bois épineux que nous traversons et leur solitude profonde, je me croirais transporté à Fleurcy-sur-Ouche, près de Dijon.

Ces calcaires *jurassiques* s'élèvent ici en couches superposées, dont les plus basses sont dures, compactes et cristallisées, souvent *poudingiformes* comme le marbre des Pyrénées, de couleur bleuâtre et semées de veines d'un calcaire blanc également cristallisé. Les plus élevées sont crayeuses, tendres, pulvérulentes et caverneuses; leur calcaire grossier et sec peut être comparé aux calcaires supérieurs des environs de Dijon, ou au calcaire sérilheux de Paris. Toute cette formation est très-bouleversée, et a dû être soumise à de fortes commotions, très-probablement de soulèvement.

Ses masses brisées et désunies remplissent le lit des torrents. Dans ceux d'*Agua-Blanca* et du *Calléjon del Nopal,* j'en ai remarqué des monceaux qui mesuraient une hauteur de soixante mètres. Elles y sont mêlées à des terrains rouges, *poudingiformes,* et ce mélange confus continue à se montrer jusqu'au *Puente de los Platanos.* Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que sur cette assise calcaire et au sommet même des montagnes sont semés des blocs erratiques énormes de porphyre, reposant sur le sol par simple contact et sans adhésion; quelques-uns, peu roulés, ont jusqu'à cinq mètres d'épaisseur. D'où viennent et comment ont été entraînés jusqu'ici ces blocs isolés, dont la nature métamorphisée n'a rien de commun avec les terrains qui les portent? Voilà une énigme dont je n'ai pu trouver le mot; peut-être dans la suite serai-je plus heureux. J'ai vainement cherché des fossiles dans les divers calcaires dont je viens de parler; ils ne m'en ont offert aucun vestige.

*Savancta,* que vous apercevez sur ma carte, n'est qu'une *hacienda* fort maltraitée par les lucios. Peu après, la route s'engage dans un étroit ravin, creusé dans les calcaires errants et fixes, à une profondeur qui varie de deux cent cinquante à trois cents mètres. Il est assombri par une végétation vigoureuse, et retentit par moments et comme par bouffées des mugissements du *Rio de los Platanos,* dont les eaux se brisent en écumant contre les rochers dont leur lit est rempli. Nous arrivons ainsi, presque sans nous en apercevoir, sur un pont très-élevé, dont l'arche principale est hardiment jetée au-dessus de l'abîme. Cette œuvre d'art vraiment remarquable, dont la construction commencée en 1826 n'a été terminée qu'en 1840, se présente avec tous les caractères

de l'élégance unie à la solidité. Les piles de la grande arche, ainsi que celles d'une autre plus petite, qu'on a ménagée à côté de la première, reposent sur des calcaires bleus, à pic et cassants, qui encombrent et resserrent le lit du fleuve. Sept ou huit cabanes indiennes sont groupées au fond de la vallée. Tout auprès, un arbre gigantesque, qui pourrait au besoin couvrir de son ombre cent cavaliers, nous invite au repos. Cédons à la tentation, et faisons ici une halte de trois heures. La direction magnétique relative me paraît placer ce point à 14° 17' de latitude[1]. Au bas du pont et des rives mêmes du torrent, jaillissent deux sources thermales très-abondantes. Le thermomètre, plongé dans leurs eaux, s'élève à 31° 3 et 31° 4; dans le fleuve il ne marquait que 24°. A vingt mètres au-dessus du fleuve, l'eau bout à 97°. Après avoir franchi le pont de los Platanos, nous commençons à gravir la montagne de Pontezuela. La route se développe sur un contrefort de calcaire récent, caverneux, tendre, crayeux et boursouflé. Pendant cette ascension, par une atmosphère calme et régulière, le thermomètre passe de 17° 2 à 13° 8. Une heure un quart de marche nous conduit au sommet. Les calcaires disparaissent ici complétement; un schiste tendre, rosé, argileux leur succède. Il recouvre le granit secondaire, graveleux, cambrien de San José. Mais la nuit tombe, ce sera la dernière de notre voyage; nous prenons notre gîte à Pontezuela, pauvre hameau composée de quarante-deux huttes de roseaux, où nous souffrons d'un froid assez vif. L'eau y bout à 95° 50.

[1] Il m'a été impossible, au fond de cette gorge, de voir soit le soleil, à midi, soit l'étoile polaire, la nuit.

Le 11 novembre, nous franchissons rapidement le vallon de San José. La côte par laquelle nous y descendons et le versant opposé sont formés, ainsi que je l'ai dit plus haut, d'un schiste rosé reposant sur du granit cambrien, et semé à sa surface de trachytes errants. Entre les deux et occupant le fond de la vallée, s'étendent des terrains cinéreux, coupés et ponceux. La belle falaise de *las Navajas*, que j'admire en passant, se compose de diverses couches de ces mêmes sables cinéreux, étendues sur des trachytes anciens qui, à leur tour, reposent sur une assise d'obsidienne transparente. Les habitants fabriquent avec cette obsidienne divers instruments tranchants : ils la regardent comme tombée du ciel et l'appellent *chay* ou pierre de foudre. Cette falaise, dans sa partie supérieure, est identique à celle de Guatémala et doit avoir la même origine. Au *Fiscal*, l'eau bout à 95° 60; et au *Chato*, à 95° 40. Du haut de la montagne de *las Patias*, formée ou couverte de trachytes errants, nous saluons des yeux et de la voix la Nouvelle-Guatémala, capitale de la république et la plus importante cité de toute l'Amérique centrale. Derrière elle, le volcan d'*Agua* dresse jusqu'aux nues sa cime majestueuse. Les parents de mes compagnons, avertis de leur arrivée, sont accourus à notre rencontre. Nous traversons ensemble, et le cœur joyeux, trois profonds ravins. Près de l'octroi, des voitures préparées nous emportent en dévorant l'espace; quelques instants de cette course rapide me conduisent à notre collége, où j'embrasse mes anciens coexilés de la Nouvelle-Grenade, tout surpris de mon apparition inattendue.

## XIV

### TREMBLEMENT DE TERRE A GUATÉMALA. — ÉRUPTIONS VOLCANIQUES. — MISSIONS DANS LA PROVINCE DE VÉRA-PAZ.

Avril 1857. — Je suis, à ce qu'il paraît, poursuivi par les tremblements de terre et autres phénomènes physiques. Ces phénomènes sont, j'en conviens, fort intéressants pour l'observateur naturaliste, mais, par contre, fort peu rassurants. Le 31 mars, à huit heures vingt-cinq minutes du soir, une secousse, assez bénigne du reste, s'est fait sentir à Guatémala. Sous son impulsion, un pendule de quatre mètres soixante centimètres décrivait une ellipse dont le grand axe, dirigé du sud-sud-ouest au nord-nord-est, mesurait dix-huit millimètres. Pendant que le sol s'agitait ainsi sous nos pieds, deux courants atmosphériques, partis l'un du sud-sud-ouest, et l'autre du nord-nord-est, se rencontraient et luttaient ensemble au-dessus de nos têtes. Ce tremblement de terre avait été précédé de deux éruptions volcaniques. Le 9 janvier, à trois heures de l'après-midi, un épais tourbillon de cendres noirâtres s'élançait du volcan de Guatémala, changeait le jour en nuit, et retombait en pluie sur le sol. Dans la capitale, la couche de cendres avait un demi-centimètre d'épaisseur. A Tocoy, elle n'était que d'un millimètre; il est vrai que cette bourgade est à vingt-cinq lieues du volcan. Ce tourbillon était légèrement magnétique. L'effroi causé par cette éruption commençait à s'apaiser, lorsque le 16 mars le volcan *de feu* vomit un torrent d'eau bouillante et sulfureuse, qui a inondé le flanc méridional de la montagne et la contrée environnante. Dès que j'aurai recueilli sur ces divers

phénomènes des détails assez précis, je les insérerai dans la description physique, religieuse et politique du Guatémala, que je me propose de rédiger pendant les loisirs forcés de la saison des pluies.

Je veux aujourd'hui clore cette relation par quelques mots sur les missions données dans la province de Vera-Paz par les PP. Orbegozo, Posadas et votre très-humble serviteur. Monseigneur l'archevêque nous avait lui-même tracé notre itinéraire et désigné les villes et bourgades où devait s'exercer notre zèle apostolique. C'étaient *Salama, San Géronimo, Tocoy* et *San Agustin Acazahuastlan*, situées toutes les quatre dans la contrée montagneuse qui s'étend au delà du Motagua, à vingt-cinq lieues environ de Guatémala, et en plein théâtre de la guerre.

Le 10 décembre 1855, nous quittons la capitale, après avoir préalablement revêtu le costume ordinaire des missionnaires en ce pays. Il se compose essentiellement d'un chapeau blanc de *jipijapa*, de la *turca*, soutane avec petit collet semblable à celle que porte saint François Xavier dans quelques-uns des tableaux qui le représentent, et d'un crucifix sur la poitrine. Montés sur de bons chevaux, nous nous engageons dans une route qui tantôt escalade de hautes montagnes, tantôt se précipite dans des gorges profondes où roulent des torrents que nous traversons en ce moment sans grande difficulté ; mais qui, quelques mois plus tard et dans le temps des pluies, nous opposeraient une barrière infranchissable. Cette première journée de marche nous conduit au *Carrizal*, petite agglomération de pauvres huttes, habitées par une soixantaine d'Indiens. C'est là notre gîte pour la nuit. Mais avant de nous livrer au repos, il faut céder aux

désirs de cette bonne population et commencer ici notre ministère, c'est-à-dire prêcher et confesser. Le lendemain, nous chevauchons au sein d'une immense forêt de pins, de chênes et d'hémitoxylons. Comme hier, la route ne fait que monter et descendre. Aux crêtes de montagnes qui se prolongent parfois en isthmes aériens très-pittoresques, succèdent d'étroits et profonds ravins encombrés çà et là de roches amoncelées. Partout règnent la solitude et le silence. De loin en loin nous rencontrons quelque hutte déserte et ruinée, ou bien encore une bande de lucios prisonniers, qu'une escorte armée conduit à Guatémala. A midi, nous atteignons le Motagua, dont le passage ne nous présente aucune difficulté, les Indiens nous ayant indiqué un gué, où les eaux du fleuve ne s'élèvent pas à plus d'un mètre de hauteur. Nous pénétrons ensuite dans une gorge schisteuse, gneissique, arrosée par une source sulfureuse, dont les eaux bouillantes marquent au thermomètre 96° 4. Enfin, après une ascension nouvelle, nous arrivons, à la tombée de la nuit, au *Llano-Grande,* réunion de quelques cabanes perchées au sommet d'un de ces isthmes aériens dont je parlais tout à l'heure. Le maître de céans est un brave Portugais, qui, sans s'inquiéter des dangers auxquels l'expose le voisinage des révoltés, ou comptant, pour repousser leurs attaques, sur ses armes et son courage, s'obstine à vivre ici, en pleine guerre civile, avec quelques familles de naturels qu'il a groupées autour de lui. Il nous accueille avec une cordialité parfaite et s'empresse de nous offrir dans son humble demeure une gracieuse hospitalité. Nous y goûtons un repos dont nous avions grand besoin, et qui n'est troublé par aucune alerte. Vingt soldats veillent d'ailleurs sur

notre sommeil : les habitants de Salama, prévenus de notre prochaine arrivée, les ont envoyés au devant de nous, pour nous défendre contre ceux des lucios qui pourraient avoir envie de nous assaillir, soit ici même, soit sur la route que nous devons parcourir demain.

Le 12, nous nous remettons en marche ; dix soldats nous précèdent en éclaireurs ; dix autres forment l'arrière-garde. Aux approches du col de Choacus, tristement célèbre par les meurtres et les combats qui l'ont ensanglanté depuis quelques années, notre escorte se resserre et se réunit en cercle autour de nous. Évidemment on craint quelque fâcheuse rencontre, et non sans motifs sérieux : tous les jours, le col que nous traversons est sillonné par des bandes rebelles. Les soldats ne cessent de nous les peindre sous les plus noires couleurs. Il faut, assurent-ils, nous attendre à être pendus sans rémission si nous tombons entre leurs mains. Il y a, nous en sommes convaincus, beaucoup d'exagération dans tout ceci. La grande masse des insurgés se compose d'Indiens victimes de l'ambition, des craintes et de l'entêtement de leurs chefs. Ceux-ci, redoutant un châtiment mérité, et n'ayant d'ailleurs aucun intérêt à cesser une guerre dont ils espèrent tirer honneur et profit, traînent à leur suite ces Indiens simples et naïfs, en les menaçant de la corde s'ils parlent de se rendre. Et voilà comment ces braves gens se trouvent, malgré eux, transformés en révolutionnaires et en rebelles. Que la crainte seule, et non la conviction, les enchaîne encore à la révolte, c'est ici un fait si bien constaté, que dix-huit cents ou deux mille lucios, aussitôt après leur soumission, et par ordre du président Carrera, ont repris le chemin des montagnes pour y guerroyer contre leurs anciens

camarades. Aussi n'aurions-nous pas été trop effrayés d'être pris par eux à notre passage. Qui sait si, pendant une captivité de quelques jours, nos exhortations répétées n'auraient pas ramené un certain nombre d'entre eux, sinon tous, au service du Dieu qu'ils outragent et de leur patrie qu'ils désolent par leurs violences? La Providence nous refusa cette occasion d'exercer notre zèle au prix de quelques dangers, et, sans doute, ce fut pour le mieux. Espérons que ces luttes fratricides auront bientôt un terme. Affaiblies et démoralisées, les dernières bandes des lucios sont aujourd'hui confinées dans les montagnes de la Vera-Paz, au *Juté*, à *Chilascol* et à *Santa-Cruz*, où, grâce à la prudence, à l'énergie et à l'infatigable activité de Carrera, elles seront bientôt réduites à poser les armes. Après avoir franchi le col et descendu le versant septentrional de la montagne de Choacus, sans apercevoir un seul ennemi, nous nous arrêtons, émerveillés du magnifique spectacle qui s'offre soudainement à nos regards. Devant nous s'ouvre la fraîche et riante vallée au fond de laquelle repose la petite ville de Salama. La route, que nous devons suivre encore pendant deux lieues avant d'arriver au terme de notre voyage, s'est métamorphosée en une avenue de bananiers et de palmiers que dominent de nombreux arcs de verdure. Le sol lui-même disparaît sous un tapis de rameaux et de fleurs, se mariant agréablement à d'élégantes arabesques de sable blanc. La population, qui s'est portée presque tout entière à notre rencontre et nous attend au pied de la montagne, fait, à notre apparition, éclater une joie et un enthousiasme que je renonce à vous décrire. Nous marchons entre deux rangs d'Indiens agenouillés, qui nous demandent à grands

cris notre bénédiction, et, après l'avoir reçue, courent à notre suite et grossissent notre escorte. Bientôt se présente une brillante cavalcade composée de toutes les autorités civiles et militaires de Salama, auxquelles ont voulu se joindre les principaux citoyens. Après les saluts et les compliments d'usage, ce pompeux cortége s'ébranle et se met en marche, précédé d'un corps de musique indienne. Cette musique, bien que monotone, ne manque pas de douceur et d'agrément. Les instruments dont se compose notre orchestre sont une carapace de tortue sur laquelle on frappe, un *bounboun,* espèce de tambour, formé d'un tronc d'arbre creux, percé d'ouvertures latérales et fermé de peaux à ses deux extrémités, un fifre aigu, une *chirimia,* hautbois très-simplifié, et enfin une *marimba,* instrument qui n'est pas sans quelque analogie avec notre harmonica. Notre entrée dans la ville est saluée par le son des cloches et les détonations de pièces d'artifice. Les maisons et les cabanes aussi bien que l'intérieur de l'église, où l'on nous conduit tout d'abord, sont ornées de tentures et de rameaux verts. Parvenus, non sans peine, au pied de l'autel, nous entonnons le *Salve Regina* en espagnol, qui est chanté par la foule avec une ardeur et un entrain dont j'ai rarement été témoin ailleurs. Une si chaleureuse réception nous remplit de joie, parce qu'elle nous permet d'espérer pour la mission les plus heureux succès. Cet espoir n'a pas été trompé.

Les exercices ont été suivis par toute la population avec un zèle admirable et une assiduité qui ne s'est pas un seul instant démentie. Les travaux ordinaires étaient suspendus ; on ne voulait s'occuper que de la grande affaire du salut. Dès le point du jour, et quelquefois à trois heures du matin, Indiens et Ladinos quittaient leurs demeures

et se rendaient à l'église, où ils assistaient à nos trois messes. Rien de plus touchant que de voir et d'entendre ces familles simples et pieuses, accourues parfois d'assez loin, s'avancer processionnellement en faisant retentir l'air du chant de l'*Ave Maria* ou du *Salve*. A onze heures, on réunissait les enfants pour le catéchisme. J'avais été chargé des petits garçons, et j'eus, je ne sais trop pourquoi, l'avantage de leur plaire. Je ne me rappelle pas sans attendrissement les scènes charmantes dont je fus témoin dans le cours de mes instructions familières. J'avais ces petits bambins rangés devant moi; les jeunes gens et les hommes faits, pères ou frères de mes écoliers, groupés en masse compacte, se tenaient debout derrière eux, les reprenant s'ils se trompaient, ou, lorsqu'une réponse se faisait trop attendre, prenant eux-mêmes la parole pour satisfaire à ma question. Et les mères, me direz-vous? J'avais d'abord voulu les exclure; mais hélas! dès le premier jour, par une irruption soudaine et irrésistible, elles emportèrent l'église d'assaut, se glissant dans tous les interstices, et m'enveloppant moi-même de leurs flots pressés à m'étouffer. Elles étaient là, accroupies sur leurs talons, les yeux invariablement fixés sur leurs chers petits enfants, plongées dans une sorte d'extase, souriant de bonheur et pleurant de joie. Après ma première séance, quelques-unes d'entre elles vinrent me trouver, déplorant à chaudes larmes leur ignorance de la doctrine chrétienne, qui ne leur permettait pas de l'inculquer à leurs enfants. Elles auraient voulu recevoir de moi des leçons particulières, et j'eus toutes les peines du monde à les convaincre de l'impuissance où j'étais d'accéder à leurs désirs.

Le soir, au chapelet et au chant des litanies, succédait une instruction préparatoire à la confession, et, plus tard, un discours sur les grandes vérités qui achevait de secouer les âmes. Le reste du temps était consacré, le matin, à recevoir les confessions des femmes, et le soir, celles des hommes. Chaque confessionnal, du premier au dernier jour de la mission, fut assiégé par une foule de pénitents qui se renouvelait sans cesse, et nous forçait parfois d'exécuter des sorties pour rétablir la paix troublée par le trop d'empressement à pénétrer dans la place. Par suite des guerres civiles qui désolent ces contrées et du manque de prêtres, presque tous ceux que nous avons entendus au saint tribunal n'avaient pas reçu le sacrement de pénitence depuis huit à dix ans. Cet état d'abandon, si longtemps prolongé, avait nécessairement produit une ignorance profonde et générale ; mais combien la naïveté, la discrétion, la sincérité de ce bon peuple, compensait ce défaut d'instruction et allégeait la charge qui nous était imposée. Vers les derniers jours de la mission, eurent lieu successivement la communion générale des hommes, puis celle des femmes, qui fut suivie de celle des enfants. Le jour consacré à cette dernière cérémonie fut un jour de fête pour toute la ville. Enfin une procession générale et la plantation d'une croix à la porte de l'église, terminèrent cette mission si abondante en fruits de salut. Les autorités civiles et militaires, peu satisfaites d'avoir donné l'exemple en s'approchant les premières de la sainte table, nous vinrent efficacement en aide dans l'œuvre de moralisation et de sanctification que nous avions entreprise. Elles travaillèrent efficacement soit à mettre fin aux inimitiés particulières qui divisaient quelques-uns des habitants, soit à rechercher et à

nous amener tous ceux qui vivaient dans une union illicite (par ces temps malheureux, le nombre en était grand), pour leur faire contracter en notre présence un légitime mariage. Les malades, les blessés et les prisonniers ne furent point oubliés; la sainte communion, escortée par les troupes de la garnison et précédée d'un corps de musiciens, leur fut solennellement portée en procession. Cependant l'heure du départ avait sonné : résolus à brusquer les adieux pour éviter toute ovation, nous nous étions hâtés de monter à cheval de très-grand matin; mais la population nous avait prévenus. Nous la trouvâmes agenouillée sur notre route, nous demandant à grands cris et les larmes aux yeux une dernière bénédiction; puis, au moment où nous nous éloignions, elle entonna le *Salve Regina* pour appeler la protection du Ciel sur les voyageurs. Longtemps après notre mutuelle séparation, et au sein des forêts où nous marchions en silence, ces chants nous poursuivaient encore. Jamais ces doux souvenirs de la mission de Salama ne s'effaceront de ma mémoire, et je ne cesserai de remercier Dieu, qui m'a rendu témoin des vertus et de la tendre piété de ce peuple fidèle. Les détails que je viens de vous donner rendent superflu le récit de nos trois autres expéditions apostoliques. Partout les mêmes faits se sont reproduits, et nos efforts toujours ont été couronnés d'un plein succès. Je ne veux pas cependant oublier une circonstance bien propre à vous faire comprendre le zèle et l'ardeur de ces bonnes populations. Plusieurs fois, faute de temps ou par d'autres motifs, il est arrivé qu'un certain nombre de nos auditeurs ne pouvaient, avant la fin de la mission, se réconcilier avec Dieu et recevoir les sacrements. Ils n'hésitaient pas alors à tout quitter, et à parcourir de grandes

distances, sur des routes infestées d'ennemis, pour venir prendre part à une mission nouvelle, sans s'inquiéter aucunement des dangers auxquels ils s'exposaient. Malheureusement ces dangers n'étaient que trop réels, et plusieurs de ces pauvres gens ont été massacrés par les lucios.

Un dernier mot sur la situation présente des villes ou bourgades que nous avons évangélisées. Salama était, à notre arrivée, en plein état de siége. Un réduit ou fortin en palissades fermait l'accès de presque toutes ses rues ; le courage de ses habitants l'a toutefois préservée, jusqu'à présent, de l'invasion des rebelles. La population de cette ville atteint le chiffre de quatre mille six cents âmes, dont deux mille *ladinos*, deux mille cinq cents Indiens, et cent nègres. Une partie des hommes valides combat dans les montagnes contre les lucios ; le reste est chargé de la défense de la place, de concert avec soixante-dix soldats, qui y tiennent garnison. San Geronimo, à quatre à cinq lieues sud-est de Salama, compte près de cent quatre-vingts maisons et neuf cent cinquante habitants, à savoir : deux cent cinquante ladinos, cinq cents Indiens et deux cents nègres. Ce village, plusieurs fois pris et repris, est aujourd'hui au pouvoir des conservateurs, qui de l'église ont fait leur citadelle. De San Geronimo à Tocoy, sur une distance de neuf lieues environ, nous avons rencontré les ruines de plusieurs réductions autrefois florissantes, et détruites pendant la guerre. La végétation si rapide de ces climats les a déjà complétement envahies et transformées en forêts. Les plus considérables étaient *Santa Ana* et *San Clemente*. De cette dernière il ne reste plus que la façade de l'église, qui s'élève sur un des côtés de l'ancienne place et s'abrite sous l'ombre épaisse d'un ceiba gigantesque.

Espérons qu'en des jours plus heureux et peu éloignés, ces paisibles réductions renaîtront à une vie nouvelle, comme *Tocoy* et *San Agustin Acazahuastlan,* qui, il y a six ans, étaient elles aussi réduites au même état de désolation et de ruine. En ce moment, Tocoy renferme cent trente maisons et sept cents habitants, dont cinq cents ladinos et deux cents Indiens ; à San Agustin on compte deux cent quatre-vingts maisons et douze cents habitants, sur lesquels trois cents appartiennent à la première catégorie, huit cent cinquante à la seconde, et cinquante à la race nègre. Ces deux bourgs sont protégés chacun par un fortin (*reduto*) en bois, armé de deux pièces de canon, et défendu par une petite garnison de vingt-cinq soldats. Nos missions se sont prolongées du 10 décembre au 22 janvier. Dans ce laps de temps, nous avons entendu trois mille huit cent trente-sept confessions, admis à la sainte table un nombre à peu près égal de fidèles, assisté trente-neuf malades et célébré cent trente-trois mariages. Veuillez, je vous en conjure, vous souvenir parfois dans vos prières de ce bon peuple guatémalien, qui, malgré son ignorance et quelques autres misères, en précédera beaucoup d'autres dans le royaume de Dieu, grâce à sa droiture et à la simplicité de sa foi.

Vous recevrez avec ma relation les cartes des contrées que j'ai traversées dans le cours de mon voyage, ainsi que celle de la côte nord du Honduras, que j'ai construite et réformée à l'aide d'un grand nombre de triangles, pris aux divers points où nous avons touché. Je vous envoie également deux coupes transversales, l'une du Mexique, de Puebla à la Vera-Cruz ; l'autre de l'Amérique centrale, à la latitude de Guatémala. Cette dernière n'est qu'un essai qu'il vous faut

accepter sous bénéfice de vérification et de rectification ; mais, si imparfaite qu'elle soit d'ailleurs, elle suffira, je pense, à vous donner une idée assez exacte de l'état des lieux. J'y ai joint quelques croquis topographiques ou géologiques qui ne vous seront peut-être pas inutiles pour mieux comprendre certaines de mes descriptions [1].

[1] Je prie le lecteur de vouloir bien substituer le mot *cumbre* à celui de *cumble* qui s'est glissé par erreur dans le texte, à la page 227. (*Note de l'éditeur.*)

---

# LE P. BEAUREGARD

## SA VIE ET SES TRAVAUX

# LE P. BEAUREGARD

## SA VIE ET SES TRAVAUX

Treize ans avant notre grande révolution, pendant le jubilé célébré en 1776, retentirent dans la nef de Notre-Dame, sorties de la chaire de vérité, ces paroles que l'accent de l'orateur, l'inspiration visible qui l'animait, firent dès lors regarder comme prophétiques, et dont les plus incrédules se ressouvinrent avec étonnement lorsqu'elles s'accomplirent à la lettre : « Oui, c'est au roi, au roi et à la religion que les philosophes en veulent ; la hache et le marteau sont dans leurs mains ; ils n'attendent que l'instant favorable pour renverser le trône et l'autel. Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit. Mais qu'entends-je, grand Dieu ! que vois-je ! Aux cantiques inspirés qui faisaient retentir ces voûtes sacrées en votre honneur, succèdent des chants lubriques et profanes ! Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des saints, et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs [1] ! »

[1] Cité par Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, t. I, p. 334. (Londres, 1797), et par tous les biographes.

Qui n'a reconnu, à de tels traits, les plus déplorables excès de cette sanglante époque, et surtout ces honteuses fêtes de la déesse Raison qui souillèrent, en 93, le sanctuaire de Notre-Dame ?

Ces paroles, que la mémoire de nos pères nous a fidèlement transmises, comme appartenant à l'histoire de nos malheurs, sont à peu près le seul souvenir précis qui se rattache de nos jours au nom du P. Beauregard. Le reste a disparu, emporté par le courant, si rapide alors, qui précipitait dans l'oubli les hommes et les choses.

Le public ne connaît des sermons du P. Beauregard qu'une froide et sèche analyse. Sa vie n'a été écrite que très-sommairement, et le peu qu'en racontent les biographes est insignifiant, vague, souvent même dénaturé par la malveillance. Son article dans la *Biographie universelle* de Michaud est signé Tabaraud, nom qui ne présage rien de bon à un jésuite, quel qu'il soit. Dans la *Biographie de la Moselle*, on récrimine amèrement contre lui ; et pourquoi ? parce qu'il s'est élevé contre la philosophie du XVIIIe siècle ; parce qu'il a combattu Rousseau, Voltaire et Condorcet, ses contemporains ; parce qu'il a tonné contre les vices du peuple et contre les vices des grands, sans même épargner aux émigrés, dont il partageait l'infortune, de sévères leçons, malheureusement trop méritées. Autant vaudrait lui reprocher d'avoir prêché l'Évangile.

Plus récemment, il a paru sur lui une courte mais substantielle notice, que nous avons le regret de voir placée en appendice à la suite d'un autre travail [1]. Joignez-y quelques

[1] *Vie du R. P. Joseph Varin, de la compagnie de Jésus*, par le P. Achille Guidée, de la même compagnie; notice VIII, p. 237.

articles de journaux, perdus dans d'immenses collections, et vous aurez à peu près tout ce qui a jamais été publié sur le P. Beauregard.

Et cependant, après le P. Bridaine, dont la carrière touchait à son terme lorsqu'il débutait, nul autre orateur sacré, dans ces dernières années du XVIIIe siècle, n'a si constamment captivé un grand auditoire, nul n'a été si populaire, nul n'a exercé avec tant d'autorité, au nom de Jésus-Christ, le ministère de la parole. Missionnaire comme Bridaine, il fut l'apôtre non-seulement des campagnes, mais encore des grandes villes; il prêcha souvent à Paris et à Versailles, et reçut de Louis XVI le titre de prédicateur royal. Mais tandis qu'on écrivait la vie de Bridaine, tandis que l'abbé Maury, en publiant son magnifique exorde de Saint-Sulpice, lui assurait une célébrité littéraire à laquelle il n'avait jamais aspiré, la révolution éclatait, le P. Beauregard disparaissait de la scène, remplie alors par de tout autres personnages, et après avoir erré quelque temps en Angleterre et en Allemagne, il terminait ses jours sur la terre étrangère, dans une retraite profonde. Les gazettes allemandes qui annoncèrent sa mort à la France en 1804, la trouvèrent assez occupée de toutes les questions qu'elle avait alors à démêler avec le reste de l'Europe, pour qu'elle ne prêtât à cette nouvelle qu'une attention médiocre. Et voilà comment, après tant d'années, cet illustre prédicateur, ce saint missionnaire n'a pas encore rencontré un écrivain qui essayât de tracer d'une manière un peu complète sa biographie.

C'est ce que nous voulons faire en ce moment. Disons-le d'abord, nous avons été merveilleusement servi en ce dessein par les soins prévoyants d'une pieuse et noble femme,

celle qui recueillit le P. Beauregard dans l'exil, soulagea sa vieillesse et lui ferma les yeux, la princesse Sophie de Hohenlohe-Bartenstein. Nous lui devons les sermons manuscrits de cet éloquent et pieux confrère, ses lettres, celles de ses amis et d'autres papiers qu'elle fit passer, aussitôt après sa mort, entre les mains des supérieurs de la compagnie de Jésus, y joignant, par une rare générosité, un journal où elle racontait ses derniers instants et beaucoup de pièces de sa propre correspondance. Parcourir cette volumineuse collection, y retrouver les traits et la physionomie du P. Beauregard, sa pensée, l'empreinte de sa belle âme, ç'a été pour nous une douce et intime jouissance que nous voudrions, s'il était possible, faire partager à nos lecteurs.

Il est vrai qu'en suivant pas à pas le cours de cette longue carrière, on marche presque toujours entouré de bien tristes souvenirs. C'est d'abord la destruction de la compagnie de Jésus : quatre mille religieux, qui ne demandaient qu'à servir Dieu suivant leurs règles, rendus malgré eux à la vie séculière, chassés de leurs maisons, de leurs églises, de leurs bibliothèques, sans asile, sans ressources assurées, tandis que les agents du pouvoir qui les immole s'enrichissent de leurs dépouilles. Puis, dès les premières années de Louis XVI, une suite de bruits sinistres, précurseurs de la révolution, l'impiété triomphante, l'autorité avilie, les gens de bien découragés. Au milieu de cette société incrédule, corrompue et frivole, la voix du P. Beauregard s'élève et tonne comme celle de Jonas; mais Ninive ne fait pas pénitence, et bientôt elle est en proie à tous les maux dont ses prophètes l'avaient menacée. Le sang le plus pur est versé à flots; le prêtre fidèle à son devoir n'a plus à choisir qu'entre l'exil et la

mort ; c'est dans l'exil que se terminent les jours du P. Beauregard.

Voilà certes une existence bien traversée, et il semblerait tout d'abord qu'il n'y eût que de l'amertume à revenir sur un tel passé. Mais quand on voit cet homme apostolique uniquement passionné pour la gloire de Dieu, travaillant sans relâche au salut de ses frères, combattant *avec les armes de la justice à gauche et à droite, tantôt dans la gloire et tantôt dans l'ignominie*[1], toujours calme, toujours supérieur aux événements, levant pour ainsi dire un front serein au-dessus de l'orage, on se sent porté à bénir la Providence qui, même aux temps les plus troublés et les moins propices à la vertu, *conduit le juste par des voies droites et lui montre le royaume de Dieu*[2]. Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? disait le grand Apôtre[3] : la tribulation? l'angoisse? la faim? la nudité? le péril? la persécution? le glaive? — Non, rien ne pourra nous en séparer. Rien non plus n'a empêché le P. Beauregard d'être l'imitateur des Xavier et des Régis; il a vu succomber la compagnie dont ils furent l'ornement, et au sein de laquelle il avait espéré lui-même vivre et mourir ; privé de l'appui qu'il avait cherché dans la règle, il a été, au milieu du siècle, un infatigable ouvrier de la vigne du Seigneur ; par toute sa vie, par toutes ses œuvres, il a été jusqu'à la fin un vrai jésuite. Son exemple sera cher et profitable à ceux qui, venus après lui, à une époque où l'on répare bien des ruines, ne doivent pas oublier toutefois que la vie de l'homme, — et la leur en particulier, — n'est, sur la terre, qu'un combat.

1 II. *Cor*. VI. 6. 7.
2 *Sap*. X. 10.
3 *Rom*. VIII.

Plusieurs personnages dont l'existence fut plus ou moins mêlée à la sienne, et qui partagèrent ou ses travaux ou son exil, trouveront aussi place dans cette étude. Martyrs, confesseurs de la foi, défenseurs de l'Église, leurs noms sont chers à la religion, et nous avons cru bien mériter d'elle en recueillant pieusement tout ce qui intéresse leur mémoire. Nous rendrons le même hommage, ou plutôt la même justice, aux princes de la branche catholique de la maison de Hohenlohe, auprès desquels, pendant la révolution, tant de Français, nobles ou prêtres, proscrits dans leur patrie, trouvèrent non-seulement un asile, mais la plus généreuse hospitalité. La princesse Sophie était l'âme de cette famille ; tout le bien qu'elle ne faisait pas, c'était elle du moins qui l'inspirait. Qu'on ne s'étonne donc pas si nous lui consacrons un certain nombre de ces pages. Femme forte, suivant l'oracle de l'Écriture[1], ne faut-il pas que ses œuvres parlent à sa louange ? Pour nous, héritiers du P. Beauregard, nous sommes heureux de payer ce tribut à la bienfaisante princesse qui lui rendit plus supportables les maux de l'exil. N'est-ce pas acquitter en quelque sorte une dette de famille ?

## I

Jean-Nicolas Beauregard naquit à Metz le 4 décembre 1733[2], dans une humble condition. Son père, homme droit et craignant Dieu, était un simple potier d'étain. Les rares dispositions que cet enfant montrait pour la vertu dès ses plus tendres années, lui firent comprendre de bonne

[1] *Prov.* XXXI. 31.

[2] D'après le *Catalogue* de la province de Champagne. C'est donc à tort que tous les biographes le font naître en 1731.

heure que Dieu, en le prévenant de ses grâces, voulait l'attacher d'une manière toute particulière à son service. C'est pourquoi il résolut de le faire étudier au collége des jésuites, et, pour l'y préparer, il le confia aux soins d'un curé des environs, sur la paroisse duquel il possédait quelques quartiers de vigne. Au bout d'une année, le jeune Nicolas entra en sixième au collége[1]. Mais bientôt on s'aperçut que les talents n'étaient pas chez lui aussi précoces que la vertu. Malgré son application soutenue, il fut constamment le dernier de sa classe, si bien qu'à la fin de l'année scolaire, son professeur, le voyant dépourvu de toute aptitude pour les lettres, conseilla à son père de le garder chez lui et de lui faire apprendre un état. Celui-ci ne perdit pas courage; il pensait qu'avec de la persévérance on vient à bout de tout. Il envoya donc son fils travailler encore, pendant toutes les vacances, chez son premier maître, et il obtint, à la rentrée, qu'on le reçût à l'essai, au moins pour un trimestre, dans cette même classe de sixième qu'il venait de parcourir. Peine inutile! le trimestre touchait à son terme, et les progrès se faisaient toujours attendre. Le pauvre enfant allait être forcé, à son grand regret, de s'éloigner du collége et de renoncer à ce qu'il avait regardé jusque-là comme sa vocation. Heureusement il possédait une mère chrétienne, pleine de foi et disposée à ne pas croire tout perdu quand les moyens humains font défaut. C'est à elle que l'Église de France, à la veille de ses plus cruelles humiliations, fut redevable de cet homme apostolique, puissant en œuvres et en paroles, qui, dans les jours d'épreuve, soutint l'honneur du

[1] Nous tenons ces détails de M. l'abbé Marget, chanoine de Nancy, qui les a lui-même recueillis de la bouche du propre frère du P. Beauregard.

sanctuaire et raffermit la constance de bien des âmes ébranlées par la tempête.

Le matin même du jour où le jeune Nicolas devait faire une dernière composition, épreuve décisive et après laquelle il n'y avait plus à espérer aucun sursis, cette pieuse mère conduisit son fils à l'église des Célestins, devant un autel de Marie, cher à la dévotion populaire, et auprès duquel bien des fois elle avait trouvé en priant aide et consolation. Que leur prière dut être fervente ce jour-là ! Celle qu'on n'invoque jamais en vain exauça leurs vœux. L'enfant se relève plein de confiance, il se rend au collége, il compose, et cette fois, contre toutes prévisions, il est le premier d'emblée. On pense bien qu'il ne manqua pas désormais de recourir chaque semaine à sa céleste protectrice, et ce fut toujours avec le même succès. Depuis ce jour, la *croix* dont on décorait la poitrine des écoliers qui avaient obtenu les meilleures places, ne le quitta plus ; elle le suivit depuis la sixième jusqu'à la rhétorique. On assure qu'importuné des éloges qu'elle lui attirait, le plus souvent il la gardait dans sa poche.

Pour ceux qui ont foi en cette parole : *Demandez et vous recevrez,* il n'y a rien là que de très-croyable. Pour les autres, en vérité, cela ne les regarde pas. Que de choses il faut renoncer à leur expliquer !

Cette protection visible de Marie, ce secours venu en temps si opportun, l'affermirent dans sa vocation, et il jeta dès lors les fondements de la plus solide piété. Le jeune écolier pratiquait des vertus au-dessus de son âge, se livrait courageusement aux exercices de la pénitence et réduisait son corps en servitude. Plus d'une fois on s'aperçut qu'il passait les nuits étendu par terre ou bien sur une

planche qu'il glissait furtivement dans son lit, espérant ainsi dérober à tous les yeux sa mortification. Ses parents n'eurent donc pas lieu d'être surpris lorsqu'il leur témoigna le désir de se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus. Ils ne l'avaient pas élevé pour le monde, ils firent le sacrifice tout entier, et il entra au noviciat, à Nancy, dans sa dix-septième année.

Ici nos documents se taisent, et ils ne nous apprennent plus rien sur le P. Beauregard jusqu'au moment où, quinze années plus tard, sa voix retentit dans la chaire chrétienne. Que fit-il pendant ces quinze années? Il fit ce que faisaient tous les jeunes jésuites : il pria, il étudia, il enseigna. A l'université de Pont-à-Mousson, il suivit pendant deux ans les cours de logique et de physique ; dans les colléges de Nancy, de Verdun et de Strasbourg, il professa pendant six ans la grammaire et les belles-lettres ; à Strasbourg, il fit sa théologie, qui dura quatre ans, et il fut ordonné prêtre à Spire au mois de septembre 1762. De retour à Nancy en 1765, il acheva son éducation religieuse par une troisième année de probation, dernière épreuve à laquelle saint Ignace soumet l'ouvrier évangélique avant de l'envoyer travailler sans relâche à la vigne du père de famille. Il sortit de là homme fait, préparé pour la lutte et pour les jours mauvais.

Ils ne se firent pas attendre, ou plutôt ils étaient déjà venus. La vive affection du roi Stanislas retardait seule encore pour les jésuites de Lorraine les coups qui venaient de frapper leurs confrères de France. Tant qu'il vécut, leurs droits furent respectés dans toute la province qu'il gouvernait, on sait avec quelle sagesse et quelle douceur ; ils y

gardèrent leur noviciat, leur université, leurs colléges. Quand Louis XV, cédant aux obsessions du duc de Choiseul, eut signé l'édit fatal, ce fut en Lorraine que les proscrits allèrent de préférence chercher un asile. Stanislas les accueillit avec bonté, et pourvut libéralement à leurs besoins; s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût rassemblé autour de lui tous les enfants d'Ignace en butte à la persécution. Hélas! cette consolation et cet appui devaient bientôt leur manquer. Un cruel accident enleva à la Lorraine son prince bien-aimé et aux jésuites leur protecteur. En vertu du traité de Vienne, cette province fut réunie à la monarchie française, et Choiseul n'eut rien de plus pressé que d'y mettre en vigueur l'édit de suppression. Le parlement se refusa d'abord à l'enregistrer, mais le ministre, moitié par intimidation, moitié par ruse, parvint à triompher de ses résistances, et les jésuites perdirent ainsi, comme dit l'un d'eux, le seul port qui leur restât en France après le naufrage[1].

Que devenir? où aller? quel emploi faire d'une existence qui perd en quelque sorte sa direction et son but? On l'a dit, et avec quelle vérité! alors un indicible martyre s'accomplit[2]. « Le religieux cessant de l'être sans cesser de vouloir et d'aimer sa vocation, est un être déshérité en un moment ici-bas de trésors mille fois plus précieux que le pays, la famille, mille fois plus chers que l'existence: c'est une bien autre affliction que le bannissement et l'exil. Cette enfance religieuse du novice, ces études paisiblement suivies, ces doux exercices des grandes retraites, la conversation et l'amitié des frères donnés par Dieu même; sans

[1] Voyez *Mémoires de Georgel*, t. I.
[2] Le P. de Ravignan, *Clément XIII et Clément XIV*, t. I, p. 419.

sollicitude aucune, le bien-être d'une exacte pauvreté qui montre à découvert la main de la Providence attentive à nourrir, à vêtir, à bercer même des enfants chéris ; et l'heureuse conduite d'une supériorité paternelle, et les liens sacrés d'une communauté d'épreuves, de vœux, d'efforts, de souffrances et de joies dans toutes les contrées du monde, tout cela compose une laborieuse mais inappréciable félicité dont la perte est amère comme la plus amère infortune. »

Cette perte, le P. Beauregard l'éprouva au moment même où il entrait dans la carrière de l'apostolat, et elle dut lui être d'autant plus cruelle qu'il avait alors plus besoin de direction et de conseils. Son mérite et son honneur, c'est de ne s'être pas laissé abattre, de n'avoir pas travaillé avec moins de zèle, quoique avec bien moins de consolation, à procurer, en sauvant les âmes, la plus grande gloire de Dieu, et de s'être retrouvé, après quarante ans, malgré le poids de l'âge et des infirmités, fidèle aux observances de sa jeunesse religieuse. Autant qu'il put, soit à Nancy avec d'anciens confrères, soit au Mont-Valérien avec les ermites qui habitaient cette pieuse retraite, il vécut en communauté. Il n'était pas du monde, et il ne se reprit jamais à ce qu'il avait une fois quitté pour Dieu. Et à peine vit-il se reformer les rangs de la sainte milice où, jeune, il s'était engagé, qu'il réclama, noble vétéran, l'honneur d'y reprendre sa place et d'y combattre jusqu'à la fin.

## II

La première fois qu'on l'entendit prêcher à la paroisse Saint-Nicolas de Nancy, tout le monde se dit : « Voilà un

jeune prêtre qui sera un jour un grand prédicateur[1]. » Quelques années plus tard, il donnait *là dominicale* dans la grande église de Saint-Sébastien. « J'avais, raconte une personne du temps, le bonheur de suivre tous ses sermons ; le concours était prodigieux, et les auditeurs appartenaient à toutes les classes de la société. Il fallait faire retenir et garder sa place, si l'on voulait en avoir une. Le sermon commençait à une heure et demie, et dès onze heures l'église était envahie, ce qui a continué jusqu'à la fin. C'était de même partout où il prêchait. Dieu sait le fruit opéré dans les âmes, le redoublement de la ferveur et de la piété! Les amis se transmettaient, par lettres, les plus beaux traits de ses sermons, et ils se communiquaient surtout la haute édification que produisait parmi les fidèles celui qui leur distribuait si bien le pain de la parole. C'était, disait-on, un ange à l'autel, un apôtre en chaire, et un saint partout. »

Quel plus bel éloge peut-on faire d'un ouvrier évangélique? Mais qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il triomphait sans combat, par la douce persuasion de sa parole ; non, la conquête des âmes est à plus haut prix. Le divin Maître nous l'a déclaré : ce n'est pas la paix qu'il est venu apporter, — cette paix menteuse à laquelle aspire le pécheur, — mais le glaive, et il le remet, ce glaive, aux mains de ses ministres, auxquels il enjoint d'exterminer les iniquités de la face de la terre. Plus ils sont fidèles à cette mission, plus ils doivent s'attendre à rencontrer d'ennemis et à voir de passions ameutées contre eux. Comment n'en serait-il pas ainsi, lorsqu'ils viennent réveiller l'aiguillon du remords dans les

[1] Tout ceci, comme du reste la notice entière, est écrit d'après des documents inédits.

consciences criminelles et endurcies, menacer des châtiments les plus terribles les transgresseurs de la loi de Dieu, exhorter, presser, importuner tant d'âmes ou rebelles, ou indolentes, appeler tout le monde à la pénitence, ne promettant jamais le pardon qu'au prix d'une vie nouvelle et souvent même des plus grands sacrifices? Malheur à eux s'ils n'évangélisent, et malheur encore si, en atténuant la force des vérités évangéliques, ils parvenaient à conquérir je ne sais quelle vaine popularité qui ne fut jamais la récompense des vrais apôtres! Le P. Beauregard était du nombre de ceux-ci, et l'empire de sa parole, si éloquente qu'elle fût, ne s'exerça jamais sans résistance, pas même à cette époque où, à part quelques missions dans le Luxembourg et en Alsace, il réservait tous les efforts de son zèle pour la catholique Lorraine. Après plus de trois mois de laborieuses prédications et de fatigues de tout genre à Pont-à-Mousson, petite ville où il y avait « beaucoup de mal et fort peu de bien, » il écrivait à une personne de piété : « Les désagréments que j'éprouve ici viennent de gens furieux contre la religion, bourrelés de remords, et qui voudraient me voir bien loin. J'en suis fâché pour eux et non pour moi. Le gros de la ville, et je puis dire la ville, profite de la station, et, grâce à vos prières, Dieu bénit mes petits travaux. Voici les derniers jours, il faut redoubler nos efforts et porter les grands coups; soyez de la partie[1]. » C'est ainsi qu'il préludait aux luttes bien autrement sérieuses, et aux travaux à la fois plus éclatants et plus pénibles qui l'attendaient à Paris.

Il y vint dans les derniers jours du règne de Louis XV, et il prêcha à Notre-Dame le carême qui précéda la mort de ce

[1] Lettre du 8 avril 1772.

prince et sa tardive pénitence. C'était le temps des grandes faiblesses du pouvoir et des grandes audaces de l'impiété, le beau temps de Diderot et de l'*Encyclopédie*, du baron d'Holbach et du *Système de la Nature*. Paris alors, qui se raillait de son saint archevêque Christophe de Beaumont, tressait déjà des couronnes pour l'apothéose de Voltaire.

Rude labeur que d'annoncer les grandes vérités du salut à cette société incrédule ou tout au moins infatuée d'elle-même, et accoutumée à ne prêter l'oreille qu'aux voix qui la flattent; de parler de mort, de conversion et d'enfer à des hommes qui ne rêvent que progrès, jouissances, liberté, c'est-à-dire, à le bien prendre, affranchissement de toutes les lois divines et humaines! Le P. Beauregard ne fut pas au-dessous de cette tâche. Dès qu'il parut, il fut écouté, et, certes, il n'obtint ce succès au prix d'aucune concession à l'esprit du siècle. Sa parole austère, convaincue et chaleureuse, au dire même de quelques-uns, véhémente jusqu'à l'excès, mais toujours noblement évangélique, tomba sur un immense auditoire qui, en dépit des philosophes et des jansénistes, ne put s'empêcher de la recevoir avec respect.

J'ai nommé les jansénistes, et ce n'est pas au hasard. Ennemis implacables de la compagnie de Jésus, après avoir si bien travaillé à ruiner le corps, ils s'acharnaient contre les membres, et, ne craignant rien tant qu'un retour de justice en leur faveur, ils s'efforçaient pieusement d'étouffer comme un scandale tout succès capable de mettre leur mérite en évidence. A ce titre, le P. Beauregard ne devait pas être épargné. Sa première apparition dans la chaire de Notre-Dame émut vivement tout le parti, et les *Nouvelles ecclésiastiques*, qui en étaient l'organe le plus violent, sonnèrent l'alarme.

Elles reprochèrent amèrement à l'archevêque le peu de discernement qu'il montrait dans le choix de « ses ouvriers d'élite. » A les entendre, les sermons du P. Beauregard étaient dans le goût du XVI^e^ siècle[1], et ils « fourmillaient d'incongruités, sans compter le système jésuitique, qu'on y retrouvait partout. » Et le grand mal, c'était que « ce prédicateur, cependant, avait un auditoire extraordinairement nombreux. » Comment expliquer cette affluence? On avait donné le mot aux communautés pour s'y rendre les jours ouvrables, et les confesseurs des paroisses y envoyaient les laïques le dimanche. « Ainsi, ajoutait la feuille janséniste, ainsi se vérifie la devise que la société jésuitique portait depuis longtemps, d'être puissante par ses artifices[2]. »

Artifices en effet vraiment irrésistibles! C'étaient, d'abord, un zèle ardent pour la gloire de Dieu et un désir passionné de sauver les âmes. Joignez-y un langage plein de feu, un geste noble et imposant, une voix sonore et pénétrante, dont tous les accents partaient du cœur, et vous comprendrez ce qui attirait cette foule extraordinaire autour de la chaire de Notre-Dame.

Je me représente le P. Beauregard ouvrant, le jour des Cendres, la station du carême. Comme il s'empare, dès les premiers mots, de toute l'âme de ses auditeurs! Il prêche sur la mort. Dans cette poussière des tombeaux, dans ces cendres que l'Église, toujours admirable en ses moindres rites, vient de répandre sur la tête des fidèles, il trouve le plus sensible témoignage de la grandeur de Dieu, de sa force et de sa puissance, à laquelle nulle force humaine, nulle puissance

[1] Les *Nouvelles* portent 10^e^ siècle, mais il faut évidemment lire 16^e^.
[2] *Nouvelles ecclésiastiques*, 20 septembre 1774.

ne résiste et ne résistera jamais, et là-dessus il s'écrie : « Qu'est-ce donc que le Dieu que je sers et que j'adore ? un Dieu qui tient la vie elle-même des rois en sa main, qui a compté les jours de leurs règnes : ils ne régneront pas un jour, une heure de plus ; qui, d'un signe de sa volonté suprême, peut faire tomber le diadème de leurs fronts, abattre les couronnes, froisser les sceptres, renverser les trônes, et qui s'immole en effet tous les jours les premières têtes de l'univers et les plus illustres victimes, dans son temps et non pas dans le leur ! » Les souverains eux-mêmes, les plus anciennes familles régnantes, n'offrent au monde, ou du moins à l'homme sage et réfléchi, « qu'une couronne qui repose sur un tas de cendres. » On a entendu un de nos rois (Clotaire), demander en tremblant sur son lit de mort, aux princes et aux seigneurs de sa cour : « Qu'en pensez-vous ? Quel est donc ce roi du ciel qui fait ainsi languir, gémir et mourir les rois de la terre ? Où est-il plus grand que lorsque les princes du monde sont si petits devant lui ? où est-il plus puissant que quand ces tout-puissants de la terre sont si faibles et si impuissants. *Quid putatis ? qualis est iste rex cœlestis qui sic tam magnos reges interficit?* » Après avoir rapporté ces paroles, il poursuit avec force : « Qu'est-ce donc que le Dieu que je sers et que j'adore ? un Dieu qui a sur tous les habitants de la terre, pas un seul excepté, un droit de vie et de mort si irrésistible, un domaine si plein, si universel, qu'ils peuvent tous être cités à tous moments et traînés nus et tremblants à son redoutable tribunal et devant sa face rayonnante, pour entendre sortir de sa bouche l'arrêt définitif et irrévocable de leur éternité ; tous, et le souverain juge n'a qu'à détourner un moment ses regards bienfaisants

et conservateurs pour jeter le deuil dans les familles les plus heureuses, flétrir toutes les beautés humaines, les couvrir de tristes linceuls; de ces idoles du monde, en faire de hideux cadavres, et renvoyer les personnages si fiers et si brillants dans leur originelle poussière: *Auferes spiritum eorum, et in pulverem revertentur;* tous, et personne qui puisse ajouter un moment de plus au moment qui lui est marqué pour descendre dans le tombeau; tous, et les créatures les plus faibles sont assez fortes pour exécuter ses ordres, et nous renvoyer dans le tombeau; tous, et il se joue de nos vaines résistances et de notre horreur du tombeau, et il se sert même contre nous de nos précautions, de nos ressources et de nos remèdes pour nous précipiter dans le tombeau. »

Et bientôt après :

« O Dieu! les grandes et lumineuses idées qui s'élèvent de ce tas de cendres aux yeux du simple fidèle! Quelle crainte religieuse! quel saint tremblement elles portent dans son âme! Si l'impie voulait s'humilier sous la main sacrée du prêtre, laisser imprimer sur son front cette croix de cendres, il en sentirait lui-même le poids et la majesté; sa fierté s'abattrait et ramperait à nos pieds; son impiété, subitement et miraculeusement éclairée, changerait de langage, chargerait vos autels de vœux et de sacrifices, et sans attendre cet hommage forcé que vous rendent à la mort tous les mortels, tout son corps et tous ses os vous diraient avec nous par un religieux frissonnement : « Mon Dieu, qui est « semblable à vous? » *Omnia ossa mea dicent: Domine, quis similis tibi?*

« Car, Seigneur, quoique l'impie ne raisonne pas et que souvent le simple fidèle lui-même n'y pense pas, vous ne

paraissez néanmoins jamais dans votre grandeur d'une manière plus frappante que dans la pieuse cérémonie de ce jour; l'esprit de cette cérémonie est la pensée, la méditation de la mort, et dans la mort de l'homme, dans la destruction de votre chef-d'œuvre, se trouvent réunis, concentrés tous vos attributs épars et dispersés dans vos autres ouvrages. Je remonte de siècle en siècle jusqu'à l'origine du monde, et je trouve, qu'assis sur un trône inébranlable, vous avez vu passer devant vous les siècles après les siècles, les générations à la suite des générations, comme un roi passe en revue ses divers bataillons; que, toujours immuable, vous avez renouvelé mille et mille fois les royaumes, les nations et tous les habitants de la terre, et que vous les avez changés comme on change un vêtement: mais vous, ô Dieu, vous êtes toujours le même; votre existence est permanente et invariable; vos années ne s'écoulent pas, j'adore votre indépendance et votre éternité: *Mutabis eos et mutabuntur, tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient*. Je lis l'histoire des peuples, et je vois que dans toutes les parties de la terre, et sur toute la face du globe, vous commandez avec la même autorité, vous moissonnez les hommes avec la même facilité, et j'adore votre empire universel, votre présence en tous lieux et votre immensité: *Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et universi qui habitant in eo*. Je me représente couché moi-même dans ma fosse et étendu sous ma tombe, mes chairs et mes os rongés d'abord par les vers et peu après réduits en poussière, et j'adore, mais j'adorerai encore mieux alors votre divine sagesse et votre toute-puissance; la mort est le tribut total de l'homme, l'adoration la plus complète et la plus honorable à la Divinité; mes ossements eux-mêmes,

Seigneur, exalteront un jour vos grandeurs, crieront du fond de leurs caveaux : « Mon Dieu, qui est semblable à vous ? » *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi ?*

« Comme cette multitude innombrable de morts que renferme le sein de la terre, m'annonce vos divins attributs, je les publierai un jour moi-même, et je me réjouis de n'avoir pas besoin de respirer et de vivre pour annoncer qui vous êtes ; à ma mort, mon cadavre le publiera encore mieux par son silence que je ne puis le faire par mes cantiques ; à sa vue on dira : « C'est ainsi qu'un Dieu brisa son « ouvrage ; d'un seul coup, d'un seul de ses regards, non-« seulement il le met en pièces, mais en poussière. » Si les hommes ne le disent pas, mon corps inanimé, mon corps mort le dira pour eux. *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi ?* »

Je ne donne pas ce morceau pour un chef-d'œuvre ; j'y trouve des négligences de diction, des expressions outrées, des redondances, en un mot, une tendance à l'amplification qui fait regretter l'admirable précision des grands prédicateurs du XVII[e] siècle. Et cependant, il y a là aussi de la puissance ; il y a le don de présenter les choses d'une manière saisissante et de frapper tout ensemble, à coups redoublés, l'esprit et l'imagination, ce qui, joint à son action entraînante, devait produire et produisait, au témoignage des contemporains, les plus grands effets. Au point de vue de l'art, on pourrait n'être pas satisfait, s'il s'agissait ici d'un autre art que celui de convertir les âmes. Mais pour celui-là, il y excellait : sa parole remuait les consciences, et elle rendait le pécheur attentif, quoi qu'il en eût, aux vérités salutaires et terribles qui devaient tôt

ou tard triompher de ses résistances. C'était là sa force, et il le savait. Citons à l'appui un passage de son sermon sur l'*enfer*.

*Pour qui l'enfer?* question redoutable ; mais comment l'éviter ? Le prédicateur hésite, mais son auditeur, qui ne peut souffrir une si cruelle incertitude, est le premier à désirer une réponse, et il la sollicite avec une anxiété toujours croissante. Alors s'établit un pathétique dialogue où chaque mot que laisse échapper à regret le ministre de la parole sainte redouble l'effroi et la consternation du fidèle. C'est quand cette consternation est à son comble que, sûr des coups qu'il a frappés, le P. Beauregard s'écrie avec véhémence :

« La triste et désolante pensée pour vos prédicateurs, ô mon Dieu ! Plusieurs de mes auditeurs sont à ce moment dignes de l'enfer, ils le savent, ils le disent eux-mêmes, et ils ne se convertissent pas ! et ils ne vont pas se jeter aux pieds d'un de ces ministres qui ont les clefs du ciel et de l'enfer, qui ferment l'enfer sous les pieds des pécheurs, et personne ne peut l'ouvrir ; qui ouvrent le ciel sur leurs têtes, et personne ne peut le fermer ! *Aperit, et nemo claudit ; claudit, et nemo aperit.* Et ils osent se plaindre que ces images sont trop noires et trop lugubres, le sujet trop triste et trop effrayant ! Je vous effraie ! mais est-ce moi qui ai inventé ces terribles vérités ? Je vous ouvre un abîme, et je vous conduis sur les bords : est-ce moi qui l'ai creusé ? Je vous effraie ! et que serait-ce donc, et de quel effroi n'auriez-vous pas été saisis, si vous aviez entendu les saints Pères sur ce sujet ? L'auditoire était consterné ; l'église était baignée de larmes et retentissait de cris ; on s'en retournait dans un morne silence. Je

vous effraie ! quoi ! vous ne voulez donner à votre salut que vos derniers moments, les restes d'un corps usé et les derniers soupirs d'une vie mourante, et il faudra que je vous canonise, que je vous promette une place dans le séjour des bienheureux ! Ah ! que ma voix n'est-elle menaçante et terrible comme le tonnerre ! puisse-t-elle pénétrer vos cœurs et votre chair elle-même d'un saisissement et d'une frayeur salutaires, vous terrasser et vous abattre tout éperdus aux pieds du Seigneur ! Malheur à moi et à quiconque de ses ministres qui, dans l'état d'obstination et d'impénitence où vous êtes, vous parlerait de paix et de confiance, et trahirait son ministère ! Pour moi, je menace, je tonne, heureux encore si par là je me fais jour à travers vos préjugés, si je me fais entendre dans le tumulte de vos passions et si je vous sauve par la terreur et l'épouvante. Je vous effraie ! et quel inconvénient y a-t-il donc que vous soyez effrayés ? Quand cette pensée salutaire : *Est-ce le ciel ou l'enfer qui sera ma demeure?* quand cette pensée vous donnerait un air, un maintien plus sérieux et moins dissipé ; qu'elle serait votre première pensée à votre réveil ; que l'heure du sommeil vous en trouverait encore occupé ; qu'elle vous éveillerait tout à coup au milieu de la nuit, et vous abattrait devant la majesté de votre Dieu, comme un coupable dont la contenance humble et suppliante inspire à son juge la compassion et la pitié, faudrait-il m'en faire des reproches ou des remerciements? Je vous effraie ! ah ! plût à Dieu que je vous eusse effrayés jusqu'à vous forcer d'aller tenir tout à l'heure ce langage à un de ces ministres du Seigneur, incapables de respecter les passions humaines : « Ne me flattez pas, voilà ma vie : vais-je au ciel « ou à l'enfer ? Ajoutez à mes bonnes œuvres, ou retranchez

« de mes plaisirs ; mais répondez-moi de mon âme sur la « vôtre ; ou damnez-vous avec moi, ou sauvez-moi avec vous. » Plût à Dieu que je vous eusse effrayés jusqu'à vous graver et inculquer cette pensée dans l'esprit, et dans l'âme ce sentiment : « Je murmure et je me plains ! Mais si je ne suis « pas réprouvé, ne suis-je pas assez heureux, et si je le suis, « de quoi peut se plaindre un réprouvé ? » Puisse cette pensée de l'enfer répandre le dégoût sur vos plaisirs séducteurs, vous les rendre insipides et amers, et empoisonner toutes vos joies profanes et criminelles ! Puisse cette pensée de l'enfer, comme une furie échappée des cavernes infernales, s'attacher à votre personne, vous suivre, vous accompagner malgré vous, s'asseoir à table à vos côtés, être votre compagne inséparable ! Puisse cette pensée de l'enfer, comme une étincelle de ce feu éternel, allumer une espèce d'enfer au milieu de votre cœur, vous inquiéter sans qu'il vous soit possible de vous en distraire, et à Dieu ne plaise que je me repente de vous avoir causé une si sainte et si salutaire tristesse : *Contristavi vos, non me pœnitet.* »

## III

C'est bien là le langage d'un apôtre, ce sont les élans d'un cœur tout pénétré des grandes vérités de la foi, tout enflammé de l'amour des âmes qu'il veut à tout prix arracher à la perdition. Remarquons-le ici : au rôle de prédicateur, le P. Beauregard joignait celui d'apologiste ; par exemple, dans le sermon que nous venons de citer, il ne se bornait pas à menacer le pécheur des peines de l'enfer, mais il lui prouvait que l'enfer existe, inaugurant ainsi un genre d'éloquence dont notre siècle devait hériter aussi bien que des besoins

nouveaux des âmes, si profondément ravagées par l'incrédulité hardie et le scepticisme désolant du XVIII$^{e}$ siècle. Toutefois, c'est à regret et non sans amertume de cœur qu'il obéit à cette affligeante nécessité, inconnue à ses devanciers, de justifier devant un auditoire chrétien Jésus-Christ et son Évangile. « O Dieu, s'écrie-t-il, où vos ministres en sont réduits en ce siècle pervers ! à comparer aujourd'hui, non plus, comme l'apôtre des nations, l'Évangile avec la loi de Moïse, une religion divine avec une religion divine, notre religion dans un âge mûr et parfait avec notre religion elle-même dans l'état de son enfance, mais la sainte philosophie de Jésus-Christ avec une philosophie plus fausse et plus vile que la sagesse même païenne, pour lui assurer sur elle la préférence, et en montrer la supériorité ! C'est le plus grand et dernier opprobre de la religion et de ses ministres. Je rougis d'être dans la nécessité de soutenir une si odieuse comparaison. Le triomphe de la religion est certain et il sera complet, mais le seul parallèle est déjà trop humiliant. »

C'est ainsi qu'il s'exprimait dans un sermon sur *la Philosophie*, qui fit grande sensation en 1776, pendant les exercices du jubilé. Il comparait en effet la morale de Jésus-Christ avec celle de Diderot et d'Helvétius, l'Évangile avec l'*Encyclopédie*, ou, suivant son propre langage, il présentait à son auditoire deux tableaux, celui de l'homme de la religion et celui de l'homme de la philosophie. Ce dernier tableau était repoussant, mais fidèle. Des citations textuelles, puisées en abondance dans les écrits du temps, et dont chacun pouvait vérifier l'exactitude, y montraient le matérialisme, dernier terme de la philosophie à la mode, dans sa hideuse nudité. Par là, le courageux prédicateur alluma contre lui de

grandes colères. Si éhontés qu'ils fussent, les incrédules d'alors tenaient encore à ménager certaines apparences. Parmi les mille moyens de séduction qu'ils mettaient en œuvre, l'hypocrisie n'était pas oubliée, et ils en usaient habilement dans leurs écrits comme dans leur conduite. Voltaire lui-même n'avait-il pas tout dernièrement fait, en grande pompe, sa communion pascale dans l'église de Ferney, et ne devait-il pas, deux années plus tard, signer une rétractation dérisoire entre les mains du curé de Saint-Sulpice ? Le reste du parti imitait plus ou moins un si grand maître. C'était donc rendre à la philosophie un fort mauvais service que de citer en chaire tels et tels passages de l'*Encyclopédie*, et il ne faut pas s'étonner s'il y eut contre le P. Beauregard une levée de boucliers qui nous est attestée par les écrits contemporains. Condorcet, qui publia cette année-là même sa frauduleuse édition des *Pensées* de Pascal, le qualifia, dans ses notes, de ligueur et de fanatique[1]. Certains pamphlets mentionnés par l'auteur des *Mémoires secrets,* sont évidemment aussi à son adresse, et il eut sa bonne part de toutes les attaques, tantôt violentes et emportées, tantôt railleuses, dont on récompensait le zèle infatigable et l'héroïque fermeté de l'archevêque de Paris[2].

Cette année 1776, année de grâce et de salut pour les vrais fidèles, marqua dans les fastes de l'impiété ; tant il est

[1] J'en parle sur la foi du *Journal des Débats,* n'ayant pu mettre le doigt sur la note en question.

[2] On lit dans les *Mémoires* de Bachaumont (22 avril 1776), aux *nouvelles littéraires,* la réclame suivante : « *Mandement de Mgr l'évêque de *** pour la publication du Jubilé*, facétie en vers. Sans doute, si elle tombe entre les mains de quelque ex-jésuite, prédicateur de Paris, aussi fameux et aussi zélé que le P. Wagner à Coblentz, il ne manquera pas d'anathématiser le poëte, qui est M. Dulondet, secrétaire du duc de Penthièvre, etc. »

vrai que l'homme, par un fatal abus de sa liberté, peut toujours tourner contre le Ciel les dons qu'il en reçoit, et devenir ainsi d'autant plus coupable qu'il a été plus instamment, plus charitablement sollicité au bien. A un instant où l'Église ne parlait que de pardon, et où elle allégeait au pécheur le fardeau de la pénitence, ses maternelles sollicitudes et ses poursuites empressées, preuve de son amour pour la brebis errante, devenaient aux beaux esprits philosophes une occasion de l'abreuver d'amertume, et ils s'attaquaient, les insensés! non plus seulement à ses rigueurs et à ses justes sévérités, mais aux entrailles mêmes de sa miséricorde: comme si ce doux embrassement dans lequel l'enfant prodigue retrouve son père était un outrage à la raison et un opprobre pour l'humanité!

Des scandales de toute espèce signalèrent les approches du jubilé, et le soin que prit l'archevêque d'en solliciter la répression attira sur lui et sur ses coopérateurs mille tempêtes. C'est ce qui arriva en particulier à l'occasion d'une fête qui, à sa demande, fut interdite par ordre supérieur; « fête, » suivant le langage de Grimm, « digne de nos mœurs douces; délicieuse orgie » qui devait réunir « les plus célèbres courtisanes » et des princes du sang[1]. On a honte de le dire, ce plaisir de prince s'achetait par souscription. Parmi les souscripteurs, on cite en effet deux princes du sang, dont l'un, alors duc de Chartres, plus tard jacobin et régicide, devait porter sa tête sur l'échafaud. Respectons la mémoire de l'autre : il a expié dans un long exil, sur un trône où il a passé rapidement, et dans un autre exil où il

[1] Voyez la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* de Grimm et Diderot, mars 1776.

est mort, les égarements de sa jeunesse; mais que cette leçon ne soit pas perdue pour nous. Oui, cette époque, avec ses illusions et ses folles joies, dont le souvenir est toujours mêlé à tant de lugubres souvenirs, est profondément instructive pour qui sait la comprendre. Regardons autour de l'homme de Dieu qui apportait à tous des paroles de paix, si mal accueillies par le plus grand nombre ; parmi ceux qui l'entendirent, ou que du moins frappa au loin l'écho de sa voix, combien ne nous apparaissent aujourd'hui qu'ensevelis sous des ruines et comme à travers un nuage de sang ! Condorcet, que nous nommions tout à l'heure, auteur et victime de la révolution, comme il a péri misérablement! Si le P. Beauregard, dans un sermon sur *les mauvais livres*, s'élève contre les excès de la presse, trop souvent encouragés par les complaisances du pouvoir, comment ne pas songer au directeur de la librairie, Malesherbes, dont les fautes, couvertes depuis par un grand exemple de fidélité, n'échappèrent pourtant pas à l'expiation d'une mort sanglante? Et quand le P. Beauregard monte dans la chaire de Versailles, devant lui n'apercevons-nous pas Louis XVI, Marie-Antoinette, M^me^ Élisabeth, royales et pures victimes, têtes augustes sur lesquelles tomberont les premiers coups?... Voilà quels étaient ses contemporains, ses auditeurs. Et maintenant, qui oserait le blâmer? Qui oserait trouver, comme on fit alors, ses avertissements déplacés et ses alarmes ridicules? Les événements ne l'ont-ils pas trop justifié? Quand son œil perçait l'avenir, dont parfois, d'une voix émue et tremblante, il laissait échapper le secret, je le demande, contre la philosophie du XVIII^e^ siècle qu'il démasquait, contre l'incrédulité cynique et railleuse à laquelle il disait anathème, contre tant de complicités

lâches et aveugles qu'il gourmandait sans relâche, avec une liberté tout apostolique, n'avait-il pas cent et cent fois raison? et loin de nous paraître aujourd'hui un esprit étroit ou prévenu, ne nous donne-t-il pas lieu d'admirer en lui une fois de plus combien la sagesse chrétienne est supérieure à celle des enfants du siècle?

Si violentes que fussent les attaques dirigées contre lui, elles ne ralentirent pas son zèle, et nous le retrouverons encore en 89 prêchant les mêmes vérités avec la même énergie. Aussi les ennemis de la religion furent-ils toujours les siens. Lorsqu'il sortit de France en 1794, emportant ses manuscrits, il réduisit à l'état de fragments confus le cahier qui renfermait le fameux sermon sur la *Philosophie,* croyant ne pouvoir le soustraire autrement aux poursuites de l'inquisition révolutionnaire, et c'est sur ces fragments, de nouveau joints ensemble, que nous l'avons retrouvé.

Il est probable que le sermon sur les *mauvais livres* ne fut pas beaucoup plus du goût des philosophes. Cette fois, c'étaient leurs œuvres qui étaient en cause; leurs œuvres toujours condamnées par l'épiscopat et la Sorbonne, toujours épargnées par la police, et qui offraient à un public avide de nouveautés et de scandale l'attrait séducteur du fruit défendu. C'était en vain que deux avocats généraux avaient dénoncé le mal au parlement; si quelques exemplaires étaient brûlés pour la forme par la main du bourreau, on ne faisait qu'en rire. Mais quand ces mêmes livres, dénoncés en chaire par l'éloquent prédicateur comme menaçant la France de *la révolution la plus prochaine et la plus funeste* dans la foi et dans les mœurs, furent brûlés en masse par leurs anciens admirateurs, alors on ne rit plus sans doute, et l'on dut

trouver que ce prêtre *fanatique* s'arrogeait des droits qui passaient toutes les bornes. Pour lui, heureux d'empêcher le mal au prix de son propre repos, il acceptait généreusement toutes les conséquences de son zèle.

« Voyez, disait-il, jeunes gens, — voyez à quel danger nous nous exposons pour votre salut ; en traitant un pareil sujet, nous avons encouru la haine et l'indignation des auteurs, des vendeurs et de tous les partisans des livres nouveaux. Que ne va-t-on pas dire de nous et de ce discours ? Que de critiques, de censures et de satires auxquelles je dois m'attendre ! Mais brûlez un seul de vos livres, et je serai assez justifié et abondamment dédommagé : ou, si vous n'en avez pas la force et le courage, chargez-moi d'une fonction si honorable et si digne de mon ministère ; donnez-moi la consolation de pouvoir, de la même main dont je touche et immole si souvent le corps pur et virginal du Fils de Dieu, lui immoler les plus grands ennemis de sa divinité et de sa pureté. Dussions-nous être précipité avec ce livre dans les mêmes flammes, que nous nous estimerions heureux si, par le sacrifice de ce qui nous reste de vie, nous pouvions conserver parmi vous les restes de la foi et des anciennes mœurs ! Dussions-nous être la victime de notre zèle, que nous mourrions content, si, en mourant, nous emportions avec nous la principale cause de vos désordres. Dût-on même nous interdire à jamais la chaire de vérité !... Et quel plus grand bonheur peut arriver à un prédicateur que d'arracher de vos mains de mauvais livres, ou, pour l'avoir fait sans ménagement, d'être arraché lui-même à ses fonctions ? Et je ne vous demande point, ô mon Dieu, d'autre récompense de ce discours, ni d'autres succès, que des succès ou funestes à l'impiété, ou

funestes à ma tranquillité : ou retranchez-moi du nombre des prédicateurs, ou diminuez en ce jour le nombre des lecteurs de mauvais livres. »

On l'écoutait, on lui obéissait, et après bien des années d'expérience, il ajoutait :

« Donnez-nous vos livres ; c'est la vingtième fois, mes chers auditeurs, que nous faisons entendre ce cri apostolique dans ces chaires chrétiennes, et nous devons le dire en ce moment, tant à la gloire de la religion qu'à la louange de nos auditeurs, nous ne l'avons jamais fait retentir en vain. Serait-il inefficace aujourd'hui pour la première fois[1] ? »

Sans doute, aux yeux des philosophes, il commettait un acte d'odieux vandalisme ; la révolution, dont ces philosophes furent les premiers auteurs, en commit bien d'autres ! N'a-t-on pas vu, sur nos places publiques, les précieuses archives de notre histoire, les diplômes, les titres, vénérables monuments d'un passé dont on voulait anéantir tout vestige, livrés impitoyablement aux flammes ? Et plût à Dieu que nous n'eussions pas à déplorer d'autres pertes ! Non, les pires Vandales n'étaient pas ceux qui jetaient au feu le *Dictionnaire philosophique* et la *Pucelle*, et si un tel vandalisme avait pu prévaloir, il nous aurait épargné bien des ruines.

Dans ce sermon, le P. Beauregard s'abstenait de nommer les auteurs, mais il faut avouer qu'il les désignait très-clairement. Tout le monde avait reconnu, rien qu'à la manière dont leurs écrits étaient caractérisés, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Raynal, l'abbé de Prades, Morellet, Diderot, et

[1] Le *Journal des Débats*, dans l'article nécrologique du P. Beauregard (numéro du 2 octobre 1804), atteste que ce sermon produisait toujours les plus grands fruits.

la masse des encyclopédistes. D'ailleurs, toujours animé de l'esprit de charité et de vérité, il pouvait, comme dans son sermon sur la *Philosophie*, adresser à ceux qui l'avaient entendu les paroles suivantes : « Si j'ai dit faux, je dois subir toutes les peines dues aux calomniateurs, et je les invoque; mais si j'ai dit vrai, la *philosophie* mérite donc d'être ensevelie avec tous ses systèmes sous ses ruines ; je dis la philosophie, et non les philosophes, car ce n'est pas au reste leurs personnes que nous avons citées en jugement, mais leurs doctrines : les lois couvrent leurs personnes de leur ombre, et nous leur servirions nous-même de bouclier. La religion ne combat que dans un esprit de paix ; elle demande grâce elle-même pour ses ennemis; elle conjure l'autorité de ne pas déployer contre eux l'appareil de ses vengeances, et elle n'emploie à sa défense d'autre glaive que celui de la charité. »

Quand on songe aux maux qui sont venus fondre sur la France quelques années plus tard, il semble que ces paroles soient tombées en vain ; il n'en faut pas juger ainsi. Sans doute, il ne fut donné ni au P. Beauregard, ni aux autres ouvriers évangéliques, ses contemporains, d'arrêter le mouvement qui entraînait la France vers les abîmes ; et pour un grand nombre d'auditeurs, ces cris d'alarme, tant de fois répétés, furent toujours perdus. Mais bien des âmes, purifiées par la pénitence et rendues à la pratique des vertus chrétiennes, récompensèrent les efforts du zèle. D'autres, en qui la lumière se fit, manquèrent de courage ; plus tard elles devaient trouver dans l'exil, dans la prison et peut-être sur les marches de l'échafaud, la force d'accomplir ce qui leur était dès lors apparu comme un devoir. Celui qui sème le bon grain ne voit pas toujours jaunir la moisson, et il ne doit

désirer qu'une chose, c'est qu'elle aille en son temps remplir les greniers du père de famille. Au reste, les fruits de ces prédications furent grands, assez du moins pour troubler le repos des philosophes. « On a remarqué, écrivait Grimm, que le jubilé avait été célébré à Paris avec une dévotion et une régularité capables d'étonner des temps moins corrompus que les nôtres [1]. » On allait jusqu'à dire dans un certain monde que ce jubilé avait « retardé l'empire de la philosophie de plus de vingt ans [2]. » Déjà Gilbert, déposant la plume vengeresse qui avait écrit la *Satire du* XVIII[e] *siècle*, célébrait sur la lyre le triomphe de l'Église. Aux ennemis du Christ, qui avaient marqué ces derniers temps comme le terme fatal où son règne devait finir, il disait :

Eh bien ! sages d'un jour, ces temps viennent d'éclore ;
Demandez au Seigneur où sa loi règne encore :
La loi du Tout-Puissant fleurit dans nos cités ;
Elle charme vos fils, elle enchaîne vos femmes ;
Elle vit même dans vos âmes,
Dont l'orgueil déicide étouffait les clartés.

Ouvrez les yeux, pleurez vos triomphes stériles ;
O Babylone impure ! ô reine de nos villes,
Longtemps d'un peuple athée exécrable séjour !
Dis-nous, n'es-tu donc plus cette cité hautaine
Où l'impiété, souveraine,
Avait placé son trône et rassemblé sa cour ?

Mais la sainte Sion, l'Église de Jésus-Christ devait se réjouir de voir une grande nation rentrée tout entière dans la voie du salut :

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles,
Sion ! quitte ce deuil ; vois tes enfants rebelles,

[1] *Correspondance*, avril 1776, t. IX, p. 46.
[2] *Ibid.*

Dans ces temps de pardon, revoler dans tes bras.
Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée ;
Et l'impiété détrônée
Cherche où fut son empire, et ne le trouve pas.

Hélas ! moissonné à la fleur de l'âge, le poëte vécut encore assez pour comprendre qu'il s'était trop hâté d'entonner des chants de triomphe. Mais telle était cependant, poésie à part, l'impression générale en 1776.

Une femme, amie discrète des philosophes, parmi lesquels, depuis vingt ans, elle semait des bienfaits et recueillait des louanges, Mme Geoffrin, donnant cette fois libre essor à la dévotion clandestine que lui reprochait Marmontel, avait suivi à Notre-Dame les exercices du jubilé [1]. C'est là, dit-on, que, saisie d'un froid pénétrant, elle ressentit les premières atteintes du mal qui la conduisit au tombeau après sept à huit mois de langueur. Avait-elle été réellement touchée des exhortations du P. Beauregard, et voulait-elle réparer le scandale de sa trop grande intimité avec les philosophes? ou bien, fidèle à ses anciennes maximes de conduite, cherchait-elle seulement à se parer à l'heure de la mort d'une bienséance de plus ? Rien ne nous autorise à nous arrêter à cette dernière explication. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle reçut pendant sa maladie les consolations de la religion, et que sa porte fut désormais fermée à Morellet, à Thomas et à d'Alembert. On s'en prit à Mme de la Ferté-Imbault, sa fille, à laquelle on n'épargna ni les épigrammes ni les invectives. Il faut entendre sur quel ton d'Alembert en écrivait à Voltaire [2] : « Vous savez le triste état où est Mme Geoffrin depuis trois mois. Sa fille, Mme de la Ferté-Imbault, vendue à la

[1] *Mémoires de Morellet*, c. XII.
[2] Lettre du 23 novembre 1776.

cabale dévote, dont elle est la servante, a trouvé moyen d'écarter d'auprès de sa mère tous ses anciens et meilleurs amis, à commencer par moi. Elle m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne vaut pas celles du roi de Prusse, mais qui est une pièce rare pour l'insolence et la bêtise. » Quel style! Et il s'agissait cependant d'une femme dont tout le crime, en cette circonstance, était d'avoir suivi les inspirations de sa foi et de sa piété filiale; comment donc devait-on traiter les prédicateurs et les prêtres auteurs ou complices de ces attentats contre la philosophie?

C'est dans cette station de 1776, à la fin du sermon sur la *Philosophie*, que le P. Beauregard, dominé par une inspiration qu'il n'avait nullement prévue, prononça les fameuses paroles, sur les horreurs de la révolution et la profanation du sanctuaire, qui retentirent dans la nef de Notre-Dame comme un coup de foudre avant l'orage. « L'auditoire était composé de plus de huit cents personnes, écrit un contemporain[1]; quelques-unes transcrivirent ce morceau de mémoire; le P. Beauregard n'a pas désavoué les copies, et on peut être sûr que l'histoire les conservera. » Déjà sans doute plusieurs orateurs sacrés, notamment le P. Élizée, le P. de Neuville et l'évêque de Senez, assaillis de tristes pressentiments à la vue du désordre toujours croissant des intelligences et des mœurs, avaient fait entendre de semblables avertissements, dédaignés comme les siens, mais dont on se souvint plus tard, quand les événements eurent donné raison à ces courageux ministres de la parole sainte. Mais nul

[1] Le chevalier d'Augard, dont nous parlerons un peu plus bas. Peut-être, au lieu de *huit cents*, a-t-il voulu dire *huit mille*; mais si le premier chiffre est certainement au-dessous de la réalité, le second nous semble exagéré.

autre ne produisit, dans le temps même, cette impression profonde, ineffaçable ; nul autre ne parut comme lui favorisé d'un véritable don de prophétie. Ceux mêmes qui, en qualité de critiques, se faisaient un devoir de relever ses défauts, étaient frappés comme tout le monde de ce caractère singulier de son éloquence. On lit dans le *Journal de Paris*, à la date du 29 mai 1779 : « On reproche à M. Beauregard des invectives trop véhémentes, un usage fréquent de l'ironie (figure dangereuse dans un genre aussi grave que le sermon), surtout des cris excessivement aigus. Mais son zèle, son extérieur apostolique, la beauté naturelle de son organe, son imagination forte, élevée, *prophétique* même, compensent ces défauts avec avantage, et le public se porte toujours en foule où il prêche. »

Après cela, le jugerons-nous au point de vue de l'art? En vérité, nous n'en sentons pas le besoin. En parcourant ses sermons, nous avons vu beaucoup à louer et beaucoup à reprendre; partout la chaleur, la vie et les élans passionnés du zèle, mais partout aussi un style négligé, et rarement une composition originale ou savante. Il faudrait toutefois excepter certains sujets traités de main de maître, entre autres un sermon sur le *Sacrifice de la messe* que le P. de Mac-Carthy, excellent juge, a trouvé *divin*. Le plan de ce discours est vaste et parfaitement rempli : grande richesse d'idées, théologie saine et profonde, aperçus vraiment neufs, c'est-à-dire faits pour émouvoir des auditeurs qui venaient de lire la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Le P. Beauregard montre admirablement la supériorité de la religion chrétienne, avec son sacrifice dont un Dieu est à la fois le prêtre et la victime, sur la religion naturelle de Rousseau.

Dans une magnifique exposition des prières de la liturgie, morceau plein de verve et d'entrain, il nous a rappelé Châteaubriand, qui l'avait entendu peut-être, traitant le même sujet, dans le *Génie du Christianisme*, avec le charme incomparable de sa poésie.

Il excelle à solliciter les consciences en ne demandant qu'à elles-mêmes les motifs capables de les ébranler, disant tout haut à chacun ce qu'il pense tout bas, et se faisant des troubles secrets auxquels le pécheur est en proie une arme redoutable pour vaincre sa résistance. Par exemple, dans son sermon sur la *Samaritaine*, à ceux qui se plaignent de n'avoir pas la grâce, il répondra d'abord avec saint Augustin et le concile de Trente que Dieu, n'ordonnant rien d'impossible, accorde sa grâce à tous ceux auxquels il ordonne de se convertir, puisque sans elle la conversion est impossible. Cette réponse est péremptoire, mais il ne s'en tiendra pas là ; il faut tirer de la conscience un témoignage contre elle-même. Alors prenant à partie son auditeur, il lui dira :

« Vous n'avez pas la grâce ! homme de mauvaise foi, tandis qu'elle vous poursuit, cette grâce, qu'elle vous importune, cette grâce, qu'elle vous désole, cette grâce, que vous avez mille peines d'échapper à ses adresses et à ses piéges, de vous débarrasser d'elle ! N'est-il pas vrai qu'en vain vous avez voulu étouffer les remords du crime par d'autres crimes ; qu'un complice frappé à vos côtés, enlevé par une fin subite et tragique, vous découvrait malgré vous toute l'horreur du précipice où vous couriez vous-même ? ou que la rencontre d'un juste heureux et tranquille vous obligeait d'envier son sort, son innocence, sa paix ? N'est-il pas vrai qu'en vain vous affectiez de dire que la religion n'était

qu'une fable inventée pour être l'épouvantail du peuple crédule et de la timide enfance; que cette religion venait de temps en temps malgré vous se plaindre à votre esprit avec tout son appareil et tous ses spectacles, tantôt se venger de vos dérisions par sa terreur et par ses menaces, et tantôt exercer un aimable empire sur votre cœur par ses charmes et ses attraits? N'est-il pas vrai qu'en vain les hommes les plus hardis en impiété ou en libertinage ont été ceux avec lesquels vous avez formé des liaisons; qu'en vain les traits les plus cyniques et les plus impies lancés contre la religion et la pudeur ont été ceux auxquels vous avez applaudi avec plus de complaisance; qu'en vain les livres où le vice se montre plus à découvert, ou ceux où la religion est déchirée avec le plus d'acharnement et de fureur, ont été les seuls qui aient piqué votre curiosité et amusé votre ennui? Dites si la grâce vous a abandonné un seul instant; si, en vous voyant obstiné à périr et insensible à sa voix, elle ne vous a pas porté des coups dirigés par la tendresse; si elle ne vous a pas frappé dans votre honneur par des affronts ou dans vos biens par des procès, ou jusque dans votre personne elle-même par les infirmités ou les maladies? Vous croyiez voir dans ces événements la main d'un Dieu vengeur, et c'était la grâce, c'était une main miséricordieuse qui emploie ces moyens extraordinaires lorsque les moyens ordinaires ne suffisent pas; et c'était la miséricorde qui appelle même quelquefois la toute-puissance à son secours, et qui bouleversera s'il le faut toute la nature pour émouvoir et convertir une seule âme par la nouveauté et la singularité des spectacles.

« Vous n'avez pas la grâce? Et qu'est-ce donc que la

grâce? La grâce, c'est le sujet que je traite, qui commence à vous inquiéter, et qui vous laissera peut-être l'aiguillon dans l'âme; ces pensées si naturelles et si peu recherchées que j'emploie, et qui dans leur simplicité vont droit à votre cœur; cette circonstance singulière et unique où vous vous trouvez et qui vous invite et vous presse d'en faire la plus heureuse des époques, voilà la grâce. La grâce, c'est cette amertume salutaire que Dieu répand sur vos plaisirs et vos joies; ce dégoût du monde qui pourrait si aisément se changer en un goût de Dieu et de la piété; cette voix intérieure que vous entendez en certains moments et dans le calme de vos passions: *Veux-tu donc emporter tes péchés et tes passions avec toi dans le tombeau? N'y aura-t-il donc aucun intervalle entre le péché et la mort? A ton âge, n'est-il pas temps enfin de revenir au vrai, au solide, de mettre fin à ces remords importuns et rongeurs, et de goûter avant de mourir les plaisirs purs et innocents de la vertu.*

« Voilà la grâce: rendez justice à la vérité. Au moment où je vous parle, il opère au dedans de vous, ce Dieu de longanimité et de patience; il vous sollicite avec une douceur et une bonté infinies; il vous presse avec instance, et vous vous plaignez de n'avoir pas la grâce! Et vos délais éternels, vous les imputez encore à Dieu même, et vous en accusez encore la grâce! Ah! ingrat, vous êtes peut-être le seul de toute cette assemblée pour qui Dieu a mis aujourd'hui cette vérité sur mes lèvres; le seul sur qui Dieu jette en ce moment un de ces regards de bonté et de miséricorde qui ont converti les plus hardis et déterminés pécheurs; le seul que Dieu distingue dans cet auditoire par une lumière plus vive et plus brillante qu'il fait luire à votre esprit, et dont le cœur

éprouve en ce moment toute l'onction des touches de la grâce et la force de ses attraits! »

Voilà le genre d'éloquence qui lui est familier; éloquence où le prédicateur s'efface pour mettre l'âme aux prises avec Dieu, qui seul en effet triomphe du pécheur et peut toujours fléchir les volontés les plus rebelles. La toute-puissance de la grâce, l'universalité de la grâce, les ressources infinies de la grâce, les attractions secrètes qu'elle exerce sur les cœurs et les formes diverses qu'elle revêt pour s'accommoder à toutes les natures, telles étaient les vérités que sa foi lui rendait toujours présentes et où il puisait la force et l'efficacité de sa parole. C'était avant tout, nous l'avons dit, un homme de Dieu, c'est-à-dire un instrument docile à recevoir les mouvements de Dieu et uniquement appliqué à faire son œuvre. De là ces inspirations soudaines qui s'emparaient de lui, et ces ardeurs incroyables de zèle qui lui arrachaient du fond des entrailles des cris pathétiques et sublimes : éloquence vive et pénétrante, impétueuse comme *la voix de Dieu qui brise les cèdres*, et devant laquelle toute autre éloquence languissait.

Quelle différence entre lui et les autres prédicateurs de l'époque, dont les plus célèbres étaient l'abbé de Boismont et l'abbé Maury, tous deux académiciens et bien dignes de l'être, mais médiocrement évangéliques. Il faut entendre le *Journal historique*[1] : « N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, un homme vraiment apostolique avec une éloquence simple et populaire, mais véhémente et sublime, avec des mouvements pathétiques, qui semblaient abandonnés aux missionnaires de village, écraser tous ces petits prédicateurs

[1] *Journal historique et littéraire*, numéro du 1er octobre 1789.

froids, précieux et musqués, attirer constamment la foule, plaire également au peuple et à la bonne compagnie, aux savants et aux ignorants? »

Dans une suite de caractères et de portraits dont son siècle lui fournissait les modèles, un fort honnête homme peignait ainsi un orateur sacré qui primait, disait-il, par sa supériorité incontestable, tous les petits sermonneurs à prétentions, et rendait sensible le ridicule de leur genre par la simplicité et la noblesse du sien : « Le seul Évangile lui a tenu lieu de toutes les académies. A travers la naïveté de son style percent des traits de génie qu'il ne soupçonne peut-être pas lui-même, parce qu'ils partent moins des efforts de son imagination que de l'élévation de son âme et d'une profonde méditation de son sujet. Ses morceaux les plus sublimes sont à la portée du plus bas peuple. Il a tous les tons sans s'écarter du naturel. Il exhorte en père, il persuade en ami, *il menace en prophète*. Ce ne sont point des éclairs qui étonnent, qui éblouissent; ce sont des tonnerres qui renversent, qui foudroient. De petits écrivains, peu instruits de la religion, le qualifient d'*enthousiaste :* il est enthousiaste comme l'était Isaïe, saint Paul et les plus éloquents Pères de l'Église. En écoutant les plus beaux endroits de son discours, je suis occupé de moi plus que de lui, je songe moins à l'admirer qu'à me corriger ; c'est parce qu'il est pénétré que je le suis à mon tour. Prêche-t-il contre les spectacles, on y renonce; contre les mauvais livres, on les brûle; sur le précepte de la restitution, on restitue. Nos prédicateurs avaient peut-être besoin d'un pareil modèle pour leur prouver que le zèle et les vertus du ministre font les succès du ministère [1]. » Les

[1] Soret, *Essai sur les mœurs*, t. I, p. 40. Paris, 1784.

contemporains n'hésitèrent pas à reconnaître le P. Beauregard dans ce portrait, dont ils eussent vainement cherché ailleurs le modèle[1].

« L'abbé Beauregard, dit un critique[2], joint à une simplicité populaire la vigueur, la fierté mâle, la véhémence et surtout l'action de Démosthène ; il subjugue, il entraîne ses auditeurs, il les remplit du saint enthousiasme dont il est animé lui-même, et grave dans leurs cœurs en traits de flamme les préceptes de morale et les augustes vérités de la religion. »

Démosthène ! il est toujours beau pour un orateur, fût-ce même par une bien lointaine ressemblance, d'éveiller un tel souvenir dans l'âme de ses auditeurs. C'est aussi le témoignage que lui a rendu auprès de nos contemporains un homme d'un grand mérite qui, dans sa jeunesse, avait assisté à ses sermons. « Jamais, disait le vénérable M. Garnier, supérieur général de Saint-Sulpice, je n'ai mieux compris ce qu'avait dû être Démosthène, qu'en entendant prêcher le P. Beauregard. »

[1] Ils reconnurent également le P. Lanfant dans le portrait qui vient ensuite : « Ce nouvel apôtre a un rival, non de gloire, mais de zèle : le vrai zèle méprise la gloire. Ce rival arrive au même but par une autre route. Son art est de creuser profondément une idée fondamentale et de la présenter sous toutes les faces pour l'inculquer dans l'âme de ses auditeurs. Ses discours, quoique dialectiquement raisonnés, étincellent d'esprit, mais d'un esprit naturel et sans prétentions. Il est éloquent sans efforts ; il est pathétique, parce que son cœur est tendre et sensible. La douce persuasion est l'effet presque immanquable de sa prédication, et cette persuasion, il ne l'exerce avec tant de fruit sur les autres, que parce qu'elle est chez lui la première source du talent. » Et l'écrivain ajoutait : « Hommes éloquents et vertueux, vos années s'accumulent, vos travaux épuisent vos forces. Que deviendra le ministère évangélique, dans cette capitale surtout où toutes les passions conspirent contre la religion et les mœurs ? Que deviendra ce ministère quand vous ne l'exercerez plus, ni vous, ni le petit nombre qui nous reste d'orateurs sortis de la même école ? » Soret, *Essai sur les mœurs*, t. I, p. 42. Paris, 1784.

[2] Barbier, *Bibliothèque de l'homme de goût*, t. II, p. 463.

## IV

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'ensemble des travaux du P. Beauregard, et pénétrons dans l'intime de cette vie apostolique.

On n'en peut guère imaginer de plus laborieuse. Sans compter les stations de l'avent et du carême, qu'il prêchait ordinairement dans les grandes villes, pendant tout le reste de l'année, c'étaient missions sur missions et retraites sur retraites, exercices donnés aux fidèles, au clergé, aux communautés religieuses; car sa parole était partout goûtée, partout elle était accueillie avec empressement, avec respect, avec fruit. Infatigable, il passait souvent le jour en chaire et la nuit au saint tribunal; plus d'une fois cependant, trop prodigue de lui-même, malgré la vigueur de son tempérament, il lui arriva de plier sous le faix et de contracter de graves et douloureuses infirmités dont il fut longtemps à se remettre. Il était soutenu par sa foi et par de fervents recours à Dieu, qu'il priait sans cesse et faisait prier de bénir ses travaux, n'oubliant jamais que si c'est le devoir de Paul et d'Apollon de planter et d'arroser, lui seul peut donner l'accroissement. Ses lettres, avares de détails sur lui-même, sont pleines de demandes comme celle-ci: « Je vous demande, pour toutes les bonnes œuvres que je vais commencer, carême et trois ou quatre retraites de prêtres après Pâques, pour que Dieu me donne, à moi, les lumières et les vertus nécessaires, et aux autres la docilité; je vous demande, au nom de Notre-Seigneur et de sa sainte mère, de me faire une neuvaine de communions et de mortifications les neuf derniers jours gras: neuvaine au sacré cœur, à la sainte

Vierge, aux anges gardiens et aux saints de notre compagnie en même temps. » Suit le détail des jeûnes, disciplines et autres mortifications qu'il réclame pour la même fin. « Ce n'est pas tout encore, si vous connaissez quelques pauvres, moyennant une petite aumône que vous leur promettrez, vous leur ferez faire avec vous les mêmes neuvaines : Dieu exauce toujours les prières des pauvres [1]. » Et quand le succès a couronné ses efforts, il écrit : « Dieu a béni notre mission, et je vous attribue une bonne partie des conversions qui se sont faites, soit dit sans vous donner le moindre orgueil, ni vous inspirer la moindre complaisance en vous-même; et vous ne devez en conclure autre chose, sinon que Dieu est bien bon d'employer un aussi méchant instrument que moi et d'exaucer des prières comme les vôtres [2]. » Ou bien encore : « Dieu a donné sa bénédiction à nos sermons; je dis *nos sermons*, car ils sont autant les vôtres que les miens, et peut-être un jour devant Dieu et au jugement général, seront-ils moins les miens que les vôtres : il se trouvera peut-être que je n'aurai fait que le *bruit* et vous le *fruit*, que vos prières auront été l'âme de tout, et que vous aurez été plus prédicateur, plus apôtre que moi [3]. »

Admirable manière, et la seule vraie pourtant, de comprendre en quoi consiste l'action du prédicateur sur les âmes. Ceux qui s'attribuent une plus grande part dans le succès, risquent bien de n'être, comme dit l'Apôtre, que des *cymbales retentissantes*.

Comme il était attentif à se tenir toujours uni à Dieu et à

1 Lettre du 10 janvier 1780.
2 Lettre du 18 février 1773.
3 Lettre du 30 décembre 1773.

entretenir dans son âme ce goût intérieur, cette sensibilité spirituelle, dont les occupations même les plus saintes ne nous privent que trop souvent ! Il écrivait, après les longues fatigues du jubilé, le 27 août 1776 : « Depuis le commencement du carême jusqu'à présent, j'ai toujours été en chaire ou au confessionnal ; à Paris, à Soissons, à Metz, le jubilé m'a beaucoup occupé. Me voici rendu pour quelques semaines à moi-même ; encore faut-il que je me donne deux sermons que je n'ai pas, pour prêcher l'avent prochain à Versailles ; je les composerai ici et m'en retournerai à Paris vers le commencement d'octobre, toujours chez les ursulines de la rue Saint-Jacques. Je me porte assez bien, à la fatigue près ; mais mon âme est bien malade. La grande dissipation qu'entraînent comme nécessairement les longs travaux extérieurs, les courses, les rapports, m'ont causé un grand préjudice. Cependant, grâces en soient rendues à Dieu et à sa sainte mère, le jour de l'Assomption, la lumière a reparu dans mon esprit, et l'onction est rentrée dans mon cœur. »

Quel fut le succès de cet avent prêché à la cour? Ses lettres ne nous en disent rien ; mais il est probable qu'on fut satisfait, puisqu'il y prêcha encore le carême en 1778. Voici quelques mots sur cette dernière station : « Pour le carême de Versailles, il n'a pas été tout à fait sans fruits, ni sans de grandes critiques et de grands cris contre moi ; Dieu en soit béni [1] ! » Il n'avait pas craint de poursuivre l'impiété jusqu'au pied du trône, où elle se croyait à l'abri de ses attaques ; de là les clameurs qui s'élevaient contre lui. Louis XVI le distingua et il honora son mérite ; il voulut l'entendre

[1] Lettre du 17 août 1778.

encore en 1789[1]. L'intrépide prédicateur ne diminua rien alors de l'austérité de son langage, et il ne déguisa aucune des vérités, de plus en plus effrayantes, qu'il croyait bon de présenter aux rois aussi bien qu'aux peuples, puisque par le fatal oubli qu'on en faisait, rois et peuples étaient entraînés dans la même ruine. Mais n'anticipons pas sur cette époque lamentable; elle viendra toujours assez tôt. Remarquons seulement que de toutes ces apparitions à la cour, le P. Beauregard ne retira aucun titre, aucune dignité, et qu'aucune faveur royale ne descendit sur les membres de sa nombreuse et humble famille, tant il fut fidèle jusqu'à la fin à cet esprit de désintéressement apostolique si hautement recommandé par saint Ignace à tous ses enfants, et qui fait la gloire et la force de son institut.

S'il eût aimé la cour, il lui eût été facile de s'y fixer; mais il avait une autre ambition, d'autres goûts. Aussi, après ses grandes stations de Paris et de Versailles, s'il lui restait quelque loisir, il s'en retournait en Lorraine, tantôt à Nancy, son ancienne résidence, tantôt à Pont-à-Mousson, où il savait bien se dédommager de tout cet éclat et de tout ce bruit. A Pont-à-Mousson, il demeurait chez sa sœur, mère de dix enfants en bas âge; « et là, nous dit excellemment un contemporain, il se raccourcissait à leur âge, se mêlait à leurs récréations, faisait nombre dans leurs jeux, *avec cet agrément que l'esprit de sainteté et de recueillement donne aux amis de Dieu.* » Que pourrions-nous ajouter à ce touchant tableau et à ce bel éloge de l'homme de Dieu?

[1] Ces trois stations à la cour sont les seules dont nous trouvions des traces dans les manuscrits du P. Beauregard; peut-être cependant en prêcha-t-il encore d'autres.

Ces vacances, si l'on peut les nommer ainsi, n'étaient pas perdues pour le zèle. La soif des âmes trouvait là un nouvel aliment. Que pouvait faire un apôtre à Pont-à-Mousson? Eh! qu'a pu faire Jésus-Christ dans les bourgades de la Judée? N'y a-t-il pas annoncé le royaume de Dieu aux pauvres, aux petits, aux infirmes? Il y avait des pauvres à Pont-à-Mousson, et en grand nombre. Il faisait froid, et ils n'avaient point d'abri, point de vêtements. Le P. Beauregard est touché de leur dénûment; il faut réchauffer leurs corps, et avec leurs corps leurs âmes, hélas! si languissantes, glacées elles aussi par le froid du péché. Ah! s'il pouvait les pénétrer d'une chaleur nouvelle, les rendre à la vie de la grâce et de la charité! Grands sont les obstacles; mais, avec l'aide de Dieu, tout lui est possible, et le voilà en quête d'un local propre au dessein qu'il médite. Les religieuses de la Visitation venaient de faire reconstruire deux bâtiments, mais ils étaient encore sans fenêtres et ouverts à tous les vents. Il obtient qu'on les ferme d'une manière telle quelle avec des volets d'attente fabriqués à la hâte; puis il demande du bois, des fagots, et grâce à la générosité du même monastère, il est bientôt en mesure d'offrir à la foule des mendiants un chauffoir improvisé, peu commode sans doute, puisqu'on y avait les pieds sur la terre nue et qu'on y respirait les vapeurs de la chaux et du mortier, mais qui, à tout prendre, valait mieux que la rue, et où l'on était à couvert de la pluie, de la neige et des extrêmes rigueurs de la saison. Les pauvres gens ne se firent pas prier pour y venir, et chaque jour le P. Beauregard avait la consolation d'y passer en leur compagnie de longues heures, causant familièrement avec eux, exhortant, catéchisant,

annonçant la bonne nouvelle. « Si vous l'eussiez vu, avec quel appétit il faisait cet exercice ! Il paraissait tout radieux au milieu de cette assemblée, et plus content que dans ses illustres missions. Quelqu'un lui dit : « Père Beauregard, « vous avez beau faire, ces gens-là reprennent toujours leur « ancien train de vie. — Eh bien ! reprit-il, je veux au moins « qu'ils sachent que leurs vices les conduisent en enfer, tandis « que s'ils évitent le mal et s'ils pratiquent le bien qu'ils con- « naissent, ils iront en paradis. » Il eut le bonheur de retirer du libertinage plusieurs pauvres filles ; afin de les préserver des rechutes et d'ôter tout prétexte à leur inconduite, il les recommandait à la charité du monastère, et il avertissait la portière qui leur donnait l'aumône d'y joindre toujours, à titre d'aumône spirituelle, quelque bonne parole.

Ce n'était là qu'une première semence dont il espérait re- cueillir bientôt des fruits plus abondants. L'année suivante, il fit annoncer à Pont-à-Mousson et dans les campagnes voi- sines qu'il allait donner une retraite uniquement pour les pauvres et les mendiants. Il avait remarqué que bien sou- vent ce qui tient ces malheureux éloignés du lieu saint, c'est la honte d'y paraître en haillons à côté de personnes décemment vêtues, auxquelles, à tort ou à raison, ils s'ima- ginent n'inspirer que du mépris ; le contraste de leur misère avec l'opulence d'autrui les blesse et les humilie, mais ils respirent à leur aise dès qu'ils ne rencontrent plus autour d'eux que des égaux couverts comme eux des livrées de la pauvreté. Assurément, cette susceptibilité, cette fierté du pauvre est jusqu'à un certain point légitime, et il faut tou- jours la ménager et en tenir grand compte dans l'exercice du zèle. En ouvrant aux mendiants de Pont-à-Mousson

l'église de la Visitation, et en ayant soin que, pendant les heures où il les y rassemblait, elle fût fermée au reste des fidèles, le P. Beauregard obéissait à cette ardente charité dont les ressources sont inépuisables et les délicatesses infinies. Ce fut elle encore qui lui fit trouver du pain pour les nourrir pendant tout ce temps, et une aumône de trois livres que chacun d'eux reçut à la fin. Il donnait vaguement à entendre qu'une âme généreuse faisait face à toutes ces dépenses; mais on savait à quoi s'en tenir, et personne ne doutait qu'il ne prît sur ses propres épargnes. Voici de quelle manière fut employé le temps de la retraite.

Chaque matin, il célébrait une première messe, pendant laquelle on récitait la prière. Suivait une autre messe à laquelle il assistait avec ses pauvres, prononçant à haute voix les actes par lesquels le fidèle, s'unissant au prêtre, prend part à l'oblation de la sainte victime. Il le faisait, nous dit-on, de ce ton pénétrant et onctueux que tout le monde lui a connu; rien que ces mots: *Seigneur, ayez pitié de nous!... Mon Dieu, ayez pitié de nous!...* étaient dits avec un accent si touchant, qu'on ne pouvait s'empêcher de se sentir ému jusqu'au fond de l'âme du sentiment de sa misère et de verser des larmes de componction. Puis venait une instruction dans laquelle, avec une simplicité de langage appropriée à la portée de ses auditeurs, il leur enseignait à prier. Ainsi se passait la matinée. L'après-midi était consacrée au catéchisme et à l'examen de conscience. Au bout de quelques jours, il leur dit de se préparer à faire une bonne confession générale, et avec deux autres confesseurs, il passa les trois derniers jours à les entendre. Le concours des pénitents était tel, que l'église de la Visitation, assez grande

pourtant, n'y suffisait pas, et qu'il fallut en chercher une plus spacieuse. Une communion générale couronna les exercices de la retraite.

Mais laissons parler elle-même, dans son naïf langage, la religieuse de la Visitation, témoin oculaire, qui nous a conservé ces touchants détails: « Le pain (destiné aux pauvres), se cuisait chez nous, et le bon pasteur le distribuait. Cette bonne œuvre terminée, il vint tout triomphant voir notre mère, qui ne put s'empêcher de lui dire : « Mais, mon Père, « comment donc? quand vous faites faire des confessions « générales, cela dure plus longtemps. » Il répondit : « Ces « pauvres gens n'offensent Dieu que selon leurs lumières, qui « sont bien bornées. Encore s'ils les suivaient, ils seraient « sauvés. » Cette multitude de pauvres remplissait notre église d'une vapeur et odeur si mauvaise, qu'à peine pouvions-nous la soutenir quand nous allions un peu écouter. A la sortie, il fallait ouvrir portes et fenêtres, et tout balayer pour que le *monde* pût y rentrer ; et cependant ce bon Père était là comme un roi au milieu de son royaume, paraissant ne respirer que les parfums les plus exquis ! »

Voilà comment le P. Beauregard se dédommageait des magnificences de Versailles.

Faut-il s'étonner, après cela, que Dieu ait répandu d'abondantes bénédictions sur ses travaux, et qu'il ait plus d'une fois accru l'autorité de son ministère en confirmant d'une manière éclatante la vérité de ses paroles? Voici un trait qui nous a été conservé par un témoin digne de foi. Pendant une mission donnée à Lille, le P. Beauregard, prêchant sur l'*aumône,* avait commenté avec force ces paroles de l'Écriture, si consolantes pour le pécheur : *Peccata*

*tua eleemosynis redime ;* paroles qui promettent la grâce de la pénitence et du pardon à tous ceux qui font l'aumône pour l'amour de Dieu. Au sortir du sermon, un de ses auditeurs, profondément touché et résolu de s'assurer le bénéfice de ces promesses, vient trouver le missionnaire et lui remet une bourse dont il le prie de distribuer le contenu aux pauvres. « Vous feriez mieux de vous adresser à messieurs les curés, lui dit le P. Beauregard, ils connaissent les besoins des pauvres de cette ville ; les occupations de mon ministère ne me permettent pas de me livrer à des recherches pour découvrir quels sont les plus nécessiteux, et d'ailleurs je dois fuir tout ce qui m'exposerait à des importunités sans fin, etc., etc. » Ces raisons étaient bonnes, mais on ne les reçut pas ; pour lever tous les scrupules du missionnaire, celui qui voulait faire l'aumône par ses mains finit par lui dire qu'il n'exigeait de lui rien de plus, sinon qu'il remît toute la somme au premier pauvre qui se rencontrerait. Quelques jours après, le P. Beauregard prêcha sur la *Providence* et sur cette condition essentielle à remplir pour avoir droit de compter sur elle : chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; et là-dessus, il assura que Dieu n'abandonne jamais ceux qui le servent, et que, s'il les livre à des épreuves passagères, il ne permet pas du moins qu'ils soient tentés au-dessus de leurs forces.

A la suite de ce sermon, autre visiteur, et cette fois on lui dit : « Mon Père, j'ai longtemps cru à la vérité des paroles que vous venez de prononcer en chaire, mais je suis une preuve vivante du contraire. Ah ! si elles étaient vraies, je ne serais pas si malheureux. Père de famille, j'ai élevé tous mes enfants dans la crainte de Dieu, et aujourd'hui je me vois réduit

avec eux à la dernière extrémité. Mes ressources diminuent en proportion de ma fidélité... — Peut-être, interrompit le P. Beauregard, le moment est-il venu où Dieu veut vous montrer qu'il est fidèle dans ses promesses. Quelle somme faudrait-il pour vous tirer d'embarras? — Pas moins de cent écus. » Le P. Beauregard ignorait encore quel était le contenu de la bourse qui lui avait été remise; il l'ouvre... elle renfermait cent écus, qu'il s'empressa de donner au père de famille, en lui disant : « Allez, n'accusez plus la Providence. » Et il lui raconta de quelle manière providentielle ce secours lui était venu.

Il apportait au saint tribunal des lumières extraordinaires et un discernement des esprits où l'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître l'assistance du Ciel. Les faits suivants, certifiés par les personnes mêmes qui seules avec lui en ont eu connaissance, nous ont paru revêtus de ce caractère.

Une dame d'un haut rang, tout à fait mondaine, cédant enfin aux sollicitations pressantes de la grâce, avait résolu de se convertir, et elle avait prié le P. Beauregard de recevoir sa confession générale. Pendant un mois, il l'entendit plusieurs fois la semaine ; enfin, l'avant-veille de l'Assomption, elle lui déclara qu'elle lui avait fait connaître tout son intérieur et qu'elle n'avait plus rien à ajouter. « Préparez-vous donc à l'absolution, lui dit-il ; je vous la donnerai demain. » Le lendemain, selon ce qui avait été convenu, elle se présente au saint tribunal; mais sur le point de prononcer la formule d'absolution, le Père s'arrête tout à coup : « Madame, lui dit-il, vous me dites que c'est tout, que vous avez du regret de vos fautes et que vous êtes résolue de changer de vie ; cela étant, l'Église m'ordonne de vous

absoudre. » Et renforçant sa voix : « Mais je ne puis vous cacher que je ne le fais qu'avec le sentiment d'une très-profonde douleur et un déchirement d'entrailles qu'il m'est impossible de vous exprimer. Cependant, il faut vous absoudre et consommer votre réprobation ! » A ces mots, le cœur de la pénitente se brise, ses larmes coulent, elle avoue qu'elle a tenu cachée la partie la plus coupable de sa vie. Elle reprit donc de nouveau sa confession et la continua jusqu'au jour de la Nativité de la sainte Vierge, où, pleinement réconciliée avec Dieu, admise à la participation des saints mystères, elle goûta enfin, dans la paix d'une conscience pure, combien le Seigneur est doux.

Une autre personne, faisant au P. Beauregard sa confession générale, se trouvait embarrassée dans une de ses accusations par la crainte de blesser la charité en révélant les fautes d'autrui; le saint homme s'en aperçoit, il l'arrête, et, de lui-même, il lui dit quel est son péché ; puis il ajoute toutes les circonstances de temps, de lieu, de personne ; rien n'y manque. Or, il est à remarquer qu'il s'agissait d'une faute déjà bien ancienne, commise dans un lieu très-éloigné, et où jamais le P. Beauregard n'avait été.

Pendant son séjour à Nancy, il disait tous les jours la messe dans l'église des annonciades célestes, après quoi il entendait les confessions. Un jour, ayant terminé son action de grâces, il se dirigeait vers son confessionnal de cet air pénétré qu'on lui voyait à de pareils moments, lorsqu'une demoiselle d'un rang distingué et d'une extrême coquetterie, entrant alors par hasard, fut frappée à cette vue, et, sans trop se rendre compte de sa conduite, alla se placer parmi les personnes qui l'attendaient. Quand son tour fut venu ;

« Mon Père, lui dit-elle, je ne sais ce que je viens faire, car je ne suis préparée à rien ; ma démarche n'est nullement réfléchie et je n'ai pas l'intention de me confesser. — Que dites-vous? reprend le P. Beauregard ; pour moi, je vous trouve bien préparée. Comment ! à la première pensée que vous en avez, sans marchander, sans tergiverser, vous arrivez au saint tribunal ! Oh ! la bonne préparation que cette promptitude ! Plût à Dieu que toutes les âmes qui se présentent ici le fissent avec une aussi bonne préparation ! » Et là-dessus quelques paroles s'échangent d'abord sous forme de simple conversation, sans qu'il s'agisse d'une confession, qui eût donné l'épouvante ; puis, peu à peu, le Père entre dans des considérations qui font réfléchir ; puis on en vient à parler de confession, et elle se fait à l'heure même, pleine et entière, avec de grands sentiments de pénitence. Bref, cette personne si mondaine est changée, convertie, elle ne vit plus que pour Dieu, et peu après elle se consacre à lui tout entière dans ce même couvent des annonciades.

Ces dons singuliers de la grâce, cette efficacité de son ministère, ces lumières qu'il apportait dans la conduite des âmes, attiraient au P. Beauregard une vénération universelle, en même temps que son évangélique simplicité et sa douceur inaltérable lui gagnaient les cœurs. On était profondément touché de voir ce prédicateur célèbre, admiré à Paris, accueilli à la cour, et, s'il l'eût voulu, sur la voie des honneurs et des dignités, mettre libéralement son temps et ses forces au service des pauvres gens de la campagne, et ne faire aucune différence entre les grandes dames qui recherchaient sa direction et la première paysanne venue : traitant tout le monde avec les mêmes égards et n'ayant de

prédilection que pour les petits et les malheureux. Comment refuser son respect à de telles vertus? Tous ceux qui l'approchaient en subissaient l'empire, et il recevait même les hommages forcés de ceux qui, par esprit de secte et de parti pris, figuraient d'ordinaire parmi ses détracteurs.

On se rappelle comment les *Nouvelles ecclésiastiques* l'avaient traité en 1774; eh bien! en 1785, à propos d'une retraite pastorale donnée à Troyes, elles font presque son éloge, et elles ne peuvent s'empêcher d'applaudir à l'énergie qu'il a déployée en exhortant le clergé à la pratique des plus importants devoirs de la vie sacerdotale [1]. Sans doute, cet éloge, comme on devait s'y attendre, est encore mêlé d'amères critiques; mais pour qui connaît l'excessive animosité de ces journalistes, il est très-significatif, n'ayant pu leur être arraché que par le plus éclatant mérite. Chose plus remarquable encore, après six mois de prédications dans la cathédrale de Strasbourg, les luthériens vinrent l'inviter à prêcher les six autres mois de l'année dans un de leurs temples, offrant de le défrayer pendant tout ce temps comme avait fait jusque-là le cardinal évêque.

Nous avons dit que, rappelé sans cesse à Paris par les nécessités de son ministère, le P. Beauregard avait fini par abandonner entièrement le séjour de Nancy, et par se fixer dans la communauté du Mont-Valérien, aux portes de la capitale [2]. Les circonstances par lesquelles il fut amené à choisir cette retraite appartiennent encore à l'histoire de sa vie apostolique, et sont un témoignage de son zèle. On le

[1] Voyez les *Nouvelles ecclésiastiques*, 3 avril 1785.

[2] C'est ce que nous apprenons par une lettre du P. Beauregard à Mgr Beck, prélat domestique de Sa Sainteté, à la date du 31 janvier 1801.

sait, la croix alors dominait encore ce sommet, ravagé depuis par deux révolutions qui l'en ont arrachée. On y trouvait un ermitage, dont l'origine remonte au XIII^e^ siècle, une communauté de prêtres fondée en 1637 par un pieux docteur de Sorbonne, Hubert Charpentier, et une église visitée par de nombreux pèlerins, qui venaient y méditer sur la passion et la mort du Sauveur des hommes, et y recueillir en abondance les bénédictions du Calvaire. Les frères ermites s'y livraient tout entiers aux exercices de la pénitence et de la vie contemplative ; quant aux prêtres, après avoir puisé des forces au pied de la croix, ils descendaient de la montagne et s'en allaient, humbles missionnaires, apprendre aux habitants des campagnes voisines comment ils devaient vivre pour répondre à l'immense amour d'un Dieu mort pour eux. Leurs travaux n'étaient pas stériles, et ils servaient à raviver la foi dans des populations où elle est aujourd'hui presque éteinte. On ne s'étonnera pas que cette sainte montagne ait exercé un puissant attrait sur le cœur du P. Beauregard et qu'il ait songé à y faire sa demeure. Dès le 26 avril 1784, il écrivait à Nancy : « Je ne retournerai en Lorraine que pour mon carême de Saint-Dié, et ne passerai à Pont-à-Mousson que les quinze jours qui précéderont et les quinze autres qui suivront le carême, et de là il me faudra revenir encore à Paris. J'ai, cet été, quatre retraites ecclésiastiques, en quatre diocèses, à faire ; quoique ma santé soit fort dérangée et que je ne sois guère en état, je suis résolu de les faire et de mourir, s'il le faut, à cette bonne œuvre. Seulement, les intervalles de mes retraites, je les passerai sur le Mont-Valérien, chez les ermites, où je suis déjà ; et si l'air me convient, comme on n'y respire que piété, j'en ferai le

lit de mes maladies et douleurs, et enfin mon tombeau, trop heureux si je meurs sur le Calvaire ! »

Une retraite qu'il prêcha aux ermites sur la fin de la même année, fit époque parmi eux et y produisit un renouvellement sensible de ferveur et de piété. Comment ces bons religieux lui exprimeront-ils leur reconnaissance, et quelle récompense digne de lui vont-ils lui offrir? La charité chrétienne est inépuisable, et elle a des richesses que le monde ne connaît pas. Si les ermites pouvaient dire comme les apôtres : *Nous n'avons ni or, ni argent*, ils savaient aussi ajouter : *ce que nous avons, nous vous le donnons*[1]. C'est ce qu'ils firent à l'égard du P. Beauregard, et par acte capitulaire du 17 décembre 1784, ils lui donnèrent part à tous les mérites et biens spirituels de leur communauté. Nous rapportons cet acte en entier ; on n'y verra pas du moins un de ces témoignages officiels de gratitude auxquels l'usage qui les multiplie ôte pour ainsi dire tout leur prix.

*A très-vénérable et discrette personne, M. l'abbé de Beauregard, prédicateur ordinaire du roi, les supérieurs et frères hermittes du Mont-Valérien, salut en Notre-Seigneur Jésus-Christ :*

« Désirant vous témoigner la reconnoissance dont nous sommes remplis pour le zèle et la charité avec laquelle vous avez bien voulu nous rappeler à nos devoirs et à la perfection de notre saint état pendant la retraite de huit jours terminée hier 16 du présent mois, et reconnoître la bienveillance dont vous honorez notre communauté ; nous vous concédons en Notre-Seigneur Jésus-Christ, participation à

[1] Argentum et aurum non est mihi : quod autem habeo, hoc tibi do. (*Act.* III. 6.)

toutes les prières, jeûnes, mortifications, communions et autres bonnes œuvres qui, par la grâce de Dieu, se pratiquent en notre hermitage, et nous engageons, quand le Seigneur aura disposé de vous, aussitôt que nous en serons informés par la remise des présentes, à faire deux communions générales à votre intention. Prions le Seigneur de vous accorder au ciel les engagements que nous contractons avec vous sur la terre. Nous déclarons, pour vous convaincre encore plus de notre gratitude, que cette lettre de participation est la première qui ait été jamais concédée en nótre hermitage.

« Donné au Mont-Valérien, le chapitre assemblé et du consentement de notre supérieur ecclésiastique y présidant, le 17e jour de décembre mil sept cent quatre-vingt-quatre.

« LEMOINE, vicaire général; De BEAUVAIS, supérieur; frère HYACINTHE, supérieur; frère Sérapion, assistant; par commandement de l'assemblée capitulaire, frère THÉODULE, assistant et secrétaire du chapitre. »

C'est dans ces circonstances que le P. Beauregard adopta définitivement, pour le lieu de son repos, cette montagne à laquelle l'attachaient de nouveaux liens de charité. Peu de temps après, nous le voyons associé à la communauté des prêtres et donnant avec eux des missions dans les paroisses des environs [1]. Il est même quelquefois désigné comme supérieur du Mont-Valérien [2].

[1] La pièce suivante en fait foi : « Antoine-Éléonor-Léon le Clerc de Juigné, par la miséricorde divine et par la grâce du saint-siége apostolique, archevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, etc. A nos chers et bien-amés les sieurs Bilhère, Beauregard et Paris, prêtres de la communauté du Mont-Valérien, de notre diocèse, salut et bénédiction. Nous confiant en votre piété, science, prudence, capacité et expérience, et en votre zèle pour le salut des âmes, nous vous mandons de faire l'ouverture d'une mission en l'église paroissiale de Saint-Paul, de Montreuil-sous-Bois, de notre diocèse. » Suit l'énoncé des pouvoirs concédés aux trois missionnaires. La pièce est datée du 15 novembre 1787.

[2] Voyez les *Nouvelles ecclésiastiques,* 6 mars 1787.

A l'époque où nous sommes arrivés (1784), il était âgé de cinquante et un ans, dans toute la force de son talent et dans tout l'éclat de sa renommée [1]. Chacun voulait l'entendre et le consulter. Un homme en qui notre siècle a vu le même zèle servi aussi par une grande éloquence, l'abbé Rauzan, qui s'essayait alors à la vie apostolique dans une paroisse de Bordeaux, vint tout exprès à Paris, et non content d'assister aux sermons que le P. Beauregard prêchait aux simples fidèles dans les églises de la capitale, il le suivit à Blois, où il allait donner une retraite ecclésiastique. « Jusque dans sa vieillesse, dit l'auteur de sa *Vie* [2], il racontait avec admiration le silence, les émotions et les larmes des auditoires subjugués par cette parole toute-puissante. — Il vit l'illustre orateur, le consulta, écouta avec respect ses sages avis; il étudia ce type si parfait que la Providence lui présentait, et profita tellement des conseils qu'il reçut et des observations qu'il put faire, que, plus tard, les vieillards qui avaient assisté aux prédications du P. Beauregard croyaient le retrouver en entendant l'abbé Rauzan [3]. »

Cependant, il ne devait pas jouir longtemps de la pieuse solitude qu'il s'était choisie. Quelques années encore, et les ermites seront dispersés, le sanctuaire détruit; à l'endroit où le missionnaire a marqué la place de sa tombe, un

1 L'année précédente, par conséquent à l'âge de cinquante ans, il avait pris le degré de docteur à l'université épiscopale de Strasbourg. Sans cesse attaqué par les jansénistes, qui s'efforçaient d'anéantir par leurs critiques l'autorité de sa parole, il était bon sans doute qu'il pût présenter à ses auditeurs, et en particulier aux prêtres, cette nouvelle preuve de la solidité de sa doctrine.

2 *Vie du T.-R. P. Jean-Baptiste Rauzan, fondateur et premier supérieur général de la société des prêtres de la Miséricorde*, par le P. A. Delaporte, prêtre de la Miséricorde, p. 13.

3 *Ibid.*

conventionnel fera planter à grands frais un jardin d'agrément; que dis-je? pour égaler ses profanations à celles de l'ancien paganisme, il élèvera sur ce calvaire un temple à Vénus! Et pendant ce temps-là l'homme apostolique, partageant le sort de tant d'autres aussi innocents que lui, ira sur des rivages étrangers dépenser pour la gloire de Dieu le reste de sa voix et de ses forces. *Le lit de ses maladies et de ses douleurs,* comme il disait, il ne le trouvera qu'au fond de la Franconie, et c'est là que reposeront ses cendres. Nous l'accompagnerons dans cet exil. Mais il faut auparavant qu'il se fasse connaître à nous d'une manière encore plus intime, par sa correspondance.

## V

Les lettres spirituelles sont sans contredit une des portions les plus intéressantes du précieux héritage que nous ont laissé dans leurs écrits les maîtres de la vie intérieure; nommer saint François de Sales, Bossuet, Fénelon, c'est rappeler la sagesse chrétienne parlant ce langage d'autant plus persuasif qu'il est plus familier, et avec non moins d'autorité que du haut de la chaire, mais avec une onction plus pénétrante, exhortant à la pratique de la perfection et des conseils évangéliques les âmes de bonne volonté. C'est à elles seules, on le conçoit, que s'adressent de pareilles lettres. La prédication, au contraire, est pour les masses, où il se rencontre toujours bon nombre de rebelles et d'endurcis; il lui faut donc frapper plus fort, employer la réprimande et la menace, et faire gronder en quelque sorte son tonnerre sur la tête des pécheurs. On connaîtrait mal le P. Beauregard à ne le juger que par ses sermons. On sent bien, en les

lisant, qu'il est dominé par la passion de sauver les âmes, et qu'elle seule le rend tour à tour véhément, pathétique, incisif; mais rarement il s'y laisse aller à toutes les effusions de la tendre piété dont son âme était remplie. Cette piété déborde dans ses lettres, on va le voir. Quelques mots d'abord sur la personne pour laquelle il les écrivait[1].

C'était évidemment une personne de mérite, d'une portée d'esprit et d'une force de caractère au-dessus de son sexe. Elle avait perdu sa mère; fille respectueuse, elle gémissait en secret de voir son père devenu depuis son veuvage le jouet d'un attachement moins légitime. Ces circonstances et sans doute aussi le désordre des affaires domestiques la déterminèrent à accepter la place de gouvernante dans une famille honorable, mais protestante, qui habitait l'Allemagne. Là elle rencontrait plus de ministres luthériens que de prêtres catholiques, situation pénible et délicate qui lui rendait plus nécessaires les conseils du P. Beauregard. Sa consolation était dans le bien qu'elle faisait; chargée de l'éducation de deux fort jeunes enfants, le frère et la sœur, aimée et respectée des parents, qui lui accordaient toute confiance, elle exerçait dans cette famille une sorte d'apostolat, dissipant les préjugés contre la religion catholique et préparant de loin les cœurs à l'embrasser. Cette éducation terminée, elle rentra en France, et suivant un attrait déjà fort ancien, elle se fit religieuse à Pont-à-Mousson. Ame généreuse et forte, elle avait peut-être les défauts de ses bonnes qualités, une certaine fierté, trop d'indépendance de

[1] Nous n'avons pas eu entre les mains les lettres autographes; mais M. l'abbé Gillet, chanoine de Metz, qui en possédait une copie, s'est fait un plaisir de nous la communiquer.

caractère. Mais comme elle savait se vaincre et asservir la nature à la grâce! A la vérité, elle n'était pas à l'abri de quelques inégalités d'humeur, de quelque léger relâchement dans ses exercices de dévotion ; mais quand Dieu avait parlé, jalouse de lui plaire, elle ne reculait devant aucun sacrifice. Telle du moins nous est-elle apparue dans les instructions que lui donne le P. Beauregard.

La lettre suivante, une des premières qu'il lui adresse [1], est un exemple de la direction pleine de suavité qui convient à une vertu encore faible et sans expérience, que de légères imperfections jettent dans d'excessives inquiétudes.

« Je vous félicite de n'avoir pas abandonné vos exercices de piété; n'en négligez aucun, croyez-moi, en quelque état de sécheresse, de dégoût, d'insensibilité que vous puissiez être. Si Dieu ne vous fait pas sentir toutes les fois combien cette assiduité lui est agréable, ne serez-vous pas assez heureuse s'il récompense huit jours de constance par un moment de sa présence sensible et un peu d'amour pour lui? Soit dit une bonne fois pour toutes, ne manquez à rien de ce dont nous sommes convenus. 1° En fait d'exercices de piété, faites-les bien ; mais bien ou mal, je voudrais que vous les fissiez toujours. 2° Que votre sensibilité extrême ne vous décourage pas : c'est sûrement un grand défaut et qu'il faut vous appliquer à corriger en vous. Les fautes volontaires en ce genre, et entretenues, seraient à la vérité un obstacle à la communion fréquente; mais, ma chère fille, en voulant tout faire tout d'un coup, on ne fait rien qui vaille. L'ouvrage fait à la hâte est toujours du pauvre ouvrage; allons doucement, nous irons plus vite et plus longtemps.

[1] Lettre du 10 septembre 1770.

Vous êtes sensible, et pour des riens et pour des parures, et parce qu'on ne vous a pas prévenue. Cela est misérable, je l'avoue, pour un cœur chrétien ; mais enfin pourvu que, quand vous vous apercevrez que de pareilles misères vous occupent et vous travaillent, vous reveniez tout simplement à Notre-Seigneur ; que vous le regardiez ou que vous lui disiez un mot de l'état de votre pauvre cœur ; que vous le priiez d'apaiser tout au dedans de vous d'un regard doux et bienfaisant, il le fera, ma chère fille, n'en doutez pas ; et d'ici à longtemps, ne vous proposez pas autre chose, je veux dire ne vous proposez pas de ne rien sentir, de ne plus éprouver ces sortes de misères, mais simplement de ne pas vous y entretenir, de ne pas aimer ce défaut, et de vous en plaindre amoureusement à Notre-Seigneur, pas plus. Après ce petit recours plein d'humilité et de confiance, soyez aussi contente que si vous n'aviez rien éprouvé de contraire à la pure vertu, car notre tout bon et tout aimable Sauveur sera alors content de vous. Pourquoi donc ne seriez-vous pas contente vous-même ? Voulez-vous donc en faire plus qu'il ne vous en demande ? Encore une fois, ayez recours à lui tout bonnement en ces moments fâcheux ; ne vous lassez pas de le faire, et continuez vos communions en toute sûreté. Mon Dieu ! ma chère fille, Notre-Seigneur ne demande pas que nous soyons parfaits, retenez bien ce petit mot, mais seulement que nous voulions de bonne foi être parfaits, et que nous n'abandonnions jamais ce saint et divin ouvrage. Ainsi retranchez donc vos examens inquiets après vos sensibilités, vos embarras lorsque vous les éprouvez, vos tristesses sur vos rechutes, vos doutes sur la communion, vos défiances du père G., etc. Mais tenez-vous-en au petit moyen

que je viens de vous donner, et soyez tranquille, joyeuse, gaie, pleine d'égards, d'attention pour toute la famille, mais surtout pour votre cher père, par vertu et par amour pour Notre-Seigneur ; cela vaudra mieux que par inclination et sympathie toute naturelle. » La lettre se termine par un de ces conseils qui ne sauraient partir que d'un cœur livré sans réserve à l'amour divin, dont il connaît toutes les délicatesses : « Entretenez dans le bien mademoiselle votre sœur et mademoiselle M., par vos discours, vos exemples et votre tranquillité ; tâchez que votre air de gaieté et de contentement leur rendent la vertu aimable. Je ne m'oppose pas à ce qu'elle soit votre confidente ; mais cependant ne déchargez pas votre cœur par faiblesse, retenez tout ce que vous pourrez, et qu'il y ait toujours des petites peines secrètes que vous ne disiez qu'à Notre-Seigneur, que vous réserviez pour lui et dont les créatures ne sachent rien. C'est l'ami des amis, il est bien juste de lui dire quelque chose que l'on ne dise pas aux autres. »

Un orage est survenu, et l'on a été vaincu par la tentation. Voici ce qu'écrit le P. Beauregard au lendemain de cette défaite, dont la pauvre âme qui sent mieux que jamais sa faiblesse est encore toute consternée : « Vous avez été un jour entier le jouet de vos passions ; eh bien ! ma fille, faut-il s'en décourager et souhaiter pour cela qu'on vous défende la communion? Quand vous aurez fait des fautes, soyez-en plus humble ; humiliez-vous de bonne foi un moment aux pieds de Notre-Seigneur, avec promesse que vous allez mieux faire, et tout sera réparé. D'ailleurs, vous avez trouvé le remède dans la confession et la communion suivante ; ayez-y donc recours, et bénissez mille fois notre aimable Jésus

d'avoir institué pour vous, oui, pour vous nommément, deux sacrements si beaux et si efficaces. Il pensait à vous en les instituant ; il savait dès lors le besoin que vous en auriez, et il pourvoyait aux faiblesses de votre âme longtemps avant que vous fussiez née. Qu'il en soit mille et mille fois béni ! Pour moi, ma chère fille, je cours les bois, où je me déchire, et les fontaines, où je me crotte; priez Notre-Seigneur que du moins mon âme n'en soit ni déchirée ni salie. C'est un plaisir de le bénir dans les bois avec les oiseaux, et de voir dans les piéges que nous tendons à ces petits animaux l'image de ceux que le démon tend à nos âmes, et dans la légèreté et l'imprudence des oiseaux, l'image, hélas ! trop naturelle de la nôtre. Mais comme la chasse n'a qu'un temps, s'il plaît à Dieu, le démon ne nous attrapera pas toujours, et n'est-il pas vrai, ma fille, que nous voulons enfin de bonne foi devenir, vous et moi, ce que nous devons être, moi un saint, et vous une sainte, et que nous allons nous échapper des piéges du démon et de l'amour-propre comme ces oiseaux mal pris à la pipée, qui s'envolent loin du danger, et à qui il n'en a coûté que quelques plumes? C'est assez des petites pertes que nous avons faites, n'y revenons plus ; laissons l'amour-propre piper en vain, c'est, de toutes les chouettes, la pire espèce[1]. »

N'y a-t-il point là du saint François de Sales, et n'est-ce pas cette même facilité à s'élever du spectacle de la nature à la contemplation du monde invisible que la foi nous découvre ? Notons, en passant, que le P. Beauregard aimait beaucoup les bois et les champs ; qu'il y cherchait, après ses longs travaux, un repos nécessaire, et que ce goût, si conforme à

1 Lettre du 21 septembre 1770.

la candeur de son âme, était encore très-vif en lui sur le déclin de l'âge.

Mais il faut que cette âme profite de l'expérience de sa faiblesse et que ses chutes mêmes servent à l'affermir. Écoutez les sages conseils que lui donne le P. Beauregard quelque temps après : « Ainsi, ma chère fille, car voilà en quoi consiste la sainteté par rapport à vous, une grande pureté d'*intention*, un *abandon* total à la volonté de Dieu, et une *guerre* ouverte et déclarée à l'amour-propre sans lui donner ni repos ni trève, mais aussi sans vous décourager de ce que de temps en temps il vous aura surpris et se sera glissé comme un voleur, et de ce que, chassé par la porte, il sera rentré par la fenêtre. Il faut être bien adroite et bien vigilante pour n'être pas prise quelquefois ; mais chassons-le ignominieusement, une seconde fois durement, la troisième fois promptement, la quatrième fois et la cinquième fois gaiement, et comme on en agit avec un fou dont on a bien de la peine à se défaire. Pour se fâcher contre un fou, il faudrait être plus fou que les fous eux-mêmes.

« Voyez avec quelle franchise et quelle simplicité je vous écris ; faites de même, ma chère fille, et ne nous gênons pas. Je voudrais donc qu'après la lecture de cette lettre vous allassiez vous jeter aux pieds de Notre-Seigneur, ou dans votre chambre au pied de votre crucifix, ou à l'église devant le saint sacrement, et que là vous promissiez à Dieu tout ce que je vous demande dans cette lettre de sa part, et que vous lui disiez : « Vous serez obéi, mon Dieu, vous serez content ; trop heu-« reuse que vous me fassiez connaître vos adorables desseins « sur moi ; je ne serai pas si malheureuse que d'en former de « contraires aux vôtres ; *intention*, tout sera pour vous, et

« je ne veux plus désormais plaire qu'à vous; *abandon*, je « je vous laisse le maître de tout, sans vouloir deviner ce que « vous voulez faire de moi; *combat de l'amour-propre*, je « ne l'épargnerai en rien; parures inutiles, visites de trop, « conversations trop mondaines, respect humain, indolence « et lenteur à me lever, sensualités dans mes repas, vaines « complaisances dans les louanges, etc., rien ne sera mé- « nagé, tout sera sacrifié[1]. »

Les lettres suivantes, de 1771 à 1773, sont toutes consacrées à encourager, à fortifier dans la pratique de l'oraison, de la mortification et de l'humilité une âme généreuse qui, malgré sa ferme résolution d'appartenir à Dieu sans réserve, est encore troublée quelquefois par les révoltes intérieures de la nature. De là des impatiences et des dégoûts que son sage directeur lui apprend à réprimer, la conduisant ainsi, avec douceur et force, à la sainte et bienheureuse liberté des enfants de Dieu. Nous allons citer quelques fragments de ces lettres :

« Ne vous fâchez pas d'avoir si peu de pratique après tant et tant de résolutions; dans une rivière de résolutions n'y eût-il qu'une goutte, une gouttelette de pratique, ce serait toujours bon. Si nous gémissons du reste aux pieds de Notre-Seigneur, mais paisiblement et sans orgueil, il est content. Et pourquoi ne le serions-nous pas? Voulons-nous donc autre chose que le contenter? — Ne craignez pas qu'il y ait aucune illusion dans cet attrait à goûter la présence de Dieu. Demeurez durant vos exercices de piété, avant et après vos communions, dans ce doux et bienheureux état de simple vue, d'amour tranquille, à sentir vos misères, à admirer les

[1] Lettre du 9 décembre 1770.

bontés de Notre-Seigneur pour votre âme, et à le laisser faire en vous selon son bon plaisir. La précieuse et sacrée oisiveté que celle-là, ma chère fille ! Gardez-vous de l'interrompre par votre propre travail ; vous ne pourriez que gâter l'œuvre toute sainte et toute divine de Notre-Seigneur[1]. »

— « J'aime bien que vous fassiez dans vos oraisons comme les joueurs qui jouent toujours dans l'espérance de regagner ; votre comparaison en est bonne ; restez, ma fille, restez en oraison. La différence entre vous et les joueurs, c'est que vous regagnerez sûrement ; au lieu qu'eux, dans l'espérance de regagner, souvent ils achèvent de se ruiner[2]. »

— « De l'humilité encore, ma chère fille, dans vos insensibilités à l'oraison, dans vos ennuis et vos impatiences, toujours de l'humilité. Encore de l'humilité dans la conduite que tient monsieur votre père. Elle est déraisonnable, sa conduite, elle tend à vous humilier toujours davantage ; que Dieu en soit béni ! Vous en serez toujours plus petite aux yeux du monde et à vos propres yeux. C'est bien le jeu *à qui perd gagne ;* et si vous sentez des répugnances, des révoltes intérieures, des dégoûts, vous vous en humilierez encore, et tout sera fait ; l'humilité remplacera tout, suppléera à tout. Mon Dieu, la belle vertu ! tenons-nous bien *au bas bout de la croix*, comme dit saint François de Sales ; surtout durant ces saints jours (la semaine sainte), ma chère fille, il ne sera pas possible de ne pas être humble sous les regards et en la sainte présence du Dieu de la gloire humilié pour notre amour. Adorez-le, baisez ses pieds sacrés avec confiance ; parlez

[1] Lettre du 9 décembre 1771.
[2] Lettre du 25 février 1772.

peu, écoutez beaucoup ; laissez-le dire et faire tout ce qu'il voudra, et il fera des merveilles dans votre âme [1]. »

En même temps, il ne cesse d'exiger le désintéressement le plus absolu et la plus grande pureté d'intention dans l'exercice de toutes les vertus. — « Un silence parfait sur tout ce qui vous peine ; vos amies ne vous diront rien qui vaille en comparaison de ce que vous dira un regard sur votre crucifix. Vous pouvez regarder comme des dépenses de charité ce que vous avez dépensé pour monsieur votre frère et pour cette pauvre petite sœur. Parlez au bon Dieu de leur situation et de la vôtre, mais à l'un et à l'autre ne leur parlez que pour les consoler, les gagner, les porter à la vertu. Dieu ne vous a peut-être conservée que pour eux et pour leur être utile [2]. »

Ce langage est celui de la vraie sainteté, il n'y a pas à s'y tromper, et l'on feuilleterait longtemps les écrits des moralistes profanes avant d'y rencontrer un trait semblable.

Au milieu des épreuves, cette âme a grandi, on le sent à la manière dont il la traite. Cependant les circonstances domestiques dont nous avons parlé se sont aggravées, la résolution est prise de partir pour l'Allemagne, et elle se prépare dans la retraite à cette nouvelle et difficile situation. C'est alors que le P. Beauregard, toujours attentif à proportionner ses instructions au besoin présent, lui écrit la lettre suivante :

« Ma chère fille, je ne veux pas que ce jour de retraite se passe sans que je vous dise mon petit mot, ne fût-ce que pour vous répéter celui d'hier ; il est trop important pour ne

1 Lettre du 31 mars 1773.
2 Lettre du 3 février 1772.

le dire qu'une fois : c'est de vous dévouer pour le reste de votre vie à une grande abnégation de vous-même, à un renoncement parfait à vous-même, à une douce mais continuelle attention à ne laisser échapper aucune des occasions que la bonté de Dieu vous ménagera de vous mortifier, de vous priver, de *vous passer*, de mourir, en un mot, à vous-même. Mais que ce soit par amour, et non par contrainte, cela ne vous fatiguera pas, et d'ailleurs cela n'aura qu'un temps, après quoi vous entrerez dans le large : on ne trouve plus de peine à rien, ou bien on aime sa peine. Au lieu que, ne voulant être vertueux qu'autant qu'il faut, et que quand il y aurait du danger à ne pas l'être, toute la vie, ce sont des difficultés nouvelles, jamais on ne goûte les consolations des âmes pures et élevées, et, faute de ces consolations, le joug paraît bien pesant. Heureuse encore si, rebutée, ennuyée d'un genre de vie et de vertu où on a beaucoup de peine et peu de plaisir, on ne prend pas le parti de vivre imparfaite ; et à quoi n'est-ce pas s'exposer ? Dieu vous en préserve, ma fille ! Il vous en préservera en effet ; ayons confiance, et qu'il n'y ait pas une seule fibre de notre cœur qui ne soit à lui. Ainsi soit-il [1]. »

Oui, sans doute, il donnait là un conseil des plus importants pour la pratique de la perfection. Sa fille spirituelle eut le courage de le suivre, et dès cette époque, nous la voyons entrer, pour ainsi dire, dans une nouvelle voie, beaucoup plus large que l'ancienne, mais qui ne doit cette largeur qu'à cet amour plus ardent et plus pur qui rend tout facile. C'est bien là l'état que l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* a décrit en traits de flammes dans son sublime chapitre sur *les*

[1] Lettre du 25 janvier 1774.

*merveilleux effets de l'amour divin:* celui qui aime vole, court, plein d'allégresse; il est libre, et rien ne l'arrête. Il donne tout pour tout, et il a tout en tout; car il se repose sur toutes choses dans le seul souverain bien d'où découlent et procédent tous les autres. — Alors, aux angoisses de conscience, aux troubles, aux retours inquiets sur soi-même et sur le passé, succède une douce dilatation de cœur, une attention continuelle à Dieu, à ses grandeurs, à l'immensité de son amour, et une généreuse ambition de lui plaire. On n'est plus timide, mais fort, entreprenant même, toutes les fois qu'il s'agit de sa gloire, et on éprouve à la lettre ce que l'apôtre saint Jean dit de la charité qui, *une fois qu'elle est parfaite, bannit la crainte*[1]: heureux état, connu de ceux-là seuls qui, suivant le conseil du P. Beauregard, ne se réservent rien et donnent tout à Dieu, faisant d'eux-mêmes à sa souveraine majesté un sacrifice sans cesse renouvelé avec même plénitude et même allégresse, ne vivant que pour lui, pour lui prêts à mourir et à s'immoler à toute heure. Pour l'âme qui en est là, la multitude des occupations n'est plus à craindre, son pieux recueillement n'en sera pas troublé; elle entre quand elle veut dans le repos de la sainte contemplation, et si elle en sort pour converser avec les hommes, pour s'acquitter de quelque devoir, pour se prêter aux nécessités de la vie, rien de tout cela ne la dissipe, rien ne la souille, tout lui est un nouvel aliment de son amour[2].

Les instructions que le P. Beauregard donne à sa fille spirituelle dans cette période de sa vie, pendant son séjour en Allemagne, sont beaucoup plus variées; car, d'un côté, elles

[1] I. JOANN. IV. 18.
[2] *Et ingredietur, et egredietur, et pascua inveniet.* (JOANN. X. 9.)

embrassent ses devoirs comme gouvernante, et de l'autre elles lui tracent la ligne de conduite qu'elle doit tenir pour se préserver de tout danger dans un pays protestant, au milieu de personnes frivoles, mondaines, passablement indifférentes en matière de religion, mais très-fidèles à leurs préjugés de secte.

Il lui écrit dans une première lettre[1] : « Le détail que vous m'envoyez m'a fait plaisir ; j'en étais extrêmement curieux. Je ne vois rien de fâcheux dans tout cela, sinon la différence de la religion de M^me^ de B. et de la vôtre. Ne lisez aucun de ses livres, pas même quelques phrases, pas même par complaisance ; vos devoirs à son égard ne vont pas jusque-là. Ne raisonnez pas non plus de religion avec elle, qu'autant qu'elle vous interrogera. Soutenez la bonne cause, mais avec simplicité et humilité. Faites profession de dire le vrai aux enfants, et de répondre juste à leurs questions ; que le père et la mère le sachent, et, s'ils n'approuvent pas cette méthode, ne craignez pas de leur dire que vous ne pouvez approuver la leur. Dieu vous a confié les âmes de ces pauvres petits enfants, et vous répondrez de leur éducation. La sainte éducation que vous avez reçue vous-même demande que, par reconnaissance, vous fassiez connaître et aimer Dieu partout selon les occasions et les moyens que la divine providence vous fournira. Vous pouvez faire beaucoup de bien et procurer à Dieu une grande gloire dans la place que vous occupez. Pour le cher père et la chère mère, les domestiques, les autres luthériens du lieu, édifiez-les par vos vertus et votre fidélité à tous vos petits exercices de piété, les mêmes qu'à Nancy, autant que cela se pourra. »

[1] Lettre du 12 mai 1774.

Et un peu plus loin : « Demeurez où vous êtes jusqu'à ce que Dieu, qui vous y a placée, vous place lui-même ailleurs; sanctifiez tous les moments tantôt par la patience et tantôt par la reconnaissance. Les petits sentiments que Dieu vous donnera, nourrissez-les le plus longtemps possible dans votre âme; ne cherchez pas à en avoir toujours de nouveaux; soyez contente de peu : en faisant pour Dieu tout ce que vous avez à faire dans cette maison, jusqu'à la toilette elle-même, vous ferez beaucoup. S'il y a un peu d'humiliation attachée à certaines fonctions, il n'y a pas grand mal; il en faut dans la vie, le crucifix en devient plus aimable et plus cher, et on le baise avec plus de confiance. Montrez à toute cette secte luthérienne que notre religion est la meilleure, puisqu'elle rend meilleur que la leur; ayez plus de douceur, de modestie, de charité, de fidélité à tous vos devoirs qu'ils n'en ont; et surtout mettez-y cet air de décence, de paix et de sérénité inaltérable que produit toujours une grande union intérieure avec Dieu; c'est le meilleur argument que vous puissiez leur donner de la bonté de notre religion et de l'insuffisance de la leur. Mais ne disputez pas. Dites à M^me^ de B. que si elle a des doutes, vous vous chargez d'y faire répondre par des gens que Dieu et l'Église ont préposés pour cela, et que si elle n'en a pas, elle est encore plus à plaindre. Priez pour elle, cela est bien juste, et assurez-la que je prierai moi-même pour elle de tout mon cœur. »

Et il ajoute, toujours dans la même lettre : « Ne vous faites aucune peine de fréquenter un temple commun aux catholiques et aux luthériens; il n'en est pas moins la maison de Dieu, le trône de son amour, d'où il distribue les grâces et les consolations. Dédommagez-le de ce qu'il est si

peu connu, si peu aimé de ces aveugles, et remerciez-le mille et mille fois d'être plus heureusement née qu'eux tous, d'avoir été privilégiée, et sentez bien la nécessité de le payer de retour. »

En *post-scriptum* : « Je reprends la plume pour vous ajouter que vous ne feriez rien à Nancy d'aussi bon que ce que vous pouvez faire par là, et que vous n'avez rien à regretter ; qu'il y a sur vous des traits si marqués de providence spéciale, que vous devez marcher avec confiance et bien en paix. Voilà comme on se fait sainte. »

Une autre fois, il lui donne ces sages avis pour soutenir sa piété alarmée d'être souvent privée du pain des anges : « Communiez selon la permission que je vous ai donnée dans ma dernière lettre, et tenez tête à M. de B. avec modestie et charité, mais avec zèle et fermeté, lorsqu'il osera dire que toute religion est bonne [1], et assurez-le bien que vous n'enseignerez pas de pareilles maximes à ses enfants. Selon la lettre que vous venez de m'écrire, vous ne pouvez communier que les dimanches et fêtes ; alors voici ce que je vous conseille. Sanctifiez vos privations de la communion ; elles peuvent être en un sens aussi saintes et plus agréables à Notre-Seigneur que les communions mêmes. Le mardi, vous offrirez à Dieu votre non-communion et la peine d'en être privée, pour tant de communions sacriléges qui se font dans le monde, désirant que votre éloignement de la table sainte, ce jour-là, répare l'audace de ceux qui osent y porter leur indignité. Le jeudi, pour actions de grâce

[1] C'est sans doute en vertu de ces principes que M. de B., catholique et marié à une protestante, ne trouvait pas mauvais que ses enfants fussent élevés dans la religion de leur mère.

de tant de belles communions qui se font dans l'Église de Dieu, et la joie désintéressée que vous en aurez, vaudra une communion ; le vendredi, pour réparer toutes les imperfections et tiédeurs qui se commettent dans les communions de gens de bien eux-mêmes, désirant par votre privation leur en obtenir le pardon et une plus grande ferveur. Qu'en pensez-vous? Cette manière de communier ou de ne communier pas ne serait-elle pas bien douce et bien méritoire? Prenez-la, ma chère fille, et n'y manquez pas[1]. »

Suivent ces belles réflexions sur la mission que Dieu a confiée à cette âme : « Du reste, ma fille, je regarde avec une sorte de vénération la place où vous êtes; je crois que Dieu vous a menée par tant d'événements dans cette contrée pour y porter une idée de la véritable religion, peut-être convertir cette famille ou au moins laisser dans les petites âmes qui vous sont confiées d'heureuses semences de christianisme qui fructifieront un jour. C'est-à-dire que je vous vois par là du même œil dont je regarde nos missionnaires étrangers. Il y a quelques années que vous n'auriez pu croire, ni moi non plus, qu'un jour vous seriez chargée d'une si honorable fonction, d'aller au loin convertir les hérétiques. Dieu vous fait bien de l'honneur, ma fille, j'en suis jaloux ; vous devez bien l'aimer. Procurez-vous, s'il y a moyen, le petit livre de l'*Exposition de la doctrine chrétienne*, par M. Bossuet, évêque de Meaux. Ce petit livre contient toutes les meilleures réponses aux principales objections des calvinistes et des luthériens ; vous serez assez savante, avec ce petit traité, pour instruire les parents, et prémunir les enfants. Ce petit traité est renfermé aussi dans ce qu'on appelle

[1] Lettre du 21 juin 1774.

les ouvrages de M. Bossuet. C'est une lecture de deux ou trois jours. Il faut édifier tout le monde par là, ma fille, par votre douceur, exactitude, modestie, détachement de tout, amour de Dieu pur et généreux, et faire aimer une religion qui rend si aimable et si accomplie ; vous avez donc une grande tâche à remplir. La moindre partie est l'instruction des enfants dont vous êtes chargée, tout importante qu'elle est. »

Nouvel exercice de vertu, nouveaux conseils : « M^me^ de B. avec ses hauteurs et ses préjugés, peut vous être plus utile que tous les directeurs du monde. Allez-y penser un moment aux pieds de votre crucifix, vous verrez que cela est vrai. Les directeurs ne vous donneraient que des conseils et des maximes, et elle vous donne des occasions, et vous force à la pratique. Bénissons donc Notre-Seigneur, aimons-le, et gardons-nous de nous plaindre.

« N'allez donc plus à la fenêtre pendant ses harangues, par impatience et par mépris ; mais soutenez ce petit martyre de bonne grâce et avec un bon visage ; seulement, tandis qu'elle parlera, cette plaisante théologienne, écoutez Notre-Seigneur au dedans de vous, qui vous dira : « Ma fille, ayez « patience ; je suis la vérité même, et on me reprenait ; je « suis la sainteté même, et on me condamnait à tous les tri- « bunaux ; je suis la sagesse, et je ne répondais pas un mot « pour ma justification[1]. »

Dans cette même lettre, il revient sur les privations de communion; et dites-moi encore si ce n'est point là du saint François de Sales : « J'oubliais de vous recommander encore une fois de ne pas oublier vos privations de communion, de

[1] Lettre du 1er septembre 1774.

les faire valoir comme si c'étaient des communions, de vous y préparer comme à des communions, et de faire vos actions de grâces de même. Sainte Madeleine n'était pas moins sainte pendant les courses apostoliques et les absences de Notre-Seigneur, que lorsqu'elle le possédait dans sa maison et fondait d'amour à ses pieds. La sainte Vierge n'aimait pas moins Notre-Seigneur et n'était pas moins aimée pendant tout le temps de la vie publique de son fils où elle ne le vit pas, que pendant les trente années qu'elle l'eut toujours à ses côtés, et qu'elle jouissait de sa divine présence. Enfin, ma chère fille, vous êtes l'épouse de Notre-Seigneur ; les épouses des guerriers, des négociants et de tant d'autres sont si souvent privées de leurs époux ! Elles n'en sont pas moins fidèles épouses et tendrement aimées ; leurs époux leur paraissent encore plus aimables, et, quand ils sont de retour, elles ne peuvent se lasser de les voir. »

Voici encore de bien sages conseils :

« Que font les enfants? entrent-ils un peu dans vos vues sur la religion ? Faites-les prier pour leur papa[1], en leur apprenant bien ce que nous croyons sur les peines de l'autre vie, sur la sainteté de Dieu qui punit les moindres fautes, sur l'efficacité de la prière et la belle économie de la religion que vous professez, tandis que la luthérienne ne se soutient pas et se dément de tous côtés[2]. »

— « J'approuve de tout mon cœur le petit ordre que vous tenez et que vous faites tenir à vos enfants ; il est bon, et très-bon ; demandez à Notre-Seigneur, dans l'oraison, qu'il vous apprenne à tirer parti pour sa gloire des caractères si

[1] Il était mort depuis quelque temps.
[2] Lettre du 25 novembre 1774.

différents de la petite demoiselle et de son petit frère. La vivacité de l'une pourrait bien être une disposition à aimer celui que vous voudriez voir aimé de tout le monde, et la tranquillité de l'autre, un commencement de sagesse, de réflexion et de recueillement. Quelquefois, dès le plus bas âge, les enfants annoncent ce qu'ils seront dans la suite ; fussent des défauts, on peut greffer sur un sauvageon de très-bons fruits. Dieu vous en apprendra l'art et le secret, et, conduite par sa main et ses leçons, vous ne pourrez manquer de réussir ; et qui sait ce que les petits progrès des enfants opéreront sur l'esprit de la chère mère? Pour moi, je crois qu'ils vous devront un jour leur salut, et que c'est pour le bonheur de cette maison que vous y êtes entrée [1]. »

Ce n'est pas tout, le P. Beauregard veut travailler à la conversion de la mère ; une lettre que cette dame avait écrite à une de ses amies de Nancy, et qu'il avait vue, lui en fournit l'occasion. Par un innocent artifice, c'est à la gouvernante seule qu'il fait part de ses réflexions, mais à dessein que M^me^ de B. en ait connaissance ; de la sorte, il sera plus à son aise pour lui donner de salutaires leçons.

« Cette lettre (la lettre de M^me^ de B. à son amie) est certainement d'une femme d'esprit et de mérite, qui sait écrire et aimer avec noblesse, qui a lu l'Écriture sainte et en a saisi le ton et le style, et qui me paraît propre aux plus grands sentiments et aux plus héroïques vertus. Mais à coup sûr une personne aussi instruite et aussi cultivée n'est pas luthérienne de bonne foi ; elle a des doutes et des inquiétudes sur sa religion ; si elle me disait qu'elle n'en a pas, je ne voudrais pas la contredire, mais je penserais toujours de même,

[1] Lettre du 27 décembre 1774.

et sur un point de cette importance lui est-il permis de rester dans le doute, tandis qu'on peut si aisément l'éclairer? Il n'est pas possible de savoir penser et réfléchir comme elle, et de ne pas sentir le faux, le vide, l'inconséquence du luthéranisme; et si elle le sent, en quelle conscience peut-elle fermer les yeux à la lumière? Le peuple peut être dans une ignorance invincible, mais elle ne peut pas y être. Elle espère, dans sa lettre, partager un jour le bonheur de son époux; mais son époux était catholique, et parvient-on au même bonheur par des voies si différentes? Ce coup imprévu de sa mort a donné, dit-elle, à son âme la plus violente secousse; c'est sans doute que Dieu a voulu une bonne fois l'ébranler si fort, qu'elle ne trouvât plus d'appui qu'en s'attachant à la colonne de l'Église, et je la défie d'être contente à moins et de se consoler ailleurs. Le dessein de Dieu n'est pas équivoque. Elle verse son cœur dans celui de la baronne son amie; et qu'est-ce que les consolations humaines, comparées à celles que la véritable religion fait couler dans l'âme la plus affligée? Et ce trésor dont l'Église est la seule dépositaire lui est ouvert. Qu'elle ne rougisse pas d'un changement qui ne peut que lui faire honneur, ses ancêtres étaient catholiques. Car enfin le luthéranisme est plus récent que l'Église, et il porte sur le front la tache honteuse de sa nouveauté [1]. »

Quel fut le résultat de ces insinuations? Nous ne saurions le dire d'une manière certaine. Autant que nous en pouvons juger par la suite de cette correspondance, plus tard, Mme de B., venue en France, vit le P. Beauregard et conféra avec lui des intérêts de son âme: il est bien probable qu'elle

[1] Lettre du 5 janvier 1775.

ne résista pas toujours aux efforts d'un zèle si pur et si éclairé. En attendant, le P. Beauregard ne perd aucune occasion d'exciter sa fille spirituelle à préparer les voies à la grâce. « Je bénis Dieu avec vous, lui dit-il, de la confiance que ces dames prennent en vous ; sauvez-les, convertissez-les, elles et leurs enfants. Pour cela, soyez vous-même toute à Notre-Seigneur ; toute à lui, toute pour lui, toujours avec lui : consultant sans cesse l'oracle intérieur, docile à toutes ses inspirations, l'âme haute, élevée dans vos vues et vos intentions. Ce n'est pas un petit ministère que Notre-Seigneur vous a confié auprès de ces âmes qu'il a rachetées de son sang ! C'est véritablement un apostolat [1]. » Et, en même temps, comme ce zèle est *selon la science,* plein de circonspection et de mesure ! « Ne vous donnez pas, dit-il, pour un missionnaire, pour un *convertisseur;* mais faites-en toutes les fonctions à la manière que Notre-Seigneur vous inspirera : donnez-y vos peines, vos soins, votre temps, vos prières, tout ; mais cultivez par préférence ces deux jeunes plantes que l'on vous a confiées. C'est zèle et en même temps justice, et les autres âmes ne doivent venir et vous être chères qu'après celles-ci [2]. » Puis il se souvient qu'au milieu de ce monde frivole, de nouveaux avertissements sont encore nécessaires ; avec quelle vigueur il les donne ! — « Au nom de Dieu, ma fille, ne lisez aucun des romans de cette dame ; vous ne pouvez même en entendre la lecture ; témoignez-en la plus grande horreur ; vous le devez pour vous-même et plus encore pour l'édification ; passez pour originale, il faut l'être là où vous êtes ; vous y êtes allée

[1] Lettre du 9 février 1775.
[2] Lettre du 8 mai 1775.

pour les rendre eux-mêmes tels que vous êtes, et non pour devenir ce qu'ils sont. Ils sont bien loin d'être vos modèles, vous devez être le leur. Communiez toujours à l'ordinaire, sans respect humain, et confessez-vous toujours de même sans défiance ; ne vous recherchez en rien, je vous en prie ; reprenez avec ferveur ce que vous auriez malheureusement négligé ; il faut vous faire une sainte, ma fille, ou vous êtes une grande maladroite. Dieu vous a fait bien des grâces, et il ne vous abandonnera pas ; continuez, l'ouvrage est en bon train. Pour moi, tant que je pourrai vous être utile, je vous servirai de tout mon mieux. »

Et s'il s'aperçoit de quelque commencement de tiédeur, comme il est prompt à y porter remède ! — « Maintenant, ma fille, après avoir lu et relu ce que vous me marquez de l'état de votre âme, je vous conseille de faire un jour de retraite pour vous remonter. Vous prierez madame la comtesse de se charger ce jour-là, ou de charger quelqu'un des enfants, et de vous accorder ce jour de congé, que vous passerez en oraisons et petites mortifications, revue, au moins aux pieds de Notre-Seigneur, résolutions et vœux renouvelés ; en un mot, vous rafraîchirez le bail, il en est temps, ma fille : nous avons tous besoins de ces saints renouvellements.

« A l'aide de ce petit jour de retraite, votre ferveur se ranimera, et vous recommencerez à aimer Notre-Seigneur tendrement ; à vous lever exactement, si votre santé est bien rétablie ; à faire vos oraisons, et à garder votre vœu de renoncement et d'abnégation : c'est le fruit de votre dernière retraite au Refuge, souvenez-vous-en. Il faut, ma fille, que quand vous reviendrez, vous n'ayez pas à rougir de votre

infidélité, et à vous ressentir de vous être engagée. Ce qui est passé ne m'effraie pas, ce sont de petits découragements; mais ce qui s'ensuivrait serait bien mauvais, si vous n'y mettiez ordre[1]. »

Je ne me lasse pas de citer. Peut-être certains lecteurs trouveront-ils que je dépasse la mesure; mais je ne crains pas ce reproche de ceux qui attachent quelque prix aux choses de la vie intérieure; ils me sauront gré de leur avoir montré telle qu'elle fut l'âme de cet homme de Dieu, en les initiant aux épanchements intimes de son zèle et de sa piété.

Voici une excellente direction sur les spectacles : « Nous voici à l'endroit de votre lettre où vous me proposez un cas de conscience sur la comédie. 1° Je voudrais que vous priassiez instamment M^me^ de B. de vous dispenser d'y conduire les enfants ; elle y va elle-même, elle peut bien se charger de les y conduire. Dites-lui que cette démarche est contraire à vos principes, et que ce serait une tyrannie de vouloir vous obliger à les fouler aux pieds ; qu'elle voit bien, à la manière dont vous vous acquittez de tout le reste, que vous ne demandez de dispense sur cet unique article, que parce que vous craignez d'intéresser votre conscience. 2° Si absolument elle ne veut pas et qu'elle vous force, vu l'idée que vous me donnez de cette comédie, vous pourrez y aller, mais en prenant et faisant prendre à ces enfants les précautions que demande saint François de Sales, et que vous savez sans doute. 3° Si vous êtes forcée d'y aller, dès que vous verrez que ce spectacle dérange tant soit peu les enfants, ou pour la façon de penser, ou pour les sentiments, ou pour les

[1] Lettre du 13 août 1775.

mœurs, alors plutôt quitter la maison, que de retourner une seule fois au spectacle. Vous voyez, ma fille, qu'il sera beaucoup plus aisé de tenir ferme dans les commencements, au risque de déplaire et d'essuyer même quelques reproches. Vous êtes raisonnable et intelligente, ainsi vous saisirez l'esprit de mes réponses, et vous vous en servirez comme d'un principe et d'un flambeau qui puissent vous conduire selon les circonstances où vous vous trouverez [1]. »

Sur l'article de la toilette :

« Pour vos petits actes de propreté et de vanité, il faudrait de petits sacrifices de temps en temps ; se refuser tantôt un colifichet, tantôt différer du moins de se le donner, tantôt de s'en servir à certains jours, tantôt faire une aumône de l'argent que ce colifichet aurait coûté : ce serait acheter des langes à l'enfant qui va naître à Bethléem, heureuse, ma fille, si vous l'habillez de vos épargnes ! » Le temps de Noël approchait, ce qui lui donne lieu d'ajouter un peu plus loin : « Il ne me reste donc plus qu'à vous annoncer la naissance prochaine de Notre-Seigneur. Préparons-nous, ma fille, à aller avec confiance à la crèche, ou plutôt à faire de notre cœur la crèche et le berceau de ce précieux enfant. Quand il sera né, tenez-vous à ses pieds, *dérobez-lui*, dit saint François de Sales, *quelques-unes de ses petites larmes, et lavez-en, embaumez-en votre cœur*. Dites-lui aussi quelque chose pour moi ; en lui donnant votre cœur, donnez-lui le mien ; le mien sera peut-être agréé en considération du vôtre. Dites-vous le chapelet, ma fille ? En adorant le fils, il ne faudra pas oublier sa digne mère ; si vous lui donniez quelques-uns de vos rubans et de ce que vous appelez vos

1 Lettre du 15 novembre 1775.

colifichets, ils changeraient de nature, et, de colifichets, ils deviendraient des présents bien agréables au fils et à la mère. Qu'il est doux de se passer de quelque chose pour un Dieu qui quitte le ciel pour nous et vient sur la terre, et de donner quelque chose à une mère qui nous donne son propre fils! C'est dans leurs sacrés cœurs que j'unis le mien au vôtre; c'est dans ces deux grands cœurs qu'il faut fondre et perdre les deux nôtres; vous prendrez pour vous celui de la mère et moi celui du fils; il nous faut faire ces deux vols à Noël, rester si longtemps à la crèche, et si bien cachés et le jour et la nuit, s'il le faut, que nous trouvions le moment favorable d'emporter ces deux bijoux; et si on nous les redemande, ou si on veut les prendre, nous ne manquerons pas de dire que c'est à nous et que nous n'en avons point d'autres. Je voudrais pouvoir continuer à vous parler de ce complot, mais il faut finir [1]. »

Qu'on ne s'y trompe pas, ce ne sont pas les effusions d'une dévotion facile et toute de sentiment. Écoutez plutôt comme il parle dans la lettre suivante : « Ne dites jamais : je serai fidèle, mortifiée, résignée jusque-là ; mais je ne veux pas aller au delà. Cela serait horrible, parce que Notre-Seigneur n'a point mis de bornes à son amour pour vous ; que pour vous il a été jusqu'au gibet et à la mort. Ne soyez donc contente de vous qu'à condition que vous souffrirez pour lui, et lorsque vous aurez répandu votre sang pour lui. Voilà comme il nous faut aimer, surtout en ce saint temps (le carême), ce doux et tendre ami de nos cœurs. Ainsi les défauts d'attention pour vous dans la maison, souffrez-les de bonne grâce. Non, il n'y aura point de bassesse en cela, et

[1] Lettre du 15 novembre 1775.

n'en craignez aucun inconvénient. Si on se fait une habitude de vous manquer, tant mieux, ma fille, on vous tiendra par là vous-même dans l'habitude du renoncement et de l'humilité. Ensuite, cet esclavage de vos petites volontés mérite toute votre attention, parce que, par là, vous seriez toujours à vous, et non pas à Notre-Seigneur, dont il faut dépendre pour les plus petites choses comme pour les plus grandes, puisque sa grâce, vous éclairant, vous montre ce qu'il faut faire et comment il le faut faire... Pour ce qui est de la mortification, ma fille, soyez bien persuadée qu'il vous en coûtera bien moins de vous y livrer, de vous y porter *à corps perdu* (sans indiscrétion pourtant), que d'y aller en tâtonnant et avec tant de ménagements. Prenez bien là-dessus votre parti; c'est l'expérience de tous les saints[1]. »

La lettre suivante nous rappelle en plein le XVIIIe siècle, c'est-à-dire au milieu d'une société peu sévère en matière de mœurs et où les passions les plus criminelles ne prenaient pas même la peine de se déguiser. Vous allez voir quel parti l'habile directeur tire d'un scandale de cette espèce pour porter une âme à la perfection et à un amour de Dieu toujours plus fort et plus généreux. « Pour la baronne, vous lui devez de la compassion, vos conseils, et les meilleurs, quand elle vous met à même de lui en donner. N'en recherchez pas les occasions, mais quand Notre-Seigneur permettra qu'elle vous consulte et vous interroge, ou qu'elle vienne se consoler auprès de vous des ennuis et des chagrins que traîne toujours avec lui un fol amour, montrez-lui un air d'intérêt, et dites-lui les choses les plus propres à la retirer de cet indigne labyrinthe et à reprendre son cœur et sa liberté qui valent

[1] Lettre du 28 février 1776.

bien plus que l'amitié et l'amour de tous les hommes. Plaignons-les, ma fille, tous les amants insensés qui s'attachent aux hommes pour leur tourment au lieu de s'attacher à Notre-Seigneur pour leur bonheur. Faites une méditation, ce jour-ci, dans laquelle vous comparerez l'amour de Notre-Seigneur avec l'amour des créatures, les avantages de l'un, les bizarreries de l'autre; les absences et les jalousies, avec la présence continuelle de Notre-Seigneur et ses bontés; l'indignité et les bassesses d'un côté, la gloire et la noblesse de l'autre, etc.; afin que vous donniez une haute et glorieuse préférence dans votre cœur à Notre-Seigneur, et que vous commenciez à l'aimer plus tendrement et plus généreusement que jamais. Il faut savoir profiter de tout ce qui se passe devant nos yeux, même de plus mauvais, pour en tirer le plus grand bien d'aimer toujours plus le seul objet digne de notre amour [1]. »

Je borne là mes citations, qui sont loin d'épuiser tout ce que cette correspondance renferme d'édifiant et d'instructif. On aura du moins une idée de la direction du P. Beauregard; on connaîtra son cœur, tout enflammé du plus pur amour de Dieu. Notre époque est fort curieuse de littérature intime; elle aime beaucoup à imprimer ce qui n'était pas destiné à voir le jour, et, grâce au goût général, je ne suis pas le seul en ce moment à publier des lettres de direction. Plusieurs, je le sais, ont porté ailleurs leurs préférences; ils font profession de s'attacher par-dessus tout au rigide ascétisme des moralistes gourmés de Port-Royal. Tout autre est le style du P. Beauregard; assurément, il n'est pas de cette école, mais bien de celle de saint François de Sales, de celle

[1] Lettre du 11 novembre 1776.

de saint Ignace, son père, et de tous les théologiens et maîtres spirituels de la compagnie de Jésus. Qu'on me permette ici, en passant, une simple réflexion. Ceux de Port-Royal n'étaient-ils pas les avocats de l'amour de Dieu ? Oui, certes, et même, quand il s'agissait de définir ce qui est requis pour accomplir le premier et le plus grand de tous les commandements, leurs exigences dépassaient de beaucoup celles de l'Église catholique. Mais dans la pratique, c'était autre chose ; à l'amour ils substituaient la crainte, cette crainte servile dont ils ont dit tant de mal. Oh ! les étranges défenseurs et apôtres de l'amour de Dieu que Saint-Cyran, Nicole et leurs disciples, dont toutes les paroles glacent le cœur et chez lesquels il n'est question que d'effroi et de *tremblement* en présence d'un juge irrité ! Tel est le sort de toute doctrine qui s'écarte des enseignements de l'Église ; elle est nécessairement stérile, fausse, contradictoire. Qu'on publie donc et qu'on prône tant qu'on voudra les œuvres spirituelles des moralistes et ascètes de Port-Royal ; je mets au défi éditeurs et admirateurs de me montrer, sur l'amour divin, dans toutes leurs correspondances et autres écrits, rien qui égale ces quelques pages extraites pour ainsi dire à l'aventure des lettres du P. Beauregard.

Quant à la personne à laquelle ces lettres étaient adressées, je l'ai dit, peu de temps après son retour en France, libre enfin d'obéir à la voix qui l'appelait, elle alla s'enfermer dans une communauté de Pont-à-Mousson. Ce fut dans le courant de l'année 1784, époque où s'arrête la correspondance. Les derniers avis du P. Beauregard vont la trouver dans la solitude à l'instant où elle se prépare à dire au siècle un éternel adieu, puis il se tait, respectant le silence du

cloître, pareil à celui du tombeau. Sans doute, une fois au port, elle n'avait plus besoin des mêmes secours que lorsqu'elle voguait sur la mer orageuse du monde, à travers mille écueils. Il est à croire que, pénétrée de reconnaissance, elle ne cessa pas, au pied des autels, d'appeler les bénédictions du ciel sur les travaux de celui qui avait été si longtemps son ange conducteur; mais désormais, cachée en Dieu avec Jésus-Christ, elle n'eut plus d'entretien qu'avec le divin époux de son âme.

## VI

Pendant le carême de 1789, au milieu des graves préoccupations qui accompagnaient la convocation des états généraux, le P. Beauregard prêcha encore devant Louis XVI. Subjugué par une inspiration toute semblable à celle qui, treize ans auparavant, avait éclaté à Notre-Dame, il dépeignit en traits saisissants le sombre avenir qui se préparait et auquel on touchait sans qu'il fût donné aux plus habiles de soupçonner les affreux malheurs qu'il recélait dans son sein; et combien même de sages ne l'envisageaient qu'à travers les illusions les plus séduisantes! « Je ne cherche point, dit un des auditeurs [1], à retrouver ni à répéter les expressions de cet orateur célèbre, parce que je craindrais de les affaiblir; mais tous ceux qui étaient présents, ainsi que moi, peuvent attester qu'il dévoila la marche et les progrès de la conjuration, et que, à l'échafaud près, il annonça toute la catastrophe. Je m'en souviens encore : tous les spectateurs étaient saisis d'épouvante; le comte d'Artois laissa échapper quelques larmes, le maréchal de Mouchy et le comte de Thianges

[1] Le chevalier d'Augard, dans ses *Souvenirs* inédits.

restèrent dans l'abattement, deux ou trois courtisans pâlirent; tous les autres convinrent que le prédicateur était un homme éloquent, mais qu'il avait beaucoup trop de véhémence et ferait plus sagement de crier moins fort. A dîner on parla de la chasse et de MM. de Lameth; trois mois après vinrent les prédicateurs de l'assemblée nationale. »

Tout ce que le P. Beauregard avait prédit, il le vit : les temples du Seigneur dépouillés, *ses fêtes abolies, son nom blasphémé, son culte proscrit*, il vit tout cela, et il s'éloigna de sa malheureuse patrie à l'instant où une *infâme divinité* allait *s'asseoir sur le trône du saint des Saints pour y recevoir l'encens coupable de ses nouveaux adorateurs*. Par une protection spéciale du Ciel, il ne fut ni arrêté ni mis en jugement, lui que tant de titres désignaient à la rage des persécuteurs. A l'époque de la grande déportation, malade, il se dirigea vers Calais et passa en Angleterre, où il fut accueilli par les lords de Newbourg et Arundel et par M. Giffard. Ses compagnons d'exil nous ont raconté les touchants détails de cette généreuse hospitalité offerte par une nation protestante à notre clergé catholique. Tout le monde sait que l'admirable conduite de ce clergé, sa science, son zèle, ses vertus, ont puissamment contribué à dissiper d'odieux préjugés et à préparer les consolants retours à l'unité dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Le P. Beauregard fut, en Angleterre comme en France, l'apôtre de ces apôtres, de ces confesseurs de la foi, qui, pour se rendre encore plus dignes de la haute mission que le Ciel leur confiait, se livrèrent sous sa conduite aux exercices de la retraite spirituelle. Londres les voyait avec étonnement se rassembler matin et soir dans l'humble chapelle où il prêchait, et, après l'avoir

entendu, y passer des heures entières dans la méditation et la prière. Trois fois ces exercices se renouvelèrent, et chaque fois,— spectacle imposant ! — douze cents prêtres s'approchèrent de la table sainte et reçurent le pain des forts de la main du vicaire apostolique[1].

D'Angleterre, l'infatigable ministre de la parole sainte passa dans les Pays-Bas ; il ne fit, croyons-nous, que traverser Bruxelles, mais il s'arrêta à Liége, où il trouvait, dans une nombreuse colonie d'émigrés, un nouvel aliment à son zèle, Sous un prince-évêque faible et irrésolu comme Louis XVI, cette petite république venait d'avoir son 89 et son 90[2]; mais elle n'avait pas été plus avant dans la voie des révolutions, et c'était de la France qu'elle attendait les fruits de 93. Le P. Beauregard y parut pendant la courte et imparfaite restauration qui avait permis de donner un successeur à Constantin-François de Hoensbroech, mort le 3 juin 1792. Ce ne fut qu'un temps d'arrêt entre deux tourmentes, car l'armée de Sambre-et-Meuse, forçant les lignes autrichiennes, arrivait à grandes journées. Si la gloire accompagnait notre drapeau, la terreur le précédait, et les furies révolutionnaires marchaient à sa suite. Qui n'a entendu maintes fois raconter les alarmes et les souffrances de ces pauvres émigrés français, prêtres, femmes, vieillards, fuyant à l'approche des armées républicaines, refoulés de ville en ville toujours plus loin de la patrie, et forcés de chercher sans cesse de nouveaux refuges pour échapper au flot de

[1] Barruel, *Histoire du clergé pendant la révolution française*, t. II, p. 240. Londres, 1801.

[2] On trouvera un récit intéressant et une appréciation judicieuse de cette révolution dans les *Fragments historiques* lus par M. le baron de Gerlache dans la séance publique de l'académie royale de Belgique, le 15 mai 1846. Voir les *Bulletins* de l'académie, t. XIII, n° 6.

l'invasion qui leur disputait jusqu'à la terre de l'exil? Tel fut, quand Jourdan s'empara de Liége, le sort du P. Beauregard et de bien d'autres. Il se retira d'abord à Maestricht; mais Maestricht, à peine remise des désastres d'un cruel bombardement, allait être investie par Bernadotte, et elle ne tarda pas en effet à tomber au pouvoir des Français [1]. Ni Aix-la-Chapelle, ni Cologne ne lui offraient un asile plus sûr [2]; mais il espérait trouver dans cette dernière ville le prince François de Hohenlohe-Schillingsfurst, chanoine et comte de Strasbourg et de Cologne ; c'était son ancien élève, et il pouvait compter sur son dévouement. Vain espoir ! quand il arriva, le prince était déjà parti. Ce fut là cependant que la Providence lui fit rencontrer un appui fidèle qu'elle lui conserva jusqu'à la fin ; le lecteur a compris qu'il s'agit de la princesse Sophie de Hohenlohe-Bartenstein, cette femme si secourable aux exilés et en particulier à celui dont nous écrivons la vie.

Fugitive elle-même et forcée d'abandonner le chapitre de Thorn, dont elle était chanoinesse, elle avait vu l'armée française envahir les bords de la Meuse. Comme elle n'était pas moins touchée des maux d'autrui que des siens, elle s'occupait alors à rassembler autour d'elle les proscrits que chaque heure amenait à Cologne, et à leur procurer des moyens de salut. Déjà, entre autres ecclésiastiques, elle comptait dans sa petite troupe les abbés Pey et Proyart, et

[1] Le bombardement de Maestricht par les Français dura du 25 février au 3 mars 1793, époque de l'arrivée des troupes impériales qui la délivrèrent. Bernadotte, général de brigade à l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Jourdan, parut sous ses murs en septembre 1794 et la prit le 4 novembre, après onze jours de tranchée ouverte.

[2] Aix-la-Chapelle fut occupée par l'armée de Sambre-et-Meuse le 22 septembre; Cologne, le 7 octobre.

les grands vicaires de Tournay et de Dijon. Qu'on juge si le P. Beauregard fut le bienvenu ! Tous connaissaient son mérite et ses vertus ; plusieurs étaient ses amis ; quant à la princesse, il y avait longtemps qu'elle lui avait voué, en retour du bien qu'il avait fait à son âme, une confiance filiale et un inviolable attachement. Par un concours de circonstances vraiment providentiel, il s'offrit tout à coup à nos fugitifs une voie prompte et sûre pour s'éloigner du théâtre de la guerre.

Le prince de Lœwenstein-Wertheim, beau-frère de la princesse, avait, quelque temps auparavant, envoyé un régiment en Hollande. Or, la petite flottille qui avait servi au transport des troupes, remontant à vide le cours du Rhin, vint à passer par Cologne à l'instant même où rien n'était plus précieux qu'un tel secours. C'étaient quatre grands bateaux et un yacht dont la princesse pouvait disposer. Elle y embarqua tout son monde ; on fit force de rames ; on remonta le Rhin, puis le Mein, et on arriva en quelques jours en vue du château de Heubach, habité par le prince de Lœwenstein. C'est là qu'on mit pied à terre, à douze lieues seulement de Bartenstein, résidence du prince régnant, père de Sophie.

Après le bonheur de revoir une fille chérie échappée aux plus imminents dangers, le prince et la princesse de Hohenlohe-Bartenstein n'en eurent pas de plus grand que de s'employer avec elle à soulager tant d'infortunes. Mais telle était la multitude des réfugiés qui leur arrivaient de tous côtés, que leurs différentes habitations n'y suffisaient pas. Dans l'impossibilité où ils étaient de les recevoir tous, ils avaient recours, pour leur procurer un asile, à leurs parents et à leurs voisins. Le prince de Hohenlohe-Schillingsfurst, leur

cousin, leur permit d'exercer leur généreuse hospitalité dans le château même qui donne son nom à cette branche de leur illustre maison. Ils envoyèrent donc à Schillingsfurst les nouveaux venus, à l'exception du P. Beauregard et des abbés Pey et Proyart, qu'ils voulurent garder à leur cour. Le prince régnant pria le P. Beauregard de veiller à l'éducation d'un de ses petits-fils, et lui fit accepter le titre de précepteur, « titre, » dit la princesse Sophie, « si honorable pour mon neveu. » En même temps, il lui délivra des lettres de naturalisation avec le brevet de conseiller aulique. Là s'écoulèrent ses dernières années, dans un repos qui contraste avec les travaux et les agitations de toute sa vie ; repos, toutefois, qui n'était pas sans trouble, car en quelque coin de l'Europe qu'on pût alors se réfugier, on n'y trouvait pas la paix. La princesse Sophie, que nous suivons toujours, arrivée à cet endroit de son récit, nous peint en deux mots la situation : « Obligée par la guerre de fuir encore plusieurs fois avec mes parents, je ne quittai jamais mon père Beauregard, priant toujours Dieu et les hommes de me le conserver. »

Nous n'irons pas plus loin sans faire connaître, comme il convient, la noble et généreuse famille au sort de laquelle, à partir de ce moment, le sort du P. Beauregard fut si étroitement uni.

Les princes de Hohenlohe étaient d'un sang illustre auquel on reconnaît pour origine la race carlovingienne[1]. Néan-

[1] Dans une de ses lettres à la princesse Sophie, Feller disait : « Je prie Charles (le prince Charles, son frère) de me faire une petite notice du comté de Hohenlohe, divisions et branches catholiques et autres ; cela doit être bien court et ne pas dépasser douze lignes d'écriture. *Item* des villes et bourgs, et ce qu'il y a de remarquable, etc. C'est pour mon petit *Dictionnaire géographique*. » Voici l'article *Hohenlohe* du *Dictionnaire géographique* : « HOHENLOHE, anciennement HOHLACH, principauté d'Allemagne, en Franconie, sur les frontières

moins leur fortune était médiocre, et le rang de leur maison modeste entre les maisons princières d'Allemagne. Mais ils jouissaient d'un renom d'honneur et de vertus chevaleresques dont rien ne ternissait l'éclat. Pendant toute la révolution française, les deux branches que nous avons nommées, mais principalement celle de Bartenstein, se couvrirent de gloire par leur dévouement à la cause de nos rois et par une fidélité au malheur qui ne s'est jamais démentie. Dès 1791, lorsque les grandes puissances hésitaient encore à se déclarer, ces princes recevaient dans leurs États et prenaient à leur solde la légion de Mirabeau. En vain le roi de Prusse leur écrivait : « Vous vous compromettez, et vous vous rendez gravement responsables vis-à-vis de l'Allemagne ; » en vain l'empereur et le cercle de Franconie leur adressaient des représentations dans le même sens ; rien n'était capable de ralentir leur zèle, et, à la suite d'une capitulation conclue avec Monsieur et le comte d'Artois, ils levèrent chez eux des régiments qu'ils envoyèrent combattre sous les drapeaux du prince de Condé. Le commandement de ces régiments fut confié aux deux fils du prince de Hohenlohe-Bartenstein, Louis et Charles, frères de la princesse Sophie.

Il faut le dire, le dévouement de ces princes, qui fut plus tard récompensé par des distinctions et des titres, causa la

de Souabe. La maison de ce nom est partagée en deux branches, l'une luthérienne et l'autre catholique; celle-ci a été élevée à la dignité de prince d'empire, en 1744, par l'empereur Charles VII. La branche luthérienne est divisée en cinq branches, la catholique, en deux. Les terres de cette principauté sont assez étendues, et elles étaient autrefois bien plus considérables; car, entre autres pertes qu'elle a faites, il faut compter la ville de Mergentheim ou Mariendal, qui fut donnée à l'ordre teutonique par un comte de Hohenlohe qui en était grand maître et en priva sa famille. Cette maison était connue dès le IXe siècle, Conrad le Sage, qui vivait au Xe, était duc de Franconie; c'est d'un de ses fils cadets que descendait Herman, qui avait épousé en secondes noces la mère de Conrad le Salique. »

ruine de leur maison. Avec plus de souci de leurs intérêts, plus de politique, ils auraient pu, comme tant d'autres, sinon s'agrandir, conserver du moins à leur souveraineté la place qu'elle occupait autrefois sur la carte d'Allemagne.

Le prince Louis, l'aîné de la branche de Bartenstein, avait l'âme d'un héros et toutes les qualités d'un homme de guerre accompli. Pendant les campagnes de 1792 et 1793, il eut une part considérable à toutes les opérations de l'armée de Condé. Mais, où il rendit son nom glorieux, ce fut dans la campagne de Hollande, à la défense de l'île de Bommel (1794); lorsque, après une résistance héroïque, enveloppé par des forces supérieures, il se fit jour à travers l'ennemi et parvint, sous un feu meurtrier, à se replier en bon ordre sur le Wahal, avec divers corps de l'armée hollandaise. Après avoir exécuté cette belle retraite, il ne trouva plus autour de lui que quatre cents hommes, de quatorze cents avec lesquels il avait ouvert la campagne. Ayant cédé son régiment à son frère, il servit encore avec honneur, sous l'archiduc Charles, dans les rangs de l'armée autrichienne, où il fut promu au grade de lieutenant général. En 1815, pour prix de tant d'éclatants services, il demanda et obtint le titre de Français. Le roi lui offrit pour résidence, à perpétuité, le château de Lunéville, et il décida que la légion étrangère, dont il le nomma colonel supérieur, ne s'appellerait plus à l'avenir que la *légion de Hohenlohe*.

Charles, son frère, fut aussi un brave et habile officier qui se distingua dans les mêmes rencontres que son aîné; et quand ce dernier se fut rendu sous les drapeaux de l'Autriche, les deux régiments de Hohenlohe, réunis sous ses ordres en un seul corps, continuèrent à obtenir de brillants succès.

Par son mariage avec Henriette, fille de Louis de Wurtemberg, il était l'allié de l'empereur Paul Ier, qui le nomma lieutenant général, quand l'armée de Condé eut passé au service de la Russie. L'exemple de son oncle le roi de Wurtemberg ne put jamais le décider à épouser les intérêts de la confédération du Rhin, qu'il trouvait trop dévouée à Napoléon : nouvelle cause de ruine pour cette maison. La restauration lui conserva le grade de lieutenant général, et Louis XVIII permit à son fils, dont il était le parrain, de porter l'uniforme de la légion de Hohenlohe. A en juger par les lettres que nous avons sous les yeux, Charles savait se faire aimer, et il joignait aux grâces de l'esprit la délicatesse des sentiments. Plus que son aîné, dont toute la vie se passa dans les camps, il était dans la confidence de sa sœur Sophie et dans l'intimité du P. Beauregard. C'est à ce titre surtout qu'il a droit de figurer dans ce récit.

Les deux sœurs de Sophie, Françoise, princesse de Salm-Krautheim, et Léopoldine, princesse de Lœwenstein-Wertheim, nous sont peu connues. Cette dernière, toutefois, se fait remarquer par les soins touchants dont elle entourait l'homme de Dieu, aux prières duquel elle s'estimait redevable d'une insigne faveur.

Il nous reste à parler de l'admirable princesse Sophie, la vierge et la femme forte selon le cœur de Dieu, la consolation de ses nobles parents et le charme de leur vieillesse, l'ange protecteur de tant d'exilés, et, pour tout dire en un mot, la sœur de charité de ce vaste asile ouvert par les princes de sa maison aux plus respectables infortunes. Nous dirons simplement ce que nous savons d'elle depuis le jour où nous la voyons pour la première fois en rapport avec le P. Beauregard.

Sur un billet portant la signature de celui-ci et daté de « Pont-à-Mousson, le 4 janvier 1780, » nous lisons ces mots écrits par la princesse : « Premier billet que le P. Beauregard m'a écrit, relique ostensible de sa main. » Ce sont de simples avis, tels qu'en peut donner un directeur à une âme qu'il connaît à fond et dont il est sûr d'être compris : « Conservez-vous exempte de toute faute ; paix parfaite sur votre confession générale, n'y revenez jamais ; la reconnaissance envers Dieu vaut infiniment mieux que l'inquiétude, etc. » La princesse vint-elle en France à cette époque, ou bien le P. Beauregard fit-il le voyage d'Allemagne ? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle le considérait dès lors comme le père de son âme.

En 1787, elle fit un long séjour à Paris pour y examiner sa vocation. Elle se sentait attirée au Carmel, tout embaumé alors des vertus d'une fille de France qui achevait de s'y consumer dans les flammes de la charité. Elle eut recours aux lumières de l'abbé Pey, vertueux et savant chanoine de Paris [1], et à celles du P. Lanfant, prédicateur de Louis XVI, le même qui, peu d'années après, termina glorieusement ses jours par le martyre. Elle vit beaucoup pendant ce voyage Mme de Neuvillette, la spirituelle marquise de Créquy et la pieuse maréchale de Noailles, encore une tête vouée au martyre. L'abbé Pey, d'accord avec le P. Lanfant, pensa que la princesse n'était pas faite pour le Carmel, et qu'avec sa frêle organisation et son âme ardente, elle ne serait jamais en état de supporter les jeûnes, les veilles et autres rigueurs

[1] Il est auteur de plusieurs ouvrages apologétiques, parmi lesquels on remarque le *Philosophe chrétien*, 1779, et le *Traité de l'autorité des deux puissances*, 1781.

de la règle. Cependant, elle crut devoir faire l'essai de ses forces, et elle alla frapper à la porte du monastère de la rue de Grenelle, dont la prieure lui permit de vivre au sein de sa communauté et d'en suivre tous les exercices. Le résultat fut tel que l'avait prévu l'abbé Pey ; mais le peu de temps qu'elle passa parmi ces bonnes religieuses suffit pour qu'elle en fût vivement regrettée et qu'elle leur demeurât à jamais unie par les liens de la plus tendre charité. Le P. Beauregard habitait alors le Mont-Valérien ; il est assez probable qu'elle le consulta aussi, ce dont nous n'avons du reste aucune preuve positive. Quoi qu'il en soit, rentrée dans sa famille sur la fin de 1787, elle fut bientôt pourvue d'une des prébendes de Thorn, et se rendit au siége même du chapitre dans les premiers jours de 1789.

Thorn est une petite ville que l'on considérait comme faisant partie du pays de Liége, bien qu'elle fût sous la protection immédiate de l'empire ; elle est située à une lieue ouest de la Meuse, au-dessous de la forteresse de Stevenwert, et à trois lieues sud de Ruremonde. Son abbaye, fondée au x^e^ siècle, avait été transformée en chapitre de dames nobles, et l'abbesse, qui était princesse de l'empire, suivait seule la règle de Saint-Benoît. Il y avait à peine quelques mois que la princesse Sophie y était arrivée, lorsque la révolution éclata, en France d'abord, puis dans les pays voisins de la France. Liége surtout rivalisait avec Paris. A peine cette petite république a-t-elle reçu la nouvelle de la prise de la Bastille, qu'elle s'empresse de placer, dans les fastes de l'histoire, son 18 août à côté du 14 juillet. Dès ce moment, toutes les nouvelles qui arrivent à la princesse sont faites pour troubler son repos : de Paris, où ses plus chers amis

sont en proie à la persécution ; de sa famille, de l'armée de Condé, où combattent ses deux frères ; de la Flandre, du Brabant, et, tout près d'elle, du pays de Liége, tout lui annonce désastre sur désastre, catastrophe sur catastrophe, tout lui fait envisager des périls dont elle-même bientôt va se voir environnée. Citons quelques passages de ces correspondances, où l'on sent revivre en quelque sorte toutes les alarmes et toutes les angoisses de cette douloureuse époque.

C'est d'abord la prieure des Carmélites de la rue de Grenelle qui lui écrit sous la menace du décret qui doit supprimer les ordres religieux : « La face de notre terre est changée ; ce n'est plus cette brillante et opulente capitale où l'on trouvait tant de ressources ; c'est un désert abandonné de ses propres citoyens, c'est Jérusalem sous les lamentations de Jérémie. Hélas ! ma chère Thaïs (nom que la princesse avait pris pendant son séjour dans la communauté), nous sommes dans de cruelles attentes de notre sort, et depuis longtemps la paix, la gaieté dont nous jouissions, est changée en deuil. Après les craintes multipliées de nous voir enlever à un état mille fois plus cher que notre vie, on nous donne pour consolation la perspective d'être réunies, et l'on regarde comme rien la destruction des couvents qui seront incorporés dans les autres. Cette fatale dispersion perce le cœur : si nous y sommes condamnées, c'est, dans la place que j'occupe, la plus grande croix que Dieu puisse me destiner. Vous connaissez la vérité des vocations qui nous rend notre état si doux et qui y répand tant de grâces et tant de charmes. Notre ordre entier l'a attesté, et les lettres de chaque maison en font foi. Rien ne persuade, et sous l'étendard de la liberté, il n'est plus libre de conserver le genre de vie

que l'on a choisi sur la foi des traités, et de vivre dans la société où l'on s'est fixé par préférence ! »

Une lueur d'espoir a brillé ; un député est venu annoncer que l'assemblée, se bornant à supprimer les vœux solennels, permet aux religieuses de passer dans leurs maisons le reste de leur vie. Il faut voir avec quelle joie cette nouvelle est accueillie au Carmel. « C'était un transport général qui tenait de l'ivresse et du délire. Enfin, nous réunirons nos cendres à celles de nos saintes mères ; quelle consolation ! »

Hélas! que cette joie devait être de courte durée ! Nous lisons dans une lettre du P. Lanfant[1] : « Vous partagez sûrement, princesse, la vivacité de notre juste et profonde douleur sur l'état de la religion. Elle est aujourd'hui parmi nous comme elle fut autrefois dans les ténèbres du paganisme, dont on fait revivre les persécutions. » Et un peu plus bas : « Je devais prêcher le carême à la cour, et j'avais commencé le 2 février. Le décret du serment exigé des prédicateurs a terminé ma station. C'eût été me préparer bien mal à annoncer les vérités de la religion, que d'en abjurer les principes. Dieu me fait la grâce d'y être inviolablement attaché, et j'attends de sa miséricorde celle de ne les abandonner jamais. » Noble langage et bien digne d'un martyr.

D'un autre côté, voici Feller, chassé de Liége par les troubles de 1789, qui lui fait part des dangers bien autrement graves qu'il court à Maestricht. Il lui écrit peu de jours après la levée du siége de cette ville, le 12 mars 1793 : « Oui, nous vivons encore, grâce au Ciel, après des angoisses véritablement extrêmes, et un des plus horribles bombardements dont il soit fait mention dans l'histoire des

[1] Lettre du 6 avril 1791.

guerres. Notre logis a bien échappé, quoiqu'il soit tombé cinquante bombes dans les jardins et dans la cour et que les deux maisons voisines aient été écrasées. Mais depuis cette époque, Maestricht, malgré sa délivrance, est en quelque sorte moins habitable. Tout est plein de militaires allemands, de manière qu'il n'y a plus un coin de retraite dans la maison, que toutes les places sont occupées, et que j'en ai dix sur ma tête, qui sont en très-grande activité de jour et de nuit, etc. »

On pouvait croire que les Français chercheraient à prendre leur revanche en s'emparant de Maestricht, ce qui eut lieu en effet l'année suivante. Or, de Maestricht, en descendant la Meuse, on arrive à Stevenwert et à Thorn en une ou deux journées. La princesse n'y est plus en sûreté, et déjà elle songe à la retraite; mais Feller s'efforce de la rassurer: « Très-chère et très-affligée princesse, placé moi-même dans le creuset de la tribulation, je n'en sens que plus fortement les maux qui pèsent sur vous et sur la respectable famille qui fait tous les frais de son zèle pour la bonne cause. Mais quant à vos dangers personnels, je ne les crois pas fondés, et j'espère toujours qu'avant que les Français visitent ces plages lointaines, il arrivera du changement[1]. »

Il n'y eut pas de changement; les armées françaises poursuivirent leurs marches victorieuses, et à une époque que nous ne saurions déterminer, Feller adressa à la chanoinesse de Thorn ce billet sans date ni signature, où il est évidemment question de mesures à prendre pour une fuite prochaine : « Je crois qu'ici il n'y a rien à craindre, pourvu que le passage soit sûr; pour le siége, je pense qu'il n'en sera

[1] Lettre du 20 novembre 1793.

rien. Mais il me paraît que Venlo[1] serait plus près et beaucoup plus à l'abri de tout ; reste à savoir si vous le gagnerez plus aisément. Ce n'est qu'au local (sur les lieux) qu'on en peut juger... Sur le reste, ne vous effrayez pas tant, je crois que cette crise est celle du moment; et si vous preniez un obscur *incognito*, vous passeriez plus aisément... Et si vous étiez bien inconnue là, le mieux serait peut-être d'y patienter, à moins que les circonstances ne fussent autres que je ne le pense. » Toujours disposé à se flatter et à espérer contre toute espérance, il ajoute : « Dès que vous pourrez rester encore huit jours, je crois que vous verrez le dénoûment. »

Nous avons vu qu'il n'en fut pas ainsi, et que la princesse fut trop heureuse de se rabattre sur Cologne, d'où elle put ensuite, grâce au secours inespéré qu'elle y rencontra, gagner, avec d'autres fugitifs, les États de son père. Quant à Feller, forcé enfin de croire au siége de Maestricht, il quitta la place le plus tard qu'il put, renonçant à emporter ses volumineux manuscrits que ses hôtes, s'attendant cette fois à une destruction totale de leur maison, enterrèrent dans un trou avec ce qu'ils avaient de meilleur en fait de meubles. Tout fut enseveli sous les ruines. On sait que ses notes étaient à peu près le seul répertoire où il puisait pour rédiger son *Journal historique*, et les écrits qu'il lançait de temps en temps pour la défense des droits de l'Église. De Paderborn, où il avait trouvé asile auprès d'anciens jésuites, ses confrères, qui dirigeaient le collége de cette ville, il écrivait à la princesse[2] : « Dorénavant sans secours ni ressource littéraire, dépouillé du travail de cinquante ans, ouvrier sans

[1] Sur la Meuse, au-dessous de Ruremonde, à sept à huit lieues de Thorn.
[2] Lettre du 15 janvier 1795.

instrument, écrivain sans papiers, livres ni mémoires, je n'en vaudrai que mieux pour vivre dans la simplicité chrétienne, sans plus prendre aucune part aux affaires de ce monde. J'attends que les circonstances deviennent plus menaçantes (elles empirent de moment à autre) pour pousser mon pèlerinage plus loin. » Et il s'en alla en effet de ville en ville, parcourant toute l'Allemagne sur un petit cheval qu'il pansait lui-même et qu'il appelait son *boese Focks* (méchant Fox), jusqu'à ce qu'il s'arrêtât chez le prince-évêque de Ratisbonne, où il mourut.

On lit dans la même lettre : « Vous aviez, je pense, amené avec vous le P. Beauregard. On le dit mort à Manheim en prêchant. Si par vos bonnes prières vous lui avez procuré une si heureuse fin, hâtez-vous, je vous prie, de les employer aussi pour moi. » Ce n'était qu'un de ces faux bruits qui se répandaient en grand nombre au milieu du trouble et de l'anxiété de ces jours malheureux. La princesse se hâte de rassurer Feller, qui lui répond : « Que je suis charmé d'être détrompé sur le compte du P. Beauregard. *J'en ai réjoui bien du monde ici,* qui s'intéresse à lui[1]. »

Nous avons voulu donner tout entier cet épisode de la fuite, tel que nous le trouvons dans les papiers de la princesse Sophie. C'est l'histoire même du P. Beauregard et de tous ceux qui, comme lui, avaient à redouter la rencontre des armées françaises. Achevons maintenant de faire connaître le caractère de la noble femme qui l'avait recueilli, et mettons dans un plus grand jour les mérites et les vertus de l'illustre famille au sein de laquelle il termina sa laborieuse carrière.

« Une âme naturellement grande, à qui la religion avait

[1] Paderborn, le 1er février 1795.

ajouté un caractère de grandeur qui est le propre des véritables enfants de Dieu ; une foi vive et ferme, un cœur droit, bienfaisant, généreux ; beaucoup de connaissances, beaucoup d'esprit, mais d'un esprit solide, au-dessus des petitesses que l'on reproche quelquefois aux personnes de son rang et de son sexe, avec une franchise à laquelle on ne peut refuser sa confiance ; » tel est le portrait que nous a tracé de la princesse Sophie le respectable abbé Pey, à une époque où il était loin de prévoir qu'elle serait un jour sa bienfaitrice[1].

Tout nous confirme dans la pensée que ce portrait, si flatteur qu'il soit, n'est pas infidèle. Comment ne pas croire à des vertus qui sont à l'épreuve de l'adversité ? Oui, âme vraiment grande, âme forte, et inaccessible aux coups de la fortune, elle assista à la ruine de sa maison, et elle eut sa part de tous les désastres ; après la mort de ses parents, de princesse indépendante, elle devint sujette[2]; elle fut pauvre même, elle qui avait longtemps vécu dans l'opulence; et nous la voyons alors tout aussi généreuse qu'aux jours de sa prospérité première. Sa vertu, purifiée par la souffrance, nous apparaît même encore plus éclatante.

Elle s'était fait à la cour de son père comme un autre Carmel, pour se consoler de celui où il ne lui avait pas été donné de s'ensevelir ; mais elle en sortait toutes les fois que Dieu lui envoyait des malheureux à soulager, et ce fut bien des fois pendant ces cruelles années de la révolution. Avec quel esprit de foi elle s'acquittait de ce pieux devoir. Elle nous rappelle ces humbles chrétiennes de l'Église primitive qui,

[1] En 1787, lors du voyage de la princesse à Paris.

[2] C'est ainsi qu'elle parlait d'elle-même au moment où, par suite d'un troc que ses frères venaient de faire avec le prince de Colloredo-Mansfeld, sa résidence de Grœningen cessait d'appartenir à sa famille.

suivant le langage de l'Apôtre, *lavaient les pieds des saints.* Comme elle l'a confié à sa plus intime amie, dépositaire des secrets de sa charité[1], elle ne perdait jamais de vue l'exemple de la veuve de Sarepta et de la femme de Sunam, qui eurent le bonheur de recevoir sous leur toit et de faire asseoir à leur table les saints prophètes Élie et Élisée; et si elle prodiguait au P. Beauregard des soins plus empressés, c'est qu'elle voyait en lui tout ensemble *un prêtre, un pauvre de Jésus-Christ, un confesseur de la foi, un exilé, un infirme,* tout ce qui était le plus digne à ses yeux d'inspirer la compassion et le respect!

Il est vrai, le P. Beauregard possédait encore un autre titre qui, joint à son mérite personnel, ne pouvait manquer de le rendre cher et vénérable et à la princesse et à toute sa famille : il était un des débris de la compagnie de Jésus. On ne se figure pas assez en France ce qu'était la compagnie de Jésus pour ces bons catholiques d'Allemagne, qui l'avaient vue, depuis Canisius, *le marteau des hérétiques,* fournir toujours à l'Église romaine d'intrépides défenseurs, et, par la controverse, par la prédication, par l'éducation de la jeunesse, affermir dans la foi et arracher à l'erreur des milliers d'âmes. Et comme aucune rivalité mesquine n'était venue se jeter à la traverse et diviser les esprits; comme il n'y avait point là, ainsi qu'il arriva presque toujours en France, de tiers-parti, mais seulement deux camps, deux drapeaux, celui de l'hérésie et celui de la foi catholique, la reconnaissance était sans bornes envers ceux auxquels on s'estimait redevable de cette foi.

1 Mlle Justine de Brantès, qu'elle avait emmenée de France encore enfant en 1787, et qui resta chez elle jusqu'en 1803, époque où son père, le marquis de Brantès, la redemanda: digne élève de la princesse dont elle partageait tous les sentiments et retraçait les vertus.

Nulle part peut-être ce sentiment n'était plus vif que chez les princes de Hohenlohe, en particulier dans la branche de Bartenstein, la seule, de toute cette maison, qui eût entièrement échappé au protestantisme. La mémoire de plusieurs jésuites y était en bénédiction. Parmi ceux que mentionne la princesse Sophie, il est impossible de ne pas distinguer le P. Mathelin, ancien recteur du collége de Juliers, qui était venu finir ses jours à Ellwangen, non loin de Bartenstein. Elle nous a conservé de lui deux lettres très-originales, mais d'un grand sens, où il donne des leçons telles que les princes se sont guère accoutumés à en recevoir [1]. Il avait dirigé dans les voies du salut la grand'mère de Sophie, une sainte femme, qui, entre autres monuments de sa foi, laissa le culte catholique en vigueur en certaines parties de la principauté où avant elle il n'en restait plus de traces.

La princesse Sophie nous apprend quelque part qu'elle

[1] Qu'on en juge par la lettre que voici, adressée à la mère de la princesse Sophie :

« P. C.

« Ne sachant pas quand je serai encore en état de tant écrire, il faut que j'ajoute un petit, peut-être dernier mot.

« C'est que je conjure Votre Altesse Sérénissime, de bien se garder de jamais faire le moindre reproche quant au passé ni à monseigneur le prince son époux, ni à madame la princesse sa belle-mère. Je sais que toute innocence souhaite être vengée, et qu'elle ne l'est jamais plus glorieusement que par le tort avoué par ceux mêmes qui l'ont fait. C'est une furieuse démangeaison ; mais aussi c'est une gale qu'il ne faut pas gratter. Les faits, mais les faits tout muets sont les meilleurs reproches, puisqu'en les admirant, on se condamne sans honte. Les disputes remuent une cendre quelquefois mal éteinte, je veux dire qu'elles réveillent des idées qu'il faudrait anéantir, car ces idées sont terriblement parentes avec une furieuse envie de ne vouloir pas avoir eu tort, et puis vogue la galère, et gare la bourrasque. Ainsi, non-seulement point de reproches, point de disputes, mais un généreux et entier oubli, tel qu'il fasse oublier ceux-là même qui devraient le plus se souvenir ; oubli chrétien enfin, car tout autre n'est que politique, dissimulation, masque et fard, bon pour le carnaval, mais qui ne tient pas jusqu'aux cendres ; ce conseil bien pratiqué vaut sûrement un trésor. »

avait connu en France, outre les PP. Lanfant et Beauregard, les PP. Berthier, Grou, Brotier et Barruel; en Allemagne, les PP. Holzclau et Huberti[1], « assemblage, dit-elle, de toutes les vertus et de tous les talents. » Faut-il s'étonner après cela que cette âme généreuse ait fait profession d'être toute dévouée à des hommes en qui elle voyait les plus beaux ornements de l'Église et ses plus zélés défenseurs?

Elle aurait voulu prodiguer à tous les mêmes soins qu'au P. Beauregard, et elle se prenait presque à regretter qu'il n'y eût pas place dans l'institut de saint Ignace, comme dans les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, pour une congrégation de femmes, qui auraient pu, pensait-elle, en servant les apôtres, mériter la récompense des apôtres. C'est ce qu'elle exprimait avec enjouement dans une lettre au général de la compagnie : « Que si saint Ignace vivait encore, malgré ses répugnances pour mon sexe, je ne lui laisserais pas de repos qu'il ne fît encore un établissement par lequel les vieilles madames de quarante-cinq ans, comme moi, seraient les infirmières, les raccommodeuses, les petites servantes de son ordre; les catéchistes employées sous sa direction auprès des personnes de leur sexe, et envoyées aux femmes chinoises ou en quelque lieu que ce fût. »

1 Nos lecteurs sans doute les connaissent plus ou moins. Est-il besoin de leur rappeler que le P. Berthier, après avoir longtemps travaillé aux *Mémoires de Trévoux*, a donné d'excellents *Commentaires* sur les psaumes et sur Isaïe? que le P. Grou, traducteur élégant et fidèle d'une partie de Platon, est aussi l'auteur de l'*Intérieur de Jésus et de Marie?* que nous devons au P. Brotier la plus belle peut-être et à coup sûr la plus savante de toutes les éditions de Tacite? que le P. Barruel a écrit les *Helviennes,* les *Mémoires sur le Jacobinisme* et de nombreux ouvrages de polémique? Quant aux PP. Holzclau et Huberti, c'étaient deux professeurs distingués, l'un de théologie, l'autre de mathématiques, à l'université de Wurtzbourg. Dans le cours connu sous le nom de *Theologia Virceburgensis*, les traités de l'*Incarnation*, de la *Justice* et des *Sacrements* sont du P. Holzclau.

Si le vœu qu'elle formait n'était pas sérieux, ce n'en étaient pas moins là ses vrais sentiments. Au reste, on l'a déjà vu, elle avait le cœur assez large pour embrasser dans la même charité tous les ministres de Jésus-Christ, tous ses membres souffrants; mais ses prédilections étaient pour ceux en qui elle croyait voir plus de traits de ressemblance avec lui.

On connaît maintenant toute entière cette généreuse et catholique famille de Hohenlohe-Bartenstein. Je le demande, le P. Beauregard pouvait-il trouver des hôtes plus dignes de lui? Pour eux, ils le reçurent avec une grande joie et ils bénirent le Ciel qui le leur avait envoyé. Il fut le dépositaire de leur confiance, leur conseiller, leur guide et leur modèle dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et ils eurent l'intime consolation de recueillir les derniers accents de cette voix qui avait retenti avec tant d'éclat dans la chaire sacrée, et qui, même en s'éteignant, était toujours belle, toujours touchante, toujours et par-dessus tout féconde en fruits de salut. Nous avons dit de quels titres ils voulurent l'honorer. Tout le crédit dont il jouissait, il l'employa pour le bien de la religion et en faveur de ses compagnons d'exil; oui, il eut cette douce satisfaction de se rendre utile à plusieurs d'entre eux. Il s'intéressa surtout à un établissement que nous sommes heureux de mentionner ici, parce qu'il nous est un nouveau témoignage du zèle vraiment sacerdotal qui animait le clergé français; de ce zèle que n'avaient pu décourager ni les sarcasmes des philosophes, ni les persécutions révolutionnaires, ni la dispersion sur la terre étrangère et le plus souvent au milieu de populations hérétiques. Nous voulons parler d'un séminaire français fondé dans les États du prince de Hohenlohe-Bartenstein.

« Monseigneur, écrivait à ce prince le vénérable archevêque de Paris, Antoine de Juigné, alors retiré à Constance, M. l'abbé Beauregard m'a informé qu'il avait mis sous les yeux de Votre Altesse un plan qui lui a été communiqué de ma part, dont l'objet est l'établissement provisoire d'un séminaire, propre à recueillir de jeunes ecclésiastiques français à qui Dieu inspire le dessein de se consacrer au saint ministère des autels et au salut des âmes, malgré la rigueur des circonstances. Votre Altesse, éclairée par cet esprit de religion dont elle est pénétrée, a reconnu facilement combien un établissement de ce genre serait utile, combien il pourrait contribuer à la gloire de Dieu et à la conservation de la foi dans notre malheureuse France. Elle l'a jugé digne de sa protection, et a bien voulu offrir un local pour le placer dans ses États. Je m'empresse, monseigneur, d'offrir à Votre Altesse l'hommage de ma vive reconnaissance. Comme cette bonne et excellente œuvre sera spécialement due aux libéralités de M^gr^ l'électeur de Trèves, je vais l'informer de la bienveillance de Votre Altesse, et prendre sans délai les instructions de détail et les mesures convenables pour poursuivre l'exécution de cette pieuse entreprise.

« Je fais les vœux les plus sincères, monseigneur, pour que le Dieu des miséricordes répande ses plus précieuses faveurs sur la personne de Votre Altesse et sur tout ce qui lui appartient, et qu'il lui prépare les ineffables et glorieuses récompenses de tout le bien qu'elle fait sur la terre. »

Et voilà en effet que le séminaire s'organise comme par enchantement. L'archevêque écrivait cette lettre dans les derniers jours de 1795; avant la fin de mars 1796, le château de la Wolfsau, à quelque distance de Rothenbourg,

était prêt à recevoir les jeunes lévites, et le prince Charles, accompagné du P. Beauregard, présidait à l'installation de leur futur supérieur. Celui-ci, respectable sulpicien qui s'appelait l'abbé Bouillaud [1], écrit à la princesse Sophie : « Votre Altesse m'a permis de lui écrire, et mon premier devoir est de lui offrir le tribut de ma reconnaissance. Je ne puis la témoigner qu'en priant le Seigneur de répandre ses grâces et ses bénédictions sur vous, madame, et sur votre illustre maison : il n'y a que le bon Dieu qui puisse m'acquitter envers Votre Altesse et le prince régnant. Je suis parti de Bartenstein comblé de vos dons, et je trouve en arrivant à la Wolfsau beaucoup au delà de mes espérances. Tout ce qui était dans la maison nous a été généreusement offert, et ce n'est qu'à ma demande qu'on a mis en réserve le linge fin et quelques autres petits meubles précieux, en sorte que nous aurons beaucoup moins d'emplettes à faire que je ne m'y attendais. La maison est on ne peut pas mieux disposée pour l'objet auquel on la destine ; il semble qu'elle ait été faite pour un séminaire ; la seule chose que je désirerais, ce serait que les chambres fussent moins bien arrangées : nous serons trop bien et beaucoup mieux qu'il ne convient à notre position. J'ai honte surtout, madame, d'être logé dans la chambre de la princesse régnante. Cela me fait souvenir que Notre-Seigneur a promis à ceux qui quittent tout pour lui, le centuple non-seulement dans l'éternité, mais encore dans cette vie. »

Bientôt arrivent les sujets désignés par l'archevêque, et

[1] Il fut, avant et après la révolution, supérieur du séminaire de Clermont, et il mourut dans l'exercice de cette charge en 1823, à l'âge d'environ 85 ans. Voyez sa *Notice* dans l'*Ami de la Religion*, t. XXXVI, p. 59.

choisis sans doute parmi un grand nombre de concurrents. « Votre Altesse, écrit encore l'abbé Bouillaud à la princesse, sait déjà que notre petite communauté est rassemblée et que nous sommes depuis une quinzaine de jours en plein exercice. Nous avons commencé par une retraite de huit jours. Tous nos messieurs s'annoncent fort bien ; si l'on juge de la suite par le début, il y a lieu d'espérer que je n'aurai pas de peine à leur inspirer des sentiments de piété et de religion. Ils en paraissent déjà pénétrés ; Dieu veuille que je profite de leur exemple pour recouvrer ce que la dissipation m'a fait perdre depuis mon exil. »

A cette lettre l'abbé Bouillaud joignait le règlement du séminaire, qu'il soumettait à la princesse et au P. Beauregard, et une liste indiquant les noms et prénoms des élèves et le degré de chacun d'eux dans la cléricature.

Sur cette liste nous avons retrouvé des noms qui ne nous sont pas inconnus[1]. Ils étaient en tout dix-huit, appartenant à onze diocèses différents. Le supérieur était assisté dans ses fonctions par l'abbé Morel, autre sulpicien mort à Nantes, il y a peu d'années, plein de jours et de mérites.

Ces jeunes gens qui consacraient aux études sacerdotales les jours de l'exil, furent les premiers à relever en France les ruines du sanctuaire ; la génération qui s'éteint les a eus pour maîtres, et elle a pu admirer en eux la gravité des mœurs, le respect des traditions, la solidité de la doctrine. A l'heure qu'il est, tous, croyons-nous, sont descendus dans la tombe ; mais ils ont laissé après eux des souvenirs

[1] Tels sont ceux de MM. Vauquelin, mort vicaire général d'Amiens; Dallery, proviseur du collége royal de la même ville; Desmons, curé de la Madeleine à Lille; Chalopin, chanoine d'Angers. Sur ces dix-huit sujets, le diocèse d'Amiens, à lui seul, en avait fourni sept.

précieux. Ils avaient été à rude école, et leur caractère avait contracté une forte trempe dans les épreuves de cette vie errante et pauvre.

La pauvreté est humble ; on le sent bien en lisant les lettres de l'abbé Bouillaud. Il faut voir avec quelle effusion il remercie la princesse Sophie de lui avoir envoyé la Bible qu'on lit au réfectoire, et comment il refuse de se servir pour le même usage d'un exemplaire de Bérault-Bercastel, parce que la reliure en est toute neuve et qu'il craindrait de la gâter !

Sept années après, en 1803, l'existence du séminaire de la Wolfsau parut menacée. Le bruit courait que ce domaine allait être aliéné et passer entre les mains du roi de Prusse, lequel, selon toute apparence, en changerait la destination. L'abbé Bouillaud étant déjà rentré en France[1], l'abbé Morel lui avait succédé dans la charge de supérieur. Alarmé de tout ce qu'il lit dans les gazettes et de ce que lui disent les intendants et les gens d'affaires, pensant que bientôt peut-être il lui faudra quitter cette retraite où il a passé les années les plus calmes et même les plus heureuses de son exil, dans son anxiété, il a recours au P. Beauregard. Celui-ci le rassure et lui expose les intentions toujours bienveillantes des princes de Hohenlohe, qui, au milieu des plus grands sacri-

[1] C'est vers le même temps que la plupart des ecclésiastiques réfugiés à Schillingsfurst et à Bartenstein effectuèrent leur rentrée, à travers plus ou moins d'obstacles. Le 21 mai 1802, l'abbé Proyart écrivait à la princesse-Sophie, de Bartenstein qu'il allait quitter : « Je songe à tenter une nouvelle rentrée dans notre malheureuse patrie, non sans quelque crainte, hélas ! que ce ne soit pas encore la véritable, la rentrée de paix. Recevez, je vous prie, madame, les faibles expressions de ma vive reconnaissance pour la longue suite de bienfaits dont j'ai été comblé par la généreuse charité de la maison de Hohenlohe, et dont Votre Altesse, après Dieu, est la première source, puisque c'est à sa voix que je me suis dirigé sur Bartenstein. C'est à l'autel et devant Dieu que je me propose de ne l'oublier aucun jour de ma vie. »

fices et de l'ébranlement de leur fortune, veillaient à la conservation du séminaire. Qu'il ne craigne donc rien pour le présent, mais qu'il songe plutôt à l'avenir de cet établissement. Le P. Beauregard est persuadé qu'il doit rendre encore de grands services à l'Église de France, dont le concordat n'a pas réparé toutes les pertes. Combien de diocèses manquent et manqueront longtemps encore de séminaires? Tous les efforts ne doivent-ils pas tendre à former un nouveau clergé? Qui empêcherait, par exemple, le diocèse de Clermont, où réside l'abbé Bouillaud, d'envoyer à la Wolfsau quelques-uns de ses sujets en état de supporter les frais du voyage et de payer une modique pension? La loi française ne s'y oppose pas ; tout ce qu'elle exige, c'est que les ordinations ne se fassent pas sans l'autorisation du gouvernement. Eh bien ! pour obéir à cette exigence, les jeunes gens qui auront terminé à la Wolfsau leur cours de théologie, reviendront en France, munis des notes et témoignages de l'abbé Morel, se faire ordonner par leur évêque. Mais le premier consul n'en prendra-t-il pas ombrage? — « Je crois, répond le P. Beauregard, que, quand le premier consul saurait ces allées et venues à pareil dessein, il est trop sage et trop clairvoyant pour ne pas comprendre qu'il n'a pas à s'en inquiéter, et pour ne pas fermer les yeux là-dessus et même peut-être la bouche aux malveillants et aux ennemis du clergé, lesquels, lorsqu'ils en veulent si fort à l'Église, en veulent encore plus à la gloire de Bonaparte et l'asservissent tyranniquement lui-même, le forçant, contre ses propres intérêts et le plein bonheur de la France, de mettre et de tenir l'Église gallicane dans le plus injuste asservissement. *Vide, Domine, quia facta sum vilis.* »

A la fin de cette même lettre, le P. Beauregard offre à l'abbé Morel, de la part de la princesse Sophie, la vie de M. Olier, et il ajoute ces fraternelles paroles : « Pour moi, ce que je vous offre, monsieur, c'est un désir ardent et sincère que vous soyez un autre M. Olier, en ne vous laissant point décourager par les contradictions, et en prenant toutes les mesures et précautions sages pour que votre congrégation de Saint-Sulpice s'établisse en Allemagne. Ceci peut être un petit commencement et la première pierre de l'édifice; les plus grands effets ont eu très-souvent de très-petites causes. Qui a sondé la profondeur des secrets de la Providence? Selon moi, il faut tout tenter pour la gloire de Dieu et son saint service; ne rien négliger, ni grands ni petits moyens; prier : rien alors n'est imprudent ni téméraire. »

Paroles bien dignes d'un enfant de saint Ignace.

## VII

En 1798, la princesse Sophie ferma les yeux à son père et à sa mère. Soit que le séjour de Bartenstein, où ils laissaient un tel vide, lui fût devenu trop pénible, soit que cette détermination eût pour cause des arrangements de famille, elle se retira au château de Grœningen, dans le comté de Limpourg, sur les confins de la Franconie et de la Souabe, n'emmenant avec elle que le P. Beauregard et quelques femmes qui lui étaient très-attachées. Cette résidence de Grœningen lui était chère à plus d'un titre : elle y trouvait le tombeau de cette pieuse aïeule dont nous avons déjà parlé, et les temples rouverts par elle au culte catholique. A quelques lieues de là, à Ellwangen, demeurait son cousin le

prince François, l'élève du P. Beauregard, ami sûr et dévoué, ecclésiastique plein de l'esprit de son état. Nommé à l'évêché de Tournay au moment de l'invasion française, il n'avait pu prendre possession de son siége, et il était alors doyen du chapitre d'Ellwangen. C'est auprès de lui qu'un autre prince de Hohenlohe, devenu célèbre par les faveurs que ses prières obtenaient du Ciel, fit quelque temps l'apprentissage de la vie sacerdotale. Enfin, Ellwangen possédait un collége où d'anciens jésuites, fidèles à l'esprit de leur première vocation, consacraient à la jeunesse leur vieille expérience, leurs talents et le reste de leurs forces [1]. On le conçoit, rien n'était plus précieux à la princesse et au P. Beauregard qu'un tel voisinage.

Au reste, Grœningen était un pays perdu, où l'on n'arrivait que par des routes peu sûres, bordées de précipices et infestées de brigands. Grâce à cet isolement, on y goûtait un calme qu'on eût vainement cherché à Bartenstein, dont le chemin était trop connu, je ne dirai pas de ces exilés que leurs infortunes rendaient vraiment dignes d'intérêt, mais de tous les importuns et de tous les oisifs de l'émigration. A Bartenstein, il y avait encore une cour avec sa représentation et son étiquette : rien de semblable à Grœningen, vieux château flanqué d'un couvent de capucins, véritable ermitage dont tous les habitants se livraient d'un commun accord aux exercices de la piété chrétienne. Par moments, on ne laissait pas de s'apercevoir que l'Europe était en feu ; on entendait gronder au loin le tonnerre des batailles, et l'on se voyait soudain environné de toutes les horreurs de la guerre.

1 Ce collége est aujourd'hui dirigé par des ecclésiastiques pieux et instruits qui relèvent de l'évêque de Rothenbourg.

Mais la princesse, en ces circonstances, tint bon; à force d'envisager le péril de près, elle commençait à ne plus le craindre. D'ailleurs, où aller, et où trouver un asile plus sûr? « Vous êtes donc restée à Grœningen, lui écrivait Feller sur la fin d'octobre 1800; je vous reconnais à ce trait et y applaudis très-fort; il n'y a plus de quoi fuir, il faudrait quitter le globe. Rester où l'on est, arrive ce qui arrive, est le seul bon parti. »

C'est là, dans une solitude profonde, que s'écoulèrent les six dernières années du P. Beauregard, de 1798 à 1804. Il n'en sortit que rarement, pour accompagner le prince Charles dans quelques visites de famille, chez sa belle-sœur la princesse d'Oettingen-Wallerstein ou chez sa sœur la princesse de Lœwenstein. Celle-ci attribuait aux prières du saint homme, survenu très à propos, la conservation d'un enfant qui, suivant des probabilités confirmées par une triste expérience, n'aurait jamais dû voir le jour. Le P. Beauregard n'oublia pas non plus les hôtes de Schillingsfurst et de la Wolfsau, pour qui sa présence était une fête. Hors de là, dans l'attente d'une fin prochaine que lui présageaient ses infirmités, il n'avait aucun commerce avec le monde. Il n'était encore que sexagénaire; mais ses forces, dont il avait toujours été si prodigue, étaient épuisées. Alors même il traitait rudement son corps, et aux souffrances que lui infligeait la maladie, il en ajoutait de volontaires. Il s'accordait moins de sommeil que ne lui en eût permis la règle sous laquelle il avait vécu dans sa jeunesse, et tous les jours, dès quatre heures du matin, il était en oraison. Ces habitudes conservées au milieu du monde, malgré tant de prétextes de s'en faire de plus commodes et de moins contraires à la nature,

témoignent d'une fidélité à la grâce que nous n'hésiterons pas à qualifier d'héroïque. Vivre ainsi quelques années, sans le secours continuel que trouve le religieux dans l'ordre parfait qui règne autour de lui, dans l'attrait puissant de l'exemple et dans l'autorité paternelle des supérieurs, ce n'est pas assurément un petit mérite; mais vivre ainsi quarante ans, et dans le cours d'une existence laborieuse, agitée, errante, n'avoir rien perdu, qu'on nous passe le mot, de cette régularité de novice, encore une fois, c'est le propre d'une âme peu commune, d'une âme généreusement dévouée à son Dieu. Au reste, il n'y avait rien que de simple et d'ordinaire dans son extérieur, tant il était ingénieux à dérober aux yeux des hommes ce que Dieu seul peut récompenser, et il semblait que cette lumière, après avoir longtemps brillé sur le chandelier, fût maintenant sous le boisseau.

Mais il se rencontra encore un jour où elle jeta tout à coup un nouvel éclat. Racontons cette circonstance mémorable où l'on vit une dernière fois jusqu'où il savait pousser l'oubli de lui-même quand il s'agissait de la gloire de Dieu. C'est l'effort suprême d'un vieux soldat qui veut mourir sous les drapeaux.

La compagnie de Jésus commençait à renaître de ses cendres. A la demande de Catherine II, Pie VI avait consenti à ne pas exiger la sécularisation des jésuites de Russie, et Pie VII, dès les premiers jours de son pontificat, venait de leur assurer une existence durable et de les approuver canoniquement par son bref *Catholicæ fidei* (1801). Il était donc permis désormais de vivre et de mourir sous la règle de saint Ignace. Ç'avait été toute l'ambition du P. Beauregard

à l'âge de dix-sept ans, il n'en eut pas d'autre à soixante-huit ans. Décidé à porter jusqu'au dernier jour de sa vie le joug de sa jeunesse, il écrivit au général de la compagnie, résidant à Saint-Pétersbourg, pour le prier de le recevoir sous son obédience. Grande fut la joie du P. Gruber : il s'estimait heureux de présenter à ceux qui entraient dans la carrière l'exemple d'une vertu si consommée; d'ailleurs la réputation de l'homme apostolique était arrivée jusqu'à lui, et il savait tout ce qu'on pouvait attendre de son zèle. Ignorant sans doute en quel état ses infirmités l'avaient réduit, il s'empressa de l'appeler à Saint-Pétersbourg, où déjà ses amis et ses confrères l'attendaient avec une douce impatience; où, peu d'années auparavant, Mgr Litta, nonce apostolique, l'avait invité à venir prêcher dans l'église que les catholiques devaient à la munificence de Paul Ier, et où enfin il trouverait, grâce à l'émigration française, un auditoire auquel sa voix n'était pas inconnue.

Quand la réponse du général arriva à Grœningen, tout le monde jugea ce voyage au-dessus de ses forces; lui seul crut qu'il devait l'entreprendre. On se figure aisément la lutte qui s'engagea entre lui et ses amis, ou plutôt dans son cœur où se combattaient deux sentiments également respectables : l'amour de l'obéissance, qui lui disait de partir sans délai, sans excuse, sans même examiner si la chose était possible, et la reconnaissance, qui le pressait de céder aux instances de sa bienfaitrice et de ne pas la contrister par son départ.

« Qu'est-ce que j'apprends, chère princesse, écrivait Feller[1], ici à Augsbourg où je suis depuis trois jours? Que le

[1] Lettre du 16 août 1801.

P. Beauregard va vous quitter pour aller à Pétersbourg, et qu'il a déjà reçu à cet effet le consentement et l'invitation du père général. J'avoue que je n'en suis pas ravi, tant à cause de la peine que vous causera son départ, qu'à cause que l'état de la santé de ce respectable père n'est guère assorti à la nature d'un tel voyage, ni à la nature du pays qui en est le terme. »

— « Quel voyage ! disait-il lui-même dans une lettre à un ami[1] ; mais le même Dieu qui a conduit nos missionnaires bien plus loin, et par des chemins plus difficiles, et à travers de plus grands dangers et de tout autres obstacles, me conduira au terme, ou bien... *Non facio animam meam pretiosiorem quam me.* Que je serais heureux de consacrer à la religion et à l'Église mon reste de force et de vie, et de mourir ou en allant rejoindre mes frères, ou parmi eux ! »

Le bon vieillard fit ce qu'il put, et on le vit un jour s'éloigner de Grœningen. Au bout de quelques lieues, la voiture se trouvant en mauvais état et lui trop faible pour supporter de telles fatigues, il consentit à rebrousser chemin, mais sans se désister de son projet. Sur ces entrefaites, Feller arriva ; il s'efforça de lui démontrer que l'obéissance n'exigeait pas qu'il s'exposât à un danger si manifeste ; mais il ne put rien gagner sur son esprit. Il passa tout l'hiver à méditer un nouveau départ, car Feller écrivait à la princesse le 4 décembre : « En vérité, je vous plains bien de toutes les alarmes que vous donne le P. Beauregard. Je croyais la chose finie, et voilà qu'on s'y acharne plus que jamais. J'écrirai selon vos souhaits, et en même temps selon ma pleine conviction, au P. Gruber, en lui envoyant le témoignage du médecin. Si,

[1] Mgr Beck.

après tout cela, la chose se fait et doit se faire, il faudrait prendre le tout dans l'esprit de Dieu, qui peut seul remplir ce vide, quelque grand et sensible qu'il soit, d'une manière satisfaisante. »

Nous avons sous les yeux la lettre de Feller au père général ; il y déclare nettement que le P. Beauregard est absolument hors d'état d'accomplir le voyage de Russie[1]. Qu'on n'espère pas, dit-il, qu'il porte jusqu'à Saint-Pétersbourg son éloquence ; je l'ai vu et observé de près, et je tiens pour certain qu'il n'arrivera même pas jusqu'à la frontière de l'empire. Au mois de septembre dernier, par un temps superbe, il m'accompagna jusqu'à Ellwangen (à cinq lieues de sa résidence), dans une bonne voiture ; ce petit voyage dérangea tellement sa santé, qu'il lui fallut huit jours pour se remettre. Quelque temps auparavant, mieux portant qu'il n'est aujourd'hui, il lui arriva de prêcher un sermon dans une chambre, en présence d'un très-petit nombre d'auditeurs et sans aucun effort de voix ; la surexcitation nerveuse qui s'ensuivit ne dura pas moins d'un mois. Il ne passe, pour ainsi dire, aucun jour sans éprouver quelque atteinte de la maladie. Une de ses jambes est couverte de plaies enflammées qui font mal à voir, et il faut les soins les plus assidus pour le préserver de la gangrène. Il est donc nécessaire que le général révoque l'ordre qu'il a donné, et cela de la manière la plus formelle, afin d'apaiser les alarmes d'une conscience on ne peut plus délicate. Autrement, fût-il à l'agonie, il s'accuserait encore d'infidélité. Au reste, le père général a sous les yeux l'attestation du médecin qui soigne le P. Beauregard depuis plusieurs années. Si saint Ignace,

[1] Cette lettre étant écrite en latin, nous nous contentons d'en donner l'analyse.

observe Feller en terminant, veut que les religieux malades se conforment aux ordonnances du médecin, il est du devoir des supérieurs de les respecter encore davantage, lorsqu'il s'agit, non pas de leur propre vie, mais de celle de leurs inférieurs.

Le P. Gruber n'avait besoin que d'être éclairé. Soyez tranquille, mon révérend Père, écrit-il au P. Beauregard[1], j'ai vu la lettre du P. Feller, j'ai vu l'attestation du médecin, et pour vous rassurer encore plus, j'ajouterai qu'ayant moi-même exercé la médecine plus de trente ans, je puis assez bien me rendre compte de votre état : je juge, dans le Seigneur, que vous devez rester en Allemagne. Si Dieu veut encore se servir de vous pour travailler, il vous fera connaître sa volonté en vous rendant vos forces.

En terminant, le P. Gruber lui demandait d'envoyer à Saint-Pétersbourg des copies de ses sermons. Vous pouvez encore, ajoutait-il, devenir, par ce moyen, l'instrument de la gloire de Dieu. Si vous ne prêchez plus, vous nous aiderez du moins à former des prédicateurs selon l'esprit de saint Ignace.

Cette lettre, en rassurant la conscience du P. Beauregard, le remplit de consolation. On acceptait donc ses services ! Il pouvait encore travailler à l'œuvre de toute sa vie, la conversion des âmes, et avoir part aux mérites comme aux succès des prédicateurs et des missionnaires de la compagnie renaissante ! Avec quelle joie il se mit à revoir, à retoucher, à copier ses sermons ! Il ne plaignait pas sa peine ; nous sommes étonné de l'activité qu'il dut déployer pour mettre en si bon ordre cette volumineuse collection. Tout ce qu'il

1 Cette lettre est aussi en latin.

avait pu recueillir d'instructions pratiques à l'usage des ouvriers évangéliques, il eut soin de l'ajouter à ses sermons ; et même, d'une main débile, il ébaucha un traité qu'il se proposait d'écrire sous la dictée des meilleurs maîtres, et où il aurait rassemblé et commenté les règles que doit suivre un prédicateur selon l'esprit de saint Ignace ; travail modeste, mais encore au-dessus de ses forces, et que la mort devait bientôt interrompre.

Depuis ce jour, il vécut, pour ainsi dire, les yeux tournés vers Saint-Pétersbourg ; mais par delà, digne enfant de saint Ignace, il embrassait dans les ardeurs de son zèle le monde entier. Les missions surtout, les belles missions de l'Asie, dont la Russie lui semblait être la porte, étaient sans cesse présentes à sa pensée. Il avait appris que Paul Ier ouvrait cette perspective à ses frères ; il n'attendait pas moins de son successeur, et il saluait de loin ce champ immense où il les voyait déjà s'élancer. Alors les belles paroles que François Xavier, du fond des Indes, adressait aux maîtres et aux étudiants de l'université de Paris, lui revinrent en mémoire, et il en adressa de toutes semblables à quelques ecclésiastiques français qu'il croyait appelés à l'apostolat. Il se souvint aussi qu'avant de partir de France, il avait confié à des mains amies plusieurs sommes d'argent ; cet argent pouvait servir à étendre en pays infidèle le règne de Jésus-Christ, il se mit en devoir de le réclamer. D'ailleurs, depuis qu'il avait renouvelé son vœu de pauvreté, ce n'était plus à ses yeux qu'un dépôt dont il était responsable.

Ces préoccupations apostoliques se révèlent dans une lettre qu'il écrivit vers ce temps-là au chevalier d'Augard, personnage que nous avons déjà nommé plus d'une fois et qu'il

convient de faire connaître à nos lecteurs, ne fût-ce que pour arracher à l'oubli le nom d'un homme de bien.

C'était un bon gentilhomme de Provence, chevalier de Saint-Louis et neveu de M. de Cheylus, évêque de Bayeux[1]. Il n'avait pas toujours vécu en chrétien; la mort tragique de deux jeunes époux, le comte et la comtesse de Barbazan, ravis du même coup à une existence qui s'annonçait pour eux pleine de charmes, le fit rentrer en lui-même. « Rêvant un jour, dit-il, à leur destinée, je m'enfonçai dans quelques réflexions sur l'instabilité de la vie, le néant de la gloire, et le vide affreux de ce qu'on appelle les plaisirs. Les réflexions me conduisirent à un résultat, le résultat amena des résolutions, ces résolutions m'ont apporté le bonheur! » Ce bonheur dont il parle, il le dut à la religion, mais à une religion pratique et agissante, centre de toutes ses pensées, mobile de toute sa conduite, et dont les intérêts lui étaient plus chers que la vie. Il connut le P. Beauregard, il fut, pendant seize ans, un de ses auditeurs les plus assidus, et il devint son ami. Par deux fois, à Notre-Dame en 1776, et à Versailles en 1789, il fut témoin de l'inspiration qui éclatait dans sa parole, et il a consigné dans ses *Souvenirs* ce que nous en avons rapporté. En 1791, comme beaucoup d'autres, il crut devoir s'expatrier. Étant allé, la veille de son départ, prendre congé de Mme Élisabeth, il eut avec elle un mémorable entretien où cette princesse, en lui faisant part des motifs qui la retenaient auprès de son auguste

[1] Les papiers du chevalier d'Augard appartiennent à Mme la comtesse Frédro; elle les a trouvés dans sa famille, auprès de laquelle le chevalier s'était fixé pendant son séjour à Saint-Pétersbourg. Qu'elle nous permette de lui témoigner ici notre gratitude pour l'obligeance avec laquelle, ayant appris qu'ils étaient pour nous de quelque intérêt, elle s'est empressée de nous les communiquer.

frère, lui révéla tout l'héroïsme de son âme ; elle lui fit alors remettre une prière qu'elle l'engageait à réciter, comme elle faisait elle-même chaque jour, pour le salut du roi et de la France[1].

Après la grande déportation du clergé, plus d'une fois, le chevalier rencontra le P. Beauregard sur les différentes routes de l'exil. Il l'avait perdu de vue depuis plusieurs années, lorsqu'il lui écrivait en 1803 : « Je n'ai eu le courage ni l'intention de vous conter mes aventures depuis notre séparation ; mais si vous en voulez quelques fragments, les voici. Quatre mois dans la seigneurie d'Anhalt, deux mois à Munster et vingt mois à Erfurth, auprès de la duchesse de Bouillon et du prince Emmanuel de Salm, tel est le commencement de mon Odyssée. Au moment où il ne me restait pas

1 Voici la prière de Mme Élisabeth, telle que nous la trouvons dans les manuscrits du chevalier d'Augard :

« Esprit saint, Dieu de lumières, source de grâces, auteur de tout don parfait, qui tenez dans vos mains le cœur des rois, donnez à notre auguste monarque un cœur selon le vôtre.

« Esprit de force, dirigez les actions du roi selon la pureté de ses intentions. Que l'Eglise, ce chef-d'œuvre de votre miséricorde envers les hommes, soit protégée et conservée par lui.

« Esprit sanctificateur, imprimez fortement ces grandes vérités dans l'âme du roi, que la foi en France est plus ancienne que la couronne, et que son trône ne sera jamais ébranlé, tandis que la religion en sera le soutien.

« Esprit saint, Dieu des vertus, répandez vos dons sur notre bon roi. Nous vous implorons pour le petit-fils de saint Louis ; daignez l'éclairer, le conduire ; ses ennemis sont les vôtres.

« Esprit consolateur, rendez la joie à nos cœurs flétris par l'amertume, le courage à nos âmes abattues par la tristesse ; vous nous faites connaître que dix justes dans Sodome auraient apaisé la colère du Ciel. Ah ! mon Dieu, jetez les yeux sur les vénérables pontifes, les prêtres de l'Eglise de France ; leur fermeté, leur zèle, leurs vertus attendriront votre cœur. Jetez les yeux sur les vierges victimes volontaires de la pénitence, qui lèvent vers vous des mains pures, et qui sollicitent le pardon d'un peuple criminel ; enfin, sur tant de justes que la foi soutient, que l'espérance anime, que la charité enflamme. Grand Dieu ! ce spectacle est digne de vos regards. Oui, Seigneur, en faveur des justes, vous ferez grâce aux coupables, et tous ensemble nous bénirons votre saint nom dans le temps et dans l'éternité. »

un écu, Catherine, d'après deux mémoires envoyés à Saint-Pétersbourg, imagina de me faire passer un peu plus de trois cents ducats et de m'appeler en Russie. Arrêté contre ses intentions, en Courlande, je ne pus arriver que pour la voir mourir. Ici commence un roman très-compliqué dont je me garde bien d'entamer le récit. Somme toute, deux disgrâces, trois règnes, voilà ce que j'ai vu ou éprouvé, sans compter le reste. On a fini, il y a quatre ans, par me faire conseiller d'État et sous-directeur des bibliothèques impériales. Je suis rongé de rhumatismes et d'infirmités. Telle est mon histoire [1]. »

Nous savons d'ailleurs la place qu'il tenait dans la meilleure compagnie de Saint-Pétersbourg, où la douceur de son commerce le faisait rechercher. Par son amabilité, son enjouement, sa gaieté toute française, il charmait les cercles où le comte de Maistre, étincelant de verve et de génie, exerçait un ascendant hors de pair. Le chevalier n'avait rien de cette supériorité de vues, de cette étendue de connaissances qu'on admirait dans le futur auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg ;* il n'avait en partage que les grâces de l'esprit, telles que les aimait la société française au siècle dernier. Le dirons-nous ? il réussissait à merveille dans l'impromptu, la parodie et le bout-rimé ; c'était son triomphe. Tout cela lui composait une renommée bien fragile, assurément, et qui n'a rien à voir avec la postérité. Et cependant c'était un si parfait chrétien ; la foi, dont son cœur était rempli, rayonnait en toute sa personne si belle et si pure, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en subir la douce influence ; à tel point, nous assure-t-on, que, sans aucune autre espèce d'apostolat,

[1] Lettre au P. Beauregard, du 4 mai 1803.

par la seule vertu de son exemple, des cœurs simples et droits se trouvèrent gagnés à cette Église romaine à laquelle on le savait si dévoué.

Mais voici peut-être le plus bel éloge qu'on ait fait de lui, et ce qui en rehausse le prix, c'est qu'il lui est décerné par une personne qui, douée d'un jugement exquis, avait surtout le mérite singulier de prendre pour mesure de toutes ses paroles la vérité même. A propos de l'abjuration d'un jeune russe converti au catholicisme, — il y a de cela une quinzaine d'années, — un ami, un parent de M[me] Swetchine lui écrivait qu'il ne pouvait s'empêcher, toutes les fois qu'il voyait quelqu'un de ses compatriotes ouvrir les yeux à la vérité, de songer avec reconnaissance au comte de Maistre. Elle, qui avait connu le comte de Maistre et le chevalier d'Augard, lui répondit : « Comme vous, j'ai pensé au comte de Maistre, à l'admirable solennité de Chambéry ; on devrait renouveler sa mémoire à l'accomplissement de tout acte semblable, car il a été un grand *semeur ;* pas le premier à beaucoup près : l'honneur de l'introduction du catholicisme parmi les Russes est dû au chevalier d'Augard, officier de la marine française, vieux chevalier de Saint-Louis, élève et ami dévoué des jésuites. Tout était de commencer ! Quand non-seulement une œuvre dans son exécution, mais sa pensée même comme désir semblait absurde et impossible, le génie de la foi était de la concevoir et de s'y confier ! Je ne vois jamais un *soixante-quatorze* sans reporter mon hommage plus vif encore et plus intime sur le canot du premier navigateur [1]. »

Comme le comte de Maistre, il était étroitement uni avec

[1] Lettre de M[me] Swetchine, au P. Gagarin, 17 septembre 1844.

le P. Gruber, alors occupé à rétablir sur son ancienne base l'institut de saint Ignace, et il s'employait de tout son pouvoir à le seconder dans cette entreprise. Dans le courant de l'année 1802, il vint en Allemagne pour voir d'anciens amis, entre autres M. Asseline, évêque de Boulogne, qui était alors à Hildesheim. C'est de là qu'il écrivit au P. Beauregard. Après lui avoir parlé de ses sermons, qu'il s'offrait à porter au père général : « Ce n'est pas, ajoutait-il, la seule chose dont je me chargerais avec empressement ; j'en mettrais presque autant à lui apporter des prédicateurs, des collaborateurs, des novices. Je vous implore, mon cher Père, pour nous obtenir, dans ce genre, des moyens et des secours. L'empereur, contre toutes les apparences, en dépit de tous les obstacles, je pourrais dire des intrigues, et par un miracle inexplicable, vient d'accorder à la compagnie la liberté illimitée d'avoir des novices, un pensionnat à Pétersbourg et par-dessus tout les missions de la Sibérie, de l'Asie, etc. *Messis quidem multa, operarii autem pauci...* » Le chevalier était persuadé que parmi tant de religieux sécularisés et dans les *débris des monastères* d'Allemagne, comme il disait, le P. Beauregard ne pouvait manquer de rencontrer un grand nombre de sujets appelés à la compagnie de Jésus.

Il reçut bientôt du P. Beauregard une lettre, la dernière peut-être qu'ait tracée sa main appesantie par l'âge. On y sent, au moins, que le cœur n'a pas vieilli. « Quel plaisir indicible m'a causé votre aimable et édifiante lettre, mon cher chevalier ! Mais vous m'en auriez fait un plus délicieux encore, à moi et à son Altesse Sérénissime la bonne princesse Sophie, si vous vous étiez un peu détourné pour venir passer quelques jours au château de Grœningen où elle s'est retirée

depuis la mort de ses respectables parents. Malgré la modicité de son apanage, elle a bien voulu m'emmener ici avec elle ; nous y vivons dans la plus stricte et la plus chrétienne solitude ; nous n'entendons que dans le lointain les débats et toutes les querelles politiques, les tracas et les bouleversements de toute la terre ; nous prions pour les amis de Dieu agités par les flots d'une si horrible tempête, pour les ennemis eux-mêmes et les auteurs de tant de désastres ; nous bénissons Dieu de notre position, des grâces et des consolations qui y sont attachées. »

Il y a là un mot que nous devons expliquer. D'après ce que nous avons vu dans les manuscrits du P. Beauregard, il existait, entre les anciens jésuites et leurs plus intimes amis, une *Association de prières pour les auteurs des désastres de la compagnie de Jésus*. Rien d'ailleurs n'était plus conforme à l'esprit de saint Ignace et aux recommandations qu'il fait à ses enfants. Les ennemis des jésuites ne se doutent guère de ce qu'ils peuvent gagner à les persécuter.

Sur l'article des novices, *ou sujets formés, ou débris des monastères supprimés*, le P. Beauregard répond : « Je ne suis pas à même d'en procurer, et ne vous conseille pas d'en emmener avec vous, quand même il s'en présenterait quelques-uns sur votre chemin. Des sujets convenables à notre compagnie, dans le temps présent, sont très-rares. L'éducation dans les autres ordres ne cadre pas avec la nôtre, et ne s'y ajustera jamais. »

« Maintenant, ajoute-t-il, que tout est répondu, je pense, continuez heureusement et en paix votre course et votre brillante carrière, sous la protection des anges tutélaires des pays où vous passez et des pays où vous allez. Conservez

précieusement, en des temps si mauvais, votre attachement sincère et solide à Dieu, à Jésus-Christ et à son Église, votre père, votre frère et votre mère, et vos bontés et soins à notre compagnie. »

Et il termine par ce chaleureux élan du cœur : « Allons au ciel, mon cher; là nous ne nous quitterons plus. Aimons-nous en Jésus-Christ et dans l'éternité; nous nous aimerons et serons aimés sans interruption, sans variation et sans fin. N'ayons que de tels amis! les autres ne sont pas dignes de ce beau nom. »

Vers le même temps, il faisait passer à Saint-Pétersbourg une partie de ses sermons, avec l'envoi suivant au père général :

26 juin 1803.

« Agréez, mon très-révérend Père, au nom de Jésus-Christ, de la très-sainte Vierge et des saints de notre compagnie, le fruit du travail de toute ma vie; heureux de pouvoir en faire un humble et sincère hommage à la compagnie de Jésus, à laquelle je dois tout ce que j'ai et tout ce que je suis : elle m'a élevé, nourri, formé dans son sein, et elle est, dans toute la signification du nom, ma bonne et véritable mère. Puissent ces ouvrages médiocres et très-imparfaits, dont l'auteur est l'imperfection et le péché même, servir néanmoins, par la grâce toute-puissante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la plus grande gloire de Dieu, à l'édification et au salut de bien des âmes : c'est le but de notre institut et le mien, et je n'en ai pas d'autre; puissent-ils surtout contribuer à former de vrais prédicateurs et d'excellents missionnaires. Non que je propose mes ouvrages comme des leçons et des modèles en ce genre, mais comme une pre-

mière idée et une grossière ébauche de la véritable éloquence sacrée, en attendant que je vous en envoie un traité fait de main de maître, composé de tous les traités des saints sur ce sujet, et des saints les plus éloquents, les plus puissants en œuvres et en paroles : la compilation seule sera de moi ; le fond, l'ordre des choses, le traité entier sera des plus grands maîtres. Au reste, mon très-révérend Père, je suis bien éloigné de désirer que l'on imprime mes sermons ou exhortations, j'ai même une répugnance très-forte et très-sensible à cette publicité. Faites-les servir à quelque chose selon votre sagesse, au dedans ou au dehors, c'est toute mon ambition, et je suis au comble de mes vœux. Les voici en partie dans vos mains, le tout y sera un jour, s'il plaît à Dieu ; disposez-en en toute liberté comme un bon et sage supérieur, tel que vous êtes, a le droit de le faire. Tout est à vous, rien n'est à moi. »

Le second envoi devait suivre de près; il se mit donc avec ardeur à revoir les sermons qui lui restaient encore entre les mains. Il n'eut pas le temps d'achever ce travail, Dieu sans doute l'ayant jugé assez digne de la récompense promise au bon et fidèle serviteur.

Ici nous déposons en quelque sorte la plume pour laisser parler la princesse Sophie, témoin ému de ses derniers instants et de sa douloureuse agonie. A ne l'envisager que du côté humain, cette mort est cruelle et elle offre un spectacle qui serre le cœur. Mais si on s'élève aux vues de la foi, quel que soit le frémissement de la nature, on ne pourra s'empêcher de la trouver digne d'envie.

Dès le commencement de l'année 1804, les personnes qui entouraient le P. Beauregard remarquèrent qu'il baissait

sensiblement. Des chutes fréquentes, qui arrivaient presque toujours le mercredi, circonstance que l'on s'expliqua plus tard, faisaient trembler pour sa vie. Instruit de son état, l'évêque diocésain lui avait permis de célébrer la messe dans sa chambre ; mais il n'y voulut jamais consentir, par respect pour Notre-Seigneur.

Le jeudi 26 juillet, il annonça l'intention de commencer sa retraite annuelle le lendemain, ne sachant pas, disait-il, dans le cas où il la différerait jusqu'à l'automne, ce que sa santé pouvait devenir d'ici là. Dès le souper, il s'y prépara par une abstinence plus grande que de coutume. Il était, au reste, le mieux du monde, gai, leste, d'une bonté, d'une amabilité charmantes.

Le 27, il se leva, comme à l'ordinaire, de manière à commencer sa méditation à quatre heures, et à cinq heures et demie il se rendit à la chapelle pour dire la messe.

Il était six heures passées ; la princesse, encore au lit, entendit un cri perçant qui partait de la chapelle. « Dieu ! s'écria-t-elle, c'est le Père !... le Père est tombé ! »

Au même instant, on frappe à sa porte, on appelle au secours ; on lui dit qu'aussitôt après avoir pris la sainte hostie, le Père est tombé du haut de l'autel la tête sur le pavé. Le coup a été si violent, que les assistants restent là comme frappés de la foudre.

Elle se lève, elle y court, et elle rencontre en chemin une de ses femmes, la mort sur le visage et les mains pleines de sang.

Elle entre... le P. Beauregard est là, la face ruisselante de sang, assis sur un siége en face de l'autel. Il n'a pas encore perdu connaissance. Le gardien des capucins, qui est

présent, prétend qu'il doit achever le saint sacrifice, et c'est en vain que la princesse essaie de lui démontrer qu'il est hors d'état de faire cet effort.

« Oh ! que la tête me fait mal ! » s'écrie en cet instant le P. Beauregard. Ce furent ses dernières paroles.

Mais il a entendu la décision du père gardien, il veut s'y soumettre, et il montre son aube et ses ornements sacerdotaux tout souillés de sang. On les lui enlève, et il s'élance à l'autel. — Que faites-vous, mon Père ? lui demande la princesse. — Il fait signe qu'il va achever le saint sacrifice. — Cela ne se peut, venez vous reposer.

Elle voulait le faire enlever à bras d'hommes ; on lui dit qu'il valait mieux l'aider à marcher en soutenant ses membres défaillants. Éperdue, elle laissa faire. Le P. Beauregard monta ainsi deux escaliers ; mais là ses forces l'abandonnèrent, ses jambes fléchirent tout à fait, et il fallut le déposer évanoui dans un fauteuil.

Ses yeux se ferment, ses dents se serrent les unes contre les autres, un râle étouffé sort de sa poitrine, et ses bras s'agitent convulsivement. On se hâte de lui administrer les saintes huiles.

Alors il se passa de longues heures, pleines de perplexités et d'angoisses, dans l'attente du médecin qu'il avait fallu envoyer chercher à Ellwangen, à cinq lieues de là.

La princesse ne le quitta pas un instant, et, pour le soulager, elle n'oublia rien de ce que peut suggérer la plus tendre sollicitude. Mais que pouvait-elle ?

A huit heures, elle le fit étendre sur son lit. On coupa alors ses vêtements pour l'en dépouiller, et on le trouva revêtu d'un large cilice qu'on ne put lui enlever sans augmenter

ses souffrances. Ce fut pour la princesse un trait de lumière. L'abstinence de la veille, une cruelle discipline, une longue méditation à genoux, voilà, pensa-t-elle, ce qui a épuisé ses forces et causé sa chute ; et voilà pourquoi les mercredis, jours de pénitence pour lui, ont amené si souvent, par une fatalité qui nous avait tous frappés, les mêmes accidents.

A dix heures, les bons habitants de Grœningen, qui l'aimaient comme un père et le vénéraient comme un saint, se réunirent à l'église et prièrent Dieu, non sans larmes, de le laisser encore au milieu d'eux.

A trois heures de l'après-midi, on récita auprès de lui les prières des agonisants. Le râle qu'il n'avait cessé de faire entendre était devenu plus fort, et tout son corps tressaillait visiblement. Trois ou quatre fois il poussa un faible gémissement, comme un homme que la douleur tire d'un profond sommeil, et alors brillait une lueur d'espérance ; mais ces crises étaient rapides comme l'éclair, et bientôt les signes avants-coureurs de la mort apparaissaient de nouveau plus effrayants.

Il y eut un moment, dit la princesse, où « je lui sentis, non pas un frisson, mais un tremblement profond et intime, semblable à ceux qui sont décrits dans le récit des derniers moments de certains martyrs, ou comme serait celui d'un homme comparaissant devant son juge. Son visage, extrêmement triste, semblait exprimer la même chose ; l'âme tout entière s'y peignait, et le saint homme était comme transparent, bien que ses yeux fussent fermés et qu'il n'eût plus de sens apparents pour la vie. Quoique ce spectacle fût fait pour rendre mes douleurs infiniment plus amères, en ce même instant, je sentis comme une opération étrangère

dans mon âme : ce n'était pas l'influence d'une grande force, mais une douceur qui me portait à être satisfaite que Dieu accomplît ainsi sa volonté et me fît éprouver son souverain domaine. Voilà, pensai-je, que mon cher Père est sans doute en pleine connaissance ; ou bien, déjà en présence de Jésus-Christ, il sollicite et obtient pour moi cette aimable grâce, au moment d'une séparation si violente, si longue et si entière. »

Il se fit un léger bruit dans sa poitrine, il vomit un peu de sang, et alors ce terrible râle, qui avait toujours été croissant, cessa tout à coup.

« On alluma le cierge béni, et j'ai pu, dit la princesse, le soutenir dans les mains de mon Père ! »

Il était mort, et elle s'obstinait à n'en rien croire. Elle *imposait à tout le monde les larmes en retenant les siennes.* Mais lorsqu'enfin, à huit heures du soir, le médecin et deux Pères du collége, arrivés d'Ellwangen, eurent déclaré que tout était fini, il fallut bien se rendre. « Ceux-là, dit-elle, décidèrent que Dieu avait retiré son apôtre. »

Nous ne raconterons pas les funérailles, auxquels assistèrent tous les prêtres des environs et même des ministres et des magistrats luthériens. Le corps fut déposé dans un caveau de famille, tout près de l'aïeule de la princesse Sophie, qui termine son récit par ces touchantes paroles : « Cette pieuse et vertueuse princesse, dont Dieu a bien voulu se servir pour rétablir en ces lieux le culte catholique, et qui fut toute sa vie si attachée à la compagnie de Jésus, méritait bien que la Providence lui ménageât une société comme celle du P. Beauregard pour la résurrection. Puisse la bonté divine m'accorder la petite place qui est aux pieds de mon cher

Père, pour que je me trouve alors en tiers avec eux, mais d'une manière qui n'afflige pas ces saints personnages. »

Mort douloureuse, mort soudaine et inopinée, mais non funeste, puisqu'elle ne priva point celui qu'elle frappait des secours de la religion. Le corps de Jésus-Christ, qu'il venait de prendre à l'autel, fut son viatique, et il expira au milieu des prières de l'Église.

Quand la princesse eût annoncé cette mort à M. de Juigné, il lui répondit : « Personne, madame, ne partage plus que moi la juste et profonde douleur que vous cause la perte que vous faites et que font avec vous les personnes qui prennent intérêt à l'Église de Jésus-Christ. Pour moi, j'étais pénétré d'estime et du plus sincère attachement pour ce célèbre et saint missionnaire de la religion ; mais, madame, je suis persuadé comme vous qu'il a passé sans délai de la terre au ciel, et qu'il n'a pas différé à recevoir de la main du juste juge la couronne que lui-même lui a fait mériter[1]. »

Au mois de novembre de l'année précédente, le P. Beauregard avait consigné ses dernières volontés dans un écrit qu'il avait remis cacheté à la princesse Sophie. Lorsqu'on l'ouvrit, on y lut ce qui suit :

« *Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, et à la plus grande gloire de Dieu.*

« Je, soussigné, déclare et affirme que si j'étais le maître et le vrai propriétaire de ce que je parais posséder en ce moment, et dont je n'ai que le simple usage, argent, livres, vêtements, etc., je ne pourrais, en honneur et en conscience,

1 Lettre de M. de Juigné à la princesse Sophie, en date de Paris, le 22 octobre 1804.

le léguer à une autre personne qu'à Son Altesse Sérénissime Madame la princesse Sophie de Hohenlohe-Bartenstein, laquelle, depuis ma sortie de France, d'abord par les bienfaits de ses augustes parents, et depuis leur mort par les siens propres et de ses propres rentes, m'a nourri et entretenu avec bonté, charité et générosité.

« Mais, premièrement, en 1749, Dieu m'ayant fait la grâce insigne de m'appeler à la compagnie de Jésus, d'y faire les derniers vœux et d'y être reçu profès ; secondement, en 1800, par une seconde grâce presque aussi privilégiée que la première et par une seconde vocation, ayant été agrégé et incorporé à la province des jésuites de Russie par le R. P. Gruber, alors général de cette même compagnie ; en vertu de mon vœu de pauvreté que je renouvelle en ce moment de très-grand cœur, ainsi que mes autres vœux, et par obéissance à nos saintes règles et constitutions, que je révère plus encore à ma mort que pendant ma vie, vœux et constitutions qui ne me permettent pas de tester, ce qui serait le plus grand acte de propriété ; je déclare donc et affirme que tout ce qui paraît m'appartenir ne m'appartient pas, mais, et sans aucune réserve, aux jésuites de Russie, auxquels je supplie Son Altesse la princesse Sophie de l'envoyer ; savoir : argent, livres, sermons, billets de ce que je crois m'être dû en France, mais qui ne l'est peut-être pas[1]; après avoir prélevé cependant tous les frais et toutes les dépenses nécessaires pour ma dernière maladie, mes obsèques, quelques aumônes et quelques messes pour le repos de mon âme.

[1] A cause des dépenses qu'avaient faites en sa faveur les personnes auxquelles il avait confié son argent, et des pertes qu'elles avaient éprouvées pendant la révolution.

« Quant à mes habits, linges et autres effets, il est à présumer que l'intention de mes supérieurs est qu'ils soient distribués aux plus pauvres du lieu, en nature ou en valeur.

« Que personne ne se scandalise de ce que pareille somme se trouve chez un religieux à sa mort[1]; car je déclare et affirme encore, et Dieu m'en est témoin, que je n'ai été jusqu'ici que le dépositaire de cette somme; croyant pouvoir et devoir la réserver pour les voyages que la Providence aurait pu ordonner, et pour mon entretien dans les pays où elle aurait pu m'envoyer, mon sort et ma demeure n'ayant été que depuis quelque temps fixés et déterminés.

« Mais aujourd'hui qu'après avoir eu, par la grâce de Dieu et la protection de la très-sainte Vierge, le bonheur d'être jésuite et de ne pas cesser de l'être, j'ai encore celui de mourir ici dans la sainte compagnie de Jésus, je dois et je veux mourir pauvre selon nos constitutions; déclarer et affirmer que je n'ai rien en mourant à laisser à personne, m'en réjouir et espérer, quoique je n'aie été sur la terre qu'un membre trop indigne de cette sainte et illustre compagnie, que j'aurai le bonheur inappréciable d'en faire cependant encore partie dans le ciel.

« Que Jésus, Marie, Joseph, mon ange gardien et tous les saints anges, mes saints patrons et tous les saints de la compagnie de Jésus, me soient propices dans mes derniers moments, viennent au secours de mon âme, la protégent contre les assauts des ennemis du salut, et l'introduisent dans leur bienheureuse et éternelle société. Ainsi soit-il. »

Grand exemple d'une vie toute remplie par une seule

[1] Elle s'élevait à quelques milliers de francs, le tout dû aux libéralités de la famille de Hohenlohe.

pensée, une seule ambition : *la plus grande gloire de Dieu*, et qui s'achève comme elle a commencé, dans la pauvreté, dans l'obéissance, dans l'immolation de soi-même.

Tel fut le P. Beauregard.

Quand la nouvelle de sa mort arriva en France, un des interprètes de l'opinion publique, en rendant hommage à sa mémoire, disait : « Qui remplira ces vides que la mort creuse chaque jour? et par où et comment nous reviendront d'autres hommes pour remplacer de pareils hommes [1]? »

Aujourd'hui, à un demi-siècle d'intervalle, nous pouvons tenir un autre langage. Dieu n'a pas manqué à son Église, il lui a fait retrouver de dignes ministres, et l'Évangile de Jésus-Christ a été de nouveau prêché parmi nous avec l'autorité et la force des anciens jours. Bien plus, dans cette même chaire où le P. Beauregard faisait entendre de si sévères réprimandes et de si formidables avertissements, d'autres voix se sont élevées, non moins éloquentes, non moins écoutées que la sienne, et elles ont pu, sans trahir aucun devoir, mêler aux divines leçons du christianisme beaucoup plus d'encouragements que de menaces. Dieu en soit béni ! ce demi-siècle, après tout, malgré ses erreurs et ses faiblesses, a été une époque réparatrice. Qui oserait, de nos jours, soutenir, patroner ce matérialisme abject que foudroyait le P. Beauregard? Ces écrits funestes qu'il vouait aux flammes, qui les lit? L'incrédulité de parti pris n'est plus à l'ordre du jour, et, à moins d'une perversité très-avancée, on ne se laisse plus aller au courant des opinions hardies et insensées qui étaient alors applaudies dans les salons et faisaient les délices de la bonne compagnie. On ne

[1] *Journal des Débats*, numéro du 2 octobre 1804.

jure plus par Voltaire ; on n'est plus de l'école d'Helvétius et de Condorcet ; Rousseau lui-même, le déiste sentimental et déclamateur, n'a plus que de timides et rares disciples. Tout n'est pas fini sans doute, mais enfin il est permis d'espérer que nous ne verrons plus les catastrophes et les désastres qui ont puni de tels excès, et que nous n'assisterons pas, comme nos pères, à d'horribles profanations. Non, le Saint des saints, remonté sur son trône, d'où l'*impudique Vénus* l'avait chassé, n'en descendra plus, et on ne lui ravira plus désormais les hommages de ses adorateurs. Chaque année, cette foule pieuse et toujours croissante qui se presse au banquet sacré, n'efface-t-elle pas de plus en plus du sanctuaire de notre vieille basilique l'opprobre que pleurait d'avance le P. Beauregard, cet opprobre que lui imprima, aux jours les plus néfastes de notre histoire, la fête de la déesse Raison ?

Quoi qu'il arrive cependant, il est bon de ne pas laisser périr de tels exemples. Celui-ci nous offre à tous de précieuses leçons. A nous surtout, les plus proches héritiers du P. Beauregard, il nous apprendra avec quelle ardeur et quelle constance nous devons combattre les combats du Seigneur ; et si l'ennemi venait de nouveau à prévaloir, il nous apprendrait encore à ne pas nous laisser abattre par les revers, à triompher de la violence par la douceur et de la haine par la charité, et à souffrir avec joie l'exil, la persécution et même, s'il le faut, le glaive, sans que jamais rien nous sépare de la charité de Jésus-Christ.

---

# MÉLANGES

# MÉLANGES

## I

LES MANUSCRITS SLAVES DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PARIS, PAR LE P. MARTINOF, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS[1].

Ce travail a été accueilli avec éloge par plusieurs recueils sérieux, parmi lesquels nous nous plaisons à citer la *Bibliothèque de l'école des chartes*, le *Bulletin du bibliophile*, la *Correspondance littéraire* et la *Revue des deux mondes*. Quant à nous, il ne nous appartient pas d'apprécier les œuvres de nos collaborateurs ; c'est pourquoi nous nous bornerons à le signaler à l'attention des lecteurs des *Études*.

La philologie et la paléographie slaves sont des sciences bien récentes ; on peut dire qu'elles datent du commencement de ce siècle ; elles sont surtout neuves en France ; il ne faut cependant pas méconnaître leur importance.

Une langue parlée dans ses différents dialectes par près de quatre-vingt millions d'hommes qui sont évidemment destinés à jouer un grand rôle dans l'histoire, mérite toujours d'attirer l'attention : mais l'intérêt que présente l'étude des langues slaves ne se borne pas là ; par leurs racines, par

[1] Paris, Julien, Lanier, Cosnard et C^e, 1858, in-8°.

leur grammaire, elles ont une très-grande analogie avec les langues de l'Europe et de l'Inde, de sorte que les travaux de philologie comparée, auxquels notre siècle se livre avec tant d'ardeur et de succès, seraient nécessairement incomplets, si on ne tenait pas compte de la philologie slave. Les chants nationaux, les légendes populaires et les chroniques des slaves ont pour l'historien une véritable importance. La physionomie de leur Église avec sa version slavonne de la Bible, avec son double rite gréco-slave et latino-slave, avec son double alphabet correspondant à ces deux rites, présente un caractère tout particulier. Un champ aussi riche que fécond est ouvert à ceux qui voudront explorer l'histoire de cette Église, les rapports si variés dans lesquels elle s'est trouvée nécessairement placée vis-à-vis de Rome, de Byzance et de l'Allemagne, et l'hagiographie slave si curieuse et si peu connue.

Le P. Martinof ne s'occupe dans sa brochure que des manuscrits conservés à la bibliothèque de Paris; mais, quoique peu nombreux, ils sont assez variés pour donner une idée de l'intérêt que la philologie et la paléographie slaves peuvent présenter. Le premier fragment que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs est emprunté à une légende sur Alexandre le Grand.

C'est le récit fabuleux des gestes d'Alexandre le Grand, ou, comme le porte l'original, « la narration de la naissance, des voyages et de la grande gloire du grand et glorieux et très-renommé et très-vaillant tsar de Macédoine, Alexandre le Grand, de sa bravoure, de ses marches de l'Orient à l'Occident, etc... Que celui qui le désire, ajoute le manuscrit, l'écoute avec délices. » Cette légende est fort répandue parmi les peuples slaves. Et comment en serait-il autrement? Philippe, ce monarque de *grant signorie,* suivant l'expression des romanciers normands (Lam-

bert le Court), ne tenait-il pas en baillie le pays des Esclavons ou des Illyriens, pour ne rien dire de la Grèce et de la Macédoine? Et son fils, devenu *sire de l'univers*, comme l'appelle avec raison la même tradition romane, pouvait-il rester inconnu à une race qui regarde la Macédoine comme le berceau de la *langue ancienne*, et qui, dans ses chants populaires, donne à ses propres rois le titre de Macédoniens, surtout quand on pense que le goût du merveilleux a été de tout temps un trait caractéristique de l'esprit slave? Aussi le héros macédonien occupe-t-il une place distinguée parmi les types de la *force* créés par l'imagination slave. Sa légende se retrouve chez tous les peuples de cette race. Dobrowski parle d'une rédaction bohême. (*Histoire de langue bohême*, p. 167, 2e édit., 1818.) La Pologne, la Serbie ont les leurs; les Russes en possèdent plus d'une. Ces rédactions, tout en découlant d'une source commune, offrent des variantes assez considérables, et elles portent un cachet spécial qui donne aux personnages une physionomie que j'appellerai *gréco-slave*. Nous n'en donnerons d'autres preuves que le manuscrit qui nous occupe en ce moment.

Dès le début, on y voit l'influence byzantine. Ainsi la naissance d'Alexandre y est racontée de la même manière que chez le Pseudo-Callisthène ou son traducteur latin. Je me garderai bien de répéter ici certains détails, et je ne dirai que ce qu'il faut pour donner une idée de la manière dont le narrateur slave a présenté les faits. Chez lui aussi, Nectanébo exerce la magie, source de sa puissance, mais qui ne le dispense pas de fuir devant les rois ligués contre lui. Le voilà donc qui quitte l'Égypte en disant pour adieu ces paroles prophétiques : « Je pars vieillard, je reviendrai jeune homme. » Il est en Macédoine; le bruit de sa science parvient à l'oreille de la reine, désolée de sa stérilité, plus encore de la menace d'être répudiée par Philippe. Le roi magicien abuse de la simplicité trop crédule d'Olympias; il lui fait accroire qu'elle va mettre au monde un dieu, et il devient père du futur monarque de l'univers. Ce fut l'an de la création 5133, avant l'ère chrétienne 362, le 12 mars à 9 heures.

Voilà la clef de la prophétie : en voici maintenant l'accomplissement. Nectanébo est mort depuis longtemps, précipité du haut d'une montagne par Alexandre lui-même. Celui-ci arrive en Égypte; une ville se trouve sur son passage, il l'assiége. Les chaleurs étaient alors excessives; Alexandre se baigne dans un grand lac; il tombe malade. A cette nouvelle, les assiégés écrivent à son médecin et l'engagent à

finir les jours du monarque par le poison. Philippe ne se laisse pas corrompre. Une seconde lettre est alors adressée au roi lui-même, et on y accuse Philippe de vouloir attenter à la vie de son maître. Elle est lue devant le conseil réuni et en présence de l'accusé, qui était là une coupe à la main. Philippe montre au roi la lettre qu'il a reçue, et à l'instant tout soupçon est dissipé. Alexandre vide la coupe et recouvre la santé. Le siége recommence. Alors une députation arrive auprès du conquérant : il est prié de ne pas combattre ses propres sujets prêts à se soumettre à leur souverain légitime, au fils de Nectanébo, au descendant de Sésostris. « Les oracles ont dit, ajoutent-ils, que celui sur la tête de qui tombera la couronne de la main de Nectanébo, celui-là est son successeur légitime et son fils. » En effet, lorsque Alexandre vint au centre de la ville, et s'approcha de la statue de Nectanébo, la couronne placée dans la main de celui-ci s'en détacha et tomba sur la tête du roi de Macédoine. « C'est ainsi que Nectanébo, parti vieillard, revint jeune homme. »

On le voit, c'est une traduction bien libre de l'original grec. Il n'y a que les transcripteurs slaves qui aient pu, par exemple, transformer le fleuve *Cydnus* en un lac, et le transporter en Égypte.

Toutefois, le voyage d'Alexandre à Rome, digne pendant de celui de Charlemagne à Jésusalem, porte un cachet tout particulier et qu'on pourrait appeler *slave*. Ce fait, à peine effleuré par les légendes occidentales, prend sous la plume slave des proportions épiques. C'est tout un récit, mais un récit dans le genre de ces fantastiques contes *orientaux* dont les traditions slaves sont pleines. Je demande la permission de le reproduire ici *in extenso*.

« D'Athènes, Alexandre voulut aller à Rome. A cette nouvelle, les Romains alarmés sont saisis d'une grande douleur. Vite ils réunissent un conseil pour délibérer sur ce qu'ils ont à faire : s'ils doivent recevoir Alexandre avec honneur et lui offrir des présents, ou bien s'il faut lui opposer une force armée. Dans cette incertitude, se souvenant des pieux usages de leurs ancêtres, ils s'adressent à leur dieu Apollon, et ils le supplient de les éclairer. Le dieu leur apparaît en songe et leur dit : « Hommes de la grande Rome, ne craignez point Alexandre ; car « c'est mon propre fils, que j'ai eu d'Olympias, grâce à l'intervention « de Nectanébo, roi d'Égypte. Ainsi recevez-le avec les honneurs dûs à « un seigneur et à un *autocrate*, et rendez-lui la gloire qu'il mérite. » Les Romains obéirent à la voix de l'oracle, et ce fut une chose merveilleuse à voir et inouïe que la réception qu'ils firent à Alexandre.

« Aussi on envoya à sa rencontre d'abord quatre mille guerriers, portant des couronnes ornées d'or et de diamants ; ensuite cent mille hommes, en habits rouges brodés d'or ; puis quarante mille autres, tous ayant des branches de laurier à la main ; enfin des grands pontifes de Rome, au nombre de deux mille, portant de grands cierges.

« Lorsque Alexandre n'était plus éloigné que d'un *stade*, on lui remit les habits du grand roi hébreu Salomon, déposés à Jérusalem par Nabuchodonosor, lors de la prise de cette ville ; en outre, douze cents plaques d'or ornées de pierres précieuses, dont Salomon avait enrichi le saint des saints, ainsi que deux couronnes, l'une de ce même roi, avec douze pierres précieuses correspondant aux douze tribus d'Israël, et dont chacune avait une vertu particulière ; l'autre, de la reine Sibylle, aussi avec des pierres précieuses douées de vertus magiques. On lui amena de plus des coursiers couverts de peaux de crocodiles, aux harnais étincelants de diamants et d'émeraudes. On lui offrit aussi les armes du roi Agaméousch ( Agamemnon), vainqueur de Troie, et celles du roi Alexandre Pâris, fils de Priam ; la lance du roi Pandion et celle du prince Achatamonik, toutes deux ornées de diamants, et dix autres ; de plus, le bouclier du roi de Kheimar, couvert de peau d'aspic.

« Une réception pareille réjouit grandement le cœur d'Alexandre. Aussi il ordonna à ses troupes de revêtir leurs plus beaux habits ; il fit venir ses meilleurs chevaux richements harnachés, et conduits à la main ; il monta son merveilleux coursier, Bucéphale ; il mit sur sa tête la couronne de Cléopâtre, reine d'Égypte, ornée de douze pierres précieuses, et c'est ainsi, qu'au son des trompettes et des instruments, il continua sa marche vers la grande et fameuse ville de Rome.

« Lorsqu'il en approchait déjà , des guerriers, des princes et des rois romains vinrent le saluer, sans descendre de leurs chevaux et en criant : *Vive le grand roi Alexandre, fils de Philippe , seigneur de l'univers entier !* et cela dit, ils s'éloignèrent. Ceux qui vinrent après descendirent de leurs chevaux et rendirent gloire au grand conquérant.

« Les prêtres romains se présentèrent à leur tour ; ils avaient des cierges et des encensoirs, et après avoir encensé Alexandre, ils lui rendirent aussi gloire. Quand il entra en ville, ils le conduisirent au temple du dieu Apollon, pour faire les adorations accoutumées ; et, les adorations faites, ils lui offrirent des présents qui conviennent aux rois, à savoir de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ensuite ils lui remirent un écrit dans lequel on lisait ce qui suit :

« L'an cinq mille, il paraîtra un bélier à une corne, qui brisera le « royaume du léopard, et qui, après avoir déposé tous les rois orgueil-« leux de l'Occident, s'en retournera en Orient, là où est le grand bélier « à deux cornes, auquel il en brisera une, et qu'il frappera au cœur de « cette même corne, et il fera trembler tous les grands rois de l'Orient « et tous les peuples Madianites, et il émoussera le tranchant des Perses. « Et quand il viendra à Rome, et y recevra la gloire, alors son temps « sera venu; or, ce temps est déjà venu; car il est à Rome, et il l'a « prise sans coup férir. »

« En entendant cette prédiction, Alexandre versa des larmes de joie, ainsi que les personnes de sa suite, et il désira d'en connaître l'interprétation. Alors un philosophe romain lui dit ces paroles : « O grand « roi Alexandre, écoute l'interprétation que je vais en donner, et que « j'ai recueillie de la bouche d'un prophète hébreu nommé Daniel. La « voici : le léopard, c'est l'Occident; le bélier à deux cornes, c'est le « royaume de Perse; les peuples médiques, ce sont les Orientaux; le « bélier à une corne, enfin, c'est le royaume macédonien, dont tu es le « souverain : car tu es vaillant et invincible, comme ton entrée à Rome « le rend manifeste. »

« Que la volonté de Dieu se fasse, répondit Alexandre, pénétré de « joie : l'homme ne peut rien par lui-même, et tout dépend de la Provi-« dence; c'est elle qui renverse les puissants; c'est elle encore qui donne « la force aux faibles. » Et les Romains et les Macédoniens se livrèrent ensemble à la joie pendant longtemps.

« Les réjouissances duraient encore, lorsque les pays de l'Occident vinrent offrir à Alexandre leurs hommages et leur soumission. Il les agréa, et leur ordonna de lui envoyer des troupes et des tributs, deux fois l'an ; et après avoir laissé à Rome son bien-aimé *Laméouch* gouverner en son nom l'Occident tout entier, et reçu quantité d'or pour lui-même et pour ses troupes, il continua sa marche victorieuse jusqu'aux extrémités de l'Occident, jusqu'aux bords du grand Océan, dont personne ne saurait raconter toutes les merveilles, et de là, à travers les régions inconnues du septentrion, il revint en Orient. »

Ce morceau n'a pas besoin de commentaire : il nous donne une idée de l'intérêt qu'il y aurait à établir une comparaison entre les légendes occidentales et les légendes slaves. Pour cela, il faudrait commencer par réunir en un seul faisceau ces dernières, éparses sur le vaste terrain qu'occupe la race slave. Quant à la France, cette tâche est accomplie

il y a longtemps; les travaux de MM. Michelant et Talbot en sont la preuve. Espérons qu'un travail analogue pour les Slaves ne se fera pas attendre. Déjà nous pouvons saluer d'heureux commencements. Un jeune slaviste vient de donner un aperçu de toutes les légendes sur Alexandre dans un important travail qui sera bien accueilli des archéologues slaves. Nous voulons parler de l'*Esquisse historique et littéraire des anciens récits et contes russes,* dont l'auteur, M. Pypin, est déjà avantageusement connu de nos lecteurs.

Empruntons un second fragment à la vie de saint Siméon, roi des Serbes.

Les ennemis d'Étienne, résolus de le chasser du pays et de le perdre, cherchèrent un appui auprès de l'empereur grec. Déjà les troupes alliées, grecques, franques, turques et autres, franchissant les frontières de ses États, paraissaient devant la ville de *Pantin,* lorsque, les yeux et les mains levés vers le ciel, Étienne invoqua du fond du cœur son saint patron : « Jugez, lui dit-il, ceux qui m'insultent, défendez-moi contre leurs attaques, prenez les armes et le bouclier, marchez contre mes persécuteurs, dites à mon âme : « Je suis ton salut ; » et saisissant le signe vivifiant de notre rédemption et une lance offerte par l'évêque, il s'avança d'un pas intrépide contre les troupes alliées. Il y avait sur son passage, près de la ville de *Zvietchan*[1], une église de saint Georges ; il y envoya aussitôt un de ses prêtres, chargé d'y réciter les prières accoutumées et de célébrer la sainte messe. Or, pendant que celui-ci se repose de ses fatigues, le saint martyr lui apparaît sous la forme d'un guerrier : « Qui es-tu » lui demande le prêtre ? — « Je m'appelle Georges, je suis le martyr de Jésus-Christ. Je viens combattre les ennemis de ton maître. » Le lendemain de la vision, un grand combat eut lieu : l'ennemi fut vaincu, anéanti, et l'un des frères du saint, qui avait pris part à cette guerre sacrilége, périt dans les flots. De retour dans sa capitale, Étienne ne discontinua pas de remercier Notre-Seigneur et sa sainte mère, le thaumaturge saint Nicolas et le grand martyr saint Georges.

Sur ces entrefaites, un de ses guerriers vient chez lui, et se mettant à ses genoux avec une grande humilité : « Seigneur, lui dit-il, quelque méchant serviteur que je sois, à la vue de votre piété envers Notre-

[1] Sfentzanion ou Svetzanion des auteurs grecs, sur les confins de l'ancienne Bulgarie et de la Serbie.

Seigneur et ses saints, j'ai osé annoncer à votre puissance qu'une doctrine réprouvée, hérétique et maudite se propage dans vos domaines. » Aussitôt le saint fait venir son archevêque Euthyme, les higoumènes, les prêtres, le clergé et la noblesse, grands et petits, et il leur parle ainsi : « Pères et frères, considérez ce que je vais vous dire. Quoique je sois le dernier de mes frères, cependant Dieu et sa très-sainte mère, qui ne font pas acception de personnes, m'ont accordé le don de la foi en la Trinité consubstantielle et indivisible; ils m'ont préposé à la garde de mon troupeau, au milieu duquel l'ennemi rusé sème maintenant, vous le savez, la zizanie. Non, je ne souffrirai jamais qu'on propage dans mon royaume des blasphèmes contre le Saint-Esprit, et qu'à l'exemple de l'impie Arius, on divise l'indivisible et consubstantielle Trinité; qu'en la séparant ainsi, on déchire de nouveau la robe sacrée du Sauveur. Insensés! ils ignorent qu'en suivant ses doctrines maudites, ils le suivront aussi au fond de l'abîme. »

On agitait encore la question, lorsque la fille d'un seigneur orthodoxe, mariée à un de ces sectaires, se présente, se jette aux pieds du monarque, lui raconte les abominations de la secte, dont elle avait été le témoin involontaire, et le conjure d'y mettre un terme. « En vérité, ajouta-t-elle, ils rendent un culte à Satan déchu de sa gloire première. » Étienne la produit au milieu du concile, et, après avoir pris l'avis de l'assemblée, il envoie contre eux des soldats. Comme autrefois le prophète Élie, enflammé d'un saint zèle pour la maison du Seigneur, il poursuivit ces hérétiques, et punit les uns par le feu, les autres par divers tourments, ceux-ci par l'exil, ceux-là par la privation des biens en faveur des pauvres. Le chef de la secte, *Tesbite,* eut la langue coupée, et fut condamné à un exil perpétuel ; ses ouvrages furent livrés aux flammes. Ainsi fut comprimée la doctrine blasphématoire contre l'indivisibilité des trois personnes divines[1].

[1] L'hérésie en question n'est autre que le *bogomilisme*. On en connaît les extravagantes doctrines touchant la très-sainte Trinité, et le culte des démons, et surtout de *Satanaïl*. C'est à ce dernier que se rapporte le passage cité plus haut. D'un autre côté, nous savons que la secte des bogomiles était à cette époque très-répandue dans la Bosnie, grâce surtout à la protection du Ban lui-même, *Kouline*, dont le zèle impie gagna à la secte près de dix mille adeptes, parmi lesquels on comptait l'évêque même de Bosnie, Daniel. Voulcan, second fils d'Étienne et prince de la Dalmatie et Dioclétie, en écrivit au pape Innocent III (en 1199), qu'il conjurait d'agir auprès du roi de Hongrie, alors souverain de la Bosnie. Le souverain pontife envoya en effet à ce prince des légats, qui présidèrent un concile tenu probablement à *Dioclée* dans la même année. Mais ce concile

L'empereur grec voulant s'emparer de quelques contrées de la Serbie, Étienne lui déclara la guerre, dont il sortit victorieux. D'abord il marcha avec le roi de Hongrie, Riza, son allié, contre Sriedets[1], qui fut détruit de fond en comble ; puis il alla assiéger seul *Pernik*[2], qu'il prit et rasa jusqu'au sol. Les villes de Stob, Zemlian, Velboujde, Jitomitsk, Scopl, Lechsk, Gradets, Prizrène, Nisse, Ravini, Kozel subirent le même sort ; il n'en resta pas pierre sur pierre.

Les provinces de Nisse, de Prizrène, Liplian, Morava et Vrani furent incorporées à la Serbie. En outre, Étienne reprit aux Grecs la Dioclétie et la Dalmatie, héritage de ses pères, et renversa toutes les villes qu'ils y avaient bâties, à savoir, Dan, Sardonique, Drivaste, Rosaf, Scadra, Svatch, Letsin et Bari ; excepté Cataro, où il transporta sa cour et qu'il fortifia.

Comblé de gloire et de puissanee, Étienne rentra en lui-même : la pensée du jugement dernier se présenta devant lui ; il se rappela la parabole du riche qui amasse des biens et qui remplit ses greniers, oubliant que son âme peut à chaque instant lui être redemandée par le Créateur. Aussitôt, prenant pour témoin la sainte vierge Marie, il fit vœu à Notre-Seigneur de lui consacrer le reste de sa vie, de quitter son épouse, et d'élever à la très-pure et immaculée Mère de grâce une église où il accomplirait le vœu qu'il venait de prononcer.

Il se disposa à ce grand acte par des bonnes œuvres. D'abord, il fit construire le fameux monastère de Stoudénitsa. En même temps de nombreuses et abondantes aumônes furent envoyées dans toutes les parties du monde catholique ; la grande église de Jérusalem et celle de Saint-Pierre et Saint-Paul à Rome, Notre-Dame de Byzance, l'église de Salonique, et bien d'autres eurent part à ses pieuses libéralités ; le saint roi joignit à ces largesses d'ardentes prières, dans lesquelles il demandait sans cesse à Dieu et à ses saints la faveur insigne de travailler à son propre salut, loin des splendeurs du trône, et de suivre le Sauveur dans la voie étroite des conseils évangéliques. Tout en répandant ainsi son

est différent de celui dont parle notre auteur, car il n'y est fait aucune mention de l'hérésie *bogomile*, et le nom d'*Euthyme* ne se trouve point parmi ceux des évêques qui en ont signé les décrets. D'ailleurs, Étienne Niémania n'était plus, depuis 1195, qu'un simple moine, et il se trouvait alors à Vatopède, au mont Athos, où (en 1197) il passa de Stoudénitsa. (V. Zygab. *Narr. de bogomilis*, ed. Giessler Gottingæ, 1842. — Farlati, *Illyr. sacr.*, t. VII, p. 27 et suiv.)

1 *Sardica* des anciens, maintenant Sophia.

2 *Pernik*, aujourd'hui Pétritsch, près de Philippopolis.

âme devant Dieu, il pressait l'achèvement du temple qu'il avait fait vœu de construire, et qui lui rappelait la Jérusalem céleste à laquelle il aspirait si ardemment. Ainsi un aigle, affranchi des liens qui le retenaient attaché à la terre, prend son essor rapide vers les hauteurs inaccessibles.

L'exemple de tant de vertus décida la vocation du plus jeune de ses enfants. C'était Rastko, plus connu sous le nom de Sabas. Il désirait depuis longtemps consacrer dans la solitude sa vie tout entière au service du Seigneur. Un jour donc, après s'être donné à lui sans réserve dans une ardente prière, il prend son crucifix et quitte à l'insu de tout le monde le toit paternel. Ses parents désolés le font chercher partout. Enfin on le retrouve au mont Athos, dans le couvent de Vatopède, déjà revêtu de la *forme angélique.*

De retour au palais, les envoyés racontent au prince ce qu'ils ont vu ; celui-ci, après les avoir congédiés, quitte son trône, et les mains levées vers le ciel : « Je vous rends grâce, s'écrie-t-il, ô Dieu de miséricorde, vous qui aimez les âmes, je vous rends grâce de m'avoir montré aujourd'hui le chemin assuré du salut éternel ! O mon âme, lève-toi et marche dans les sentiers de la pénitence : le Seigneur t'invite par la bouche des enfants et des petits, ne tarde point ; ne regarde plus en arrière comme la femme de Loth ; souviens-toi de ta promesse ; le temps est venu, déjà la cognée est à la racine de l'arbre ; la moisson blanchit, l'époux est à la porte, hâte-toi, de peur d'y frapper inutilement ; obéis à la voix du Christ qui te dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes fa-
« tigués, et je vous soulagerai : mon joug est doux et mon fardeau
« léger. »

Sa prière achevée, le roi fait appeler son épouse, ses enfants, l'archevêque Callinique et les seigneurs du pays ; il leur communique sa résolution de quitter le trône, et désigne pour son héritier Étienne, son fils aîné [1]. Après avoir appelé sur lui toutes les bénédictions les plus abondantes du ciel, il s'approche de l'archevêque et reçoit de sa main l'*habit angélique* avec le nom de Siméon. Son épouse Anne suivit son exemple et prit le nom d'Anastasie [2]. Siméon se retira dans son couvent chéri de Stoudénitza, où il rivalisa dans la pratique de la perfection

[1] C'est l'auteur de ce récit.

[2] L'usage veut que le nom de religion commence par la même lettre. Ainsi Anne devient Anastasie ; Stéphan (Étienne), Siméon ; Constantin, Cyrille, et ainsi du reste. Les exceptions à cette règle sont rares.

évangélique avec les autres religieux. Il fit part de son bonheur à son fils bien-aimé. Sabas en tressaillit de joie et l'invita à venir le rejoindre à Vatopède. Siméon y consentit, et dès lors, entre le père et le fils, joie, prières, veilles, chants, tout était en commun ; ce fut un spectacle vraiment attendrissant de voir ce vieillard couronné rivaliser de vertu et de ferveur avec son propre fils, donnant ainsi un exemple de mépris pour les grandeurs de ce monde.

Quelque temps après, il trouva au centre même de la sainte montagne un lieu désert appelé Khilandar, qui lui parut très-propre à la construction d'une église nouvelle. Il pria donc son fils Étienne, kral de toute la Serbie, de lui envoyer ce qu'il fallait pour élever ce temple qu'il voulait dédier à Dieu, sous le vocable de l'*Entrée de la sainte Vierge au temple*[1]. « Ainsi, lui mandait-il par l'abbé Méthode, notre mémoire sera perpétuée, on priera pour moi, pour vous, pour vos enfants et vos petits-enfants, de génération en génération, et vous aurez l'honneur d'être le fondateur de cette église comme vous l'avez été de Stoudénitza. Faites donc promptement ce que je vous demande, et recevez ma bénédiction. » Après la lecture de la lettre, le kral, attendri jusqu'aux larmes, se prosterna la face contre terre, rendit grâce au Seigneur avec une touchante effusion de cœur, combla Méthode de présents et alloua à Khilandar une rente annuelle jusqu'à l'achèvement du couvent, et de plus une partie de ses propres terres. Enfin, il chargea Méthode de saluer son père, de lui dire qu'il était trop honoré d'être associé à la fondation du monastère ; qu'il n'était que son serviteur indigne prêt à lui donner tout ce qu'il possédait : « Qu'il prenne, ajouta-t-il, même ce corps de terre, qu'après Dieu je tiens de lui ; il n'a qu'à commander, il sera obéi en tout. »

Méthode fit bientôt un nouveau voyage en Serbie ; cette fois encore Siméon le chargea de porter à son fils, avec sa bénédiction paternelle, une croix que lui-même avait toujours portée au cou dans la paix aussi bien que dans les combats. Grande fut la joie du kral à la nouvelle de l'arrivée de Méthode. Impatient de posséder le souvenir sacré du Sauveur et de son père, il alla processionnellement à la rencontre de l'higoumène, et adora avec la piété la plus ardente le signe béni de la rédemption, qui s'avançait vers l'église au milieu des chants sacrés, semblable au soleil qui répand dans sa marche majestueuse les douces

[1] Les Grecs appellent ainsi la fête de la *Présentation*.

clartés de ses rayons. Un endroit fut préparé pour recevoir la relique vénérée ; une messe en l'honneur de la sainte croix fut célébrée en présence du peuple que ce spectacle avait profondément ému. Cette journée fut consacrée tout entière aux fêtes et aux réjouissances. Méthode, chargé de dons et d'honneurs, reprit la route de Vatopède, en bénissant notre Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte mère.

Siméon et Sabas avançaient d'un pas rapide dans les sentiers de la perfection, donnant l'exemple de toutes les vertus, et laissant derrière eux les plus fervents de leurs confrères. Leurs corps, il est vrai, tenaient encore à la terre, mais leurs âmes ne quittaient plus le ciel. Ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des anges terrestres, ou des hommes angéliques. Ainsi s'écoula leur vie, jusqu'à ce que Dieu daignât enfin inviter Siméon au banquet éternel, et lui remettre la couronne immortelle à la place d'une couronne périssable. Atteint de sa dernière maladie, il appela son fils, et, baigné de larmes, il lui adressa ces touchantes paroles : « Mon bien-aimé, voici l'heure de mon passage qui approche ; voici Jésus-Christ, invisiblement présent, qui m'appelle. Allez chercher la mère de mon Seigneur Jésus, afin que, selon ma promesse, je remette entre ses mains mon âme. Appelez le prieur et les frères. Voici venir les serviteurs de Dieu et les troupes célestes ; j'entends leurs chants : hâtez-vous, mon fils bien-aimé ! » On apporta l'image de la Vierge ; on disposa devant elle une natte sur laquelle le bienheureux étendit ses membres défaillants. Les moines, plongés dans une douleur profonde, lui faisaient des adieux fraternels, et le priaient de se souvenir d'eux dans l'éternel royaume. Alors cet homme vénérable se soulevant un peu : « Pourquoi, dit-il, êtes-vous plongés dans la douleur? Récitez les prières des agonisants. » A ces mots, un bruit semblable à un tremblement de terre se fit entendre ; il fut suivi du cantique angélique : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté.* C'est ainsi que, parmi les chants des esprits célestes, le bienheureux rendit son âme au Seigneur, le sourire sur les lèvres, le visage resplendissant d'une beauté indicible.

Nous regrettons vivement que le défaut d'espace ne nous permette pas de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques pages dans lesquelles le P. Martinof fait bien connaître l'état des questions les plus importantes, actuellement

controversées entre les slavistes ; mais nous croyons que personne ne se repentira d'avoir lu dans son ensemble le remarquable travail dont nous avons extrait ce qui précède.

## II

### PUBLICATIONS RUSSES SUR LE MARIAGE.

I. *Le mariage selon la doctrine et le rit de l'Église orthodoxe russe*, par J. Bazarof, prévôt de la chapelle russe de la cour, à Stuttgart. *Die Ehe nach der Lehre und dem ritus der orthodoxen russischen Kirche.* — Kalsruhe, Hasper. 1857. ( En allemand. )

II. *Office du mariage selon le rit de l'Église catholique orthodoxe d'Orient*, traduit du grec et du slave en français, par l'archiprêtre Joseph Wassilieff, aumônier de l'ambassade impériale de Russie à Paris. — Paris, Didot, 1857.

Le christianisme, toujours combattu, jamais vaincu, a vu plus d'une fois se modifier le plan des attaques dont il est l'objet.

Au siècle où nous sommes, on s'occupe moins de tel ou tel article de foi, de tel ou tel point de discipline que des bases mêmes de la religion, et les ennemis de l'Église semblent croire qu'ils parviendront à la renverser en sapant ses fondements. Toutefois, il y a dans l'enseignement catholique des points qui ont le privilége de servir de but aux traits de nos adversaires, et un de ces points est le sacrement de mariage.

Sans parler des tendances qu'il est impossible de ne pas apercevoir dans la littérature et au théâtre, l'Angleterre ne vient-elle pas de porter une grave atteinte à l'indissolubilité du nœud conjugal? La pratique du divorce ne produit-elle pas les plus déplorables fruits dans l'Allemagne protestante?

Aux États-Unis, les Mormons n'ont-ils pas fait de la polygamie la base de leurs institutions religieuses et sociales? Et toutes ces sectes qui s'agitent en France depuis vingt ans sous différents noms, ne s'accordent-elles pas à vouloir abolir le mariage?

On ne saurait en être surpris; les ennemis de l'Église sont en même temps les ennemis de la société; la société repose sur la famille, et la famille a pour fondement la sainteté du mariage. Il n'y a donc rien de plus logique que ces attaques, et il est bien temps qu'on aperçoive l'enchaînement qui les rattache les unes aux autres.

Ces réflexions nous ont été suggérées par la brochure de M. Bazarof. Écrivant en allemand, dans un pays protestant, à une époque où les notions sur la sainteté et l'indissolubilité du mariage sont en butte à tant d'attaques, le prévôt de l'Église russe de Stuttgart n'a pas craint de proclamer des doctrines fort opposées à celles qui ont cours autour de lui, et il faut l'en féliciter. Il s'est attaché à prouver que le mariage était un sacrement institué par Jésus-Christ, et il en déduit par une conséquence nécessaire l'indissolubilité du lien conjugal. En général, ce travail est conçu dans un excellent esprit et on le lit avec intérêt. On regrettera seulement que M. Bazarof ait affaibli sa thèse par quelques expressions inexactes, et par quelques concessions inopportunes.

Ainsi, dans la définition qu'il donne du mot sacrement à la page trente-quatre, il fait une mention expresse de l'institution divine, et certainement il ne nous serait pas venu à l'esprit de lui attribuer une autre manière de voir: mais pourquoi alors, à la première page, dit-il que c'est l'Église qui a mis le mariage au rang de sacrement? Cette

manière inexacte de s'exprimer pourrait faire croire que dans la pensée de l'auteur les sacrements, au lieu d'être d'institution divine, sont simplement d'institution ecclésiastique ; ce qui est bien différent, et ce qui entraînerait les conséquences les plus graves.

Après avoir dit, page 7 : « Si le mariage est un sacrement, il faut nécessairement qu'il soit indissoluble, car la grâce de Dieu ne peut être rejetée impunément, » à la page 9, il commence à parler des exceptions à cette indissolubilité. En premier lieu, il cite le cas d'adultère. On sait que depuis bien longtemps l'Église grecque a adopté en cette matière une autre ligne de conduite que l'Église romaine, en se basant sur une autre interprétation du texte de saint Mathieu (v. 32). Aussi, quoique nous soyons convaincu que cette explication ne peut être admise, nous n'aurions pas trouvé étrange que M. Bazarof suivît en ce point l'enseignement de son Église ; mais il ajoute immédiatement après, que la loi civile russe admet deux autres exceptions à l'indissolubilité du mariage : « Lorsqu'une des parties a disparu sans qu'on ait eu de ses nouvelles pendant cinq ans, ou bien lorsqu'elle a été condamnée à l'exil perpétuel, l'autre partie peut se remarier. » Puis il ajoute que ce n'est que dans des cas très-rares qu'on prononce la dissolution du mariage pour cause de stérilité. Il résulte clairement de ces aveux que dans l'Église russe, le mariage, quoique indissoluble en principe, peut être dissous pour quatre motifs différents ; ce qui se rapproche beaucoup du mariage protestant. Si les informations que nous recevons sont exactes, des exemples récents prouvent que dans la pratique on est assez disposé à l'indulgence et au relâchement.

Nous aurions encore quelques observations à faire au sujet des empêchements. M. Bazarof dit que ces empêchements sont d'origine naturelle ecclésiastique ou civile, mais qu'en Russie, où l'Église et l'État sont unis par des liens si étroits, on ne fait pas de distinction entre ces divers empêchements, et que c'est l'Église qui est chargée de veiller sur cette matière.

Puis vient l'énumération de quelques-uns de ces empêchements. Pour contracter mariage, l'époux doit avoir au moins dix-neuf ans et l'épouse seize ; tous deux doivent avoir le consentement de leurs parents et des *autorités*.

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer que c'est seulement sous le dernier règne que l'âge des époux a été fixé à dix-neuf et à seize ans; les prescriptions de l'Église grecque disent quatorze et douze ans. Il y a aussi quelque chose d'exorbitant à exiger pour la validité du mariage, et à tout âge, le consentement des parents et surtout des autorités. Nous autres catholiques, nous distinguons les empêchements de droit divin, ceux de droit ecclésiastique et ceux de droit civil. L'Église peut dispenser des empêchements de droit ecclésiastique ; quant aux empêchements de droit civil, ils ne peuvent jamais affecter la validité du mariage, et leur effet ne porte que sur les conséquences civiles du contrat.

Il y aurait beaucoup de choses à dire touchant ces liens si étroits qui unissent en Russie l'Église et l'État, et sur lesquels M. Bazarof s'étend avec tant de complaisance. Il suffirait de citer sa brochure même pour montrer que ces liens ne sont que le témoignage trop sensible de la captivité dans laquelle l'Église russe est tombée. Mais il est inutile d'insister ; au fond, il ne peut y avoir et il n'y a qu'une opinion en

Russie ; cette opinion, favorable à l'émancipation de l'Église, est sur le point de triompher ; et c'est précisément cette question du mariage qui doit être l'occasion de cette grande révolution. Il y a longtemps que le sein de l'Église russe est déchiré par des sectes dissidentes, mais jamais elles n'avaient pris un développement semblable à celui qu'elles ont aujourd'hui. Il y a de quinze à dix-huit millions d'hommes qui sont enrôlés sous leurs étendards. La Sibérie, les contrées de l'Oural, les pays des Cosaques et en général toutes les provinces orientales de la Russie ont répudié l'autorité du synode, et chaque jour encore des villages entiers se détachent de l'Église officielle. Ces sectes n'étant ni reconnues, ni tolérées par l'État, les mariages que leurs adhérents contractent entre eux n'ont aucune valeur légale. On devine sans peine la perturbation qui doit en résulter dans les héritages. Quand un rascolnique vient à mourir, c'est en vain que ses enfants, sa femme, ses frères, réclament sa succession. L'État ne reconnaît pas les liens de parenté qui les unissent, le rascolnique meurt sans héritiers, et c'est l'État qui revendique ses biens. En présence d'une situation pareille, s'appliquant à quinze millions d'hommes, il y a de quoi réfléchir. Le gouvernement a songé à adopter le mariage civil, mais il est à croire qu'il n'ira pas si loin. Un registre de l'état civil pourrait être placé entre les mains des magistrats qui y inscriraient les mariages, les naissances et les décès sur les déclarations obligatoires des différentes communions religieuses reconnues par l'État ; et au nombre de ces communions reconnues on mettrait les rascolniques. Il n'est personne qui ne voie qu'une pareille innovation aurait des conséquences incalculables ; mais la seule sur laquelle nous voudrions appeler l'attention du

lecteur, c'est que le droit canon de l'Église russe, dégagé des étreintes de la loi civile, serait obligé de régler les matières matrimoniales autrement qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Ces courtes observations suffisent pour montrer que M. Bazarof, avec des intentions excellentes, aurait pu être plus précis dans les expressions et plus rigoureux dans la doctrine. Au premier abord, sa brochure semble très-ferme et en opposition directe avec le relâchement qui prévaut parmi les protestants ; et si l'on y regarde de plus près, elle leur fait des concessions extrêmement larges.

Nous n'avons que peu de chose à dire de la brochure de M. Wassilief. Il s'est borné à faire précéder sa traduction d'une épître dédicatoire dans laquelle nous avons remarqué avec satisfaction un passage que nous demandons la permission de reproduire.

« Malgré tous les soins que j'ai apportés à ce travail, je ne m'en dissimule pas les nombreuses imperfections. Elles tiennent d'abord à l'importance du texte original qui exige la plus délicate précision en même temps que l'élévation soutenue du style. Les difficultés sont singulièrement accrues en raison de l'idiome dans lequel ce fragment de notre liturgie est traduit. Exclue du cercle des langues liturgiques, reléguée dans la sphère purement humaine, la langue française est devenue peu capable d'exprimer les sublimes doctrines et les sentiments élevés de l'office religieux. Langue toute nouvelle, formée sous l'influence des idées et des besoins de la vie moderne, elle ne se prête guère à rendre les idées et les grandes images de la vie patriarcale dont fait souvent mention l'office du mariage et où la plus naïve simplicité se marie si bien à la chaste pudeur. »

M. Wassilief exprime très-bien une grande vérité ; c'est que les langues modernes en général et la langue française en particulier, ne peuvent pas être des langues liturgiques. Nous prenons acte de cette déclaration avec d'autant plus d'empressement que quelques journaux ont voulu nous faire croire que dans la nouvelle église russe qui se construit à Paris, on songeait à célébrer les saints mystères d'après le rite oriental, en français. La page que nous venons de citer réfute suffisamment cette rumeur.

## III

### NOUVELLES RECHERCHES SUR LE VERT DE CHINE.

*Notice du vert de Chine et de la teinture en vert chez les Chinois*, par M. Natalis Rondot, ancien délégué commercial attaché à l'ambassade en Chine, président de classe au jury international de l'exposition universelle de 1855 ; suivie d'une *Étude sur les propriétés chimiques et tinctoriales du lo-kao*, par M. J. Persoz, professeur au Conservatoire impérial des arts et métiers, directeur de la condition publique des soies, et de *Recherches sur la matière colorante des Nerpruns indigènes*, par M. A.-F. Michel, membre de la chambre de commerce de Lyon. — Imprimé par ordre de la chambre de commerce de Lyon, Paris, 1858.

En publiant, dans le premier volume de ces *Études*, une note du P. Hélot sur le *Vert de Chine*, nous nous sommes engagés à tenir nos lecteurs au courant des recherches et des découvertes ultérieures de notre confrère. Nous tiendrons notre promesse, et au delà. Grâce à la consciencieuse monographie de M. Rondot, nous avons sous les yeux tout un ensemble de travaux pleins d'intérêt au double point de vue de la science et de l'industrie : la science y trouvera matière à des inductions nouvelles, l'industrie à d'utiles et fructueuses applications. Que l'invention chinoise, à peine transplantée sur notre sol, y ait déjà pris racine et s'y soit développée,

rien d'étonnant; ce n'est pas en vain que nous possédons sur les inventeurs l'avantage d'être pourvus de connaissances scientifiques raisonnées, précises, et surtout d'une méthode à l'aide de laquelle on a bien vite dépassé le point où ils n'arrivent que par des tâtonnements multipliés ou d'heureuses rencontres.

Les développements que nous signalons sont dus principalement à la chambre de commerce de Lyon, qui s'est empressée d'ouvrir un concours pour la recherche du *Vert de Chine* dans les végétaux indigènes et exotiques; ils sont dus à M. Michel, dont les patientes et intelligentes expériences ont été consignées dans un rapport très-remarquable présenté à cette même chambre; ils sont dus enfin à M. Persoz, professeur au Conservatoire impérial des arts et métiers, dont nous avons été heureux de rencontrer, dans le volume de M. Rondot, une belle *Étude sur les propriétés chimiques et tinctoriales du lo-kao*, partie détachée d'un travail plus vaste et encore inédit[1].

Tout cela nous mène à belle distance de la *Note* du P. Hélot, mais sans rien lui ôter de son prix, bien au contraire, aux yeux de nos savants compatriotes, qui ont vu les premières descriptions du missionnaire confirmées par de nouvelles observations et par la contre-épreuve faite en France des procédés singuliers auxquels il nous avait initiés. « On tenait déjà en haute estime, dit M. Rondot, le mémoire

[1] S'il s'agissait pour nous de raconter la découverte du Vert de Chine, nous aurions bien d'autres noms à mentionner, et l'on verrait quelle part y prit dès le commencement notre consul à Chang-haï, M. de Montigny, à qui nous sommes déjà redevables de tant d'importations précieuses; nous dirions aussi les services rendus par son successeur intérimaire, M. Édan, et par M. Rémi, négociant à Chang-haï. Mais cette histoire n'est plus à faire, et on la trouvera dans le livre de M. Rondot.

du P. Hélot; la certitude de son exactitude lui donne encore plus de prix; il rappelle ces notices tant de fois citées, par lesquelles ont été si utiles et sont devenus si célèbres nos anciens missionnaires, les PP. Gaubil, d'Incarville, d'Entrecolles, Amiot, Cibot, Collas, etc. »

A première vue, on ne pouvait s'empêcher de trouver paradoxale l'affirmation du P. Hélot, que les toiles chinoises avaient été teintes par immersion dans des bains de *hom-bi-lo-za* et de *pa-bi-lo-za;* car elles présentaient un endroit et un envers, un côté d'un vert brillant et d'un reflet magnifique, l'autre d'un jaune verdâtre éteint et mat; d'où l'on était amené à conclure que le *lo-kao* n'avait été appliqué que sur l'une des faces, à l'aide d'une brosse ou d'un tampon[1].

Autre raison de douter de l'exactitude des renseignements fournis par le P. Hélot. Lors de son voyage à A-zé, les ateliers étaient en chômage; au lieu de voir de ses yeux, il avait dû se contenter de faire une enquête, mode d'information toujours peu sûr avec les Chinois, chez lesquels la sincérité est si rare, surtout quand ils peuvent avoir intérêt à cacher la vérité. C'était bien le cas en cette circonstance, l'enquête roulant sur une branche d'industrie dont l'importance croît chaque jour et d'où ils tirent une riche matière d'exportation.

Cependant, le P. Hélot ne négligeait aucune occasion de revenir sur ses premières recherches. Le 6 avril 1857, il écrivait au président du conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : « J'ai été assez heureux, ces derniers

1 Quand nous parlons du *hom-bi-lo-za*, du *pa-bi-lo-za* et du *lo-kao*, nous supposons que le lecteur n'a pas oublié ce qu'en dit le P. Hélot dans sa note.

jours, pour rencontrer un teinturier parmi les nombreux visiteurs de toutes provinces qui viennent voir l'église et entendre la doctrine chrétienne. Nous en comptons plus de cent par jour, depuis que le R. P. Borgniet, notre vicaire apostolique, a établi la confrérie du Cœur-Immaculé de Marie, dans l'église de Chang-haï. Or donc, l'autre jour, parmi les réponses aux nombreuses questions d'étiquette rigoureuse que j'adressais : « Quel est votre haut nom, votre noble patrie, votre profession distinguée? » J'entendis : *teinturier !* — « Est-ce que vous savez teindre au *lo-za?* — Oui. — Quels sont donc vos procédés? Et cet homme me les expose très-clairement et répond à point à mes questions. » Bref, cet interrogatoire a pour résultat de confirmer le missionnaire dans les données qu'il avait recueillies sur la teinture des toiles dans sa visite aux fabriques d'A-zé.

Enfin, après les fêtes de Pâques, le P. Hélot fait de nouveau le voyage d'A-zé, et de retour à Chang-haï, il écrit : « Je me suis fait de nouveau expliquer, en face des appareils, le détail de toutes les opérations, et j'ai eu le plaisir de constater de mes propres yeux la vérité de ce que j'avais écrit l'année dernière, sur témoignage. »

Cependant M. Michel, après avoir vainement attendu le *hom-bi-lo-za (rhamnus utilis)* et le *pa-bi-lo-za (rhamnus chlorophorus)*, nerpruns employés par les Chinois pour la teinture des toiles, avait pris le parti de faire ses premiers essais sur des nerpruns indigènes. « La pensée, dit-il, émise par quelques personnes, que les toiles de Chine étaient teintes à la brosse, pensée qui battait en brèche le procédé du R. P. Hélot, lequel avait à mes yeux tous les caractères de la précision et de l'exactitude, cette pensée, dis-je, me

décida à tenter quelques essais avec les nerpruns que j'avais sous la main. »

Nous n'entrerons pas dans le détail de ses opérations ; il suffira de dire qu'il suivit, aussi exactement que possible, le procédé décrit par le P. Hélot, et que ses toiles, plongées dans le bain d'écorce, puis étendues sur l'herbe, acquirent une coloration très-apparente à la surface supérieure et se trouvèrent avoir un endroit et un envers.

De ce fait, qu'il a observé dans des conditions très-diverses, en écartant avec une rare sagacité toutes les causes d'erreurs, M. Michel conclut « qu'il existe dans les bains d'écorce de nerprun les éléments à l'état invisible d'une matière colorante qui ne se développe jusqu'à présent que par l'action de la lumière. » Et il termine son intéressante note par ces paroles pleines de réserve et de modestie :

« Là se borne mon travail, mais il reste beaucoup à faire.

« Scientifiquement :

« Expliquer, d'une manière plus exacte, l'action de la lumière dans son ensemble et celle de chaque rayon du spectre solaire en particulier, sur ce corps encore inconnu qui existe dans les bains d'écorce de nerprun ; l'isoler, le soumettre à l'analyse, le préparer pour la teinture, et chercher si ce corps n'est pas le même qui produit la coloration dans tous les végétaux.

« Pratiquement :

« Vérifier mes résultats ; continuer mes essais sur les nerpruns ; chercher si, dans d'autres familles végétales, un corps semblable ou analogue n'existe pas ; organiser un procédé sûr, facile à exécuter en grand, pour tirer parti de ces nouvelles teintures dans l'industrie. »

Et M. Persoz écrit à M. Natalis Rondot : « Le procédé suivi par les Chinois et appliqué avec tant de succès par M. Michel, sera sans doute encore perfectionné, et peut-être arrivera-t-on, à l'aide de certains acétates, ou même du sulfure ammoniaque, à former plus promptement et d'une manière plus parfaite la matière tinctoriale ; mais il n'en reste pas moins vrai que cette formation de *vert de Chine* est maintenant un fait accompli en Europe, et que ce vert ne se développe qu'avec l'action de la lumière. Nous ne devons donc plus le rechercher tout formé dans les plantes, mais nous appliquer à découvrir le principe immédiat [1] qui existe nécessairement dans les nerpruns, afin de pouvoir l'étudier dans toutes les métamorphoses qu'il subit. » Ici M. Persoz renonce formellement à l'hypothèse qu'il avait d'abord admise, que les toiles chinoises étaient teintes à l'aide de la brosse ou du tampon, et il poursuit : « De plus, il est un point sur lequel j'insisterai, en raison de la portée des applications qu'il peut avoir pour l'industrie, c'est que dorénavant on doit considérer la lumière comme *agent industriel dans la teinture*. Jusqu'à présent on reconnaissait bien à ce fluide le pouvoir, ou de former le *chlorophylle* (matière verte des plantes), ou de contribuer à sa destruction, suivant les circonstances : mais, d'après ce qui vient d'être dit, son cercle d'action se trouve considérablement agrandi, et nous prévoyons déjà que les sucs d'une multitude de plantes se modifieront sous l'action de la lumière, en donnant naissance à un grand nombre de couleurs inconnues jusqu'ici. »

[1] Principe immédiat qui, au moins aussi sensible à la lumière que le sont certaines substances employées en photographie, se modifie en présence des rayons lumineux pour engendrer cette belle et riche couleur bleue (la *cyanine*), base du vert de Chine. *Note de M. Persoz.*

Voilà comme l'invention chinoise est aussitôt fécondée par la science.

Une circonstance curieuse, et que les études de M. Rondot nous semblent établir suffisamment, c'est que le *lo-kao* est, chez les Chinois eux-mêmes, une invention toute récente, qui remonterait, selon le R. M. Edkins, pour son application à la teinture, à vingt-cinq ans à peine, et dont l'emploi pour la peinture à l'aquarelle ne serait pas beaucoup plus ancien. M. Stanislas Julien, dont personne ne contestera la parfaite compétence, a fait à ce sujet de vastes recherches dans les encyclopédies de la Chine et du Japon; s'il s'y trouvait quelque passage relatif au *lo-kao*, il ne lui aurait pas échappé: or il nous assure qu'il n'y a rien vu de semblable, et qu'il n'est fait mention ni du *lo-kao*, ni des plantes dont on l'extrait, dans les traités de botanique et d'agriculture du milieu du dernier siècle. De son côté, M. Rondot (et ce n'est pas le chapitre le moins intéressant de son ouvrage) passe en revue jusqu'à dix-huit matières colorantes que l'on avait signalées comme identiques avec le *lo-kao*, et dont nous devons la connaissance à Pierre Poivre, à Charpentier de Cossigny, à J. de Loureiro, à Prinsep, etc. Or il se trouve que, de ces matières, toutes celles qui ont pu être examinées diffèrent essentiellement du *lo-kao*.

Les Chinois inventent donc encore! — Eh! sans doute, bien qu'en Europe on se figure généralement tout le contraire. Qu'en fait d'institutions sociales, de philosophie, de littérature, ils soient stationnaires ou même rétrogrades, au moins depuis le second règne de la dynastie mantchoue, je crois qu'on peut l'accorder sans difficulté; mais en fait d'art, ou plutôt d'industrie, en tout ce qui tient au bien-être et aux

commodités de la vie, c'est autre chose. Là leur immobilité proverbiale est absolument démentie par les faits. Chez eux comme chez nous, la mode, avec ses variations, ses revirements et ses caprices, exerce le plus grand empire; je n'en veux pour exemple que leurs imitations de nos porcelaines de Sèvres et les nombreuses révolutions qu'a subies chez eux cette seule industrie. Avis donc aux chercheurs; tout n'a pas été exploré chez les Chinois, et il y a là une mine dont les filons, vierges pour la plupart, prennent encore de nos jours de mystérieux accroissements.

Voulons-nous enflammer les cupidités? A Dieu ne plaise! mais nous croyons que les intérêts honnêtes, en rapprochant l'extrême Orient de notre Occident, peuvent concourir aux desseins de la Providence sur le monde et sur ces contrées en particulier. Nous n'avons pas oublié que saint François Xavier, en écrivant aux Portugais, ne manquait pas de leur indiquer de quelles cargaisons ils pourraient tirer le plus d'avantage lorsqu'ils visiteraient sur leurs navires tels ou tels rivages de l'Inde, et rassurés par ce grand exemple, nous engageons le P. Hélot et ses confrères à continuer de nous envoyer ces précieux renseignements auxquels la science et l'industrie française font si bon accueil.

En résumé, la *Notice du vert de Chine,* à laquelle nous avons emprunté les détails qu'on vient de lire, et qui touche à la fois, par divers côtés, à la philologie, à la botanique, à la chimie, à l'industrie et au commerce, annonce dans son auteur, non-seulement des connaissances aussi variées qu'étendues, mais encore un sens critique très-exercé, et nous croyons qu'un tel livre sera un digne encouragement pour ceux qui ont contribué à cette découverte en même temps

qu'un guide sûr pour ceux qui voudraient la développer encore par leurs travaux.

## IV

### DE LA LOGIQUE DE LA PROPAGANDE PROTESTANTE AU XIX^e SIÈCLE.

*Fragment d'histoire sur les dernières persécutions des protestants sous Louis XIV* (1711-1715), par Ernest Moret. *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales ;* compte rendu, janvier 1858.

A voir les mouvements que se donnent depuis quelques années, parmi nous, les prédicants les plus célèbres du protestantisme, on serait presque tenté de croire qu'ils aspirent à le ressusciter. Ce n'est pas à la controverse théologique qu'ils s'adressent pour obtenir le miracle; ils savent trop que jusqu'ici elle ne leur a pas été favorable; c'est à l'histoire, et à l'histoire moderne, et dans l'histoire moderne, à l'histoire de France durant les deux derniers siècles.

Il leur semble que cette histoire prouve trois choses : la première, que le parti protestant a été, en France, le parti de la liberté de même que le *parti* catholique a été celui de l'absolutisme ; la deuxième, que le protestantisme a été favorable au développement de l'industrie qu'entravait l'esprit catholique; la troisième, que c'est uniquement à cause de ces deux grandes et glorieuses tendances que le parti protestant a été cruellement, indignement persécuté par les rois de France. Ce seraient là comme les faits généraux qui résumeraient toute l'histoire de nos guerres de religion dans ces derniers siècles; et c'est à la démonstration de ces trois grands faits qu'ils rapportent toutes leurs recherches historiques, recherches, nous en convenons volontiers, qui ne

manquent, à certains égards, ni d'étendue ni de sagacité. M. Ernest Moret, dans son *Fragment d'histoire*, s'associe à cette œuvre d'une manière distinguée. On voit d'ailleurs qu'il n'oublie rien de ce qui peut autoriser ses travaux ; le compte rendu même de l'Académie des sciences morales et politiques est devenu pour lui un organe de publicité.

Disons-le tout d'abord, il y a dans cette méthode de controverse une tactique assez habile. D'un côté, ces assertions vagues, mais générales, qu'on représente comme autant de conclusions nécessaires de détails historiques curieux et variés, doivent plaire aux esprits de ce siècle, qui aiment par-dessus tout cette sorte d'histoire soi-disant philosophique; et il est bien clair, d'un autre côté, que ces idées ne peuvent se répandre sans inspirer de l'éloignement et même de l'aversion pour l'Église romaine, qu'elles dépeignent comme hostile aux aspirations les plus vives de notre époque, et sans provoquer en même temps la sympathie pour le parti protestant, pour ce parti malheureux qui a été le promoteur de ces généreuses aspirations et qui a tant souffert à cause d'elles.

Tout cela se comprend de soi; ce qui se conçoit moins, c'est la légitimité du motif qui porte les nouveaux prédicants à soutenir la vérité des faits qu'ils posent en prémisses; ce qui ne se conçoit pas du tout, c'est la logique qui les autorise à tirer de ces prémisses les conclusions qu'ils en tirent.

D'abord que veut-on dire quand on nous parle du protestantisme? qu'est-ce que ce parti qui a fait et souffert de si grandes choses pour le bien de la France et de l'humanité?

De quoi veut-on parler? Est-ce d'une religion? Mais un philosophe le disait dernièrement, le bon sens le dit plus clairement encore : « Toute religion contient une solution sur l'origine, la destinée et la fin de l'homme[1]; » le protestantisme ne peut être une religion distincte qu'à la condition de contenir sur tous ces points une solution qui lui soit propre, que tous ses membres acceptent et professent. Que chaque protestant ait à son usage une solution particulière qu'il se soit faite lui-même, et si on le veut, à l'aide d'une règle commune, de l'Écriture Sainte, par exemple, ce n'est pas ce dont il s'agit. Cela prouverait que chaque protestant a sa religion à lui, et nullement que le protestantisme est une religion.

Or, la multitude d'hommes qui se groupent encore sous le nom général et tout négatif de protestantisme, pourraient-ils penser, même un instant, je ne dis pas à soutenir, mais à émettre la prétention d'une foi commune à des dogmes fondamentaux? Est-ce que tant d'essais de conciliation, tout récemment renouvelés et tout récemment échoués, n'ont pas démontré à la face du monde, non-seulement qu'ils n'ont pas de symbole commun, ne fût-il que d'un article, mais qu'il leur est impossible de conserver l'espoir d'en former un, ne fût-ce que pour un jour?

Mais si le protestantisme n'est pas, ne peut pas prétendre à être une religion, comment la logique permet-elle de l'opposer à l'Église catholique, d'employer tous les moyens de le substituer à l'Église catholique?

On dira que l'unité du protestantisme, qui n'est pas dans ses dogmes, est dans sa règle de foi, que tous ses membres

[1] J. Simon, le *Devoir*, 3e édit., P. VII.

reconnaissent la Bible pour cette règle commune. Mais nous raisonnons, et d'après les faits : or, n'est-ce pas un fait public, évident, aussi vieux que le protestantisme et toujours subsistant au milieu de lui, que cette règle n'est pas à l'usage de l'immense majorité de ses membres, ou qu'elle ne l'est que pour la forme? Ce n'est pas par une étude intelligente de la Bible que la plupart se composent leur symbole; ils l'apprennent aux prêches de leurs ministres, ou plutôt, comme de simples catholiques, ils le reçoivent de leurs mères. Les hommes instruits procèdent tout autrement, nous le savons et nous en convenons ; mais peut-on dire sérieusement qu'ils adoptent une règle commune, qu'ils reçoivent la Bible comme règle de leur foi? Et qui ne sait que la Bible, depuis l'origine du protestantisme, mais aujourd'hui surtout, n'est plus la même pour tous, ou plutôt qu'elle est différente pour chacun, différente pour le nombre des livres qu'elle contient, différente pour l'étendue de chacun de ces livres, différente pour le sens d'un très-grand nombre de phrases, différente pour la valeur et l'autorité de chacune de ses maximes? Et qu'est-ce donc aux yeux du monde entier, depuis un siècle, que l'exégèse protestante, allemande surtout, sinon une mer agitée par les vents les plus contraires, où les interprétations nouvelles se succèdent comme les flots sous le souffle de la tempête, où chacune n'apparaît, ce semble, que pour appeler celle qui doit la suivre et la briser?

Non, le protestantisme n'a ni dogmes arrêtés, ni règle fixe pour en former ; non-seulement il n'est pas, mais il ne peut devenir une religion ; il ne peut qu'être, aujourd'hui et plus tard, ce qu'il a été dans le passé, un parti d'opposition à l'Église romaine. C'est par ce sentiment d'opposition qu'il

a vécu, qu'il subsiste; c'est lui seul qui le caractérise; sans lui, nous aurions des incrédules, des panthéistes, des déistes, ou, si on l'aime mieux, des lecteurs de la Bible qui puiseraient là peut-être d'honnêtes sentiments moraux; nous n'aurions pas de protestants.

Voilà bien quel est l'esprit, le principe vital du protestantisme; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à le regarder. Est-ce donc au parti qu'inspire cet esprit, au parti qui n'a vécu en France que d'opposition à l'Église catholique, qu'on veut attribuer l'honneur d'avoir été le grand parti favorable au développement de la liberté, aux progrès de l'industrie, en même temps que la victime innocente d'une persécution barbare et absurde?

Il faut bien le croire; encore une fois il n'y a jamais eu d'autre protestantisme parmi nous que celui-là, il n'a jamais eu du moins d'autre unité de pensée et d'action que celle dont je parle. Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier que la division existe entre ses diverses sectes, et dans une même secte, entre ses ministres. Il y a déjà longtemps qu'un homme dont les écrits sont un peu mieux connus des Français que ceux des Claude, des Jurieu, et même des Basnage, a fait l'histoire de ces variations, ou plutôt de ces contradictions. Si Bossuet, comme on s'en glorifie, n'a pu imposer silence à ses adversaires, on sait assez que, pour lui répondre, ses adversaires ont dû ajouter quelques variations de plus à celles qu'il leur reprochait. Ils en étaient alors où ils en sont aujourd'hui : ils travaillaient à s'entendre sur quelque dogme commun; ils n'avaient pas encore de religion faite, ils cherchaient à s'en former une.

Ainsi, c'est bien ce parti de chercheurs éternels se tenant

en dehors de l'Église romaine et protestant contre elle, qu'on nous représente comme ayant été le parti de la liberté. Aux yeux d'un célèbre historien [1], c'est à ce parti, qu'il nomme la réforme, que nous devons *un des grands faits de la société moderne, le libre examen, la liberté de l'esprit humain*.

Beaucoup d'écrivains, depuis, ont répété ces paroles et avec l'intention évidente de glorifier l'avénement du protestantisme. Mais ces paroles, de même d'ailleurs que bien d'autres de l'illustre écrivain, sont très-générales et fort vagues. De quelle liberté entend-il parler? Est-ce de la liberté naturelle à la volonté humaine, du pouvoir qu'a toute âme humaine de vouloir ou de ne pas vouloir, de choisir entre le bien et le mal? ou bien peut-être du pouvoir qu'a tout homme, dans l'ordre surnaturel, de se sauver ou de se perdre? Mais qui ne sait que leurs pères dont ils veulent relever l'honneur, n'admirent ni l'une ni l'autre de ces libertés-là? qu'aux yeux de ces prétendus restaurateurs de la vraie doctrine de Jésus-Christ, l'humanité entière se partageait en deux grandes catégories : la première, dont ils étaient eux et leurs disciples, nécessairement, inévitablement prédestinée au salut, au bonheur du paradis; l'autre, dont étaient le reste des hommes et en particulier tous les Français qui n'entraient pas dans leur révolte contre l'Église romaine, fatalement, inévitablement prédestinée à la damnation, aux feux éternels de l'enfer.

Aucun calviniste de France, pour peu qu'il s'occupe d'histoire, ne peut ignorer que telle fut la doctrine du fondateur de la secte. Aussi tous se gardent-ils de parler de cette liberté; à

[1] Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, 12e leçon.

les entendre, la réforme a eu une cause plus puissante et plus grande[1]. « Elle a été un grand élan de liberté de l'esprit humain, un besoin nouveau de penser, de juger librement, pour son compte, avec ses seules forces, des faits et des idées que jusque-là l'Europe recevait ou était tenue de recevoir des mains de l'autorité. C'est une grande tentative d'affranchissement de la pensée humaine ; et, pour appeler les choses par leur nom, une insurrection de l'esprit humain contre le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel. »

Nous pourrions demander comment, dans ces hommes qui ne se croyaient pas libres, l'esprit a produit un grand élan de liberté, comment surtout il a éprouvé un besoin nouveau de penser, de juger librement pour son compte. Mais on nous avertit que « l'émancipation de l'esprit humain a été en effet, dans le cours de la réforme, un fait plutôt qu'un principe, un résultat plus qu'une intention... » que « ce qu'elle a fait, elle ne l'a pas complétement connu ; elle ne l'eût pas complétement avoué[2]. » D'ailleurs, en laissant de côté les mots généraux et vagues, *le grand élan de liberté de l'esprit humain, la grande tentative d'affranchissement de la pensée humaine, etc.*, il est très-vrai que la réforme, *pour appeler les choses par leur nom, a été une insurrection de l'esprit humain contre le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel*. La question n'est pas là ; il ne s'agit même pas de savoir quelles furent les vraies causes morales ou sociales qui poussèrent à la révolte. Celles qu'indique Bossuet, qui avait, ce semble, profondément réfléchi sur ce grave sujet, ne sont nullement celles qu'indique l'historien calviniste ; la dispute sur ce

1 Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, 12e leçon.
2 *Ibid.*

point pourra se prolonger longtemps encore. Il s'agit de savoir si cette insurrection fut légitime ou non. Toute révolte contre un pouvoir légitime est un crime, à plus forte raison, toute révolte contre un pouvoir divinement établi. Le pouvoir contre lequel s'est soulevé le protestantisme est-il légitime ou non? est-il ou non divinement établi?

Les protestants du jour, nous le savons, ont sur ce point si grave une théorie qu'ils énoncent avec une assurance parfaite. « La société chrétienne, nous disent-ils[1], a commencé par être une société parfaitement libre, formée uniquement au nom d'une croyance commune, sans institutions, sans gouvernement proprement dit, réglée seulement par des pouvoirs moraux et mobiles, selon les besoins du moment. » Il est trop clair, d'après cela, que la société chrétienne n'a pas commencé par être soumise *à la monarchie pure, au pouvoir absolu dans l'ordre spirituel,* qu'ainsi ce pouvoir n'est pas divinement établi. — Mais encore une fois, sur quelles autorités s'appuient ces historiens et en particulier celui dont nous parlons, pour prononcer de si haut de semblables décisions? — Celui-ci nous déclare, en faisant le résumé de l'histoire du christianisme durant les cinq premiers siècles, que s'il n'a *encore rien dit du système de la monarchie pure, c'est parce que les faits ne le lui ont pas encore montré;* c'est parce qu'il a vu qu'*il était fort loin de dominer à cette époque, de prétendre même à dominer*[2]. Voilà ce qu'on affirme, quand il y a des monuments publics certains, connus de quiconque s'occupe de ce genre d'études, qui établissent non-seulement que l'évêque de Rome prétendait à

[1] Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe,* 12e leçon, p. 367.
[2] Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, 3e leçon.

dominer, mais qu'il le prétendait au nom d'une tradition remontant à l'origine même de l'Église; nous l'avons montré dans une autre étude [1]. Voilà ce qu'on affirme, sans discussion, sans restriction, quand on ne peut ignorer qu'on a contre soi, non-seulement tous les grands hommes du catholicisme, les Bellarmin, les Petau, les Mabillon, les Bossuet, et tant d'autres, mais encore les plus grands hommes du protestantisme, les Grotius, les Leibnitz. Est-il permis à qui que ce soit d'élever son dédain à une telle hauteur à l'égard de semblables adversaires, sans le rendre manifestement ridicule?

La saine logique exige autre chose des nouveaux prédicants de la prétendue réforme; qu'ils commencent par établir la légitimité de leur révolte contre l'Église romaine, ils pourront ensuite célébrer, avec raison, l'avénement de leur secte comme une grande tentative d'affranchissement de l'esprit humain. En attendant, leur tentative ne peut que rester sous le coup d'une grave et terrible accusation.

Leur deuxième argument, tiré du concours que, suivant eux, les protestants prêtèrent aux progrès de l'industrie, n'est guères moins impuissant à conclure. D'abord veulent-ils que les catholiques leur accordent leur prétention. Les catholiques ne le peuvent, du moins sans restriction. L'Exposition générale de l'industrie a fait voir que les produits des diverses nations ont des mérites divers, et que les produits anglais ou protestants (c'est à peu près la même chose pour nos raisonneurs), étaient loin de l'emporter de toute manière sur tous les autres. Quant à l'aptitude au travail, voici ce que disait dernièrement un des membres de l'Académie des sciences

[1] Voyez *Des respects et des mépris*, ci-dessus, p. 169.

morales à propos d'une des branches les plus importantes de l'industrie[1]. « Comme Viersen, Crefeld a des ateliers de campagne, mais il y a, en outre, des ateliers disséminés dans la ville et les faubourgs. Or, si la fabrique rurale est catholique, la fabrique urbaine compte un certain nombre d'ouvriers protestants. C'était pour moi une occasion de rechercher si, dans cette industrie, la différence des cultes exerce quelque influence sur le travail. Ailleurs les mêmes éléments ne devaient plus se reproduire. Dans le bassin d'Erberfeld, et plus tard dans les cantons du Nord de la Suisse, j'allais me trouver en pleine religion réformée, tandis que le groupe de Saint-Étienne et de Lyon ne m'offrirait que des populations catholiques. A Crefeld seulement, le mélange existait et dans une proportion telle que les moyens de comparaison n'y devaient pas manquer. Je posai donc la question à tous les fabricants avec lesquels on m'aboucha, et y mis une certaine insistance. Beaucoup ont hésité dans leur réponse, et cela s'explique. Je m'adressais à des protestants très-fervents pour la plupart, et il leur répugnait de prendre parti sur un détail qui touchait à leur croyance. Ceux-mêmes qui penchaient systématiquement pour leurs coréligionnaires, n'osaient le manifester par un sentiment de délicatesse. D'autres pourtant ont montré plus de décision et peut-être aussi plus de sincérité. Ils m'ont déclaré qu'ils employaient indistinctement des ouvriers des deux cultes, les traitaient sur le même pied et ne trouvaient pas de différence dans leur travail. Cet aveu était déjà concluant. D'autres enfin ont ajouté que s'ils

[1] *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, février 1858. Rapport sur une mission relative à la condition morale, intellectuelle et matérielle des ouvriers qui vivent du travail de la soie, par M. L. Reybaud.

avaient une préférence à exprimer, ce serait en faveur des ouvriers de la campagne, en raison de garanties plus grandes d'exactitude, de conduite et de régularité. Or, l'Académie s'en souvient, les campagnes sont catholiques. »

Mais accordons les prémisses dans les termes où on les pose; qu'en conclure? que le protestantisme est la vraie religion établie par Jésus-Christ? Dans ce cas, voici un tout petit corollaire qui saute aux yeux de lui-même : donc Jésus-Christ est venu pour établir une religion favorable à l'industrie. Et ne voit-on pas que ce corollaire est un énorme *postulatum* qu'aucun chrétien sensé, connaissant l'Évangile et les premiers siècles de l'Église, ne tiendra jamais pour accordé? Il faudrait convenir alors que Jésus-Christ et ses Apôtres se sont assez mal acquittés de leur mission : on ne voit pas trop en effet ce qu'ils ont dit ou fait pour les progrès de l'industrie.

Pourquoi ne veut-on pas comprendre qu'autre chose est de remettre l'humanité dans la grande voie de l'ordre, en révélant à son activité sa fin dernière surnaturelle, qui est la seule vraie, et d'assurer ainsi tous ses progrès légitimes; et autre chose de travailler directement à son développement en vue d'un de ses buts naturels particuliers et inférieurs, comme l'a toujours été et le sera toujours, aux yeux des disciples de Jésus-Christ, l'amélioration de la vie matérielle et temporelle?

En vérité, plus on y réfléchit, plus ce second argument paraît étrange, dans la bouche d'hommes qui se disent encore chrétiens. Des libres penseurs de ce siècle, malgré leur prédilection assez peu déguisée pour tout ce qui contrarie l'action de l'Église romaine, n'ont pu s'empêcher d'en faire eux-mêmes la remarque.

Mais que penser du troisième argument proposé par des protestants français et accueilli avec faveur par des Français? Nous devrions donc réformer nos idées sur les plus grandes gloires du plus grand siècle de notre histoire nationale ! Nos pères se seraient trompés ; les Claude, les Jurieu, les Basnage doivent prendre la place des Vincent de Paul, des Bossuet, des Fénelon ! Les premiers l'emportèrent sur les seconds en intelligence et en amour de la vérité et de la justice ! Et ce qui met le comble à l'étonnement, ce qui confond, c'est qu'on en appelle à l'histoire pour justifier cette prétention !

Est-ce que cet appel peut être sérieux ? Est-ce qu'un regard rapide jeté sur l'histoire de ces temps ne suffit pas pour démontrer à l'esprit même le plus distrait et, si on le veut, le plus mal disposé, que si le fait des persécutions prouvait quelque chose, il prouverait surtout contre le protestantisme ?

Et d'abord quels témoignages allègue-t-on pour établir le fait lui-même? Des témoignages de protestants, de particuliers, déposés dans des mémoires secrets, où tout s'écrit sans contrôle ; quand nous savons que Bossuet[1] convainquait de calomnie certains récits faits par des ministres et dans des écrits publics et polémiques ; quand des faits tout récents viennent de nous apprendre que les persécutions en France contre le protestantisme sont si loin d'être en réalité telles que les dépeignent quelques protestants ; quand les écrits de certains exilés nous montrent avec tant d'évidence combien se tromperaient sur les hommes qui nous gouvernent ceux de nos descendants qui voudraient, après deux siècles, les juger d'après ces dépositions !

[1] Bossuet, *Sixième avertissement aux protestants*, 2e partie, à la fin.

Nous pourrions insister sur tous ces points, et sur beaucoup d'autres; ils nous feraient voir combien sont peu sûrs tant de faits qu'on affirme avec tant d'assurance. Nous le pourrions; nous ne le voulons pas; nous voulons seulement envisager la question à un point de vue plus général et qui domine nécessairement tous ces débats de faits et de détails personnels. Admettons la vérité de tous les faits qu'on nous raconte, de toutes les circonstances de ces faits, il est d'une évidence logique absolue que les protestants n'en peuvent rien conclure contre les catholiques, s'il est historiquement certain : 1° qu'en ce même siècle les mêmes faits ont eu lieu dans les pays protestants; 2° que ces faits ont été posés d'après les principes qui ont servi à établir la prétendue réforme, principe qu'admettaient encore en ce temps-là même les ministres les plus autorisés.

Or, ces deux points n'ont pas besoin d'une nouvelle démonstration; cette démonstration existe. L'histoire nous dit assez clairement quelle fut, jusqu'au commencement de ce siècle, la conduite des gouvernements d'Angleterre et de Hollande à l'égard des catholiques, quelle est encore en ce moment celle du gouvernement de Suède. D'ailleurs, les historiens protestants qui se respectent en font eux-mêmes la remarque; ainsi M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, douzième leçon.

C'était aussi la réponse que donnait Bossuet aux calvinistes de son siècle, qui invoquaient déjà contre l'Église romaine le *fait de leurs persécutions*[1] : « Ceux qui n'ont que les dragons à la bouche et qui pensent avoir tout dit pour

[1] Bossuet, *Cinquième avertissement aux protestants*, n° 5. Il faut lire tout cet avertissement et la 2e partie du sixième.

la défense de leur cause quand ils les ont seulement nommés, doivent souffrir à leur tour qu'on leur représente ce que le royaume a souffert de leurs violences et encore presque de nos jours. Ils sont convaincus par leurs actes et par leurs propres délibérations, qu'on a en original, d'avoir alors exécuté en effet *par une puissance usurpée,* plus qu'ils ne se plaignent à présent d'avoir souffert de la puissance légitime. »

S'il est incontestable que ces persécutions contre les catholiques se produisirent partout où s'établit le protestantisme, ou plutôt qu'il ne s'établit que par elles, il n'est pas moins certain que partout elles se firent au nom de principes professés par les premiers chefs du parti. Sans doute, au XVII[e] siècle, les principaux docteurs de la prétendue réforme en France ne furent plus de l'avis de Luther et de Calvin ; Claude ne craignait pas d'assurer que « saint Augustin flétrit sa mémoire lorsqu'il soutint qu'il fallait persécuter les hérétiques. » Mais c'était trop clairement déclarer que les pères du protestantisme avaient eux-mêmes flétri leur mémoire. Aussi le ministre Jurieu s'empressa-t-il de les venger. Voici le résumé de sa réponse aux Tolérants tel que nous le donne Bossuet[1] :

« Vous voulez dire que les princes en matière de religion ne peuvent user de contrainte : et sur quoi subsiste donc notre réforme ? En même temps il leur fait voir plus clair que le jour, et par les actes les plus authentiques de leur religion, *qu'en effet Genève, les Suisses, les républiques et villes libres, les électeurs et les princes de l'empire, l'An-*

[1] Bossuet, *Sixième avertissement aux protestants,* 3e partie. État présent des controverses, p. 762, etc., édit. 1691.

*gleterre et l'Écosse, la Suède et le Danemark* (voilà, ce me semble, un dénombrement assez exact de tous les pays qui se vantent d'être réformés) *ont employé l'autorité du souverain magistrat pour abolir le papisme, et pour établir la réformation.*

« Il n'y a point à s'étonner après cela si les princes ont fait la loi dans la réforme. Nous avons vu que Calvin s'est élevé inutilement contre cet abus, le plus grand à son avis qu'on pût introduire dans le religion, sans y avoir aucun remède. On s'en plaignait de tous côtés, et les plus zélés ministres s'écriaient : *Les laïques s'attribuent tout, et le magistrat s'est fait pape.*

« Mais pourquoi se tant récrier ? Le magistrat avait raison de vouloir être le maître dans une religion que son autorité avait établie. Voilà cette église réformée sur le modèle de l'église primitive : cette église qui se vantait d'être sous la croix et dans l'humiliation, pendant qu'elle ne songeait qu'à mettre l'autorité et la force de son côté. Pour achever le tableau, il ne faudrait plus qu'ajouter les motifs particuliers de ces changements que nous avons démontrés ailleurs par le témoignage des chefs de la réforme, c'est-à-dire la licence, le libertinage, la mutinerie des villes, qui de sujettes avaient entrepris de se rendre libres, les bénéfices devenus la proie des princes, et le reste qu'on peut revoir pour peu qu'on en doute dans l'*Histoire des variations ;* mais nous n'en avons pas besoin pour l'affaire que nous traitons. Sans s'arrêter à tous ces motifs, les Tolérants trouvent très-mauvais et très-honteux à la réforme, qu'elle doive son établissement à l'autorité ou plutôt à la violence, et qu'on ait engagé les princes à la nouvelle religion en les rendant maîtres de tout,

et même de la doctrine. *Nous croyons, dit M. Jurieu, mettre la réforme à couvert quand nous prouvons que partout elle s'est faite par l'autorité des souverains. Mais voici des gens (les Tolérants) qui nous enlèvent cette retraite, et qui disent que c'est là l'opprobre de la réformation, de ce qu'elle s'est faite par l'autorité des magistrats*, parce qu'en effet c'est ce qui fait voir que c'est un ouvrage humain qui doit sa naissance à l'autorité et aux intérêts temporels. »

« Mais le ministre oppose à des raisons si évidentes des faits qui ne le sont pas moins : car « il est vrai, poursuit-il, que la réforme s'est faite par l'autorité des souverains, ainsi s'est-elle faite à Genève par le Sénat, en Suisse par le conseil souverain de chaque canton, en Allemagne par les princes de l'empire, dans les Provinces-Unies par les États ; en Danemark, en Suède, en Angleterre, en Écosse, par l'autorité des rois et des parlements ; et cette autorité ne s'est pas resserrée à donner pleine liberté aux réformés, elle a passé jusqu'à ôter les églises aux papistes et à briser leurs images, à défendre l'exercice particulier de leur culte, et cela généralement partout : et même en plusieurs lieux cela est allé jusqu'à défendre par autorité l'exercice particulier du papisme : que peuvent dire les Tolérants? le fait est certain. « Voilà, leur dit le ministre, selon leurs principes, non une « partie, mais toute la réformation établie dans le monde « par la violence, par la contrainte, par des voies injustes « et criminelles. Mais la conséquence en est terrible : ces « Messieurs, poursuit ce ministre, sont de bonnes gens de « vouloir bien demeurer dans une religion ainsi faite... Voilà « notre réformation qu'on livre pieds et poings liés à toute « la malignité de nos ennemis et à toute l'ignominie dont on

« la veut couvrir. Il y a bien apparence, conclut-il, que Dieu « ait permis qu'un ouvrage dans lequel eux-mêmes reconnaissent le doigt de Dieu, fût fait universellement par des « voies anti-chrétiennes. »

« Il paraissait ici une échappatoire *pour la réformation de la France qui s'est faite sans l'autorité des souverains :* mais le ministre y sait bien répondre : car, dit-il, *premièrement, c'est si peu de chose, qu'elle ne doit pas être comparée à tout le reste. Secondement, quoique la réformation ait commencé en France sans l'autorité des souverains, cependant elle ne s'est point établie sans l'autorité des grands: et,* poursuit-il, *si les rois de Navarre, les princes du sang et les grands du royaume* ne s'en fussent mêlés (en se révoltant contre leurs rois et en faisant nager leur patrie dans le sang des guerres civiles), *la véritable religion aurait entièrement succombé comme elle a fait aujourd'hui.* Ne voilà pas une religion bien justifiée? La force et l'autorité sont si nécessaires à la réforme, qu'au défaut de la puissance légitime, il a fallu emprunter celle que les armes et la sédition donnent aux rebelles : mais enfin les faits sont constans et les Tolérants n'ont rien à y répliquer.

« Vantez, après cela, que pour attirer ce grand monde qui a suivi la réforme, il n'a fallu que montrer la lumière de l'Évangile claire par elle-même et écouter les réformateurs comme de nouveaux apôtres, du moins comme des hommes extraordinairement envoyés pour ce grand ouvrage : les Tolérants se riront de ces vains discours, et quelque violence que vous leur fassiez, ils sentiront bien dans leur cœur que vos vrais réformateurs sont les magistrats ignorants au gré de qui la réforme a été construite. »

Arrêtons-nous ; il est assez clair désormais que ces procédés logiques qu'on veut introduire dans la controverse religieuse sont impuissants à réconcilier les esprits; ils ne peuvent qu'envenimer l'irritation déjà trop vive qui les sépare. Que les catholiques y réfléchissent, ces discussions ne sont pas chrétiennes. Un chrétien peut-il avoir dans le cœur d'autres sentiments à l'égard des âmes que ceux qui firent battre le cœur de son Dieu? Nous avons constamment sous les yeux le crucifix : que sa vue imprime dans nos âmes les sentiments de Jésus crucifié; ah! il aima les hommes jusqu'à prier pour ceux qui insultaient à son agonie!

Je l'avoue, ce souvenir seul retient sur mes lèvres des paroles prêtes à m'échapper. Le portrait qu'on se plaît à tracer de la compagnie de Jésus et, en particulier, du P. Letellier, dans ces tristes affaires, m'affecte péniblement ; j'allais répondre pour ce confesseur de Louis XIV que, si des chansonniers protestants et jansénistes le blâmèrent, Fénelon l'approuva... Mais non, s'il fut innocent, il fut heureux d'être traité comme son Dieu, d'être associé à ses ignominies ; s'il fut coupable, sa faute ne peut être celle de l'Église; et c'est de l'Église seule qu'il s'agit, et de la vérité de son institution et de sa doctrine.

Mon Dieu! quand sortirons-nous de ces misérables querelles d'intentions intimes et d'actes personnels, pour entrer enfin dans une recherche franche et impartiale de la vérité et de la vérité pour elle-même! Sans doute bien des catholiques, des rois et des prêtres ont fait des fautes et de très-grandes fautes, sans doute aussi des hommes qui avaient des principes qu'une saine morale désavoue, ont

fait des actes de vertu admirables. Mais une voix qui a du retentissement parmi nous et qu'on n'accusera pas de partialité à notre égard, le redisait naguères[1] : « Les hommes ne sont ni aussi bons ni aussi mauvais que leurs principes... La faiblesse humaine met en défaut dans la pratique les théories vertueuses; en revanche, grâce à Dieu, l'instinct du cœur condamne à l'inconséquence l'honnête homme égaré par de mauvaises théories. »

Enfin, comme nous n'avons cessé de le redire, entre les protestants et nous, il ne s'agit pas de savoir si des catholiques se conduisirent mal, et si des protestants se conduisirent bien, mais il s'agit de décider si l'Église romaine a raison de se prétendre la seule société véritablement et divinement instituée par Jésus-Christ. S'obstiner à fuir toujours une discussion sérieuse sur ce terrain si nettement circonscrit, c'est trop montrer qu'on redoute une rencontre qui puisse être décisive.

[1] Cousin, *du Vrai, du Beau, etc.*, 12e leçon.

---

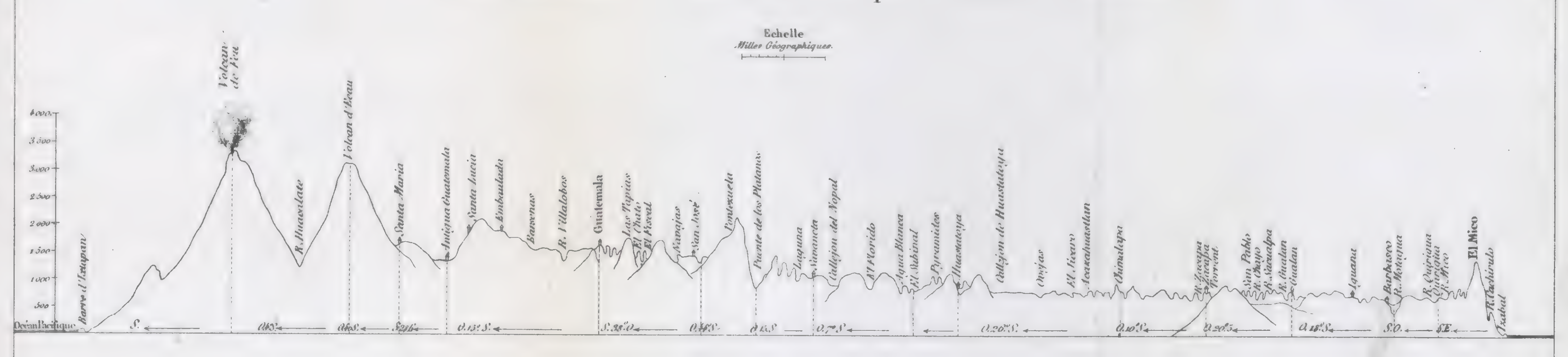



# ESSAI

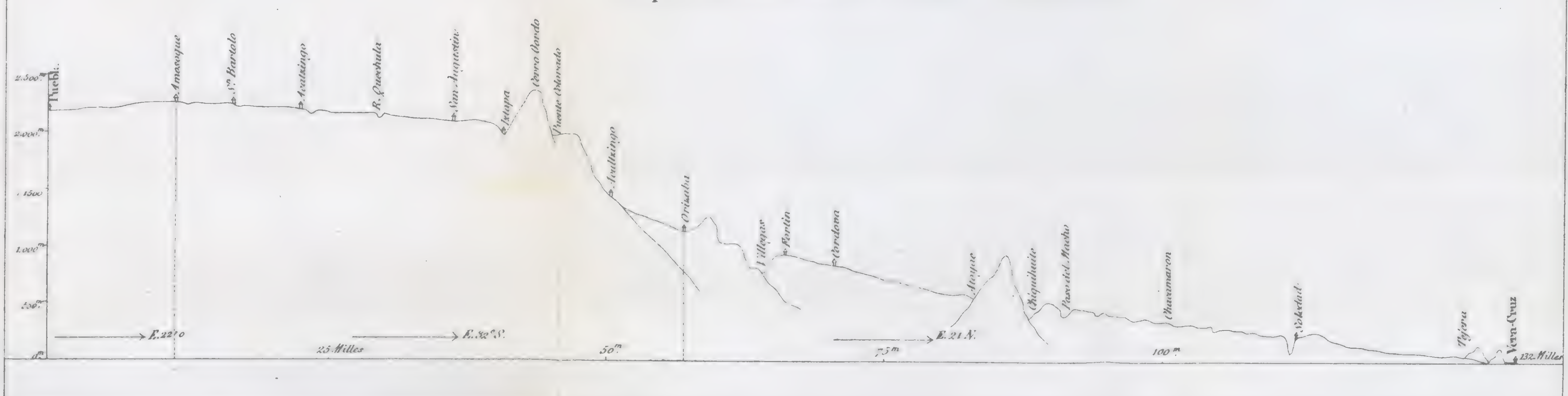
d'une

## Coupe transversale de l'Amérique Centrale par la latitude de Guatemala.




## Coupe du Chemin entre PUEBLA et VERA-CRUZ.




Gravé par F. Delamare R. S. André des Arts 45.

Imp. Janson r. Dauphine 18.

Back of
Foldout
Not Imaged

# TABLE DES MATIÈRES



## ERRATA.

P. 102, lignes 3 et 4, les âmes des justes qui n'ont pas, *lisez :* qui ont.
P. 130, lignes 2 et 3, faim naturelle, *lisez :* faim surnaturelle.

